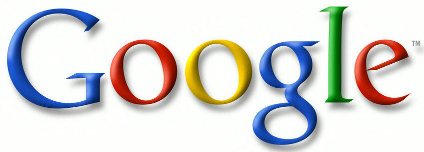
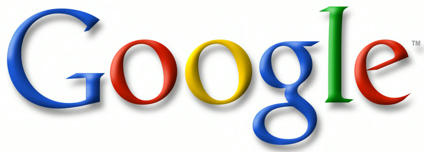
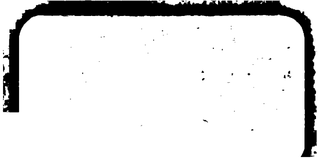


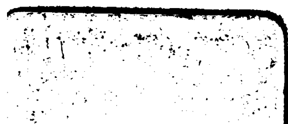



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582165 6









Lesuire

N. K.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,

CONTENANT LES MÉMOIRES DE CATAUDIN, CHEVALIER DE ROSAMENE,

FILS DE

GRÉGOIRE MERVEIL.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER,

Faisant le cinquième de l'ouvrage.



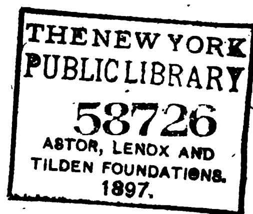
A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez l'AUTEUR, Hôtel d'Espagne, rue Dauphine.

Chez
- QUILLAU l'aîné, rue Christine,
- La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
- BELIN, même rue,
- MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
- Veuve PRAULT, même quai, N°. 46.

M. DCC. LXXXIX.



AVANT-PROPOS.

CETTE ſeconde ſuite de l'Aventurier François contient la vie du fils de Grégoire Merveil. Il a, comme il eſt naturel, à peu-près la même phiſionomie que ſon pere, & il éprouve des aventures du même genre. C'eſt un jeune homme qui cede à l'aſcendant des circonſtances, qui en eſt toujours puni, & qui nous peint ſes remords; leçon continuelle, ce me ſemble, pour les jeunes gens, qui ne ſont que trop portés à s'applaudir des bonnes fortunes dont celui-ci gémit. Il eſt, à peu-près, en homme, ce qu'eſt, en femme, Manon l'Eſcaut. Puiſſent les Mémoires de Cataudin approcher des graces de ceux qui portent le nom de cette belle fille! Tous les Héros de Roman vantent leurs exploits amoureux, celui-ci ſe les

reproche comme des égarements. Il n'eſt jamais aggreſſeur ; par tout il eſt ſéduit, par-tout il eſt entraîné. On reconnoîtra peut-être que notre but eſt de faire obſerver, par-là, qu'il faut réſiſter aux circonſtances, quand on veut être vertueux. Au reſte, nous ſommes bien loin de donner ces Mémoires pour autre choſe qu'un Roman, & même d'y montrer des prétentions au rôle eſtimable de moraliſte. Les Lecteurs ne ſe préviennent, que trop aiſément, contre ceux qui paroiſſent vouloir les inſtruire & les dogmatiſer. Nous continuons, à cet Ouvrage, le nom d'*Aventurier Français*, parce qu'il eſt intimement lié avec les précédentes parties, & qu'il fait entierement corps avec elles.



SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

ON a vu, dans la vie de mon pere, le commencement de la mienne (*a*). Cataudin est, comme on sait, le Fils de Cataud, c'est-à-dire, de la chambriere d'un Curé. Mon origine n'est pas plus brillante que cela du côté maternel. J'ai pour pere un Marquis, mais il ne se connoissoit pas cette qualité quand ma naissance, fruit de ses premiers exploits, lui procura les honneurs de la paternité ; & l'amour me forma seul, sans le concours de l'hymen. Ces aveux modestes

(*a*) V. la premiere Suite de l'Aventurier François, tome I. l. IV.

doivent répondre de ma sincérité. Je fus élevé d'abord aux Enfants-trouvés, ensuite chez une Dame riche qui, en voulant me faire passer pour son fils, m'attira la persécution d'un certain l'Arabe. Ce méchant homme étoit le pere de ma chere Adélaïde, la bien-aimée de mon cœur, mon éternelle inclination, le pendant de la belle Julie. Je fus d'abord marchand très marchant, si l'on me permet ce calembour, c'est-à-dire porte-balle, ensuite soldat, puis déserteur, & enfin Garde-du-Corps du Roi de Naples. On a pu voir, dans les Mémoires du Marquis d'Erbeuil, les détails de ce que je ne présente ici qu'en abrégé : on a vu comment je rencontrai ce tendre pere, comment il me fit placer au service de S. M. Sicilienne, où il me laissa. C'est à cette époque, mon cher Lecteur, que je commence, sous votre bon plaisir, le récit de mes Aventures.

J'avois seize ans accomplis, c'est-à-dire tout ce qu'il me falloit, du côté de l'âge, pour avoir la tête cassée, si j'eusse été arrêté comme déserteur ; mais je fus plus heureux, & celui qui devoit être fusillé au nom de S. M. Sicilienne, fut chargé d'un mousquet pour garder sa personne. J'étois plein de ma chere Adélaïde ; je ne voyois qu'elle dans l'Univers ; mais plusieurs Beautés m'honoroient de leurs regards, &, daignant me

remarquer particulierement, elles me forçoient de les remarquer à mon tour.

Laissons ces Beautés, pour nous occuper d'un personnage plus décent. Je veux parler ici d'un Cardinal que je ne dois pas nommer, & dont je fis la connoissance en lui sauvant la vie. Il étoit sur la mer, dans une petite barque voisine d'une pareille, sur laquelle j'étois monté. Nous fûmes assaillis d'un coup de vent; la barque de Son Eminence fut si maltraitée, que nous vîmes ce Prélat entraîné dans la mer, par la violence des vagues écumantes. Je me précipitai dans les flots pour le sauver, au risque de périr mille fois: je vins à bout de l'attraper par le collet, & de le conduire dans notre nacelle &, de-là, au port. Revenu d'un long évanouissement, il voulut d'abord me donner tout ce qu'il avoit sur lui, comme si l'on payoit de pareils services; la vue de mon uniforme lui fit bientôt reconnoître qu'une récompense pécuniaire n'étoit pas proposable à un homme comme moi. Il me fit ses excuses, me peignit sa reconnoissance avec les expressions les plus animées, & me conjura tendrement de venir le voir. Je lui rendis, dès le lendemain, ma visite; j'en fus reçu comme un libérateur à qui l'on doit la vie: l'amitié la plus tendre s'établit, de prime abord, entre nous deux, & la

ſimpathie acheva ce que la circonſtance avoit fait naître.

Le Cardinal de*** jouiſſoit d'une fortune conſidérable, ce qui eſt déjà un très-grand mérite; mais la Nature lui en avoit donné un autre, qui ſurpaſſoit encore celui qu'il devoit à la fortune. Il étoit porteur d'une phiſionomie ſingulierement heureuſe; la jeuneſſe la plus rayonnante ſe joignoit à la ſanté la plus floriſſante, pour lui donner un teint auſſi ſupérieur à celui des Chanoines, que ſa dignité l'emportoit ſur un Canonicat. Je ne ſais pourquoi je m'apperçus de ces graces extérieures dans un homme; c'eſt ſans doute parce qu'elles étoient extrêmement frappantes.

Sa table devint bientôt la mienne, & il ne me fut plus permis, tant que je me trouvois à Naples, de paſſer un ſeul jour ſans y prendre au moins un de mes repas. Il me peignoit dans ſes yeux un intérêt ſi touchant, que j'en étois enchanté & attendri.

Ce jeune Prélat paſſoit, depuis quelque temps, pour un model de vertu. On m'apprit, tout bas, qu'il avoit dabord payé ſon tribut à la jeuneſſe, par quelques aventures galantes, qui l'avoient obligé de diſparoître pendant quelque temps; mais c'étoient des taches légeres, que ſa conduite poſtérieure avoit totalement effacées. Sa bienfaiſance

lui gagnoit tous les cœurs, & sa sagesse auroit fait honneur à la plus chaste vierge. On sent qu'un personnage si différent de tous les gens du monde, ne fréquentoit pas beaucoup le monde. Il paroissoit très-rarement en public, & se montroit si peu, qu'à peine connoissoit-on sa figure; quoiqu'on la vantât justement, comme une des plus belles du Royaume. On remarquoit deux choses; qu'il ne voyoit point de femmes, & qu'il étoit entouré de jeunes domestiques, tous d'une figure fine, délicate & agréable, dans le genre de la sienne. Quelques personnes soupçonnoient que c'étoient des filles déguisées, & il y avoit là de quoi leur inspirer des idées peu avantageuses sur la sagesse de son Eminence; d'autres prenoient ces jolis domestiques réellement pour des hommes; & peut-être pouvoient-elles concevoir, dans ce pays là, des idées encore moins avantageuses; mais la conduite du Cardinal étoit si réguliere, que ces deux circonstances ne donnoient lieu, sur son compte, à aucune odieuse imputation.

» Je ne devrois pas vous recevoir, me » disoit-il, mon cher ami; mais le service, » que vous m'avez rendu, est de nature à » l'emporter sur toutes les considérations».

Il m'ouvroit son cœur & me confioit tous ses secrets; » mais il y en a pourtant un,

» me disoit-il, que je dois vous cacher,
» comme à tout le monde. » Je cherchois à deviner ce secret de réserve, & je n'en pouvois venir à bout. Je voyois un mystere impénétrable répandu sur sa conduite & sur sa personne, mystere qui piquoit naturellement ma curiosité.

Ce bon Prélat avoit un genre de pudeur assez particulier; c'étoit vis-à-vis des hommes qu'il pratiquoit cette vertu. Quand il se baignoit, jamais femme Janséniste n'a pris autant de précaution pour écarter d'elle, les regards insolens des hommes. Une fois je l'apperçus de loin dans le bain; je voulus le rejoindre, &, plongeant adroitement entre deux eaux, je parvins tout-à-coup jusqu'au grouppe formé dans l'eau par son Em. *in naturalibus*, entourée de ses domestiques. Un cri de frayeur s'éleva de ce grouppe de baigneurs, comme si Pluton étoit sorti des enfers au milieu d'eux. J'apperçus, pour la premiere fois, de la fureur dans les yeux du Cardinal. Diane ne put être plus indignée contre Actéon. Je me sauvai rapidement, effrayé de l'indignation unanime qu'on me témoignoit. A peine avois-je eu le temps d'observer ces baigneurs; il m'avoit paru cependant qu'ils avoient, dans l'eau, des chemises comme des femmes. N'y en avoit-il point réellement quelqu'une

parmi eux; & le courroux de son Eminence ne venoit-il point de la crainte que je ne m'en fusse apperçu?

Quelques jours après, je vis un autre excès de pudeur encore plus singulier. J'allai à la chasse avec son Em. qui ne tiroit pas elle-même, mais qui prenoit plaisir à voir tirer. Nous nous y égarâmes. Un orage nous surprit, & nous fûmes trop heureux de trouver un asyle chez de pauvres paysans, où il fallut passer la nuit. Ces bonnes gens n'avoient qu'une chambre & même qu'un lit à nous prêter. Ils compterent d'abord que nous coucherions ensemble. S. Em. refusa de se prêter à cet arrangement, d'un ton absolu & décidé, que je ne lui avois jamais vu prendre. On nous proposa, du moins, de partager entre nous deux les matelas; le Cardinal ne voulut pas même que nous couchassions dans la même chambre, quoique dans deux lits différents.

Bientôt il me conjura, du ton le plus tendre, de me coucher, & de lui laisser passer la nuit debout. « Monseigneur, lui » répondis-je, c'est ce que je ne souffrirai » pas; je suis, aussi-bien que vous, en » état de passer une nuit blanche: nous » nous amuserons, nous causerons, nous » rirons, nous sommeillerons de temps » en temps, chacun de notre côté, sur un

» fauteuil, bien séparés, chacun à une
» extrémité de la chambre.... « — » O
» mon ami, reprit le Cardinal, d'une voix
» attendrie, ma conduite doit offenser
» le bienfaisant conservateur qui m'a sau-
» vé la vie; je vous dois, du moins, un
» aveu de mes motifs; je vous le ferai,
» cet aveu, le plutôt qu'il me sera possible.
» Croyez qu'il n'est pas encore temps;
» croyez que, quand je vous l'aurai fait,
» vous verrez mon innocence; vous ver-
» rez que je ne suis pas un ingrat ».

J'embrassai le généreux Cardinal avec attendrissement; je lui dis qu'il me confondoit. Je tâchai de prendre un ton gai, qui pût éclaircir ce que cette scene offroit de sombre & de larmoyant. Je parvins à faire rire S. Em. aussi-bien que nos hôtes qui, nous voyant rester sur pied, ne voulurent pas non plus se coucher. Je fis venir du vin & un violon; je fis danser le pere, la mere & tous les enfans, qui n'avoient qu'un lit pour toute la famille, & qui ne le regretterent pas, en passant une nuit aussi gaie. S. Em. témoigna quelqu'ombre de satisfaction, &, dès le point du jour, ses gens nous ayant déterrés, vinrent nous prendre. Nous laissâmes nos hôtes bien divertis, bien payés & par conséquent bien contents.

Toutes ces circonstances me firent con-

cevoit, sur le compte de S. Em. des soupçons que chacun va peut-être deviner; un incident nouveau les fortifia. Poupin, le valet-de-chambre du Cardinal, étoit un beau jeune homme, un peu épris de sa jolie figure; il me faisoit des amitiés, dont les Narcisses amoureux d'eux-mêmes ne sont pas prodigues. Un jour je le surpris habillé en femme, vis-à-vis de son maître; & il faut avouer que cet ajustement lui alloit parfaitement bien, & qu'on ne pouvoit se dispenser en conscience de prendre Poupin pour une femme. Il rougit aussi bien que le Cardinal, dont les yeux très-pénétrans chercherent à sonder l'impression, que faisoit sur moi cette vue. Pour moi, je reconnoissois le motif des amitiés dont Poupin n'avoit pas été avare à mon égard. Je ne pus déguiser ce que je pensois, & je fis, à ce personnage, un compliment sur sa figure. Le Cardinal s'écria: « il ne nous est » plus possible de rien cacher au Chevalier; » (car il faut savoir que le nom de Cataudin avoit paru trop ignoble à cet illustre ami, & qu'il m'avoit donné, de son autorité privée, celui de Chevalier de Rosamene). « Oui, mon cher ami, pour» suivit le Cardinal, vous allez tout savoir. » Outre la circonstance présente, j'ai un » nouveau motif de vous tout avouer.

» parce que je vais bientôt être dispensé » de jouer un rôle qui commence à me » peser. Faites-moi le plaisir d'attendre » pendant un quart-d'heure dans ce sa» lon, ensuite vous saurez tout. »

Je passai seul un quart-d'heure fort amusant, quoique dans l'impatience. Je donnai carriere à mon imagination, & je composai d'avance, dans ma tête, un roman de tout ce que je me figurai que le Cardinal alloit me révéler. Enfin un domestique vint me prendre pour me conduire vers S. Em. J'entrai dans un salon superbe, illuminé comme la plus belle salle de bal. Je vis, sous un dais, au milieu d'un grouppe de belles Dames, une Dame plus belle que les autres, & dont la figure avoit quelque chose d'angélique : elle étoit assise sur un siége élevé comme un trône. Je fus ébloui d'un si brillant spectacle. Je m'avançai, avec un véritable embarras, vers la Dame qui paroissoit au moins une *Souveraine*. Elle me regarda d'un air riant, & parut jouir un instant de mon embarras : ensuite, se levant, elle me tendit les bras, & je l'abordai en posant un genou à terre. Elle me releva précipitamment, me serra contre son cœur. « O mon sauveur, me dit-elle, » reconnoissez-vous celle à qui vous avez » sauvé la vie ? » Quoique j'eusse deviné

le mystere, je reconnus avec stupéfaction, dans la belle Princesse, l'aimable Cardinal qui m'avoit toujours témoigné si tendrement sa reconnoissance.

Je regardai autour de moi, je vis les regards de vingt jolies Dames ou Demoiselles, qui m'observoient avec attention & en souriant; & je reconnus par degrés, dans elles, tous les jolis domestiques de S. Em. Ce n'étoit donc pas sans raison que je leur avois toujours trouvé, ci-devant, des figures si fines & si délicates.

Je fus enchanté d'un si agréable spectacle. Je balbutiai, à la Princesse, un compliment que mes yeux exprimoient mieux que ma bouche: les siens me parurent plus expressifs que sous son déguisement précédent; ils sembloient peindre plus que de la reconnoissance, & j'en étois transporté. « Vous » voyez, mon cher Chevalier, me dit la » Princesse, les raisons qui m'ont obligée » d'avoir quelque chose de secret pour » vous; je vais vous les expliquer avec » quelques détails; passez, avec moi, dans » ce cabinet. » Je l'y suivis; elle me fit asseoir auprès d'elle sur un sofa. Je pris une de ses belles mains, que je pressai tendrement de mes levres enflammées. Elle parut me savoir gré de mon transport. « Oui, mon cher ami, me dit-elle, je suis

» une femme. Vous devez connoître le
» nom de la Princesse Gémelli. Mon frere
» livré à l'état Ecclésiastique contre son
» inclination, décoré de la pourpre Ro-
» maine dans un âge trop tendre, s'est
» permis peut-être, dans cet âge si digne
» d'indulgence, quelques irrégularités dans
» sa conduite, qu'on a sans doute beau-
» coup exagérées. Un mari jaloux a voulu
» le punir d'un crime qu'il n'avoit pas
» commis ; car je connois mon frere ; ses
» principes sont trop austeres pour qu'il
» ait jamais pu attaquer le saint nœud
» de l'hymen ; mais que ne persuade pas
» la jalousie, & quelle vengeance n'est-
» elle pas capable d'inspirer ? Bref, ce ja-
» loux, l'un de nos plus grands Seigneurs,
» crut s'appercevoir que son épouse le
» trahissoit ; on lui suggéra que c'étoit le
» Cardinal mon frere qui l'avoit débau-
» chée. Elle disparut sur le champ, aussi-
» bien que mon frere. Que sont-ils devenus
» tous les deux ? On raconte des choses
» terribles, de la vengeance de cet impla-
» cable jaloux. Il ne s'est répandu que des
» bruits vagues sur le sort de nos deux
» victimes. On a parlé de poignards, de
» poisons, de souterrains ; tous ces bruits
» contraires les uns aux autres, se détrui-
» soient mutuellement, mais l'idée de la

» vengeance restoit ; & nous avons tou-
» jours eu lieu de craindre le plus triste sort
» pour mon frère, & pour la complice in-
» fortunée qu'on vouloit lui donner. «

» On l'a cru bien décidément puni pour
» ses attentats contre l'hymen ; mais étoit-
» il vivant ou assassiné ? C'est ce qu'on ne
» pouvoit décider. On se hâtoit, cepen-
» dant, de publier sa mort, pour usurper
» sa dépouille. Les nombreux & riches
» bénéfices dont il jouissoit étoient des
» objets d'envie, & nous allions les voir
» sortir de notre famille, qui en a besoin,
» parce quelle n'est pas riche, quoiqu'il-
» lustre.

» Dans cette circonstance embarrassante,
» mon oncle est venu me trouver au Cou-
» vent de ***, où je m'étois retirée de-
» puis mon veuvage ; car vous savez sans
» doute que, quoique très-jeune, j'ai été
» mariée pendant quatre mois, & que la
» mort m'a trop tôt enlevé mon époux.
» Je comptois le pleurer toute ma vie dans
» l'ombre du cloître, mais on ne me l'a
» pas permis. Mon frere est mon jumeau ;
» par un hasard qui n'est pas unique, on
» lui reconnoît, avec moi, une ressem-
» blance extraordinaire : c'est ce qui a fait
» naître à mon oncle une idée singuliere.
« Ma chere amie, m'a-t-il dit, ton frere a

» disparu; on veut le faire passer pour
» mort, afin de lui ravir tous ses bénéfices;
» il faut que tu le remplaces. Ta ressem-
» blance avec lui est extraordinaire; revê-
» tue de ses habits, on te prendra infailli-
» blement pour lui. On sait que tu es en-
» sevelie dans un Couvent; on t'y croira
» toujours enterrée, tandis que tu joueras,
» sur la scene du monde, le rôle d'un di-
» gnitaire revêtu de la pourpre Romaine.
» Je sens bien que cette comédie ne peut
» durer long-temps, mais au premier mo-
» ment, sans doute, ton frere reparoîtra;
» ses bénéfices lui seront conservés, & tous
» les mauvais bruits, qu'on répand sur son
» compte, tomberont par cet heureux
» expédient.

» Cette idée me parut très-folle; mais
» je me la voyois proposée par un homme
» qui devoit avoir plus de bon sens que
» moi; je ne fis qu'une foible résistance:
» je me laissai bientôt gagner, & je fus re-
» vêtue de la pourpre qui nous rend, à nos
» yeux, les égaux des Rois.

» On publia dans Naples, par les soins
» de mon oncle, que le Cardinal de***,
» après avoir été malade, pendant quel-
» que temps, à la campagne, étoit revenu
» convalescent à la ville. Je ne parus point
» en public. Ma retraite fit soupçonner

» que S. Em. étoit retenue par une petite » honte assez naturelle, après les bruits » qui avoient couru sur son compte. On » ne chercha point à la voir, afin de lui » donner le temps de reprendre un peu » de confiance. Pour ce qui est de moi, il » n'en étoit pas question; on me croyoit » dans mon couvent. On ne se douta pas » de la substitution, & le Cardinal passa » pour très-vivant & réellement existant à » Naples.

» Voilà, cher Chevalier, mon état & » ma position, & les circonstances qui » m'y ont amenée; mais, comme dit mon » oncle, cette comédie ne peut pas durer; » & j'ai l'espérance qu'en effet elle va » bientôt finir. J'ai reçu des nouvelles, » très-vagues à la vérité, du frere infortuné » que je fais chercher sans cesse, avec les » soins les plus assidus. On m'apprend qu'il » respire certainement; mais on ajoute » qu'il est enfermé dans un Château qui » passe, parmi le peuple crédule, pour » être au pouvoir des esprits infernaux. Il » regne la plus grande confusion dans ce » qu'on me raconte à ce sujet. Quoi qu'il » en soit, vous pourriez peut-être tirer » mon frere de sa prison. Il me faut un » homme adroit, d'un regard perçant, » d'un cœur intrépide, qui sache voir où

» en y satisfaisant ? Serois-je assez indigne » pour moins estimer celle que j'ai le bon-» heur, la gloire d'obliger ? » Alors je lui fis des sermens... ô Cieux ! vous le savez. Je vous pris à témoin; je jurai devant vous de n'aimer jamais qu'elle. Après ces serments solemnels pourrois-je la trahir, m'enchaîner au char de la fortune, quitter Adélaïde pour une Princesse ? Non ; mon Adélaïde est, pour moi, au-dessus de toutes les Princesses ; elle m'est d'autant plus sacrée, que j'ai le bonheur de lui être utile dans ce moment. Je le jure de nouveau ; jamais je n'aimerai qu'elle :

Elle est mon Univers, ma Fortune & mes Dieux.

C'est ainsi que mon imagination s'exalta, & que je pris des forces, pour résister à la séduction des offres, qu'on ne devoit probablement jamais me faire.

Cependant je ne pus m'empêcher de prodiguer, à la Princesse, mes tendres protestations de reconnoissance, pour les aveux qu'elle m'avoit faits. Je lui témoignai le zèle le plus ardent pour lui rendre son frere. Elle vit, dans mes yeux, l'éclair du courage, & parut concevoir la confiance & l'espoir de me devoir bientôt le précieux mortel, objet de ses recherches.

Elle reprit bientôt la pourpre Romaine,

& cette décoration m'imposa plus de respect, sans étouffer entierement un goût naissant, que la beauté m'avoit naturellement inspiré, quand elle avoit daigné paroître à mes yeux sous son vrai costume; je dis un goût, car je ne me sentois une passion véritable que pour mon Adélaïde.

En attendant que j'eusse recueilli toutes les informations nécessaires sur le Cardinal qu'il me falloit chercher, & que je pusse partir pour l'expédition où j'allois m'engager, dans l'unique dessein de plaire à la Princesse, dont j'étois le Chevalier, je lui faisois une espece de cour, avec tout le respect dû à son rang & à son éminente vertu. Je prenois même, chaque jour, avec elle, des manieres plus libres, & jusqu'à une sorte de familiarité décente. « Ma chere » petite Eminence, lui disois-je, en lui » baisant sa jolie main, de laquelle on » recevoit quelquefois, à genoux, des » bénédictions, quel tendre respect vous » m'inspirez! Il me semble, quand je vous » vois, qu'une balustrade sacrée me sépare » d'un autel que je voudrois embrasser, » avec la dévotion la plus vive. Je vous » adore; car un attachement mêlé d'un si » profond respect, peut bien se nommer » adoration; mais, malgré votre dignité, » une mortelle partage mon cœur avec

» vous. Oui, j'aime mon Adélaïde ; je
» l'adore aussi ; car, si elle n'est qu'une ci-
» toyenne, l'amour que j'ai pour elle en
» fait, à mes yeux, une Divinité. » Alors
je racontai mon histoire à S. Em. Je dé-
taillai tout ce qui regardoit nos innocentes
amours. Elle écouta mon récit avec le plus
vif intérêt. Elle fut souvent attendrie jus-
qu'aux larmes. « O ! mon cher ami, me
» dit-elle, soyez fidele à votre Amante ;
» conservez un amour si noble, il vous
» honore à mes yeux. Attendez que mes
» affaires soient arrangées, & que quel-
» ques années vous aient rendu plus propre
» pour la vie réguliere & sérieuse du ma-
» riage ; alors je tâcherai de satisfaire les
» vœux de mon cœur, en comblant les
» vôtres. » Elle rougit, & il lui échappa un
soupir, qu'elle s'efforça vainement d'étouf-
fer & de me cacher.

Je fus attendri de la bonté de cette ai-
mable dignitaire, & je lui demeurai plus
attaché que jamais. Je continuai, avec un
zele infatigable, les recherches que j'avois
entreprises relativement à son frere, &
j'eus enfin lieu de croire que j'avois dé-
couvert son asyle, ou plutôt sa prison.
C'étoit aux environs du Mont-Cassin,
dans un désert enfermé au milieu des mon-
tagnes, qu'il falloit l'aller chercher.

Sur ces entrefaites, j'appris aussi où étoit la retraite de mon Adélaïde, que j'avois perdue de vue depuis quelque temps. Elle m'écrivit la lettre la plus tendre, & m'envoya son portrait. Je montrai l'un & l'autre à la Princesse Cardinal, qui en parut enchantée, & qui me promit que, dès qu'elle auroit repris les habits de son sexe, elle feroit venir auprès d'elle ma chere Adélaïde, pour la garder, jusqu'à ce qu'elle pût l'unir avec moi. Nouveau motif pour moi de hâter l'entreprise qui, en ramenant le vrai Cardinal à Naples, devoit rendre la Princesse, sa sœur, à son sexe & à son véritable état.

Enfin le jour fut pris pour mon départ. Je m'armai de toutes pieces comme un preux Chevalier; ma belle Cardinale me passa une écharpe brillante qu'elle avoit brodée elle-même. Je la serrai dans mes bras. J'obtins un chaste baiser sur sa joue révérée. Je montai sur mon palefroi, & je partis comme un éclair. J'étois muni d'une ceinture de pistolets, dans lesquels j'avois beaucoup de confiance. Le portrait de mon Adélaïde, appliqué sur ma poitrine, m'en inspiroit encore davantage. Je voyois mon Amante, ma Princesse & la Gloire; en falloit-il davantage pour me faire braver tous les dangers, & renverser tous les obstacles?

Fin du Livre premier.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

JE me rendis, selon les renseignemens que j'avois reçus, dans un lieu très-peu connu, quoiqu'assez près du Mont-Cassin, dans une retraite véritablement faite pour recéler des criminels. La Nature y portoit une empreinte lugubre, qui sembloit annoncer des scenes effrayantes, dont ce lieu devoit être le théâtre. Des rochers fendus, calcinés par la foudre; des torrens d'eau bouillante, qui tomboient à grand bruit dans des abîmes, d'où sortoient des feux; la lave & toutes les horreurs des volcans; la fumée de soufre qui suffoquoit, la vapeur de l'eau brûlante qui étouffoit, la neige qui tomboit en masses du sommet des rochers, & se précipitoit dans des gouffres sans fond; tout offroit la désolation de la Nature, le chaos & l'empire de la destruction.

Au centre de ce lieu désert, inhabitable,

entre deux montagnes, à l'entrée d'une gorge, s'élevoit un vieux Château, qui en fermoit le passage. Ce séjour funebre, en partie creusé dans la roche, sembloit ne pouvoir être habité que par des diables, & passoit, en effet, pour n'avoir que de si terribles habitants. C'étoit-là qu'il falloit chercher le Cardinal, &, malgré une secrette horreur, que sembloit inspirer un lieu si étrange, je m'avançai intrépidement vers le dongeon redoutable.

D'après ce qu'on m'avoit dit, je m'attendois à des périls sans nombre; toutes mes armes étoient prêtes & chargées; j'avois dix-huit coups à tirer. J'arrive au pied du Château, sans avoir rencontré ame qui vive. Je comptois qu'il faudroit enfoncer les portes, je les trouve toutes ouvertes. J'entre; je ne vois d'abord personne; mais j'entends chanter, danser, & faire de grands éclats de rire, où le timbre féminin se faisoit remarquer, & m'annonçoit que le beau sexe devoit être nombreux. « Si ce » n'est que cela, me dis-je en moi-même, » il ne me faudra pas beaucoup d'hé» roïsme pour terminer l'entreprise ».

J'avance avec la plus grande confiance, en criant, du ton le plus déterminé: *o di casa!* (oh! la maison). Une jolie brunette, parfaitement appétissante, sort d'une vieille

porte, & vient à moi, les bras ouverts. « Ah ! c'eſt toi, mon cher ami, me dit-» elle, comment te portes-tu ? Je ne te » connois pas ; mais tu parois un bon vi-» vant, tu ne gâteras rien à la compagnie ; » viens t'amuſer avec les enfans de la joie ». En diſant ces mots, elle me ſaute au cou & m'embraſſe de ſi bonne grace, que je ne puis m'empêcher de la preſſer dans mes bras carreſſans. Soudain tout diſparoît. Je me trouve plongé dans une profonde obſcurité. A la lueur d'une petite lampe, je vois, qu'au lieu d'une jeune fille, je ſerre dans mes bras un ſquelette. Ici commence le Merveilleux.

Ce Merveilleux, cependant, ne ſort pas des bornes de la Nature, aux yeux de quelqu'un qui n'eſt pas crédule. Je ſentois fort bien qu'en fermant des volets, on avoit pu amener l'obſcurité ; qu'à l'aide d'une trape, on avoit pu faire deſcendre la jeune fille, & monter, à ſa place, un ſquellete. Un moment de réflexion me ſuggéra cette façon d'expliquer le prétendu phénomene, & m'empêcha de reſſentir le moindre effroi. Je regardai autour de moi ; je vis, à la lueur d'un pâle flambeau, des ſpectres difformes, des figures horriblement grimaçantes, des têtes de mort, d'où la lumiere s'échappoit par les trous des yeux & des

marines. Je reconnus qu'on avoit travaillé, de longue main, pour effrayer ceux qui oseroient mettre, dans cette asyle, un pied téméraire.

Cependant, j'entendois traîner de bruyantes chaînes, & percer, jusqu'à moi, de longs gémissemens. J'avançois toujours, le sabre à la main, sans rencontrer personne. Tout-à-coup je vois sortir, de terre, un homme habillé comme nos Peintres nous représentent le diable, un vrai paillasse, qui me vomit de la flamme & de la fumée, de sa bouche infecte. Je fonds sur lui à coups de sabre: il fait, devant moi, des sauts & des gambades, en reculant bravement. J'avance sur lui; je suis prêt à le pourfendre. Soudain je vois sortir, de terre, un bûcher enflammé, & mon Lucifer fait lestement des sauts périlleux, au milieu de la flamme. J'avois l'air d'un vrai Renaud, procédant à l'entreprise de la forêt enchantée. Je poursuis, intrépidement, mon diable au travers des feux; mais il s'abîme dans la terre, & j'y tombe avec lui.

Je fus renversé légerement, par ma chûte; mais je me relevai comme un ballon, & je roulai mon sabre en cercle, avec une vivacité éblouissante, qui écarta, de moi, tous ceux qui vouloient fondre sur ma personne. Bientôt j'examinai le souterrain

où je me trouvois. Je vis, devant moi, la gueule énorme d'un monstre, ouverte comme un abîme rempli de feux. À travers des flammes bleuâtres, j'apperçus, dans la capacité de cette gueule enflammée, un tribunal, ou conseil de diables, ou prétendus diables. Ils étoient présidés par un démon, dont les cornes ressembloient aux rameaux d'un arbre dépouillé de verdure, par la rigueur de l'hiver. Il étoit assis sur un thrône, qui paroissoit rouge & embrasé; à ses côtés, des conseillers cornus, sur des siéges de la même espece, étaloient leurs figures épouvantables, horriblement difformes. Ils paroissoient respirer parfaitement à leur aise, au milieu de la flamme. Alors le grand diable me commanda, au nom de tout l'enfer, de dire ce que je voulois. « Nobles pendards, leur dis-je, je veux » délivrer, d'ici, le Cardinal de ***. » Sa majesté diabolique me commanda de sortir, sur-le-champ, du Château, &, sur mon refus, elle ordonna à deux diables, de ses satellites, de me saisir, & de me plonger, vivant, dans une chaudiere d'huile bouillante, où je voyois tourner & retourner, à grands coups de fourches, des figures humaines, qui paroissoient pousser des cris affreux. Je vis les fourches ardentes s'avancer vers moi, pour m'enlever, en

m'éventrant poliment. Soudain je décharge mes pistolets sur la bande infernale. Plusieurs coups portent, & j'entends mes diables qui poussent des cris horribles. Je saute dans la gueule monstrueuse, & je fonds sur eux, à grands coups de sabre. Tous s'enfuient, jusqu'à Pluton, qui résista le dernier. Je me vois bientôt seul, & je suis plongé dans la plus profonde nuit.

Sans être effrayé, j'étois embarrassé. Je n'avois aucune crainte, parce que je sentois bien que, si mes ennemis ne m'avoient pas craint eux-mêmes, ils n'auroient pas recouru à la ruse, & à toute cette farce, pour m'intimider : car rien de tout cet appareil infernal ne m'éblouissoit. Je reconnoissois le jeu des étouppes allumées, de l'esprit de vin enflammé, des décorations enluminées; & tout le charlatanisme dont on vouloit m'effrayer. Ces coquins s'étoient emparés du Château, & ils en jouissoient à l'aide de cette comédie, dont ils effrayoient les gens crédules.

A l'air humide & frais, que je respirois dans l'obscurité, je sentis que j'étois dans une cave. Je tâtonnai de tous côtés pour découvrir une issue. Je trouvai un escalier, & je montai, sans crainte; mais je ne tardai pas à m'applatir la tête contre la voûte. Je me trompe, c'étoit seulement contre

une trape, qu'il suffisoit de lever pour sortir ; mais elle étoit fermée, par une bonne serrure ; & sembloit devoir résister aux plus puissans efforts. Cependant je me ramassai, en me roidissant, & me relevant violemment, je frappai de toutes mes forces, non de la tête, je ne l'aurois pas eue assez dure ; mais des épaules & du dos. Je répétai ce fatiguant exercice, avec tant de constance, que je vins à bout de faire voler en éclats, la malheureuse trape. Alors je vis le jour ; & je sortis du souterrain. J'apperçus un tas de coquins qui se refugierent, chacun dans un trou, & disparurent. Pour moi, je vis que la porte de derriere du Château étoit ouverte, & donnoit sur un très-beau parc. Je suivis une allée de peupliers d'Italie, qui me conduisit à une barriere. Je vis que je pourrois escalader facilement cet obstacle ; & je fus curieux, avant de quitter ce Château, d'y retourner secretement, pour voir ce que deviendroient tous mes diables.

En effet je retournai, le plus secretement que je pus, en suivant les détours fort ombragés d'un labyrinthe, afin de n'être pas apperçu, par les honnêtes gens que je voulois épier. Parvenu dans le Château, j'entendis des chants, des cris, tout le bruit d'une orgie. Il y avoit, à la porte de la chambre, où l'on faisoit vacarme,

une aſſez large fente, qui me permit d'en obſerver les acteurs, tout à mon aiſe. Je vis tous mes diables, à moitié rendus à la forme humaine. Leur tête étoit dépouillée du maſque & de la coëffure infernale ; le reſte du corps étoit encore diabolique. Je reconnus pluſieurs payſans du lieu, avec leſquels j'avois déja eu l'occaſion de faire connoiſſance. Ce qui m'étonna, c'eſt qu'ils donnoient, au plus apparent de la bande, le nom de *M. le Curé*. Etoit-ce vraiment le Paſteur du lieu ? A ce qui lui reſtoit de ſon traveſtiſſement, je reconnus, dans lui, celui qui avoit fait le chef des diables. Deux paroiſſoient bleſſés : l'un avoit la tête empaquetée ; l'autre, le bras en écharpe ; & c'étoit à mes piſtolets, qu'ils devoient ces agréments. « Il nous a donné bien du fil à » retordre, diſoit *M. le Curé* ; mais je crois » pourtant que nous en voilà débarraſſés. » Il faut qu'il ſoit intrépide, pour avoir pu » réſiſter à tout l'appareil infernal que nous » avons déployé ſous ſes yeux. Il y a de » quoi tromper les plus fins. C'eſt un ma» chiniſte de l'opéra de Paris qui a arrangé » tout cela. Auſſi, depuis vingt ans, tout » le monde en eſt la dupe : & voilà qu'un » blanc-bec, de dix-ſept ans, réſiſte à tout » cela ; mais, encore un coup, nous en » voilà défaits. Buvons. » On obéit, avec

empressement, à *M. le Curé.* On versa; on but rasade : alors il se passa des scenes, dont je ne puis rendre compte, & dont je m'impatientai d'être spectateur. Je retournai précipitamment du côté de la barriere; je l'escaladai facilement, & me voilà hors du séjour prétendu diabolique. Mais pourquoi tous ces gens, qui auroient pu m'exterminer, s'étoient-ils contentés de chercher à m'éblouir, & à m'intimider, par un appareil composé à si grands frais? Je répondrai, que ces frais n'étoient pas faits pour moi seul; & qu'ils aimoient bien mieux faire déserter quelqu'un effrayé, par tous leurs prétendus enchantements, qui alloit ensuite, par-tout, répandre & communiquer sa terreur, que d'assassiner quelqu'un, pour s'exposer à quelque descente de Justice, qui auroit bien pu faire cesser tous les prodiges & chasser tous les diables. J'ai lieu de croire que tels étoient leurs motifs; & je tirai cette conclusion de quelques-uns de leurs propos.

Le Château, que je venois de traverser, étoit, comme je l'ai dit, à l'entrée d'une gorge, qu'il fermoit exactement. Ce n'étoit pas là le séjour du Cardinal; je m'en apperçus très-bien. Pourquoi donc m'avoit-on fait prendre cette route, & traverser ce lugubre Château? C'est parce qu'on ne

connoissoit pas d'autre entrée qui conduisît à la prison de S. Em. Il y en avoit une autre secrete, comme je l'appris depuis, que le propriétaire de cet endroit, persécuteur du Cardinal, fréquentoit, depuis qu'il avoit abandonné son château aux prétendus démons, & n'osoit plus y passer. Si j'avois alors connu cette route, je me serois dispensé de traverser la demeure des diables villageois.

Quant à moi, je me trouvois dans un embarras inexprimable, cherchant, de tous mes yeux, la retraite du Cardinal. Tout-à-coup j'apperçus, dans le lointain, un second Château. Je me hâtai de le gagner. J'appris qu'il appartenoit au duc Spalanzoni, le persécuteur dont je viens de parler. Je ne doutai pas que je ne trouvasse S. Em. dans ce malheureux séjour. Je voulus donc y pénétrer sur-le-champ.

Je rodai de tous côtés, pour trouver une entrée. Je fis plus d'une lieue autour des murs d'un vasteparc. Ces murs, trop hauts, ne me permettoient aucun passage. Enfin la muraille, un peu démolie, dans un endroit, me laissa la faculté de l'escalader. Je me trouvai dans un parc, ou plutôt, dans un bois touffu. Les arbres étoient des cyprès & autres, d'une verdure triste. Une petite riviere, qui paroissoit noire, parce

qu'elle couloit ſous une ombre épaiſſe, offroit l'image du Cocyte ou du Léthé, & ne blanchiſſoit que dans les endroits où, ſur des lits de cailloux, elle ſe briſoit & rouloit en écumant. Des rochers pendoient en ruine, & la terre, fendue & entr'ouverte, laiſſoit voir des abîmes, dans le fond deſquels les rayons du ſoleil ne pouvoient percer; où l'on rouloit, précipité, malgré ſoi; où l'on n'étoit retenu, que par des troncs d'arbres, noueux, inclinés ſur l'abîme. Au bas de ces gouffres profonds, on entrevoyoit à peine le ciel, où les étoiles ſembloient ſcintiller pendant le jour. Là, on ſe ſentoit ſéparé de l'univers, & comme hors du ſéjour des vivans.

Dans cet aſyle funéraire, où je ne m'attendois à voir que des objets lugubres, j'apperçus, au détour d'un buiſſon, une dame très-bien miſe, aſſiſe ſur un bout de roche, au bord d'un ruiſſeau, inclinée ſur ſon onde, & plongée, à ce qu'il paroiſſoit, dans la plus profonde méditation. Une thérèſe, de gaze, couvrant ſon viſage, ne me le laiſſoit qu'entrevoir; mais, à mon grand étonnement, je crus reconnoître la Princeſſe Gemelli, dans cette dame voilée. Elle avoit même une robe de la même étoffe & de la même façon qu'une pareille, dont ma reſpectable amie s'étoit revêtue, le jour

que j'avois pris congé d'elle, pour la glorieuse entreprise.

Je m'écartai, par respect, de la dame inconnue, afin de ne pas la troubler, dans ses méditations ; & je rencontrai bientôt un petit berger, qui faisoit paître son troupeau sur la pente des rochers. Je lui demandai quelle étoit la dame que je venois de voir au bord du ruisseau. Il me répondit, d'un air franc, que c'étoit la Princesse Gemelli. Je fus très-étonné de cette réponse. « N'est ce point plutôt, lui dis-je, le Car» dinal de * * * ? » — « Bon, me répondit» il, vous badinez. Le Cardinal de * * * » est son frere. Notre Maître lui avoit bien » fait mettre la main sur le collet ; mais » le drôle a eu l'art de s'échapper. Sa sœur » nous est tombée entre les mains, & nous » la gardons à sa place. L'une vaut bien » l'autre ; & nous ne perdons pas au » change. »

Ce langage me parut clair, & je ne doutai presque plus que ma chere Princesse, depuis mon départ, ne fût tombée entre les mains de ces brigands. Je ne fus plus étonné de la mélancolie dans laquelle cette personne voilée me paroissoit abîmée. « Hé » bien, me dis-je, je venois délivrer le » Cardinal, je délivrerai sa sœur. » Je pris

mon parti sur-le-champ, & je vis plus de plaisir dans cette nouvelle expédition.

A quelques pas de-là, je rencontrai une jeune femme, qui me parut être de la suite de la Princesse. « Qui êtes-vous, me dit-» elle, jeune étranger ? Etes-vous ministre » de notre lâche tyran, ou plaignez-vous » son innocente victime ? » Je répondis, que personne n'étoit plus attaché que moi, à la Princesse Gemelli, & que je venois justement pour la délivrer. « Mais, ajoutai-» je, est-ce elle ou son frere ? » — « C'est » elle, s'écria la jeune femme. » Elle m'embrassa, en me disant : « vous êtes no-» tre sauveur ; » &, folle de joie, elle me mena, en courant, vers sa Maîtresse. « O ! » ma Princesse, s'écria-t-elle, voici un li-» bérateur, que le Ciel nous envoie. »

A ces mots, la Princesse souleva ses yeux appesantis, me regarda languissamment, à travers son voile de gaze, & me dit d'une voix basse & presqu'éteinte : « Qui êtes-vous, généreux étranger ? » Je fus étonné de cette question. « Quoi ! » belle Princesse, lui répondis-je, ne re-» connoissez-vous plus celui que vous avez » nommé, vous-même, le Chevalier de » Rosamene ? Ne vous rappellez-vous plus » que je viens ici, par votre ordre, pour

» délivrer le Cardinal votre frere ? Hé
» bien, belle Princesse, puisque c'est vous
» qui êtes, à présent, au pouvoir de la ty-
» rannie, je vais risquer, pour vous, ma
» vie avec encore plus de plaisir, que je
» ne l'aurois fait pour S. Em. » — « Ah!
» s'écria la femme-de-chambre, n'est-ce
» pas vous, beau Chevalier, qui avez déja
» sauvé la vie à Madame, & dont je lui
» ai entendu parler avec tant d'éloge ? »
« C'est moi, répondis-je, qui ai déjà été
» assez heureux pour lui être utile, dans un
» danger qu'elle a couru sur mer, & qui
» suis encore prêt à verser mon sang, pour
» elle. » La chere suivante me sauta au
cou. « Ma Princesse, dit-elle à sa Maîtresse,
» vous devez le reconnoître. » — « Sans
» doute, répondit la Princesse ; pardon-
» nez-moi, mon cher Chevalier, si j'ai
» paru ne pas vous reconnoître ; c'est un
» effet de ma douleur inexprimable. Sau-
» vez-moi encore une fois, mon tendre
» ami. Je ne vous offre aucune récom-
» pense pour tant de bienfaits ; ils sont
» au-dessus de tous les dons & de tous les
» trésors. Le plaisir & la gloire d'obliger,
» sont ce qui vous touche le plus. Mon
» bien, mon sang, ma vie, tout est à vous.
» Délivrez ce qui vous appartient, des
» mains de la tyrannie. » Je fus pénétré

du discours de la Princesse, d'autant plus qu'elle parloit avec la poitrine oppressée, & la voix étouffée & méconnoissable. Elle paroissoit fort abattue, autant que je pouvois le reconnoître, au travers de son voile. « Concertez-vous, dit-elle, avec mes » femmes : « & elle trouva bon que je visitasse le local, pour découvrir les moyens de sortir de cette infernale demeure.

Elle avoit pourtant ses charmes, cette singuliere demeure. Je la parcourois avec une douce mélancolie. Dans une petite allée d'orangers, fort écartée, embaumée par la chûte des fleurs, je rencontrai une jeune demoiselle de quatorze à quinze ans, de la physionomie la plus heureuse, sur laquelle ma présence parut faire une impression favorable. Elle me salua avec une ardeur, une grace, & en même temps, un respect singulier. Je fus nécessairement flatté d'un pareil accueil. Qui êtes-vous, » me dit-elle, beau Chevalier ? Je viens » de vous voir parler avec la Princesse » Gemelli ; la connoissez-vous ? » — « Ma » belle demoiselle, lui répondis-je, peut-» être indiscretement, m'est-il permis de » vous avouer que je voudrois bien la dé-» livrer d'ici ?... » — « Oh ! ne la délivrez » pas si-tôt, reprit la belle personne. Restez » quelques jours parmi nous ; croyez-vous

» qu'il vous sera impossible de vous y amuser
» pendant quelques jours ? » — « Avec une
» aussi belle personne que vous, répondis-je,
» je m'y amuserois pendant une éternité ;
» mais la Princesse doit brûler de se voir
» délivrée. » — « Oh ! laissez-la brûler,
» reprit la belle ; son feu ne doit pas être
» ardent. Vous êtes la seule figure humaine
» que je rencontre ici depuis des siécles. »
Elle vouloit dire, apparemment, la seule figure d'homme ; car enfin, il y avoit des figures de femmes, dans cette enceinte ; mais la Princesse Gemelli, avec toute sa beauté, ne faisoit, sans doute, aucune impression sur cette jeune personne, & j'étois, en cela, plus heureux que Son Excellence.

La jeune Demoiselle me voyant recevoir favorablement ses offres : « Oh ! restez,
» mon cher ami, me dit-elle avec instance ; mais ne vous montrez pas à
» maman, car elle voudroit vous prendre
» pour elle : elle veut tout pour elle. Vrai-
» ment, elle est bien jolie, maman. Mais
» me trouvez-vous donc si mal qu'elle le
» dit ? » Je lui répondis que je la trouvois charmante ; que sa mere auroit beau être jolie, rien ne pourroit plus me toucher après l'avoir vûe ; je le lui jurai, & elle dut voir, dans mes yeux, que je parlois sincérement.

Il eſt vrai que la jeune perſonne étoit enchantereſſe; j'appercevois, dans ſes grands yeux noirs & pétillans, un mélange de naïveté & d'ardeur, qui m'enflammoit. « Reſtez, reprit-elle; je ne vous laiſſerai manquer de rien. Voyez-vous cette » grotte, ajouta-t-elle, en m'y conduiſant; » vous trouverez-vous ſi mal, dans cette » retraite? Je vous apporterai à manger. » Je vous nourrirai comme ce que j'aime » le mieux. » Elle apperçut que j'étois violemment tenté de me laiſſer gagner. Je lui tendis les bras, elle s'y précipita; je l'embraſſai, elle me le rendit avec une ardeur que je ne puis exprimer, & que ſon air d'innocence rendoit encore plus agaçante. « Aſſeyez-vous, me dit-elle, mon cher » ami, je vais vous chercher à goûter; » & elle s'envola, comme un oiſeau, ſans attendre ma réponſe.

Je regardai autour de moi; je vis une grotte charmante, que toutes les deſcriptions de grottes, qu'on voit dans les Poëtes, ne pourroient repréſenter. Des coquillages de mille couleurs, de la mouſſe, des guirlandes de fleurs; il y avoit de tous ces objets riants; mais on y goûtoit, de plus, je ne ſais quoi de champêtre, & en même temps de galant, que je n'avois vu qu'en cet endroit. La fraîcheur qu'on reſpiroit,

l'ombre attendrissante dont on jouissoit, la perspective qu'on appercevoit, du fond de la grotte, tout inspiroit une voluptueuse mélancolie, un enchantement qui captivoit, & enchaînoit dans ce beau lieu.

La jeune personne ne tarda pas à revenir, avec une jolie corbeille remplie de fruits exquis & appétissans. Elle y avoit joint un flacon d'excellent vin de Syracuse. Elle étendit, devant nous, ses petites provisions, me fit asseoir, auprès d'elle, sur un siege de mousse, au bord d'un bassin d'eau pure, me présenta la plus belle pêche de son panier, & m'invita à manger, avec un doux baiser. Je répondis, de tout mon cœur, à une si tendre invitation; & je fis un goûter délicieux, avec ma chere petite amie. Elle m'aimoit de toutes ses facultés, & me l'avouoit, avec une naïveté enchanteresse, qui annonçoit qu'elle ne se doutoit pas qu'on pût rien reprendre dans ses sentimens, ni même dans les innocentes caresses qu'elle me faisoit; car, il faut l'avouer, elle s'abandonnoit aux mouvements de son cœur, avec une innocence & une franchise sans pareilles. Nous étions, l'un & l'autre, dans un âge bien digne d'indulgence: elle avoit à peine quinze ans, je n'en avois pas dix-sept. Je ne dirai pas jusqu'où nous conduisit l'ascendant des circonstances. Cette scene

fut répétée plusieurs fois, avec un plaisir réciproque, & toujours nouveau.

Cependant, les femmes de la Princesse me faisoient aussi, de leur côté, les plus tendres amitiés : elles paroissoient ravies d'avoir un homme au milieu d'elles; & elles m'engagerent à y rester quelque temps, & à ne pas presser la conclusion de mon entreprise, « Dans peu de temps, me di-» rent-elles, le Duc Spalanzoni, notre » tyran, aura besoin de tout son monde, » pour une fête qu'il doit donner à vingt » milles d'ici : il sera donc obligé de dé-» garnir ce Château, pendant quelques » jours, & de n'y laisser presque personne » pour nous garder. Alors, il vous sera » plus aisé de nous enlever, & vous aurez » moins d'obstacles à vaincre. Attendez » donc, mon cher petit ami; la Princesse » l'agrée; nous ne vous laisserons manquer » de rien, & nous nous amuserons de tout » notre cœur. »

Ce petit sérail me plaisoit assez, & je ne voyois pas pourquoi j'aurois fait le cruel, en refusant d'y vivre à souhait, & d'être le coq au milieu de toutes ces poulettes, auxquelles un homme, dans ce désert, paroissoit un Dieu. J'étois servi avec une profusion, avec une délicatesse exquise. Je n'ai jamais fait si bonne chere. J'en avois

besoin. Les plaisirs vinrent habiter ce séjour de deuil & de punition. Je me partageois entre ces femmes & ma petite Agnès: c'étoit le nom de la jeune personne. Elle me faisoit des reproches de les voir : elle vouloit que je fusse toute à elle. Je me gardois bien de dire aux autres que j'avois ce joli morceau de réserve.

Il n'y avoit que la Princesse que je dusse respecter dans ce petit paradis terrestre. Elle me mena promener avec elle, deux ou trois fois. Elle m'entretint toujours du ton le plus grave & le plus sérieux. Sa conversation étoit philosophique, & au-dessus de son sexe. Je ne reconnoissois pas sa voix. Il est vrai qu'elle étoit éteinte par un gros rhume. Je ne reconnoissois pas non plus sa taille; je trouvois cette dame plus grande, ainsi vêtue, qu'en Cardinal; mais les femmes paroissent toujours plus grandes sous les habits de leur sexe, que sous ceux du nôtre. Pour son visage, je ne le voyois qu'à travers une double gaze; il me paroissoit moins délicat que celui de la Princesse Cardinal, mon amie; mais je me répondois, à cela, que les femmes paroissent toujours plus mignonnes, comme plus petites, sous nos habits, que sous les leurs. Mais je ne reconnoissois point, dans les regards de cette Dame voilée, ce tendre

intérêt, qui brilloit dans ceux de ma chere petite Eminence. Je me sentois moins ému auprès de la recluse, il y avoit quelque chose de plus austere dans notre conversation. Il me sembloit que je parlois avec un homme; & je me doutois que cela étoit vrai.

Enfin, le mystere fut bientôt découvert. Dans une conversation que j'eus, pendant une promenade, avec cette Dame imposante. « Vous avez donc vu ma sœur, me » dit-elle ? » Ce mot échappé fut un trait de lumiere. Je regardai fixement le personnage. » C'est donc vous qui êtes le frere, » lui dis-je; je m'en étois douté. Je ne » reconnoissois pas ma chere Princesse Gé- » melli. » Ici la prétendue Dame parut déconcertée, & me dit, en m'embrassant: « Mon cher ami, je vois que, malgré » votre grande jeunesse, vous êtes un » homme prudent, & que je puis me fier » à vous. Il est clair que je suis un homme, » & je ne puis le nier; mais je vous dois » compte des raisons, qui m'ont fait » endosser l'habit de femme. Le Duc Spa- » lanzoni est jaloux, & il a peut-être quel- » ques motifs, quoique je sois pourtant » fort innocent à son égard. Je ne vous » peindrai point les circonstances, qui lui » ont fait penser que sa femme le trahis-

» soit avec moi. Quoi qu'il en soit, il a
» trouvé un moment favorable, pour me
» faire enlever; il en a profité, & il a fait
» semer, dit-on., le bruit de ma mort. Le
» scélérat m'a fait d'abord enfermer dans
» un souterrain, où j'ai souffert, pendant
» deux mois, des horreurs que je veux
» épargner à votre sensibilité. Enfin, j'ai
» eu le bonheur de m'esquiver par l'en-
» tremise d'un confesseur, à qui j'ai promis
» une forte récompense, & qui a daigné
» faire le bien, dans cet espoir intéressant.
» Je me suis déguisé d'abord en femme,
» pour cacher, dans ma fuite, la route
» que je prenois. Je me suis réfugié dans
» un Couvent, où je savois ma sœur en-
» fermée volontairement; mais je ne l'y
» ai pas trouvée: elle avoit décampé de-
» puis quelque temps; & l'on répandoit
» le bruit de sa mort. Je me doutois bien
» qu'elle n'étoit pas plus morte que moi;
» mais je savois qu'elle avoit une forte
» pension de la Cour, qui faisoit l'article
» principal de sa fortune, & qu'on lui
» avoit passée, comme une récompense
» des grands services rendus à l'Etat par
» feu son mari. Je me dis: « on ne va pas
» tarder, dès la premiere nouvelle de sa
» prétendue mort, à lui rayer sa pension.
» Quand elle reparoîtra elle aura la plus

» grande peine à se la faire rétablir ; & si, » par hasard, on a transporté cette pen» sion à quelqu'autre, il deviendra presque » impossible, pour elle, de la recouvrer. » « D'après cette idée, &, sur la réflexion » qu'on me reconnoissoit une ressemblance » frappante avec ma sœur, je me suis avisé » d'endosser l'habit de femme, afin de » jouer son rôle, & de me donner pour » elle. L'artifice a réussi, & ses pensions lui » sont conservées ; mais j'ai eu le malheur » de retomber dans les mains de mon per» sécuteur. Il m'a pris en effet pour ma » sœur, & je m'attendois qu'il me lâche» roit ; mais il m'a dit : « Votre frere m'est » échappé, vous devez savoir où il est : » quand il viendra se metttre en votre » place, je vous lâcherai. » A ces mots, il » m'a tourné le dos, & m'a fait conduire » dans ce désert, où je languis, depuis » trois mois, sans savoir au juste com» ment va ma sœur, & comment va le » monde. »

« Il va le mieux du monde, répondis je » à la dame Cardinal ; la Princesse votre » sœur jouit d'une parfaite santé. Vous » lui avez rendu, sans doute, un très» grand service ; mais vous n'avez pas » senti que, tandis que vous lui conserviez » ses pensions, vous pouviez perdre vos

» bénéfices : elle l'a senti pour vous, & » vous les a conservés par un procédé semblable au vôtre. Elle s'est revêtue de la » pourpre Romaine, s'est donnée pour » Votre Eminence, & s'est vue prise, par » tout le monde, pour ce qu'elle vouloit » paroître. Vous êtes bien jumeaux ; l'a- » mitié fraternelle vous a inspiré, à tous » deux, le même dessein. » — « Oh, oh ! » cela est plaisant, me dit, en souriant, le » Cardinal ; le frere, déguisé en femme, » joue le rôle de sa sœur, pour lui con- » server son bien ; & la sœur, déguisée en » homme, joue le rôle de son frere, pour » le même objet. Je suis doublement en- » chanté de ce que ma sœur me donne » des preuves si tendres de son amitié pour » moi ; & de ce qu'elle me conserve ma » fortune. Il faudra nous hâter, mon cher » ami, d'aller la rejoindre, afin que nous » reprenions chacun notre véritable rôle. »

Je ne me pressois pas ; & j'avois des raisons de goûter ce séjour. Ma petite Agnès, sur-tout, me faisoit passer les plus délicieux momens ; mais si l'on dit, « rien » de nouveau sous le soleil, » on peut dire aussi, « rien de durable. » Il n'y avoit pas de jour que je n'allasse dans ma grotte, trouver un Eden, où mon Agnès jouissoit autant que moi. Jamais le pere des hommes

ne put goûter autant de plaifir, avec fa compagne, dans le fecret afyle qui fervit de berceau à ce pauvre genre humain; mais mon Agnès avoit une mere, ce que n'avoit pas la premiere des femmes. Cette mere étoit un trouble-joie, comme les autres. Elle s'approcha, fur la pointe du pied; foit qu'on l'eût avertie de nos plaifirs, ou que le hafard feul l'eût amenée. Abîmés dans un torrent de délices, nous étions morts à tout l'Univers, & nous n'exiftions que l'un pour l'autre. Tout-à-coup nous entendîmes une voix redoutable, qui nous tira de notre ivreffe, & nous rappella du ciel en terre. « *Bravo*, couple in-» folent, s'écria cette voix terrible. Voilà » donc comme vous employez votre » temps! » Nous plongeons, tous les deux, la tête, & nous n'ofons d'abord lever les yeux. Enfin nous hafardons un regard timide, & nous entrevoyons une Dame en fureur, dont les yeux paroiffent deux foudres. C'étoit la mere d'Agnès.

Sa fille fe leve toute tremblante, & fe précipite à fes genoux. » Sortez, lui dit-» elle, mademoifelle, & allez vous en-» fermer dans votre chambre... » La jeune Agnès ne fe le fit pas répéter; elle fortit toute honteufe. Je voulus la fuivre: « Où » allez-vous, Monfieur, me cria la mere?

» croyez-vous que je vous envoie vous en-» fermer avec ma fille? restez. » Je reste. La Dame m'examine d'un œil perçant, & je crois m'appercevoir que l'examen ne m'est pas défavorable. Cependant elle s'efforçoit toujours d'affecter du courroux. « Hé bien, » quoi, me dit-elle? Vous m'allez dire, » pour excuser votre faute, que vous êtes » jeune; je le vois bien; mais vous croyez-» vous, pour cela, en droit de tout faire? » Qui êtes-vous? d'où venez-vous? » comment vous trouvez-vous ici? » — « Madame, lui répondis-je, j'espere que » ma sincérité me rendra plus excusable à » vos yeux. Si vous avez quelques moments » à me donner, je vais vous faire un récit » qui doit être mon apologie. » Elle y consentit, & je lui racontai mon histoire, depuis l'instant que j'avois acquis la connoissance du Cardinal de ***. Elle m'écouta, avec la plus grande attention, & je crus voir un tendre intérêt se peindre dans ses beaux yeux; car elle étoit fort belle. Elle n'avoit pas trente ans, & ses appas étoient de la plus grande fraîcheur. Je m'apperçus des dispositions heureuses où elle entroit en ma faveur; je résolus de les seconder. Je pris sa main, & j'y portai mes levres enflammées. J'étois à ses genoux, je lui baisois les mains; elle paroissoit

flattée de mes transports. « En vérité, c'est
» un enfant dit-elle; mais demandez-
» moi à quoi il s'amuse; il courtise une
» enfant, tandis qu'il pourroit adresser
» plus haut ses hommages Je vois bien
» qu'il faut que je vous excuse. Je dois
» même vous découvrir, pour répondre
» à votre confiance, comment & pourquoi
» je suis ici renfermée. Je suis l'épouse du
» Duc Spalanzoni, le persécuteur du Car-
» dinal de ***; car je me doute bien que
» vous savez déjà que la prétendue Prin-
» cesse, ici recluse, est un homme, &,
» qui plus est, un Cardinal. Mon mari
» jaloux s'est imaginé que, tous deux
» ensemble, nous avions fait brêche à
» l'honneur conjugal; ce qui est faux, dé-
» cidément faux. Il nous a punis tous deux,
» d'abord cruellement, dans deux souter-
» rains différens; mais le Cardinal ayant eu
» le bonheur de s'échapper, s'est déguisé en
» femme; il a été ratrappé sous ce dégui-
» sement, & pris pour sa sœur. Mon mari
» a eu l'iniquité de retenir cette prétendue
» sœur; mais, ne lui en voulant pas per-
» sonnellement, il l'a traitée avec moins
» de rigueur, que son frere, & s'est con-
» tenté de l'enfermer dans cet enclos Pour
» lui rendre même la vie plus supportable,
» il a voulu lui donner de la compagnie;
pour

» pour cet effet, il m'a tirée de mon ca-
» chot, & m'a mise, avec ma fille, auprès
» de sa prisonniere, afin que nous puis-
» sions jouir ensemble de quelque société
» dans cette indigne retraite; nous y for-
» mons, avec nos femmes, une petite
» peuplade femelle, qui avoit besoin de
» quelques personnes du sexe vénérable,
» pour acquérir je ne sais quoi de plus pi-
» quant. Ainsi, vous voyez que mon mari
» a très-bien choisi sa vengeance, & que
» sa jalousie l'a bien éclairé. Pour moi, je
» ne puis dire que je goûte de grands plai-
» sirs dans cette retraite; mais je n'y refuse
» aucun de ceux qui se présentent; & je
» préfere cette vie uniforme au dégoût de
» vivre avec mon tyrannique époux. »

Ici les yeux de la Dame devinrent décidément tendres: sa beauté naturelle en fut redoublée; & je vis que j'allois obtenir ma grace, pourvu que je voulusse bien transporter, à la mere, les sentimens qu'elle m'avoit vu prouver à sa fille.

Tout-à-coup elle apperçut cette chere enfant qui venoit, à la dérobée, voir si sa mere étoit encore avec moi. Elle reprit sa colere, & lui lança un regard foudroyant, qui fit fuir à toutes jambes la timide donzelle. Je crus devoir appaiser l'altiere Duchesse par des caresses, assez respectueuses

d'abord, qui furent bien reçues. « Vous » êtes fait comme les autres, me disoit » cette Dame, vous faites des amitiés à » la maman, pour avoir la fillette... » — » Ah! madame, lui répondis-je, quelque » sévèrement que vous puissiez vous juger, » pouvez-vous croire que vous ne méritez » pas d'être aimée pour vous même ? » Malgré la décence & l'honnêteté de mes vues; malgré le scrupule que j'avois, de brûler mon encens aux pieds de la mere, après avoir rendu si récemment le même hommage à sa fille, je devins le Jupiter de cette belle Junon, qui avoit réellement la ceinture de Vénus. Ceux qui ont lu l'Iliade peuvent se figurer le couple immortel, heureux sur le mont Ida; le mystere étendant autour d'eux un nuage; la terre enfantant des fleurs pour leur servir de lit, de couronne & de parfum; mais que l'imagination du lecteur n'aille pas, cependant, plus loin que mes confessions; qu'on ne se figure pas que je m'avoue pour entièrement criminel. Je dis simplement que je sus appaiser l'altiere Junon, la satisfaire même, faire éclore, dans ses yeux, l'étincelle du plaisir; & lui rendre enfin l'hommage que méritoit sa beauté.

« O! mon cher ami, me dit-elle enfin, » dans un transport amoureux, il ne faut

» pas songer à partir sitôt d'ici ; il suffit de
» vous y mettre en sûreté. Si mon mari ap-
» prenoit qu'il y eût un homme parmi nous,
» cet infortuné seroit perdu. Il faut savoir
» vous cacher, en vous laissant toujours voir.
» Vous êtes fort jeune, & d'une figure très-
» gracieuse, je veux vous déguiser en fem-
» me ; & vous en serez mieux traité. »

Je fus donc bientôt déguisé en femme, &, vû ma grande jeunesse, ma figure ne parut pas monstrueuse sous cet ajustement. Tout le monde me fit fête ; ma petite Agnès, elle-même, sourit à mon déguisement. La chere enfant ! j'avois beaucoup plus de peine à la voir que ci-devant ; mais si la jalousie nous épioit, l'amour veilloit en notre faveur. Cette aimable novice me plaisoit mieux que sa mere, parce qu'elle étoit plus innocente. Elle étoit, d'ailleurs, toute à moi ; & je soupçonnois que la Dame altiere se partageoit entre le Cardinal & moi. Ce Prélat, quand je me promenois avec lui, m'étaloit, il est vrai, la morale la plus sévere ; mais je croyois qu'avec Madame, il descendoit, de l'empirée, dans la moyenne région.

Cependant, le mari s'inquiéta. Avant mon arrivée, on lui écrivoit, presque chaque jour, des lettres à genoux, d'humbles suppliques, pour le conjurer de rendre la

liberté au malheureux troupeau. Depuis que je me trouvois, au contraire, dans ce gentil bercail, on ne s'y ennuyoit plus ; on ne demandoit plus à en ſortir. Le tyran fut d'autant moins tranquille, que ſon monde l'étoit davantage. Un beau matin il arriva, au moment où il étoit le moins attendu, & ſurprit étrangement tout le monde. Il vint même dans la grotte, & me ſurprit avec ſon épouſe, ſans qu'on eût eu le temps de me faire évader. Il y avoit de quoi nous déconcerter ; mais les femmes ne perdent pas la tête. La Ducheſſe examina ſon mari, obſerva ſes regards, les vit ſe tourner avec paſſion vers moi. C'eſt alors qu'elle s'applaudit de m'avoir déguiſé en femme. Sous cet habit, je fis ſoudain la conquête du jaloux ; il ne tarda pas à en réſulter, pour nous, les plus heureux effets.

Ce jaloux étoit un galant tranſi, qui faiſoit l'amour à l'Eſpagnole ; cela me convenoit beaucoup mieux que s'il avoit voulu m'aſſommer de ſes careſſes, qui n'auroient eu rien de fort attrayant pour moi. Il ne me parloit jamais qu'un genou à terre. Il ſe contentoit de baiſer reſpectueuſement le bas de ma robe. Je m'amuſois quelquefois de ſes reſpects, de ſes attentions minutieuſes, de tous les détails de la petite cour qu'il me faiſoit : ces riſibles

hommages, adressés à un homme, devenoient autant d'imbécillités.

Il n'osoit exprimer son amour, que par ses galanteries; tout le monde s'en appercevoit, &, comme chacun savoit qui j'étois, mon adorateur se trouvoit, sans le savoir, le jouet de la petite Société. Il me donnoit des fêtes superbes, dont tout le monde jouissoit, en se moquant de lui. Notre séjour devint un petit paradis, grace à la bonté de notre tyran, qui méritoit bien le sort qu'il éprouvoit. Je n'étois jamais seul avec lui; son épouse, qui me faisoit passer pour une de ses femmes, ne le permettoit pas; mais elle souffroit que je fusse souvent seul avec elle; ce qui, aux yeux de cette maligne Société, ajoutoit à ce qu'il y avoit de plaisant dans sa position.

Je me trouvois dans la même situation que Mme. de la Valliere, qui jouissoit des fêtes que Louis XIV ne donnoit réellement qu'à elle, en paroissant les donner à toute sa Cour. Je tenois à l'écart, le plus que je pouvois, le tyran qui avoit l'honneur de m'adorer en secret. Je jouissois de plusieurs tête-à-tête avec la Duchesse, qui étoit véritablement aimable, pour tout autre que sa fille & son mari. J'avois, à la dérobée, quelques petits entretiens secrets avec la jeune Agnès; c'étoient-là les plus délicieux

de mes plaisirs. Quelques femmes du Cardinal venoient aussi, quelquefois, briguer l'honneur de contribuer à mon amusement. Je goûtois enfin, dans la conversation du Cardinal, les plaisirs de l'ame & ceux d'une pure amitié.

Notre désert étoit bien changé. Tous les arts avoient contribué à son embellissement. La main des hommes avoit tiré parti de la Nature, pour lui donner un air plus riant. On voyoit des guirlandes de fleurs marier ensemble les pins & les cyprès. Des décorations théâtrales, des kiosques, des pavillons brillans, des sallons de verdure, tout contribuoit à orner ce beau lieu, & à substituer l'Elisée aux horreurs du Tartare. J'étois l'objet caché de toutes ces dépenses; & j'en jouissois, aussi bien que des autres plaisirs plus secrets, dont j'ai parlé; mais j'en goûtois un bien plus grand, & d'une nature inconnue à tous les membres de notre Société. La grotte où j'avois vu la petite Agnès, pour la premiere fois, étoit presque le seul asyle où l'art n'avoit point voilé le charme agreste de la Nature sauvage. Je m'y retirois souvent seul. Les allées de cyprès qui y conduisoient, & l'intérieur de la grotte même, tout inspiroit, de ce côté, une tendre mélancolie, & ce doux recueillement de l'ame qui, dans un

calme parfait, entend la pure voix de la raiſon & de la vertu, effacée par un bruit continuel dans le tumulte du monde. Là, l'image de ma chere Adélaïde ſe préſentoit à moi. Si pure dans ſes mœurs, elle me paroiſſoit une divinité, comparée aux femmes qui m'environnoient. J'éprouvois les ſentimens du plus pur amour; & l'attendriſſement le plus noble & le plus honnête pénétroit mon cœur. Je rougiſſois de ma ſituation préſente; je verſois de douces larmes. Je baiſois le portrait de mon Adélaïde; & ſon fantôme adoré me ſourioit d'un ſourire céleſte, qui ſembloit m'enlever dans les cieux. Je conſervois longtemps, dans mon cœur, ces ſenſations honnêtes & voluptueuſes; & j'étois deux jours ſans vouloir communiquer avec toutes nos Beautés, qui me prenoient alors pour un capricieux & un extravagant.

Rien ne laſſe tant, & ſi tôt, que le plaiſir; je ne tardai pas à m'en appercevoir, & je deſirai, très-ardemment, de quitter ce beau ſéjour. Je prouvai, à mon reſpectueux tyran, que ſa vengeance avoit été aſſez longue & aſſez complete; & qu'il devoit rendre la liberté à ſon épouſe & à la ſœur du Cardinal, qui étoit innocente des fautes de ſon frere. « J'en conviens, me dit-il, » adorable perſonne; mais en faiſant ſortir

» les coupables de leur prison, je vous en
» ouvre aussi les portes; &, par cette con-
» descendance cruelle, je me prive de ce
» que j'adore. » — « Comment, Mon-
» sieur, lui dis-je, oseriez-vous aussi me
» retenir en prison ? » — « A Dieu ne
» plaise, me répondit-il, que j'aie une
» idée si sacrilege! C'est moi qui suis votre
» prisonnier. Vous êtes ma souveraine.
» Trop heureux que vous daigniez me
» souffrir à vos pieds! » — « Hé bien,
» Monsieur, repris-je, si je suis votre sou-
» veraine, en cette qualité, je vous or-
» donne de rendre la liberté à vos prison-
» nieres. » — » J'obéirai, dès-aujourd'hui,
» Madame, répondit-il; un ordre de votre
» part, est une faveur qui me comble de
» joie; mais promettez-moi que, de re-
» tour à Naples, vous souffrirez que j'aille,
» chaque jour, vous rendre mon hom-
» mage, au moins sous vos fenêtres; &
» que, quelquefois, vous me laisserez pé-
» nétrer jusque dans le sanctuaire de ma
» divinité. » Je daignai, comme Jupiter,
d'un signe de tête, lui faire tacitement la
promesse qu'il me demandoit. Il en parut
transporté; &, pour mettre le comble à son
ravissement, il eut l'inestimable plaisir de
baiser, à deux genoux, la main de sa sou-
veraine. Il me quitta, rajeuni de moitié,

touchant à peine la terre, de son pied goutteux, & savourant tout le prix de son bonheur.

Il alla, sur-le-champ, trouver son épouse: « Vous voyez, lui dit-il, que, quand on » ose me manquer, je sais punir comme » il faut. Enfin le jour de la clémence est » arrivé. Je veux bien vous rendre la li- » berté, aussi-bien qu'à la sœur du Cardi- » nal. » Madame la Duchesse, qui ne se trouvoit pas excessivement punie depuis mon arrivée, ne souhaitoit pas de sortir de prison. « Hé bien, que veut-il dire, s'é- » cria-t-elle ? quel est donc ce caprice ? » Vous devenez fou. La tête vous tourne » pour une femme-de-chambre, le bel » objet de votre noble passion. C'est vous » qui prétendez nous punir; & c'est vous » qui êtes le coupable, & qu'il faudroit » enfermer aux petites maisons. »

Le Cardinal reçut, beaucoup mieux, la grace que lui annonçoit le tyran. Il fit tous ses arrangemens pour partir le jour même; & Madame la Duchesse ayant feint, depuis quelques jours, de me céder à lui, il résolut, sans pitié, de m'emmener avec lui. Le Duc en fut consterné. « Qui vous, » me dit il, vous digne de briller sur un » trône, vous vous trouvez réduite à être » dame de compagnie d'une Princesse !

» Ah ! si vous me permettiez de réparer le
» tort que vous fait la fortune, la mienne
» est assez considérable, pour que je puisse,
» sans altérer l'ordre de ma maison, vous
» tirer d'esclavage, & vous mettre en état
» de ne dépendre que de vous-même. » Je lui répondis que nous verrions, quand nous serions à Naples, ce que nous aurions à faire. Je pris congé, gravement, du larmoyant vieillard. Sa chaste moitié m'embrassa, avec la plus vive tendresse, devant son mari, qui applaudit à son transport. Elle me fit jurer de la voir souvent, à Naples. Pour la petite Agnès, il est impossible de peindre sa naïve douleur, & son innocence, qui perçoit à travers ses larmes. « Ah! mon bon ami, dit elle, m'abandon-
» nerez-vous? On parle déjà de me marier.
» A qui? bon Dieu. Si c'étoit à vous.....
» Mais c'est à quoi l'on ne songe pas. » Nous restâmes long-temps les bras entrelacés, joue contre joue, confondant nos larmes. Nous jurâmes de nous aimer éternellement, & de nous voir le plus souvent qu'il nous seroit possible. Je regrettai, du fond du cœur, cette charmante enfant.

Enfin je quittai ma jolie retraite, avec le Cardinal & sa suite; & nous volâmes dans les bras de sa sœur. Ainsi cette entreprise, pour laquelle j'avois amassé fusil,

ſabre & piſtolets, dans laquelle il ſembloit qu'il falloit pourfendre des géants, exterminer des légions de diables, & faire couler des ruiſſeaux de ſang, fut terminée, comme on voit, de la maniere la plus gracieuſe & la plus amicale.

La Princeſſe Gémelli nous reçut comme deux êtres céleſtes : elle m'appella, de nouveau, ſon ſauveur & celui de ſon frere. Le Cardinal convint qu'il me devoit la vie & le bonheur. J'eus beau dire que je n'avois point été obligé de combattre. « Tant » mieux, me répondit-on ; il n'y a point eu » effuſion de ſang ; mais en doit-on moins, » à vos bontés, & à vos ſecours, la déli» vrance du Cardinal ? » Je m'amuſai un inſtant du contraſte que m'offroient le frere habillé en femme, & la ſœur déguiſée ſous les ornements d'une dignité, qui ne convient qu'à des hommes.

Dès le ſouper, la Princeſſe reparut ſous les habits de ſon ſexe, & je trouvai, dès-lors, un air plus tendre dans les regards qu'elle m'adreſſoit à la dérobée. Le Cardinal reparut ſous la pourpre Romaine, & l'échange fut complet. Ce dignitaire étoit d'une gravité rigoureuſe, d'une philoſophie dont on n'a point d'idée. Jadis, m'aſſuroit-on, il étoit riant & badin. Deux mois paſſés dans un ſouterrain, ſans livres

& ſans lumiere, l'avoient beaucoup éclairé, & en avoient fait un très-auſtere & très profond raiſonneur. Il regrettoit amèrement le temps qu'il avoit perdu dans les plaiſirs, & ne parloit que de réforme & de pénitence.

Cependant il fut obligé de reparoître dans le monde, où il reçut un accueil d'autant plus flatteur, que depuis long-temps on ne le voyoit plus dans les cercles. On ne s'apperçut, dans la ſociété, de rien qui fût relatif au traveſtiſſement réciproque du frere & de la ſœur. La Princeſſe ne jugea pas à propos de retourner dans ſon Couvent. Pour S. Em. il y a apparence qu'elle recouvra bientôt le goût du plaiſir; mais, ſi elle reprit les mœurs de Sybaris, elle conſerva le langage de Sparte.

Sa ſœur avoit le cœur plus tendre & plus ſenſible. Elle étoit d'une beauté réguliere, & en même temps piquante; mais cette beauté n'étoit rien encore en comparaiſon de cette phyſionomie parlante, où tranſpiroit ſon ame preſque nue. Comme la reconnoiſſance, qu'elle me peignoit, y paroiſſoit pure & attendriſſante ! Comme elle approchoit de l'amour ! Je la ſurprenois ſouvent fixant ſur moi un regard doux & languiſſant, & pouſſant un ſoupir. Elle étoit abîmée dans une mélancolie, qui la

rendoit plus touchante à mes yeux, surtout dans le soupçon où j'étois, que je pouvois en être secretement la cause. Nous avions ensemble des entretiens, Dieu ! quels entretiens ! Je n'en aurois pas eu de plus délicieux avec mon Adélaïde. Elle m'en parla un jour, de cette chere Adélaïde. « Il est temps enfin, me dit-elle, » mon cher ami, de faire venir le digne » objet de votre amour. Il faut, à présent, » que je puisse voir, auprès de moi, cette » belle personne, lui rendre les devoirs » de mere ou de sœur, vous la présenter » pour épouse, & vous voir heureux avec » elle. » Elle ne put dire ces mots, sans essuyer une larme & laisser échapper un soupir.

Sur-le-champ j'écrivis à mon Amante: « j'ai trouvé un Ange, ma chere Adé» laïde, accours, viens, que je te mette » dans ses bras. C'est une Princesse, qui » veut te traiter comme elle-même, faire, » de toi, son intime amie, & te donner, » pour époux, le tendre choix de ton » cœur. »

Je reçus bientôt une lettre d'Adélaïde, qui m'apprenoit qu'elle alloit partir incessamment; & me témoignoit, d'un style enchanteur, tous les sentimens que lui inspiroit une Dame si généreuse. Je montrai

sa lettre à la Princesse, qui l'admira hautement, & me dit les choses les plus flatteuses à ce sujet. » J'aurai donc l'avantage, » dit-elle, de pouvoir faire deux heureux. » Ah! si ne je puis l'être moi-même, ce » sera du moins un dédommagement. Je » ne pourrai plus vivre dans moi-même; » je vivrai dans vous, heureuse de votre » bonheur. »

On sent combien de pareils sentimens, de la part de cette adorable Princesse, devoient m'inspirer, pour elle, un tendre attachement. Sans le profond respect que je devois à toutes ses qualités, elle eût sans doute balancé, dans mon cœur, ma chere Amante. Hélas! elle m'eût permis l'amour. Elle gémissoit en secret de ne pas me l'inspirer, parce qu'elle le ressentoit pour moi. Elle daigna se confier assez à l'honnêteté des sentimens qu'elle me connoissoit, pour me faire un aveu si délicat. Elle me confessa même que sa famille avoit la plus haute idée de moi, & des obligations qu'elle croyoit m'avoir; que me sachant fils d'un Marquis, & enchantée de mes qualités personnelles, elle n'auroit pas été révoltée d'une alliance contractée entre la Princesse & moi: que ma trop grande jeunesse étoit presque la seule objection qu'elle eût faite contre une pareille proposition; objection

qui n'étoit pas insurmontable. Mais la Princesse reconnoissoit les droits sacrés d'Adélaïde, & lui faisoit le sacrifice de ses vœux & de ses espérances.

En attendant l'arrivée d'Adélaïde, je me répandois dans les sociétés de Naples; je voyois, tous les jours, à la Cour, le Duc Spalanzoni mon adorateur, qui me cherchoit de tous les côtés, & qui ne me voyoit pas, quoiqu'il m'eût sous les yeux. Enfin il remarqua ma figure qui lui plut. Il m'aborda, me dit qu'il me trouvoit de la ressemblance avec une personne qu'il aimoit, qu'il avoit perdue, & qu'il cherchoit de tous côtés. Il me fit compliment de ressembler, quoiqu'en laid, disoit-il, à une si belle personne. « Vous saurez, me » dit-il, qu'étant femme, elle a, sur vous, » l'avantage du teint & des traits, qui sont » infiniment plus délicats chez elle, que » chez vous; cela doit être; elle est aussi » plus grande que vous. En vérité, vous » n'avez point vu de beauté pareille. La » blancheur du lis, les roses épanouies... » Je m'y perds. En un mot, sa figure est » céleste. J'avois eu le bonheur de lui ins- » pirer une véritable inclination, d'autant » plus piquante, qu'elle cherchoit à me la » cacher, & que j'avois su la deviner, sans » qu'elle m'en eût jamais fait l'aveu. Hélas!

» elle a disparu. Je la cherche vainement.
» Elle a eu la force, sans doute par vertu, de
» se dérober à un homme qu'elle aimoit,
» pour éviter de succomber dans ses bras. »
Je félicitai, le plus sérieusement qu'il me fut possible, M. le Duc, sur la beauté de sa maîtresse, & sur le bonheur qu'il avoit de lui plaire.

La Duchesse & sa fille, qui me connoissoient plus particulierement que M. le Duc, avoient très-bien su me reconnoître. Elles vouloient continuer, à Naples, le genre de vie qui leur avoit tant plu dans la retraite du Mont-Cassin. La mere s'apperçut que sa fille, en entrant dans l'âge de puberté, étoit déja en chemin de devenir mere. Il falloit donner un pere à l'enfant, qui étoit en route. On maria promptement cette Beauté précoce. Le pere, qui comptoit tout deviner, prétendoit voir que sa fille étoit déja nubile. J'ai su depuis, qu'au bout de sept mois, la belle Agnès gratifia son époux d'un petit citoyen, dont il crut être pere; & que le Duc félicita beaucoup, à cette occasion, son gendre & sa fille. « Ce
» que c'est, disoit-il, que de commencer
» de bonne heure! Voyez comme la nature
» est dans l'effervescence, & comme elle
» précipite ses opérations. »

On proposa aussi un mariage à ma belle

Princeſſe. Ce mariage étoit avantageux du côté de la fortune; &, comme elle étoit décidée à me laiſſer à ma chere Adélaïde, ſon frere ne voyoit pas pourquoi elle refuſoit un ſi bon parti. Il la preſſoit beaucoup, auſſi-bien que toute ſa famille, à laquelle on me pria de me joindre, pour tâcher de la perſuader. J'oſai donc prier ma reſpectable amie, d'accepter cet honorable parti. Elle y conſentit, à ma ſollicitation, uniquement pour me faire voir ſon dévouement à mes volontés; & le contrat fut ſigné; mais, auparavant, elle prit des arrangemens pour nous faire un ſort, à mon Adélaïde & à moi. Elle attendoit avec impatience cette chere perſonne, & vouloit que nos deux mariages fuſſent célébrés enſemble.

A peine la Princeſſe avoit-elle ſigné ſon contrat de mariage, que je reçus, de la part d'une Religieuſe, que je n'avois jamais connue, une lettre dont voici le contenu.

« Monſieur, j'ai l'honneur de vous » mander, de la part de la Mere Ste Mélanie, ci-devant Mlle Adélaïde l'Arabe, » qu'elle a prononcé ſes vœux jeudi dernier, 13 Août, au Couvent de la Viſitation à Paris. Elle n'a pas voulu vous » faire ſavoir qu'elle avoit pris le voile,

» de peur que vous ne vinssiez vous op-
» poser à la prononciation de ses vœux.
» Elle est sensible à l'intention que vous
» aviez, de lui procurer un sort. Elle pré-
» sente ses respectueux & tendres remer-
» cîmens à la Princesse, qui avoit, à son
» égard, des desseins si généreux. Elle ne
» cessera de vous estimer ; mais vous sen-
» tez qu'elle doit renoncer à des sentimens
» plus profanes. Elle vous exhorte à en
» faire autant, & même à l'oublier, tandis
» qu'elle ne cessera d'offrir, pour vous,
» ses prieres au céleste Epoux, auquel elle
» doit être sans partage. »

J'étois avec la Princesse, quand je reçus cette lettre. Elle me vit plongé, tout-à-coup, dans la consternation. L'écrit fatal tomba à ses pieds : elle le ramassa & me demanda, d'un coup-d'œil, la permission de le lire. Je la lui accordai, de la même maniere. Elle lut ; &, passant ses bras autour de mon cou, elle me donna la meilleure consolation dont je fusse susceptible, qui étoit de pleurer avec moi. Je prodiguai, à la chere Adélaïde, les épithetes de cruelle, de perfide. La Princesse, mon amie, par des paroles douces & insinuantes, mit du baume sur la plaie de mon cœur, & me rendit du moins plus calme. Quand elle me vit moins furieux, « Ah! mon ami,

» qu'avons-nous fait, me dit-elle ? » Je compris qu'elle vouloit parler du contrat qu'elle venoit de signer. En effet, si j'avois reçu la lettre deux heures plutôt, peut-être alors, sachant Adélaïde contente, au moins imaginairement, dans l'état qu'elle avoit embrassé, je me serois cru en droit de faire le bonheur de la Princesse & le mien, en contractant, avec elle, un mariage si honorable, & si avantageux pour moi.

Celui qui devoit épouser ma Princesse apprit qu'il avoit un rival heureux, & que j'étois ce rival. On lui révéla bientôt qu'il étoit même question de rompre l'engagement contracté avec lui, pour me donner, sur lui, les honneurs du triomphe; car la passion transportoit jusques-là ma belle Princesse. Elle avoit repris tous ses desseins, & toutes ses espérances, depuis la nouvelle de la profession de mon Adélaïde. Mon rival me regarda d'un œil sinistre, qui me parut annoncer de noirs desseins formés contre moi. Cependant on poursuivoit la conclusion du mariage en ma faveur, & nous allions décidément être fiancés. Soudain je reçus une lettre d'Adélaïde, qui m'apprit qu'elle étoit en route, & qu'elle alloit arriver, sous peu de jours. Elle me parloit, avec inquiétude, d'un rival, qui faisoit

courir le bruit qu'elle avoit pris le voile. C'étoit, ſans doute, ce traître qui, ſous le nom d'une Religieuſe, m'avoit mandé cette fauſſe nouvelle. La Princeſſe parut conſternée, d'apprendre qu'Adélaïde étoit libre, & venoit me joindre. « Hé bien, » dit-elle, en ſoupirant, il faut la rece» voir, & lui prouver que nous ſavons » aimer un homme, uniquement pour lui» même. » Je touchois donc au moment de revoir celle que j'adorois, & d'être heureux dans ſes bras, avec l'unique déplaiſir de ne pouvoir rendre la Princeſſe auſſi heureuſe que nous; mais ô revers fatal! Tout-à-coup je reçois une lettre de cachet foudroyante, qui me chaſſe du ſervice du Roi, & m'enjoint de vuider le pays dès le jour même. Quel arrêt cruel! d'autant plus cruel que la flétriſſure étoit jointe au comble de la rigueur! La Princeſſe en parut encore plus atterrée que moi. J'oſe avouer cette diſgrace, parce que j'ai ſu, par la ſuite, prouver mon innocence, & obtenir des réparations ſolemnelles. La Princeſſe ne forma pas l'ombre d'un ſoupçon ſur mon honneur & ma probité; mais nous ignorions de quoi j'étois accuſé. « Je m'en » informerai, me dit cette noble amie. » Je vous aime; il y va de ma gloire, il » y va de ma vie. Vous ſerez rétabli dans

» votre place, & la haine sera confon-
» due. » Nous avions la certitude de ne devoir ce malheur effroyable qu'à mon sinistre rival; mais il falloit partir, ô Dieu, dans l'instant même. Mon Adélaïde alloit arriver. Je ne pouvois l'attendre une demi-journée. Je me figurois sa désolation à son arrivée, quand elle apprendroit mon départ, & la cause douloureuse qui m'y forçoit.

Je ne veux pas trop appuyer sur ce moment fatal, dont le souvenir rouvre tant de plaies dans mon cœur. Je ne veux pas décrire trop en détail mes adieux à la Princesse. Mon cœur se déchire encore en y pensant. Qu'elle m'aimoit dans cet instant! Quel vuide affreux j'éprouvois en la quittant! Je ne pouvois chérir plus ardemment mon Adélaïde, que j'aimois, en ce moment, une si noble amie; mais, encore une fois, la chere Adélaïde arrivoit le lendemain. Quel désespoir de ne pouvoir l'attendre! Comme je la recommandai chaudement à la générosité de ma chere Princesse! Comme cette Dame obligeante me promit de faire tout pour elle! « & sur-tout, mon cher ami, ajouta-t-elle,
» je ferai tout pour vous. Mais le Comte
» de Spinacuta, votre rival, m'est odieux;
» soyez sûr que je ne donnerai jamais la

» main à votre perfécuteur, ni même à au-
» cun autre homme. Je vivrai pour mon
» cher Chevalier. Je m'entretiendrai de
» lui avec fon Amante. Je m'occuperai
» infatigablement des moyens de faire
» finir fa difgrace. » Nous pleurâmes
enfemble ; nous nous tînmes embraffés.
Enfin, nous eûmes la force de nous arra-
cher des bras l'un de l'autre. Cette chere
Princeffe! elle m'avoit fourni, avec la plus
grande abondance, les moyens de voyager
loin d'elle. Le Cardinal fon frere fe mon-
tra auffi très-fenfible à mon départ, & me
fit de tendres adieux. « Soyez sûr, mon
» ami, me dit-il, que je parlerai au Roi
» pour vous; que je lui répondrai de votre
» honnêteté, & que je ne négligerai au-
» cun moyen, pour faire ceffer & réparer
» l'injuftice qu'on vous fait. » Je partis
donc auffi confolé que pouvoit l'être un
homme qui perdoit fon amante, fon amie,
fon état, fa gloire. L'efpérance feule me
foutenoit, avec la force qu'elle a, dans
cet âge des illufions, où nous avons tou-
jours, devant les yeux, une perfpective fi
longue & fi riante.

Fin du Livre fecond.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIEME.

JE m'embarquai d'abord pour Messine, où j'arrivai le lendemain. Je desirois d'y voir ma sœur Ninette Merviglia, que mon pere avoit trouvée dans une société de voleurs (*a*). Elle étoit mariée depuis quelque tems; mais elle avoit déjà essuyé bien des malheurs; & peut-être la contagion de l'exemple lui inspirera-t-elle, par la suite, l'envie de les écrire. Elle me connoissoit un peu particulierement, & elle avoit beaucoup entendu parler de moi, par le Marquis d'Erbeuil. Ce tendre pere, que je comptois embrasser, à Messine, venoit d'en partir avec un Prince, pour se rendre en Egypte. Ma sœur me fit l'accueil le plus tendre, mais je ne pus passer que deux jours avec elle; & je fus obligé de

(*a*) V. la premiere Suite de l'Aventurier François, livres V & VI, tome I.

m'embarquer, le ſurlendemain, pour Barcelone, où nous arrivâmes en deux jours & demi.

Je débarquai en Eſpagne, & je me hâtai de prendre la route de Madrid. Un brave Caſtillan, très-affamé, nommé Don Céſar d'Avalos, avec lequel j'avois lié connoiſſance ſur le Port, parut s'attacher à moi. Il venoit, diſoit-il, du Pérou, pour faire partager, à ſa femme, la fortune immenſe qu'il avoit faite dans cette contrée, ſource féconde de l'or. Il y avoit exercé les emplois les plus éminens. Cependant, quoiqu'à l'entendre il apportât beaucoup d'or, il s'écrioit de temps en temps: « c'eſt apporter de l'eau à la riviere; car ma famille jouit, en Eſpagne, d'une fortune incroyable, depuis un temps immémorial. » Sa femme, heureuſement, joignoit aux tréſors de Plutus, & aux dons de la beauté, la plus inconcevable ſageſſe; autrement il auroit craint d'apprendre, en arrivant, qu'elle étoit, au moins, la Maîtreſſe du Roi. Il m'apprit qu'il me voyoit avec plaiſir, qu'il étoit édifié de ma conduite, dans un âge ſi tendre; & qu'il vouloit me faire ma fortune. Il daigna enfin me dire qu'il prétendoit ne pas me laiſſer ſeul, & qu'il me choiſiſſoit pour ſon compagnon de voyage. Je me mis donc en route avec D. Céſar d'Avalos. Ce

Ce grand personnage se vantoit d'être de la Castille vieille, d'être un Castillan *rance* : il en avoit en effet l'odeur. Malgré sa noblesse & ses trésors, il me fit voyager à pied, trouvant cette méthode plus noble, relativement à son antiquité. Tant que nous suivîmes la grande route de Madrid, nous fûmes assez bien traités ; nous trouvâmes plusieurs auberges à la françoise ; mais D. César me pria, de si bonne grace, de l'accompagner dans sa famille, pour y être témoin du superbe accueil qu'on lui feroit, que je ne pus me dispenser de le suivre. Alors il me fit quitter le grand chemin, & nous nous engageâmes dans un pays désert & ruiné. Bon Dieu, quel pays ! quelles auberges ! On y trouve tout ce qu'on y porte. Il falloit, dès que nous étions arrivés dans une aldée, harassés de fatigue, aller chercher nous-mêmes nos provisions, & préparer notre souper. D. César faisoit des ragoûts à empoisonner l'enfer, & il y faisoit honneur épouvantablement. Je n'ai jamais vu manger avec tant d'intrépidité ; mais il ne payoit nulle part. C'est pour cela, sans doute, qu'il avoit desiré que je l'accompagnasse jusques chez lui. Je vous » établis, me disoit-il, contrôleur de ma » maison, & mon trésorier. Pour moi, » je daignerai faire la cuisine, comme

» beaucoup de grands hommes & de héros
» de l'antiquité. » Outre la dépense des provisions, il me falloit payer, dans chaque auberge, *por el ruydo* (pour le bruit), c'est-à-dire, pour le trouble que nous avions causé. Quand D. César avoit préparé son infernal dîner : » Voyez, me disoit-il,
» combien l'Espagne est préférable à la
» France. J'y ai voyagé, en France; quelles
» détestables auberges! Quand vous y ar-
» rivez, un tas de valets, de servantes,
» fondent sur vous, enlevent votre porte-
» manteau, vos effets; vous avez peine à
» les suivre jusqu'à la chambre où l'on
» vous dépose. Vous y voyez des rideaux
» aux fenêtres & au lit, pour vous dérober
» le précieux bienfait du jour, & vous
» faire un cachot de votre asyle. On vous
» mene ensuite dans une grande salle où
» la table est mise, au moins pour vingt
» personnes. Vous vous trouvez avec un
» tas de visages que vous n'avez jamais
» vus. Vous ne savez si vous n'êtes pas au
» milieu des voleurs. On vous accable
» d'assommantes-politesses. On s'empresse
» à vous servir ce que vous ne voulez pas.
» Vous ignorez ce que vous mangez : vous
» ne savez comment cela est préparé. Enfin
» l'on vous conduit sous une alcove, qui
» est un tombeau, où le jour, ni l'air, ne

» peuvent pénétrer. Au contraire, en Es-
» pagne, vous arrivez, personne ne pense à
» vous. On vous laisse la liberté de vous
» arranger comme il vous plaît. Vous allez
» vous-même acheter votre pain, votre vin,
» votre viande. Vous préparez vous-même
» votre manger, comme vous voulez. Vous
» savez ce que vous mangez : vous savou-
» rez votre ouvrage. Vous couchez dans
» une chambre exposée aux pures influen-
» ces d'un air qui se renouvelle sans cesse;
» &, dans un lit sans rideaux, vous recevez
» le premier rayon du jour. »

Ici mon Castillan resta plongé dans une extase, que je ne pouvois partager; & je soupirois après la fin d'un si délicieux voyage.

Enfin, après trois jours mortels de marche, nous arrivâmes au village de Don César d'Avalos. Il me juroit que j'allois être enchanté de la beauté de son palais. Il me faisoit remarquer tous les châteaux qui se présentoient sur la route; aucun n'étoit ce palais enchanté. Enfin nous apperçûmes, dans un endroit où il cherchoit ce superbe édifice, une auberge récemment bâtie. « Je ne reconnois pas ceci, dit-il; » & il demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit le Lion d'or, auberge rétablie à neuf, & assez fréquentée depuis qu'elle

avoit un nouveau maître. « O profanation !
» s'écria D. César, c'étoit ci-devant le
» palais de mes peres. » Un paysan, qui
entendit ce propos, ne put s'empêcher de
rire. « Il faut donc, dit-il, que votre palais
» ait disparu depuis bien du temps ; car,
» ci-devant, cette auberge étoit, de même,
» le Lion d'or, maison hideuse, tenue par
» un certain d'Avalos, vaurien qui a été
» obligé de vider le pays. » — « Et
» sandis, s'écria D. César, comme l'envie
» poursuit toujours le mérite ! Et qu'est
» devenue Dona Onora, cette beauté ra-
» vissante, épouse de D. César d'Ava-
» los ? » Le paysan éclata de rire. « Tenez,
» voyez-la, dit-il, elle lave ici les écuelles ;
» & elle se trouve plus contente de ce pau-
» vre sort, que de celui qu'elle éprouvoit
» avec son ivrogne de mari. »

Alors nous apperçûmes, au fond de la cuisine, une servante très sale, qui avoit le visage brûlé. « Oh, oh ! dit mon Cas-
» tillan *rance*, sans se déconcerter, c'est
» un enchantement. Oui, je crois à présent
» aux Enchanteurs. Voilà positivement le
» pendant de la scene où Don Quichotte
» vit la belle Dulcinée, sous un extérieur
» si indigne d'elle. La cause en doit être
» la même. Vous allez voir comme mon
» Infante va me recevoir. Elle a dû en-

» tendre parler de mes exploits, qu'on a
» sans doute consignés dans les papiers
» publics. D'ailleurs, elle m'adore.....»
Comme il disoit ces mots, la vieille laveuse de vaisselle l'apperçut, & le reconnut.
Elle vint à lui, furieuse: « te voilà, dit-elle,
» chien d'ivrogne! que viens-tu faire ici?
» viens-tu te faire pendre? » — « Ah!
» ma chere, que dites-vous, s'écria Don
» César? Est-ce là une chose à supposer,
» de la part d'un homme qui s'est acquis tant
» de gloire? » — « Oui, reprit-elle, un
» coquin, qui a manqué d'être condamné
» aux galeres! Je sais de tes tours.... » Je fais graces à mes lecteurs du reste de ce colloque. D. César, manquant de tout, fut trop heureux d'être reçu dans l'auberge, en qualité de valet d'écurie. Il est vrai qu'il se donna le nom d'Ecuyer. Il vouloit être le mien. Il se sentoit un vrai goût pour moi, & desiroit sincerement de s'attacher à ma personne. Pour moi, il me suffisoit de lui avoir payé son voyage jusques chez lui, & je n'étois pas tenté de le défrayer plus long-temps. Vous sentez qu'amené par un tel compagnon, je ne reçus pas un grand accueil dans cette auberge, & je n'y fus pas traité bien splendidement. Il me fallut cependant y passer la nuit. Le lendemain matin, Don César, déja installé en fonction,

daigna me faire la conduite, en menant boire ses chevaux. Il m'offrit des lettres de recommandation pour plusieurs Seigneurs de la Cour, me promit de s'intéresser toujours à moi, & soutint gravement son ton de dignité. Je le quittai avec des démonstrations & des protestations chargées, de respect, qu'il parut prendre à la lettre. Je le laissai retourner à son écurie ; & je pris le chemin de la Capitale.

J'arrivai bientôt à Madrid, qui est une assez jolie ville, depuis qu'on l'a pavée & nettoyée. L'air en est extrêmement vif, beaucoup plus que celui de Paris ; cependant la légereté & la gaîté sont du côté des Parisiens, tandis que *los Madrilenos* sont renommés pour leur gravité. Parmi nos Philosophes, les uns mettent les vertus & les défauts d'une Nation sur le compte du climat, les autres les attribuent à l'influence du Gouvernement. Qu'ils expliquent cette contrariété, & qu'ils voient ce que peut opérer, sur un peuple ardent, la taciturnité imposée par la rigoureuse Inquisition. J'avois des lettres de recommandation pour plusieurs Grands d'Espagne, qui, par parenthese, ont le privilége d'être, la plupart, assez petits de taille. Je ne trouvai personne. Tout le monde étoit à la campagne. C'étoit la saison. Je parlois assez bien la langue

Castillane, que j'avois apprise à Naples, où il y a grand nombre d'Espagnols. D'ailleurs, cette langue a beaucoup de rapport avec l'Italienne. J'étudiai le caractere de la Nation. *De Madrid al Ciel* (de Madrid au Ciel) c'est de plein-pied, selon le proverbe Espagnol. On appelle ces bonnes gens, quant à la jactance, les Gascons de l'Europe; mais on exagere sur leur compte, comme sur celui de Messieurs de la Garonne. Par exemple, on charge, sans doute, quand on dit qu'en Espagne, pour l'esprit, les chevaux tiennent le premier rang, les femmes, le second, & les hommes, le dernier. Si cette charge, quant aux dégrés qu'elle établit, a quelqu'ombre de fondement, il n'en est pas moins vrai qu'il y a, dans la Nation, de la droiture & de l'honneur. Je supprime ici le détail de plusieurs de leurs superstitions, que les lumieres diminuent de jour en jour, & celui des exagérations qu'on en fait. Ces bons Espagnols sont comiques, avec leur gravité; ils sont aussi nobles que le Roi, & même un peu plus, (*y algo mas*); la maison du Roi est proche de leur palais. S'ils demeurent sur une place publique, cette place est la cour de leur magnifique séjour. Tout ce langage est hyperbolique; ces hyperboles sont

comme un verre qui grossit les objets; mais au travers duquel on apperçoit, du moins, la physionomie de la Nation. Elle a l'imagination exaltée ; elle tient beaucoup des Arabes ou Sarrasins, qui firent la conquête de cette belle partie de l'Europe. Elle a donc quelque chose d'Oriental, dans la tournure de son esprit. Nos descendants verront, avec plaisir, sans doute, ce que les lumieres pourront opérer chez un peuple, que la Nature a gratifié des trésors de l'imagination.

Je ne m'amusois pas infiniment chez cette plaisante Nation. Les hommes sont en manteau & en grand chapeau. Les femmes sont couvertes d'une mante qui cache leur figure & leur taille; cela n'est pas fort gai. Un jour, je me promenois au Prado, fort jolie promenade. Une duegne vint me glisser, dans la main, une lettre, par laquelle une Dame, qui se disoit de mes amies, me donnoit un rendez-vous. Je n'étois point tenté en faveur d'un objet que je ne connoissois pas; & je ne voulois pas m'exposer au danger, avec si peu de motifs. Adélaïde vivoit dans mon cœur. Je ne fis pas de réponse. Je reçus, le lendemain & le surlendemain, de nouveaux billets, de la même part, contenant des

reproches & de nouvelles instances, auxquelles je fus également sourd. Au bout de quelques jours, je rencontrai une femme, assez mauvais sujet, qui avoit servi ma chere Princesse Napolitaine. Elle étoit partie depuis moi. Je lui demandai des nouvelles de Son Excellence. « Elle est ici, me » répondit-elle; elle vous fait chercher » de tous les côtés. Vous avez déja dû » recevoir cinq ou six lettres de sa part: » elle vous donnoit un rendez-vous. » — « Mais, répondis-je, ce n'est pas son » écriture. » — « Cela ne fait rien, reprit » cette femme; elle a des raisons pour » cacher qu'elle est ici: son écriture ne » doit pas paroître. Je vous le dis sous le » plus grand secret. C'est la Princesse » Gémelli qui vous fait chercher. »

Je demandai à Béatrix (c'est le nom de cette femme) de qui elle savoit tout cela. « D'elle-même, me répondit-elle; je » suis rentrée à son service. » — « Mais, » repris-je, je n'ai, jusqu'ici, reçu aucune » nouvelle, ni d'elle, ni de ma chere » Adélaïde. » — « C'est justement pour » cela, répliqua la maligne femme. Ma» dame veut vous voir, pour vous donner » elle même de ses nouvelles, de vive » voix; &, quant à votre Adélaïde, je ne » m'explique pas; mais il y a la plus grande

» apparence que vous la verrez en Ef-
» pagne. » Je témoignai encore des doutes. « Enfin, reprit Béatrix, trouvez-vous ici » à onze heures du soir ; & je me fais fort » de vous conduire dans les bras de la » Princesse votre amie. » Cela me parut positif. Je promis, & je tins parole.

Je trouvai la femme-de-chambre au lieu marqué. J'étois habillé, comme on l'est dans ce pays-là, pour les rendez-vous, avec un manteau *couleur de muraille*, & un grand chapeau. Mon guide femelle me fit faire bien des détours, & frappa enfin, dans une rue écartée, à une petite porte, qui paroissoit une porte de derriere. On ouvrit, sur le-champ ; on me fit entrer mystérieusement, & monter par un petit escalier dérobé. Béatrix m'introduisit dans un appartement, où elle me dit : « atten» dez un moment, Madame va venir. » J'attends, avec impatience & inquiétude. Au bout d'un moment, j'entends, en effet, venir des femmes. Mon introductrice accourt, me dit rapidement : « Voilà Ma» dame, » & s'enfuit. En effet, mon oreille est frappée des pas d'une Dame, qui traverse l'anti-chambre. Le cœur me bat. « Voilà ma Princesse, me dis-je ; mon » Adélaïde n'est elle point avec elle ?... » Déja la Dame touchoit le seuil de la porte.

Soudain elle crie : « ô ciel ! voici mon » mari, ». & se sauve. Mon introductrice rentre précipitemment : « vîte, me dit» elle, cachez-vous sous le lit. » J'entendois déja la voix du mari, qui traversoit l'anti-chambre. Troublé, hors de moimême, je suis forcé de me tapir sous le lit. La femme se sauve ; le mari entre ; & je frémis de me trouver dans un état si embarrassant & si humiliant.

» Quel est ce mari, me disois-je en » moi-même ? La Princesse seroit-elle » mariée, contre la promesse qu'elle m'a» voit faite ? » Je ne reconnoissois point la voix du mari, pour celle du méchant Spinacuta, qui avoit été sur les rangs, pour l'épouser, à Naples. Mais un nouveau surcroît de malheur vient m'accabler. Je conçois clairement, par les discours, que j'entends très-distinctement, que ce mari, en allant à la campagne, à une petite distance de Madrid, est tombé de cheval, & s'est cassé une jambe : c'est pour cela qu'on l'a rapporté sur une civiere. Sa femme, sans doute, m'avoit fait venir, grace à son absence, dont elle comptoit bien tirer parti. Ce malheur dérangeoit ses projets ; & j'en ressentois les inconvénients, beaucoup plus fortement qu'elle. On mettoit le mari au lit. « O Ciel ! me disois-je, l'y

» voilà condamné pour quarante jours ; » & moi pour aussi long-temps. Quarante » jours dans un pareil état, il y a de quoi » mourir quarante mille fois. » Je me rappellois d'avoir vu, dans la vie de Cartouche, que ce brigand s'étoit ainsi trouvé, sous le lit d'un précepteur, qui fut malade pendant deux jours ; mais il ne savoit pas si son malade seroit long-temps au lit, & moi j'avois la désespérante certitude que le mien y seroit retenu six semaines. « Il » n'y a pas moyen de rester dans cet état, » me disois-je ; sortons, quoiqu'il en puisse » arriver. Mais, reprenois-je, l'adorable » Princesse (par laquelle je croyois avoir » été appellé) va être compromise ; & il » en résultera, peut-être, les plus funestes » conséquences pour elle. » Cette idée me retenoit.

Cependant, le Chirurgien étoit arrivé. On remettoit la jambe du mari. Il juroit qu'il souffroit comme un damné, & il crioit comme dix. Je souffrois autant que lui, & il ne m'étoit pas permis de crier. Vingt fois je sortis la tête de dessous le lit, pour voir si, pendant qu'on étoit occupé de l'opération, je ne pourrois pas m'échapper entre les jambes des assistants ; ma tête rencontroit ces maudites jambes, & l'on me repoussoit, à coups de pieds, en disant :

» veux-tu t'en aller, vilain chien? » Je me rencognois sous le lit, sans chercher à faire connoître, aux gens, leur méprise.

Le soir, j'avois grand appétit, malgré ma détresse. Mon introductrice, que je maudissois de tout mon cœur, vint à bout de me remettre, sous le lit, une bouteille d'excellent vin, avec un pain d'une livre, qui étoit aussi excellent; car le pain, à Madrid, est supérieur, peut-être, à celui même de Paris. Je me restaurai avec d'autant plus de courage, que je vis qu'on pensoit à moi; & je me dis: « celle qui songe » à me nourrir, sûrement me tirera d'em» barras le plutôt qu'elle pourra. » Cependant, je passai une cruelle nuit: mon malade souffroit aussi; il m'étourdissoit de ses gémissements, tandis qu'il ne m'étoit pas permis de le troubler par les miens. J'eus pourtant le bonheur de sommeiller deux heures; &, pour surcroît de bonne fortune, je ne ronflai point; par un heureux privilége, mon sommeil est presque toujours exempt de ce bruit désagréable.

La journée suivante se passa de même. J'étois horriblement fatigué. Le restaurant se fit attendre jusqu'au soir. Je n'en pouvois plus. Combien de siécles j'ai vécu dans ces deux jours! Mais quels siécles pénibles!

Dans cet effroyable état, n'ayant pas

l'usage libre d'un seul de mes membres, je formois des plans de gouvernement; je m'occupois du bonheur public, au lieu de songer à ma délivrance particuliere. Ces projets me faisoient quelquefois une heureuse distraction. Souvent un horrible besoin de tousser me rappelloit à mes souffrances. La nuit vint encore m'apporter la douceur d'un sommeil de quelques heures, mais, à mon réveil, j'étois décidé à me dévoiler, sans scrupule, si je n'étois pas tiré de ce douloureux état, dans le même jour.

A peine étois-je éveillé, que j'entendis quelqu'un s'écrier: « où est le diamant de » M. le Duc? il a disparu. » — « Il a été » volé, s'écrie un second interlocuteur, » il faut déterrer le voleur. » Nouvel embarras pour moi! « Si l'on ne découvre pas » le coquin, me disois-je, & si l'on m'apperçoit, c'est fait de moi; je passerai » pour le voleur. »

Je ne m'étois point apperçu du vol; il avoit été fait, sans doute, pendant que je dormois, ainsi, tout, jusqu'au sommeil, me trahissoit. Il étoit indubitable que j'allois être perdu, si j'étois découvert; & comment me dispenser de l'être? Tout-à-coup une grande Dame, la maîtresse du logis, paroît. Ce n'étoit pas son dessein de me trahir, mais il étoit, sans doute, écrit

que tout devoit se tourner contre moi. Madame n'avoit pas manqué d'amener, avec elle, son petit chien. Le détestable animacule m'apperçoit, sur-le-champ, & aboie contre moi. On remarque qu'il fait rage contre quelqu'objet, qui est sous le lit; & l'envie vient naturellement d'y regarder. Madame, pour parer cet inconvénient, s'écrie : « Ce n'est rien, je sais ce » que c'est. » Dans le moment un chat, qui s'étoit vautré au fond de la cheminée, prend feu, au moins quant à son poil, & se sauve sous le lit. Il y communique l'incendie à plusieurs matieres combustibles, à mes cheveux, à mes habits. On regarde sous le lit; on m'apperçoit. Je prends mon parti sur-le-champ. Je sors de ce pénible asyle; je m'élance; je parois tout en feu. Chacun frémit de terreur & crie : *au voleur* ! J'étois venu armé, dans ce malheureux Hôtel. En cas de danger, je m'étois muni de pistolets, pour me rendre à ce fatal rendez-vous. Je menace d'en brûler la cervelle à qui osera m'attaquer. On ne doute plus alors que je ne sois un voleur, un assassin. Toute la maison paroît armée, on veut sauter sur moi. Je tire mes deux pistolets; je blesse deux personnes. Soudain mon épée étincelle dans mes mains. J'écarte, je renverse, je perce, je m'ouvre un passage; &

je me ſauve d'un pas triomphant. Mais je ſortois à peine de l'Hôtel, que je me vois attaqué par la garde. En vain je combattois comme un lion; la meûte des ſatellites étoit trop nombreuſe, trop acharnée contre moi. Je ſuis ſaiſi, garrotté, traîné dans les priſons, chargé de chaînes, précipité dans un cachot, plongé dans l'horreur & dans l'ombre, pris pour un voleur, un aſſaſſin. Si ma ſituation étoit pénible, ſous le lit du Duc, elle étoit encore empirée.

O cruelle bonne fortune! Car il paroiſſoit que c'en étoit une, qui m'avoit plongé dans cet abîme de malheurs. J'avois lieu de croire que ma Princeſſe Napolitaine n'étoit pas à Madrid, qu'une Dame libertine s'étoit ſervie de ſon nom, pour m'attirer chez elle, par l'entremiſe de l'infame Béatrix. Je me creuſai vainement la cervelle, pour chercher les moyens de me tirer de ce mauvais pas. Je dévorois l'amertume de mon ſort. On m'apporta mon triſte ſouper, un morceau de pain & de l'eau. J'étois oppreſſé, il n'y avoit pas là de quoi réveiller mon appétit. Je reſtois immobile, ſur la paille, dans l'horreur de mes réflexions. Je voyois les Juges, les bourreaux, l'inſtrument patibulaire, la mort au ſein de l'opprobre. Je voyois tous mes amis indignés contre moi, ma chere Princeſſe Gémelli, le Car-

dinal son frere, toute leur maison rougissant d'avoir accueilli, d'avoir presque admis dans leur famille, un vil scélérat, qui avoit encouru le plus honteux supplice. Je voyois enfin mon pere, le Marquis d'Erbeuil maudissant le jour où il m'avoit donné l'être, où il m'avoit connu; & la plaintive Adélaïde, les cheveux épars, les yeux & les bras levés au ciel, lui demandant pardon d'avoir aimé un odieux criminel; &, le poignard à la main, expiant, par une mort volontaire, le crime de s'être souillée, par un si ignominieux amour.

Dans cette exécrable situation, le sommeil, vint encore cependant suspendre ou alléger, un moment, l'horreur de mes tourments. Mais quel sommeil! quels songes affreux, sans suite, sans liaison! Ce repos étoit pénible, on vint me l'arracher. J'entends le bruit des fers, des clefs, des serrures. La lumiere d'un flambeau sépulcral vient me frapper. J'ouvre les yeux. Je vois un géolier qui me pousse rudement, & me commande de me lever & de le suivre.

Je le suis & me vois conduit devant les Juges. Si les Marmitons Espagnols sont graves, jugez de ce que sont les Magistrats. Mon innocence me donna la fermeté dont j'avois besoin. J'entrai d'une

maniere qui me parut leur en imposer. Ma figure, d'ailleurs, leur fit peut-être une impression favorable; & je crus voir, dans leurs yeux, qu'ils avoient peine à me prendre pour un coquin. Pour réponse à leurs interrogations, je leur racontai mon aventure, avec la plus grande simplicité. « Messieurs, leur dis-je, j'ai été abordé, *au Prado*, par une Duegne, qui m'a présenté une lettre par laquelle on me donnoit un rendez-vous. J'ai refusé de me rendre à cette invitation. J'ai reçu plusieurs autres missives, sans y répondre. Enfin, une femme-de-chambre que j'ai rencontrée, & qui avoit servi, à Naples, une Princesse, ma protectrice, m'a dit que c'étoit cette Princesse même, qui me demandoit. J'ai cédé à cette indigne tromperie, & je me suis laissé conduire. A peine ai-je été dans une chambre, qu'on a crié : « ciel! c'est mon mari! ». On m'a fait cacher sous un lit. Le mari venoit de se casser la jambe; on l'a mis sur le lit, tandis que j'étois dessous. J'y ai resté deux jours. Au bout de ce temps, j'ai entendu les gens se plaindre qu'on avoit volé une bague; &, pour mon malheur, je n'avois point vu faire le vol, qui avoit pu être commis, pendant quelques instants d'un

» malheureux sommeil, dont j'avois été sur-
» pris dans cette situation. Le petit chien
» d'une Dame m'a découvert sous le lit.
» J'en suis sorti. On a fondu sur moi,
» je me suis défendu. La garde nom-
» breuse est arrivée, & est venue à bout
» de triompher d'un seul homme. On m'a
» donc arrêté; on a trouvé, sur moi, des
» pistolets, parce que je les avois pris, en
» cas de besoin, dans la circonstance où
» j'allois, sans savoir où l'on me condui-
» soit. Mais on n'a point trouvé, sur
» moi, la bague, parce que je ne l'avois
» pas volée. Il faut, d'abord, constater le
» vol, ensuite bien chercher le coupa-
» ble. Ce n'est pas moi. S'il en existe un,
» sans doute on peut le découvrir. Il y
» a toujours eu du monde dans la cham-
» bre. Je n'aurois pu voler, sans sortir de
» dessous le lit; & je n'aurois pu le faire
» sans être apperçu. Voilà mes preuves.»
Il me parut que les Juges les goûterent;
mais, si l'on ne trouvoit pas d'autre vo-
leur, on sembloit déterminé à me regar-
der toujours en cette malheureuse qua-
lité.

Je fus conduit dans mon cachot. La
détestable Béatrix vint m'y trouver, pour
me prier de ne rien dire. Je lui fis les re-
proches qu'elle méritoit. Elle me jura que

c'étoit la Princesse Gémelli qui m'avoit donné rendez-vous, qu'elle étoit malade chez la Duchesse de Valamos; ce qui m'auroit fait beaucoup de peine, si j'avois pu le croire. L'entremetteuse ajouta que la Duchesse, uniquement par humanité, pour complaire à la Princesse, sa bonne amie, alloit s'intéresser de tout son pouvoir, pour m'obtenir ma grace. Je répondis qu'étant innocent, je n'avois pas besoin de grace. « Hé bien, me dit la maligne femme, il vous faut de la protection pour mettre en jour votre innocence; d'ailleurs, vous avez besoin de secours, & la Duchesse vous en envoie ».

Je ne pouvois refuser ses secours, dans le dénuement total où j'étois; car la Justice Espagnole m'avoit scrupuleusement tout enlevé. Cependant, on poursuivoit mon procès avec beaucoup de célérité. On avoit daigné faire de nouvelles recherches, pour découvrir un autre voleur; & l'on n'avoit pu y réussir. Le vol de la bague étoit constaté, &, selon les gens du Duc malade, on ne pouvoit l'imputer qu'à moi. J'avois pu le faire quand ils dormoient; car tous se souvenoient d'avoir dormi. Mais, selon moi, cela ne suffisoit pas; il falloit qu'ils eussent dormi tous ensemble, ce qui ne pouvoit être. J'allois donc être condamné,

ſur la dépoſition de témoins, qui m'accuſoient d'avoir fait le crime, pendant qu'ils dormoient : comme ſi l'on pouvoit atteſter ce qui ſe paſſe quand on dort. La malignité, qui veille ſans ceſſe, alla aux informations ſur mon compte. A entendre mes accuſateurs, j'étois un Aventurier, fils d'un autre Aventurier. On m'avoit chaſſé des garde-du-Corps du Roi de Naples & de ſes Etats, ſans doute, pour des raiſons du plus grand poids ; & j'avois été, ci-devant, déſerteur. Il paroiſſoit donc que j'étois un mauvais ſujet, auquel on ne faiſoit aucun tort, en le chargeant, ſans beaucoup d'examen, d'un vol fait dans une maiſon, où il s'étoit introduit en cachette, & armé. Perſonne ne doutoit que je ne fuſſe le vrai coupable ; & l'on auroit, ſur-le-champ, prononcé ma ſentence, ſi quelqu'incident, qu'il falloit encore éclaircir, n'avoit forcé de remettre au lendemain cette prononciation ; mais il n'y avoit aucune eſpérance, que le jugement dût m'être favorable. Le géolier me l'atteſta charitablement, pour avoir le plaiſir de me faire paſſer une nuit infernale. « Penſez à votre conſcience, » me dit-il, je ſais ce que j'ai entendu. » Demain, votre arrêt vous ſera prononcé. » Le barbare me laiſſa avec cette

cruelle certitude : il y joignit une petite lampe, un crucifix, de l'eau bénite, & & un livre de prieres.

Je ne cherche point à peindre ma situation déchirante. Je ne veux point exciter la terreur, ni la pitié. La mort n'étoit rien : j'avois la vie en horreur ; mais mourir par un supplice infâme ; mais déshonorer mon pere ; mais la Princesse .... mais Adélaïde... O Ciel !....

Le lendemain une fête ou une vacance du siege différa la signification de mon arrêt. En reculant ma mort, c'étoit prolonger, pour moi, les souffrances de l'agonie.

Le surlendemain, j'attendois qu'on vînt me chercher, pour me lire mon arrêt. La clef bruyante tourne dans la serrure, on ouvre mon cachot. « C'est, sans doute, » le géolier qui vient me chercher. Cou» rage... » Il entre, en effet ; mais il m'amene une jeune Beauté qui, les yeux en pleurs, les cheveux épars, se présente en silence & vient tomber à mes pieds.

Je vis, avec autant d'extase que d'attendrissement, cette jeune personne. Outre ses charmes, son air d'innocence & d'honnêteté me gagnoit nécessairement le cœur. » Monsieur, punissez-moi, dénon» cez-moi, me dit-elle ; vous souffrez

» pour moi, vous êtes innocent, je suis
» seule coupable »... « Que dites-vous,
» Mademoiselle, m'écriai-je ? Comment
» vous coupable ! Et qui êtes vous ? Qu'a-
» vez-vous fait ? — « Monsieur, me
» répondit-elle, je suis au service de la
» Duchesse de Valamos. Il y a un an, le
» frere de son époux mourut presque su-
» bitement. Mon pere, au péril de sa vie,
» l'avoit enlevé du milieu des flammes,
» dans une maison incendiée. Pendant sa
» courte maladie, je lui ai rendu tous les
» services que je croyois lui devoir. Une
» fois je me suis trouvée seule avec lui, en
» passant la nuit auprès de lui. « Que je
» suis fâché, me dit-il, ma chere Thé-
» résine ! Je n'ai rien fait pour votre pere,
» ni pour vous à qui je dois tant. Je n'ai
» pas eu le temps de faire un testament.
» Je suis un ingrat, un monstre.. » Et s'ap-
» percevant qu'il avoit une bague ; » tiens,
» me dit-il, ma chere Thérésine, prends
» cette bague, vends-la, soulage ton pau-
» vre pere. » Il me la passa au doigt &
» bientôt il expira. Quand il fut mort,
» on demanda ce qu'étoit devenue sa ba-
» gue. Je la produisis, racontant l'histoire,
» telle qu'elle étoit, dans la pureté de
» ma conscience. Le Duc de Valamos
» m'arracha la bague, me dit que j'étois

» une malheureuse, qu'il devroit me fai-
» re punir, & que la plus grande faveur
» qu'il pût m'accorder étoit de me chas-
» ser. J'obtins ma grace, à la sollicitation
» de Madame ; mais mon pauvre pere
» a toujours langui, depuis ce temps fa-
» tal. Pour comble d'infortune, sa fem-
» me, ma belle-mere, est toujours fécon-
» de ; malheur réel pour un homme, qui,
» ne jouissant pas de toute sa santé, ne
» peut soutenir son indigente famille ! Il
» y a huit mois, que sa femme lui a don-
» né un nouvel héritier, qui n'aura point
» d'héritage à recueillir. Ce pere infor-
» tuné n'a pu payer les mois de nourrice ;
» &, depuis deux mois, malade, acca-
» blé de misere, il souffre, dans une
» prison mal-saine, les horreurs de la
» captivité ; tandis que sa femme & ses
» enfants éprouvent, dans leur grenier,
» la plus déplorable indigence. J'ai épuisé
» toutes mes ressources, pour les soula-
» ger ; & je ne savois plus comment faire.
» Il y a quelques jours, j'allai visiter mon
» pere dans sa prison. Il me fit saigner
» le cœur, par la peinture qu'il me traça
» de son état. Je le vis moribond, gelé de
» froid, sur quelques brins de paille. Il
» me demanda des secours d'un ton si
» lamentable, que je partis, décidée à
lui

» lui en procurer, de quelque maniere
» que ce fût. Je revins à l'hôtel, je cher-
» chai en vain dans ma chambre. J'ai mis
» en gage toute ma garde-robe; & même
» en partie, celle de mes camarades.
» J'ai eu occasion d'aller chez M. le Duc.
» Je m'y suis trouvée seule un moment.
» J'ai vu, sur la cheminée, cette fatale
» bague. J'ai dit: » elle m'appartient: je
» ne fais que reprendre mon bien; il n'est
» pas juste que je laisse languir mon pere,
» dans les horreurs de la prison, tandis
» que je puis le soulager, en faisant le sa-
» crifice de ce bijou. » Alors, je ne sais si
» c'est un ange céleste ou infernal, qui
» m'a poussée. J'ai pris la bague, j'ai cou-
» ru, à toutes jambes, chez un Juif,
» qui m'en a donné quatre pistoles d'or.
» J'ai couru delà à la prison. J'ai délivré
» mon pere. La joie de lui avoir fait du
» bien, la vue du plaisir que je lui cau-
» sois, m'ont quelque temps éblouie,
» aveuglée; mais j'ai bientôt réfléchi sur
» les suites que pouvoit avoir cette mal-
» heureuse action. Je les ai vu naître en-
» fin, ces suites déplorables. J'ai vu qu'un
» infortuné, qu'un innocent alloit périr
» par ma faute. Je n'ai pu le souffrir. J'ai
» dit: « Quoi qu'il en puisse arriver, il
» faut que je délivre l'innocence. » Me

» voilà, Monſieur, à vos pieds. Voyez
» s'il y a quelques moyens de vous ſauver,
» ſans me faire périr ; ſinon, mettez-
» moi la corde au cou. Hélas ! mon pau-
» vre pere en mourra. Je ne lui aurai pas
» ſauvé la vie. » A ces mots, des ſanglots étoufferent la voix de cette belle perſonne. Ses larmes inonderent ſon viſage ; elle tomba immobile ſur le pavé.

Je la relevai, le cœur ſerré, baigné de pleurs moi-même. « Mademoiſelle, lui
» dis-je, d'une voix étouffée, vous êtes
» honnête, vous méritez qu'on s'inté-
» reſſe à vous ; mais je vais être pendu
» pour vous. » — « Ah ! Monſieur, li-
» vrez-moi, s'écria-t-elle. » — « Cela n'eſt
» pas poſſible, lui répondis-je ; je ne puis
» pas livrer au ſupplice la vertu même ;
» mais moi, je ne ſuis pas un ſcélérat. N'y
» auroit-il pas moyen de ravoir cette fa-
» tale bague ? » — « Hé, Monſieur, re-
» prit-elle, je l'ai vendue à un Juif :
» l'argent eſt dépenſé, comment le re-
» trouver ? » — « il faut, repartis-je,
» recourir à votre Maîtreſſe ; il faut
» qu'elle vous fourniſſe la ſomme néceſ-
» ſaire : ſi ce n'eſt pas pour vous, que ce ſoit
» pour moi. Elle me doit ce foible effort.
» Je ſuis, dans cet horrible embarras,
» pour elle. Je ſais qu'elle deſire ma dé-

» livrance. Elle fera aisément ce petit sa-
» crifice. »

Dans ce moment critique, on vint me prendre, pour me conduire devant mes Juges. Un servant officieux de la prison donne le bras à la Demoiselle, qui ne pouvoit se traîner. Elle me quitte, en soulevant, vers moi, ses foibles bras; je m'avance intrépidement, & je parois devant les Juges. « Messieurs, leur dis-je,
» Madame la Duchesse de Valamos vient
» de m'envoyer une de ses femmes, pour
» m'apprendre qu'on a enfin trouvé la
» bague, que par conséquent, on se dé-
» siste de toute poursuite; & qu'on me
» doit des réparations. » — « Si la bague
» est retrouvée, me dit-on, & si elle n'a
» pas été volée, cela est fort heureux pour
» vous; mais ce n'est pas à vous qu'on
» doit faire savoir cela; c'est à nous qu'il
» faut le signifier. » Je leur répondis que je comptois qu'on n'y manqueroit pas; & que je les priois de suspendre, à cet effet, la prononciation de l'arrêt. Comme on paroissoit s'intéresser à moi, on daigna m'accorder cette grace; & l'on me renvoya dans mon cachot.

Thérésine fit son rapport à la Duchesse, qui, en effet, envoya, sur-le-champ, signifier aux Juges que la bague étoit re-

trouvée, qu'elle avoit été égarée, & non volée, qu'on se désistoit de toutes poursuites contre le prisonnier; & qu'on lui offroit même des dédommagements. Les Juges répondirent que le désistement ne suffisoit pas; qu'il falloit produire, sous leurs yeux, la bague, telle qu'elle étoit décrite, au procès verbal de la plainte. On eut beaucoup de peine à trouver le Juif, encore plus à le gagner. Il exigeoit simplement le triple de ce qu'il avoit donné, sous prétexte qu'ayant vendu la bague, il étoit obligé de la racheter. On lui donna son argent, en le maudissant, comme il est d'usage. On produisit la bague sous les yeux des Juges; & je fus déchargé de l'accusation; mais on m'objecta, que j'étois déserteur à Naples, que je m'étois, depuis, fait chasser des Gardes-du-Corps de Sa Majesté Sicilienne, sans compter que j'avois été trouvé furtivement introduit dans la maison du Duc de Valamos. Je répondis que j'avois déserté malgré moi, pour éviter d'être arrêté, à l'occasion du malheur que j'avois eu de blesser, à mon corps défendant, un soldat qui m'avoit attaqué; que je ne pouvois, d'ailleurs, savoir par quelle calomnie on m'avoit noirci aux yeux du Roi de Naples; mais que des gens de la plus haute distinction, qui me

connoissoient parfaitement, répondoient de mon innocence; & que, dans peu, j'espérois bien recevoir mon rappel; que les Juges d'Espagne ne punissoient point les crimes commis dans le royaume de Naples, sur-tout quand il n'y avoit ni plainte, ni procès. Enfin je fis, de nouveau, le récit du malheur que j'avois eu d'être trouvé sous le lit du Duc, & j'observai que la Duchesse ne s'intéresseroit pas en ma faveur, si elle croyoit qu'il y eût un vol à me reprocher. Malgré toutes mes raisons qui me paroissoient convaincantes, & quoique les Juges semblassent pencher en ma faveur, je restai encore très-long-temps en prison, sans aucun motif valable de m'y retenir; & si la Duchesse n'eût fait, pour m'en tirer, des instances très-assidues, j'y serois peut-être encore.

Fin du Livre troisieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIEME.

On sent qu'après un si cruelle épreuve, je n'avois aucun goût pour les bonnes fortunes. On doit se rappeller que c'en étoit une qui m'avoit attiré mon malheur, occasionné par le funeste rendez-vous, que m'avoit fait donner la Duchesse de Valamos; mais en sortant de prison, je ne savois où me retirer. Je n'avois pas un maravédis. La Duchesse me fit fournir ce dont j'avois besoin. On me juroit toujours que la Princesse, ci-devant Cardinal, étoit malade à Madrid; que c'étoit elle qui m'avoit fait donner le rendez-vous; que la Duchesse, piquée de cette liberté, lui en avoit fait des reproches, & s'étoit même brouillée avec elle; que par conséquent tout ce que la Dame Espagnole avoit fait pour moi, étoit un pur effet de sa générosité. On ajoutoit que je ne pouvois

me dispenser de la voir, & de lui peindre ma reconnoissance; & quil y auroit, de ma part, la plus insigne fatuité à me croire aimé d'elle, & à refuser de la voir, sous prétexte de craindre de lui faire trop d'impression. Je voulus bien croire tout ce qu'on daigna me dire. « Je ne demande » pas mieux, répondis-je, que de la voir, » si elle y consent; qu'elle me prescrive » l'endroit ou je dois me rendre, pour » cela, je suis prêt de voler à ses pieds. » Je ne pouvois faire autrement à l'égard d'une personne, aux dépens de laquelle je vivois; mais je n'osois aller la voir à son hôtel; & je demandois où je pourrois la trouver. On me conduisit chez un brave Capucin, qui avoit, me disoit-on, toute sa confiance.

Le Révérend Pere me reçut avec la plus grande bénignité. « Mon enfant, me dit-» il, Madame la Duchesse vous veut beau-» coup de bien. C'est une digne personne » que cette Dame. Vous lui avez de gran-» des obligations. Vous devez bien prier » le Seigneur, pour la continuation de sa » prospérité. » Je répondis que je sentois tout le prix de ce que S. E. avoit fait pour moi. « Elle veut faire encore bien » autre chose, reprit le digne Pere. Elle » m'a confié les projets de bienfaisance,

» qu'elle a conçus en votre faveur. Il
» faut lui rendre votre visite, mon cher
» ami, premierement pour la remercier,
» ensuite pour qu'elle puisse voir, avec
» vous, ce que vous desirez, & ce dont
» vous avec besoin. » Je répondis que
j'étois aux ordres de S. E.; mais que, comme il étoit impossible de la voir à son hôtel, vû les inconvéniens qui en pouvoient résulter, & qui en étoient déja résultés, il falloit donc qu'elle daignât m'indiquer un autre endroit, où je pusse, en sûreté, lui rendre mes devoirs. « C'est de quoi vous
» ne devez pas être inquiet, reprit le P.
» benin. On fera plus, mon enfant: pour
» éviter tous les dangers pui pourroient
» vous faire reconnoître, on vous dé-
» guisera. » — « A propos de quoi, me
» déguiser? repris-je. Je veux me mon-
» trer tel que je suis; & ne plus m'expo-
» ser à me faire soupçonner de quelque
» mauvais dessein; ce qui pourroit arri-
» ver, si l'on me surprenoit déguisé. Rien
» de furtif, rien de feint. » — « Mon
» cher fils, reprit le Vénérable Pere,
» l'habit dont on voudra bien vous re-
» vêtir, loin de vous exposer à aucun dan-
» ger, vous enveloppera, pour ainsi dire,
» du respect de tous les hommes. C'est
» l'habit le plus sacré, le plus auguste qui

» ſoit connu parmi les enfants d'Adam. »
Je m'attendois que le Pere alloit me donner celui de Roi, d'Empereur ou de Pape. Je lui demandai, avec empreſſement, « quel eſt donc cet habit? » Il me répondit, avec un ſaint enthouſiaſme : « c'eſt » celui de Capucin. »

A ces mots, il dut voir, dans mes yeux, un certain ſourire ironique, d'où il pouvoit conclure, que je ne partageois pas ſon enthouſiaſme. Je témoignai même la plus grande répugnance à me traveſtir, ſur-tout de cette maniere; mais le ſaint homme me dit tant de raiſons, me fit tant d'inſtances, qu'il vint à bout de me gagner. Il fut décidé que, le ſurlendemain matin, je me rendrois chez lui, pour être revêtu du ſaint habit. Je m'y rendis avec répugnance. Le grave Capucin me paſſa l'habit religieux, avec des cérémonies & même des prieres, qui me paroiſſoient une profanation dans cette circonſtance. Pour me rendre plus méconnoiſſable, il m'attacha une barbe poſtiche; & me fit conduire, par un frere-lay, dans une petite rue borgne, qui n'étoit pas loin de celle où demeuroit le Duc de Valamos. Mon guide s'arrêta devant un bâtiment, qui me paroiſſoit le derriere d'un hôtel, & je craignois que ce ne fût celui du Duc. Il frap-

pa à une petite porte, qui s'ouvrit sur-le-champ; & il me remit aux mains d'une femme-de-chambre, qui me pria de la suivre. Un homme estropié, qui paroissoit le maître de l'hôtel, apperçut une figure de Capucin, qui alloit chéz sa femme. Il grinça des dents; mais il se rangea respectueusement, pour me laisser passer. Il me vit entrer chez son épouse. Ma conductrice me fit laisser mes sandales à la porte : « tant qu'on verra, dit-elle, cet » auguste gage, personne n'osera entrer ». A ces mots, elle m'introduisit mystérieusement dans un très-bel appartement, & me remit à une fort belle Dame. C'étoit la Duchesse de Valamos. « Hé, mon » cher ami, me dit-elle, nos vœux sont » bien traversés. Nous avons bien de la » peine à nous voir. Mon Dieu! que je » vous ai causé de peines! comme je cher» che de tout mon cœur à les réparer! » — « Madame, lui répondis-je, vous avez » fait éclater votre générosité à mon égard, » d'une maniere qui me prescrit & m'ins» pire une éternelle reconnoissance. » — » Que parlez-vous de reconnoissance, » interrompit-elle? Attendez donc que » vous ayez reçu, de moi, quelques mar» ques de mon tendre attachement. Je » vous en prépare; je veux vous faire un

» fort digne de vous... Retirez donc cette » vilaine barbe, qui vous déguise. » A ces mots, elle la détacha elle-même, & la jetta dédaigneusement à ses pieds.

Alors, la Duchesse m'embrassa avec autant de vivacité que de tendresse. Ses manieres étoient peu mesurées, peu décentes même, si l'on veut; mais elles avoient quelques agréments pour un jeune homme de mon âge; car, encore un coup, cette Dame étoit fort belle. Quoique je visse clairement que c'étoit elle seule, qui m'avoit attiré chez elle, je lui demandai des nouvelles de la Princesse Gémelli: « Elle » est fort aimable, répondit la Duchesse; » mais doit-elle vous occuper exclusive-» ment en ma présence? Ne suis-je rien » pour vous? » Alors ses yeux devinrent expressifs. Ce n'étoit pas ce regard pur, honnête de la chaste Princesse, ma Minerve & mon amie; c'étoit celui de Vénus. Il parloit aux sens, s'il n'alloit pas jusqu'au cœur. Je crus, cependant, devoir affecter de ne pas m'appercevoir, de ce qu'il y avoit d'expressif dans ses regards, & me renfermer toujours dans les limites de la décence & du respect. La Duchesse se contraignoit aussi de son côté. « Là, mon cher ami, me dit-elle, que » desirez-vous? Que cherchez-vous dans

» ce pays-ci ? Voyons ce que je puis faire
» pour vous, voyons comment je puis
» vous être utile. » Je racontai, à la Duchesse, une partie de mes aventures ; & je lui peignis au net ma situation : « Mais
» voilà qui est admirable, dit-elle. Com-
» ment ? un jeune homme, peu avan-
» tagé du côté de la fortune, fait des sa-
» crifices à l'amour le plus honnête & le
» plus délicat ! Ah ! vous méritez qu'on
» vous aime, comme vous aimez. Il faut
» que je vous tienne lieu de cette chere
» Adélaïde. Je lui suis, sans doute, fort
» inférieure du côté des graces. Elle peut,
» d'ailleurs, vous vouloir autant de bien
» que moi ; mais elle ne peut pas vous en
» faire autant. Je vais, sur-le-champ,
» m'employer en votre faveur ; &, d'a-
» bord, sous peu de jours, j'espere que
» vous serez Garde-du-Corps de notre
» Roi *Don Carlos Tercero.* »

Emu par tant de marques de bonté, de la part d'une grande Dame, qui n'affectoit que des vues de bienfaisance, flatté peut-être en secret, de me voir chérir à ce point, par une femme d'une si haute Sphere, je lui fis des remercîments, où il commençoit à régner trop de chaleur. Elle en parut enchantée, & m'embrassa avec une ardeur, qui m'emflamma en me

déconcertant. Jamais la femme de Putiphar ne dut être plus pressante à l'égard du chaste Joseph ; mais je n'avois peut-être pas toute la vertu de ce pieux Personnage. Quoi qu'il en soit, nous avions besoin qu'un tiers vînt nous sauver du naufrage, en troublant un si dangereux tête-à-tête. Il en vint un ; mais le remede fut pire que le mal.

Dans ce moment, on ouvre rapidement la porte. M. le Duc paroît, appuyé sur deux béquilles. « Comment, s'écria » Madame, furieuse, mais non décon» certée ? On ose venir m'interrompre » dans les saints devoirs de la piéte ! N'a» vez-vous pas dû voir, à la porte, les » sandales du Révérend Pere? » — « Oui, » sans doute, répondit le mari ; mais j'ai » trouvé aussi ce joli joujou, dont votre » petit chien s'amusoit. Voyez. » A ces mots il montra ma barbe postiche, que la Dame avoit jettée à ses pieds, & dont son petit chien s'étoit emparé. Elle l'avoit mis à la porte, sans y faire attention ; & le petit animal avoit joué, dans tout l'hôtel, avec cette malheureuse barbe. On avoit eu soin de la ramasser, & de la porter au Duc qui, furieux, étoit venu sur-le-champ faire, à sa femme, la querelle qu'elle méritoit.

« Vous êtes un malheureux, s'écria » Madáme. Le jeune Pere n'est point » en âge d'avoir de la barbe. Je ne sais » quel est ce chiffon. C'est vous qui le » produisez ; & c'est un prétexte que » vous prenez, pour me faire la plus » odieuse chicane. » - « Madame, reprit le » Duc, vous êtes convaincue par le fait ; » & je vais ordonner de votre sort, con- » formément à ce que me prescrit l'hon- » neur. Quant à votre joli Novice, je vais » faire dire aux Capucins de venir le » chercher ; & ils en feront tout ce qu'il » leur plaira. » Il me prenoit donc pour un Capucin ; & ne se doutoit pas que je fusse le prétendu voleur, qui avoit passé deux jours sous son lit.

La Confidente de la Duchesse avoit déja pris les devants, pour avertir le Pere Zorobabel, auteur de mon déguisement. Le bénigne Pere crut trouver un expédient, pour me sauver. On va voir, dans un moment, quel fut cet infructueux expédient.

M. le Duc, me dit : « vous allez voir » comment je vais traiter votre complice ; » je ne doute pas que les Vénérables Peres » n'en fassent autant à votre égard. Vous » serez même plus maltraité ; car Ma- » dame la Duchesse va être nichée dans

» l'air ; & vous ferez enfermé sous la » terre. »

Alors, Monsieur fit porter Madame (qui faisoit beaucoup de façons) dans un grenier, où il n'y avoit que les quatre murs, un misérable petit lit de sangle, & un crucifix de fer, pour tout ornement. Il lui fit remettre un pain bis, avec une cruche d'eau, pour sa nourriture. « Madame, lui » dit-il, je ne vous spécifie pas combien » durera votre captivité. Je veux bien, » cependant, vous donner l'espérance que » votre table pourra être un peu meil- » leure, par la suite ; mais si quelque cir- » constance n'adoucit pas ma juste colere, » votre prison pourra durer jusqu'à ce que » les perfides charmes, qui vous attirent » d'infâmes adorateurs, soient évanouis. » Priez Dieu qu'il fasse passer bientôt votre » indigne beauté. » Ici, Madame fit une grimace, qui annonça, qu'elle ne formoit pas le vœu que lui indiquoit son mari. « Voyez-vous, ajouta-t-il, cette lucarne ? » Vous ne recevrez, par ici, que la visite » des chats ; & sans doute ils n'attenteront » pas à mon honneur ; car, avec toutes » vos prétendues graces, la moindre chatte » leur plaira infiniment mieux que vous. »

J'examinai secretement le local. Je vis que les hommes, un peu agiles, pouvoient

passer, aussi-bien que les chats, par cette lucarne; & que je pourrois, par cette voie, procurer quelques secours à la Dame. M. le Duc, qui n'étoit pas ingambe, ne voyoit pas cela aussi bien que moi.

La Duchesse protesta de son innocence, d'abord avec aigreur, ensuite avec un ton vraiment attendrissant. J'en fus touché. Je ne pus m'empêcher de plaindre une femme de ce rang, & de cette beauté, qui souffroit pour l'amour que je lui avois inspiré. Elle fondoit en larmes, & m'adressoit les regards les plus touchants. Les miens devoient lui peindre toute ma sensibilité. Je protestai, à son barbare époux, qu'elle étoit innocente, que je n'étois point un vil séducteur, que j'étois venu sans aucune ombre de mauvais dessein, & que je devois croire Madame aussi pure que moi, dans ses intentions. « Fort bien, dit le mari; » vos attestations sont d'un grand poids, » & bien dignes de foi. On vous fera jaser, » mon ami; on saura pour quel motif » vous êtes venu chez moi. »

Dans ce moment, nous entendîmes les pieux hurlements d'une procession. On vint prier le Duc de descendre. Son épouse me tendit, douloureusement, les bras. Je lui exprimai, dans mes yeux, tout ce que je ressentois pour elle; & elle dut y voir une

promesse de venir, par la fenêtre de son grenier, lui porter des secours. On me fit descendre avec Monsieur, & l'on enferma Madame sous une triple clef.

Quand nous fûmes descendus, nous trouvâmes l'Ordre Séraphique des Capucins, qui étoient venus, processionnellement, me chercher, à l'instigation du P. Zorobabel. Le Gardien dit à ce Pere : « Mon R. P., révélez, à Monsieur le » Duc, ce que vous avez vu. »

« Excellence, dit le P. Zorobabel, j'étois, » cette nuit, prosterné dans le Chœur, au » pied des saints Autels. J'implorois le Sei- » gneur, pour qu'il daignât pardonner leurs » fautes à tous les pécheurs que je connois, » & notamment à vous, Monsieur le Duc. » Soudain, je me suis senti plongé dans » une espece de sommeil céleste & pro- » phétique. Alors, j'ai vu un Ange, des- » cendant du Ciel, tenant en main un » habit de S. François, qu'il a posé, au- » près de moi, sur les marches de l'Autel » en me disant : « demain, un jeune » homme viendra te trouver, de la part » du Tout-puissant. Voici ce que dit le » Seigneur : « Je veux que ce jeune homme » soit revêtu de l'habit de François, mon » serviteur; que, sous ce dehors impo- » sant, il aille trouver la Duchesse de

» Valamos, afin que la voix insinuante » de cette tendre épouse, fasse sentir, au » Duc son mari, l'énormité d'un vol qu'il » a commis. Il a privé une infortunée » domestique, d'une bague, qui lui avoit » été donnée. Il a mis un malheureux étran- » ger, dans le péril d'être puni d'un sup- » plice injuste, pour cette bague, qui avoit » disparu, & qui ne devoit pas être dans » les mains du ravisseur. Qu'il rende l'effet » volé à la domestique, qui, seule, a des » droits à sa possession; qu'il dédommage » l'étranger; & qu'il honore mon servi- » teur. Telle est la volonté du Seigneur. » Revêts donc le jeune homme du saint » habit, & laisse-le remplir l'objet sacré » de sa mission. » Le jeune homme est, » en effet, venu ce matin, continua le » P. Zorobabel. J'ai accompli l'ordre du » Seigneur. Je l'ai revêtu du saint habit, » & je lui ai dit: » Va remplir ton glo- » rieux ministere. » Ici se tut le P. Zoro- babel. « Ainsi vous voyez, Monsieur le » Duc, continua le P. Gardien, qu'il faut » que vous nous rendiez le serviteur de » Dieu, afin que la gloire du Seigneur » soit manifestée aux yeux des Castillans. » Honorez le serviteur de Dieu. »

Le Duc fut d'abord très-étonné de la pro- cession: il le fut plus encore, de la révélation

du vol qu'il avoit commis. Il me regarda fort attentivement, & dit entre ses dents : « C'est l'homme qui étoit caché sous mon » lit. » Ensuite il fut obligé, quoiqu'il ne parût pas croire un mot de la prétendue révélation céleste, de me remettre aux Capucins, de baiser le bas de ma robe; & de rendre ce respectueux hommage à un homme qu'il soupçonnoit, de l'avoir mis dans la confrairie des époux trahis.

Toute la Maison, crédule ou non, s'agenouilla davant moi. Tous les Capucins, eux-mêmes, vinrent, l'un après l'autre, me baiser la main, en fléchissant le genou. On me posa, sur la tête, une couronne de fleurs; & le Gardien, secondé du Sous-gardien, me tenant chacun par une main, me conduisirent majestueusement. Alors, on chanta les saints Cantiques, & nous avançâmes, solemnellement, aux yeux du peuple. On ne cessoit de brûler l'encens devant moi. On jettoit, sur mes pas, toutes les fleurs qu'on pouvoit trouver. Les Espagnols étendoient leurs manteaux sur le pavé, pour que je les honorasse, en les foulant, de mes pieds bénits. Tout le monde se prosternoit & baisoit le bas de ma robe; on s'en frottoit les yeux; plusieurs y faisoient toucher des mouchoirs, & autres meubles; &, pour peu que je

m'arrêtasse, je sentois de pieux voleurs, qui coupoient des morceaux de la sainte mandille. L'histoire de la barbe avoit percé dans le peuple; mais elle y avoit été défigurée. On avoit dit à ce bon peuple, que j'étois un vieillard à barbe blanche, envoyé de la part de Dieu; mais que, dès que j'avois eu, sur le corps, le saint habit, ma barbe avoit tombé, mes rides avoient disparu, & que je m'étois, sur-le-champ, trouvé paré des fleurs de la jeunesse. On crioit au miracle; on se précipitoit sur moi, & l'on risquoit de m'étouffer, pour me rendre hommage. Plus de cent vieillards formerent le projet de prendre ce miraculeux habit, qui rendoit la jeunesse. Je fus conduit, dans ce saint appareil, jusqu'au Monastere, où l'on célébra, dans l'Eglise, de nouvelles cérémonies. La multitude paroissoit croire, à cette imposture, de la foi la plus vive; & je n'aurois jamais cru que, dans notre siécle, il y eût un peuple assez superstitieux pour admettre une pareille absurdité.

Toutes les cérémonies finies, je m'attendois à être singulierement fêté, dans l'intérieur de la maison, par les Révérences cloîtrées; & je comptois que le réfectoire m'offriroit, au moins, autant d'agréments que le chœur. Les Capucins

me firent, en effet, de prodigieux compliments. « Mais, mon cher enfant, me di» rent-ils, d'un ton mielleux, après un » si grand éclat, vous avez besoin d'un » peu de retraite, pour rentrer dans votre » cœur, pour y entendre la voix du Sei» gneur, & ses desseins sur vous. Dites, » voulez-vous bien passer quelque temps » avec nous? » Je dis en moi-même: « Qu'est-ce que cela me fait? Quand cette » retraite m'ennuiera, je la quitterai; » mais il sera peut-être plaisant, à mes » yeux, de passer quelques jours parmi ces » pieux pénaillons. » Je leur répondis, que je ferois volontiers, chez eux, une courte retraite. « Courte, mon cher en» fant, reprit le P. Nazille! ah! nous » espérons que, quand vous y serez, vous » ne nous quitterez pas si-tôt que vous » nous en menacez. » Je ne vis, dans ce propos, que le desir de me conserver, de m'attacher à l'Ordre. Je me souciai fort peu de ce que pensoient ces bons Peres; & je me laissai conduire.

On me fit descendre un escalier, très-obscur, ce qui dut commencer à m'inquiéter; mais les bruyants compliments, & les protestations outrées de cinq ou six cordons-bleus de l'Ordre, me distrayoient, & m'empêchoient de faire des réflexions.

Enfin, l'on ouvre une petite porte, & l'on me précipite dans un appartement très-sombre. Je fus poussé si subitement, que je n'eus pas le temps de m'accrocher à rien, ni de faire aucune résistance. La porte est soudain refermée à grand bruit; on me crie: « n'ayez point d'inquiétude, mon » cher enfant, on ne vous laissera man- » quer ni de pain, ni d'eau, ni de prieres. » Je regarde autour de moi, & je m'apperçois que je suis dans un cachot.

Je restai, quelque temps, muet de surprise & d'horreur. Enfin mon indignation éclata, par des imprécations, contre les perfides Moines. « Ah! scélérats, m'é- » criai-je, je saurai vous punir de votre » monstrueuse noirceur. » J'entendis les monstres éclater de rire. Ma fureur en redoubla; mais ô fureur impuissante! « On » vous apprendra, dirent-ils, à compro- » mettre l'habit & la gloire d'un Ordre aussi » respectable que le nôtre. »

J'apperçus un lit de paille, & je me jettai dessus, avec fureur. Je plongeai ma tête dans cette paille odieuse; & je m'enfonçai dans les plus noires réflexions. Me » voilà sous la main des Moines, me di- » sois-je; leur vengeance infernale ne » s'éteint jamais. Leur Ordre, disent-ils, » est compromis; ils m'en puniront toute

» ma vie ; me voilà, pour le reste de mes » jours, enfermé sous la terre. » Alors, je me rappellai que mon pere avoit essuyé, jadis, une aussi cruelle punition ; « mais » c'étoit avec des circonstances encore plus » terribles, me dis-je ; il étoit nu, en- » chaîné. Il ne perdit pas courage. Je ne » dois pas, non plus, le perdre. Cou- » rage, Cataudin, sois fils de Grégoire » Merveil. »

Je me levai d'un saut. J'étois rempli de fureur ; mais aussi d'espoir. J'examinai mon cachot. Il n'étoit pas si sombre que celui de mon pere. J'entrevis, dans un coin, je ne sais quoi qui remuoit. Je crus bientôt voir que c'étoit une figure de Capucin, à genoux, qui me tendoit les bras, & qui sembloit m'implorer. J'entendis une voix très-douce, qui me dit : « Qui que vous » soyez, de grace, ne me faites point de » mal, je ne vous en ai pas fait. » — « Et » qui êtes-vous, mon ami, dis je à celui » qui parloit ? » — « Hélas ! répondit la » douce voix, je suis une victime inno- » cente de l'infortune, qui s'est toujours » attachée sur mes pas.

Cette voix couloit jusqu'à mon cœur. J'examinai le jeune prisonnier ; il avoit une physionomie aussi douce que sa voix. Cette figure ne m'étoit pas inconnue ;

mais je ne pouvois me rappeller où je l'avois vue. Je remarquai que cet infortuné m'examinoit aussi, de son côté, avec attention; & paroissoit chercher où il m'avoit vu. Il m'en fit même la question. Je lui répondis, que j'étois dans le cas de lui demander la même chose; mais que, dès que mes yeux se seroient un peu faits à l'ombre, & que je pourrois le bien distinguer, je reconnoîtrois probablement qui il étoit, à moins qu'il n'aimât mieux me le dire.

On nous apporta bientôt notre dîner, qui consistoit en un peu de soupe, du pain noir & de l'eau. Nous mangeâmes tristement, non sans nous contempler l'un l'autre. « Du moins, me disois-je, je suis moins » malheureux que ne fut jadis mon pere. » J'ai un compagnon, dans mon cachot. » Ce compagnon est intéressant. Sa figure » & sa voix font passer l'attendrissement » au fond de mon cœur. Il paroît doué » de la plus belle ame. Avec un pareil » secours, il ne faut pas se croire très- » malheureux. »

Bientôt un Novice vint, par le guichet, faire passer une petite mesure de vin, qui répondoit, à-peu-près, à un demi-septier. « Tenez, dit-il, mon cher ami. ») Ce n'est pas à moi qu'il parloit.) Le prisonnier accepte

accepta l'offrande. Le donateur y joignit une cuisse de dinde, en demandant pardon de ne pouvoir mieux faire. Mon compagnon lui fit les plus tendres remercîments, J'y joignis les miens, quoique je ne crusse pas devoir participer au bienfait; mais c'étoit m'obliger, que d'obliger un compagnon d'infortune, auquel je m'intéressois déjà si vivement.

Dès que le bienfaiteur fut parti, mon camarade me dit: « C'est un jeune Novice, » que j'ai eu le bonheur d'intéresser. Il » paroît avoir la plus belle ame du monde. » Mon sort l'a touché; & chaque jour il » réserve quelque chose, sur sa portion, » pour venir me soulager. » Je témoignai combien j'étois édifié de cette générosité. Mon compagnon coupa la cuisse en deux, & m'en offrit la moitié. « Ah! mon cher » ami, lui dis-je, je suis sensible à votre » bon cœur; mais me croyez-vous assez » peu d'ame, pour vous voler une partie » d'un secours si borné, que vous recevez, » & pour vous arracher la moitié de votre » subsistance? » — « Hé, mon cher ami, » répondit mon camarade, me croyez- » vous assez peu d'ame, pour manger tout » ce que le Ciel m'envoie, en présence » d'un ami, d'un frere, qui en a autant » de besoin que moi? Je rougirois de moi;

» même, & mon existence me feroit pé-
» nible. » — « Mais, repris-je, mon
» ami, puis-je vous priver d'une dou-
» ceur?.... » — « Et n'en sera-ce pas une
» plus grande pour moi, répartit mon
» nouvel ami, de contribuer, quoique
» d'une maniere si légere, à votre soula-
» gement, d'agir en frere avec un frere,
» que de me déshonorer, à mes yeux,
» comme aux vôtres, par un lâche égoïs-
» me, qui me rendroit digne de tout ce
» que je souffre? » Le jeune prisonnier
joignit, à ces raisons, des invitations si
tendres, que je ne pus le refuser. Ce se-
cours me fut moins précieux en lui-même,
que cher par l'honnêteté qu'y mettoit mon
camarade. Nous causâmes confidemment,
après ce léger repas; & je commençois à
goûter une vraie douceur dans la conver-
sation de ce tendre confrere, quand on
vint le chercher & me l'enlever. Il fut
aussi interdit que moi, de cet enlevement,
auquel il ne s'attendoit pas. « Où me con-
» duit-on, s'écria-t-il? » On ne lui répon-
dit rien. Il m'adressa un regard, qui an-
nonçoit de l'attendrissement & du regret;
& je restai seul, plongé dans la douleur &
dans la consternation.

Je sentis douloureusement la perte de
mon compagnon, qui me laissa un vuide

ſingulier. Je me flattai, cependant, qu'on pourroit me le ramener. Alors, dans la ſolitude, les perſonnes qui m'étoient le plus cheres ſe préſenterent, ſucceſſivement, à mon eſprit. Mon pere, qui avoit ſouffert la même infortune que moi; la Ducheſſe, qui en éprouvoit une pareille dans ſon grenier, par une ſuite de ſon penchant pour moi; la Princeſſe Gémelli; & ſur-tout mon Adélaïde, la ſeule perſonne de ſon ſexe que je ne me reprochois point d'aimer, & qui n'avoit point à rougir du tendre amour qu'elle me portoit; toutes ces images chéries peuplerent, autour de moi, mon cachot, & m'en diminuerent l'horreur. Je penſai auſſi, comme mon pere, à m'ouvrir une iſſue, pour ſortir de ce lieu déteſté. Je pris courage. Un rayon de joie, allumé par l'eſpoir, paſſa dans mon ame; &, les poings ſerrés, les yeux ardents, je treſſaillis, en jurant de ſortir ſous peu de jours, & de délivrer mon camarade, en cas qu'il fût encore avec moi.

Bientôt on me le ramena. Il étoit encore plongé dans un profond étonnement. « Que » m'ont-ils fait? diſoit-il. Quelle eſt cette » parade? On m'a placé, dans la nef, ſur » une eſpece de trône. J'ai vu une foule » étonnante de peuple, qui approchoit de » moi, en ſe traînant la face contre terre.

» On me baisoit les pieds ; on faisoit toucher des linges à mes habits. Plusieurs » même en ont coupé des morceaux. « Voyez, disoit-on, comme il est jeune. » Peut-on nier, à présent, les miracles ? » Les indignes philosophes, qu'ont-ils à » dire ? » — « Oh ! s'écrioit un autre » personnage, je l'ai vu, la premiere fois ; » mais il est devenu encore plus jeune, & » plus gentil. C'est, à présent, une petite » figure féminine & angélique. »

Je compris, sur-le-champ, l'énigme, & je l'expliquai à mon compagnon. Les Moines ne vouloient pas me produire aux yeux de la foule, de peur que je ne dévoilasse le mystere, & ne fisse connoître leur imposture. D'un autre côté, le peuple leur demandoit le prétendu favori du Ciel, honoré d'un miracle. Ils mettoient, sous les yeux de ce peuple, une jeune figure, s'imaginant que personne ne pourroit s'appercevoir de la substitution ; ou que la superstition expliqueroit les changements, si elle en reconnoissoit, d'une maniere favorable à la crédulité.

Ils ne se trompoient pas ; & mon jeune compagnon, produit aux yeux de la foule, avoit opéré le meilleur effet, & leur rapportoit beaucoup d'offrandes. Après cette obligation, qu'ils lui avoient, la recon-

noiſſance monachale le renfermoit de nouveau, heureuſement pour moi, dans la même priſon. Je lui fis un détail, qui expliquoit tout le myſtere, en lui apprenant une partie de mes aventures, qui parut l'intéreſſer extraordinairement. Quand tout fut expliqué : « Vous avez deviné juſte, » me dit-il; mais je crois, à préſent, plus » fermement que jamais, que nous nous » connoiſſons. Vous allez le reconnoître, » par le récit que je vais vous faire, en » échange du vôtre.

» Je ſuis au ſervice d'une grande Dame. » Un Avocat, qui fait les affaires de la » maiſon, s'eſt montré, dès le commen- » cement, paſſionné pour mes intérêts; » &, cependant, ſes conſeils m'ont tou- » jours été funeſtes. Il y a quelque temps » qu'il me conſeilla de voler une bague, » qui m'appartenoit réellement, mais que » mon Maître m'avoit dérobée.... » Ici j'interrompis le compagnon, en lui ſautant au cou, & l'embraſſant de tout mon cœur. « Oh! vous êtes donc une femme? » m'écriai-je. » — « Et oui, ſans doute, » me répondit, en rougiſſant, mon cama- » rade étonné. » — « Vous êtes, repris- » je, cette jolie Théréſine, qui vint me » ſauver de la priſon, où j'étois injuſte- » ment détenu. » — » Ah! s'écria-t-elle,

» en se précipitant dans mes bras, vous
» êtes le Chevalier qui a souffert si étran-
» gement, pour ma faute, & qui a eu la
» générosité de ne pas me perdre. » Ici
nous nous embrassâmes réciproquement,
avec une tendresse inexprimable. » Hé
» mais, ma chere amie, repris-je, les
» Capucins ne vous connoissent donc pas
» pour ce que vous êtes, puisqu'ils enfer-
» ment un objet charmant, dont il seroit
» naturel qu'ils fissent leurs délices. Com-
» ment vous trouvez-vous Capucin, & si
» cruellement punie? »

« Hélas! me répondit Thérésine, c'est
» encore par les conseils du malheureux
» Avocat. Il avoit plaidé, l'année der-
» niere, la cause d'un jeune Capucin, au-
» quel on avoit extorqué des vœux. Il
» avoit gagné sa cause, & fait casser ces
» vœux irréguliers. Il exigea, de la recon-
» noissance du jeune homme décapuciné
» par son secours, qu'il lui livrât sa robe
» de Religieux. Ce garçon, vraiment hon-
» nête, qui craignoit qu'elle ne fût pro-
» fanée, par le mauvais usage qu'en feroit
» l'Avocat peu dévot, répugna beaucoup
» à la livrer, mais ne put cependant la re-
» fuser. Ces jours passés, le carnaval ins-
» pira au méchant Docteur, l'envie de
» me conduire au bal ou au spectacle,

» ſous quelque déguiſement; il ſe rap-
» pella le malheureux habit de ſaint
» François : » Oh ma chere Théréſine,
» me dit-il, que vous ſeriez jolie, ſous
» l'habit de Capucin ! Le cordon de ſaint
» François deviendroit, pour vous, la
» ceinture de Vénus. » Il me pria, de ſi
» bonne grace, de me prêter à ce dé-
» guiſement, que j'eus la foibleſſe d'y con-
» ſentir. Par une plus grande foibleſſe
» encore, je me laiſſai conduire, par lui,
» à l'Opéra Italien, ſans ſavoir où il me
» menoit. Vous ſentez bien, qu'il ne put
» me produire dans le parquet, ni dans
» les loges, ſous un pareil ajuſtement,
» qui auroit fait, pour les ſpectateurs,
» un nouveau genre de ſpectacle. Il me fit
» entrer, par une porte ſecrete, qui con-
» duiſoit ſur le théâtre; & pria le ma-
» chiniſte de me placer dans quelqu'en-
» droit, d'où je puſſe voir l'opéra, ſans
» être vue. Le méchant méchanicien ſou-
» rit, & me regarda d'un œil malin. Mon
» Avocat, appellé par un de ſes amis,
» me quitta, en me promettant de venir
» me rejoindre. Le machiniſte me fit
» monter, par une échelle, juſqu'au cein-
» tre du théâtre; &, là, il me plaça ſur un
» ſiege mobile ſuſpendu en l'air, com-
» me une eſpece de trône. De-là je voyois,

» à vue d'oiseau, les acteurs; & la crainte
» que m'inspiroit l'élévation dangereuse
» où je me trouvois, me laissoit goûter
» fort peu de plaisir. Cependant, je com-
» mençois à me distraire un peu de mes
» alarmes, j'entrois dans le sens de la
» piece, & goûtois quelqu'amusement,
» quand un coup de sifflet donna le mal-
» heureux signal, & je sentis mon trône
» aërien descendre subitement. Je com-
» prenois, par les paroles, qu'on attendoit
» Jupiter. Jugez quel rôle je faisois-là.
» Jugez de ma confusion, quand je vis
» tous les regards d'une nombreuse assem-
» blée se fixer sur moi. Les spectateurs fu-
» rent d'abord muets d'étonnement; mais
» bientôt des éclats de rire immodérés,
» des battements de mains, qui fendoient
» la tête, annoncerent combien ils trou-
» voient plaisant le Jupiter Capucin. On fit
» remonter le char; j'étois si hors de moi-
» même, que je manquai de tomber & de
» me fendre la tête. Le machiniste me fit
» descendre, en riant lui-même à gorge
» déployée. Le barbare me remit à la gar-
» de, qui s'empara de moi avec avidité.
» Mon Avocat ne parut point. Je fus con-
» duite ou plutôt traînée au couvent des
» Capucins, & produite devant les Véné-
» rables, qui parurent surpris de me voir.

» On leur dit : « Nous vous amenons Jupi-
» ter, rendez-lui tout honneur. » On leur
» expliqua comment & où l'on m'avoit
» trouvée ; & l'on me laissa entre leurs
» mains. Je les vis, quelque temps, indé-
» cis. Enfin, ils me demanderent qui j'é-
» tois, pourquoi j'avois profané leur saint
» habit ? J'étois si troublée, que je ne pus
» répondre que par monosyllabes. On me
» prit peut-être pour un homme ivre. On
» m'enferma dans cette prison, où vous
» m'avez trouvée. J'ai souffert, pendant
» quelques jours, les horreurs de la solitu-
» de, & celles d'une inquiétude cruelle,
» qui me tourmentoit, relativement à
» mon pauvre pere. Infirme, comme il
» est, & manquant de tout, que va-t-il
» devenir ? Enfin, mon heureuse étoile
» vous a amené dans mon cachot ; votre
» compagnie adoucit mon sort. Cette
» douceur va devenir plus grande, à pré-
» sent que nous nous connoissons ; mais il
» faut que je tâche d'obtenir ma liberté,
» pour aller secourir mon pere. »

Ainsi parla Thérésine. Je l'embrassai de tout mon cœur. Je lui témoignai le plaisir que je goûtois d'avoir une si chere compagne. Elle sembloit partager mes transports. Je lui promis que je ne tarderois pas à la délivrer ; elle compta sur ma parole.

On vint nous apporter une pitance plus honnête qu'à l'ordinaire. Les Capucins paroissoient avoir un peu de conscience; ils gagnoient beaucoup d'offrandes, en présentant, à la pieuse crédulité publique, le prétendu homme, en faveur duquel on supposoit que le Ciel avoit fait un miracle. On nous apportoit notre part de ces dons. Nous y avions droit tous les deux; moi, parce que j'avois été la cause occasionnelle qui avoit procuré, aux Capucins, cette bonne fortune; ma compagne, parce qu'on lui faisoit jouer le rôle qui attiroit au Couvent les générosités des fideles; car on ne manqua pas, les jours suivants, de la produire, dans le Temple, aux regards des Croyants.

Cette chere compagne étoit devenue céleste à mes yeux, depuis que je la connoissois pour une femme. Mon sang s'alluma dans mes veines. L'amour vint sourire dans la sombre horreur d'un cachot. Thérésine partageoit mes transports. Elle a, sans contredit, l'ame du monde la plus honnête, le cœur le plus excellent; mais elle ne sait pas résister. Après avoir fait, tête-à-tête, un souper délicieux, enfermés l'un auprès de l'autre, n'ayant de plaisir que celui que nous goûtions à nous voir ensemble, nous étions dans une situation

aussi dangereuse qu'agréable. Nous avions besoin, pour résister à l'ascendant des circonstances, d'une vertu armée jusqu'aux dents, & toujours sur ses gardes. L'expérience nous manquoit; & l'imprudence de notre âge nous livroit à des écarts, moins impardonnables pour nous, que pour tout autre couple... Quoi qu'il en soit, nous tirâmes tout le parti qu'il nous fut possible, de notre situation. Je ne dis pas précisément si l'heure du plaisir sonna pour nous; mais, dans notre prison, nous étions peut-être les deux êtres les plus heureux de tout le Couvent. Nous menâmes, près d'un mois, cette joyeuse vie. Pendant le jour, ma Thérésine figuroit dans le Temple; & le soir, par un contraste que j'ai honte de rapporter, nous jouissions, en admirant la bonté des Capucins, qui, ministres de nos plaisirs sans le savoir, avoient eu l'adresse d'enfermer ensemble, pour les punir, un jeune homme & une jeune fille.

Rien n'est long-temps durable. Je l'ai déjà reconnu plusieurs fois. Une nouvelle affligeante vint troubler nos plaisirs. Je ne sais comment on eut l'art de faire passer à Thérésine un avis foudroyant, par lequel on lui apprenoit que son pere étoit à l'extrémité, & demandoit, avec les plus

tendres instances, à voir sa fille bien-aimée. Ma chere compagne manqua de s'évanouir à cette affreuse nouvelle. Elle se reprocha vivement les plaisirs qu'elle avoit goûtés, tandis que son pere étoit dans un si cruel état. « Mais, me dit-» elle, comment puis-je faire pour le » secourir ? Comment sortir de cette pri-» son fatale ? »

Quoique je visse bien le tort que je me faisois par un conseil généreux, je le donnai. « Il faut tout avouer, lui dis-je, ma » chere Théréfine. Ces gens ne me pa-» roissent pas cruels. Nous leur avons don-» né motif de nous punir, par la profa-» nation que nous avons faite de leur » habit ; mais, quand ils connoîtront vo-» tre sexe, je ne crois pas qu'ils osent » vous retenir plus long-temps. » Elle convint, en soupirant, que c'étoit le parti le plus juste & le plus naturel. Elle me fit de tendres adieux, pleura beaucoup avec moi, s'attendrit dans mes bras ; & la volupté voulut se mêler avec l'héroïsme des vertus.

Enfin, elle demanda à parler au Pere Gardien. On vint, de sa part, lui ordonner de dire à un Novice, qu'on lui présenta, ce qu'elle vouloit révéler à Sa Révérence. Elle obéit, & fit l'aveu de son

sexe. Quand le Novice apprit une si agréable nouvelle, il sauta de joie, &, embrassant avec transport la chere prisonniere : « Ah ! que je suis content ! s'écria-t il, » Que nous allons bien vous fêter ! Vous » verrez, ma chere enfant, que nous » sommes aussi de bons vivants. Oh ! » vous ne manquerez de rien avec nous, » venez. » Ce n'étoit pas-là mon compte, ni même celui de Thérésine. Je dis, au pétulant Novice, que Mademoiselle n'étoit point une proie destinée pour des Capucins ; qu'elle vouloit sortir, pour aller recevoir le dernier soupir de son pere, qui la demandoit avec instance. Le Novice m'examina : » Vous n'êtes pas une » femme, vous, me dit-il, d'un air dé» daigneux. Restez ici tant qu'il vous » plaira ; & vous, ma chere amie, venez » avec moi. » Thérésine refusa de le suivre, & dit qu'elle ne sortiroit pas, sans un ordre du Pere Gardien. » Oh ! vous le » recevrez, dit le Novice. Cela ne tardera » pas. » Et il partit furieux.

Nous restâmes plongés tous les deux dans la consternation. Thérésine me regardoit douloureusement ; & j'avois lieu de me repentir du conseil que je lui avois donné. Cependant, quel autre parti avoit-elle à prendre ?

Bientôt il vint un grave Frere-lay, qui, d'un air glaçant, dit à Thérésine : « de la part du Révérend Pere Gardien, » venez avec moi trouver Sa Révérence ; » elle veut savoir si vous êtes femme, & » si votre pere est réellement malade. » Je me méfiois du prétendu ordre du Pere Gardien ; & je ne voulois pas laisser sortir Thérésine ; mais le Frere lui dit, d'un ton redoutable, qu'il avoit main-forte, & qu'il alloit la faire traîner comme une malheureuse. Il fallut céder. Quels tendres adieux elle me fit ! Quels doux embrassements ! Il sembloit que nous ne devions plus nous revoir. Le Frere l'arracha de mes bras, lui ouvrit la porte de la prison, & me renferma seul. Il faut noter que j'étois attaché au mur, par une grosse chaîne de fer. On avoit eu cette petite attention à mon égard, depuis que j'avois voulu, un jour, profiter du moment où l'on ouvroit la porte. Il avoit fallu douze hommes pour me subjuguer. Sans cette précaution, je n'aurois pas laissé sortir Thérésine, sans sortir avec elle. Dès qu'elle fut dehors, j'entendis les Novices se précipiter sur elle, avec des grands éclats de rire. « Oh ! oui, disoient-ils, le drôle ! Il lui » falloit, pour lui seul, un si friand mor- » ceau. » — « Ah, scélérats ! m'écriai-je,

» par le guichet, je ſaurai dévoiler votre » turpitude ! & vous punir de votre indi» gnité. » Ils s'éloignerent, en riant de ma vaine fureur. Ils entraînerent mon infortunée Compagne, qui réſiſtoit de toutes ſes forces. Bientôt, je perdis de vue les brigands ; & je me trouvai replongé dans mon horrible ſolitude. Mon ſort étoit empiré cruellement. Me voir privé de ma Théréſine, pour un motif honnête, pour qu'elle fût envoyée auprès de ſon pere mourant, c'étoit un malheur ſupportable ; mais en être privé, par mon propre conſeil, mais la ſavoir aux mains d'une jeuneſſe imprudente, effrenée, dont elle alloit être la proie & la victime ! Cette idée étoit déſeſpérante ; & le violent dépit que j'en reſſentois me tourmentoit preſqu'autant, qu'auroient pu faire des remords.

Je paſſai quelques jours à chercher vainement le moyen de forcer ma priſon. J'entendois les Novices Capucins chanter des chanſons grivoiſes, qui m'annonçoient qu'ils ſe divertiſſoient, peu loin de moi. J'avois lieu de croire que c'étoit avec ma Théréſine. Je n'entendois point la voix de cette chere Perſonne ; ſon cœur étoit loin d'eux, auprès de ſon pere, &, peut-être auſſi, quelquefois, auprès de ſon petit

Chevalier-Capucin : c'eſt ainſi qu'elle me nommoit.

Enfin, je ne vis d'autre moyen, pour ſortir de ma priſon, que de faire le mort. C'étoit s'échapper du cachot, pour être mis au tombeau. Je m'eſſayai, pendant quelques jours, à jouer le rôle de défunt. Je ſus roidir tous mes membres, reſter parfaitement immobile, retenir mon haleine pendant un temps conſidérable, contrefaire la pâleur à s'y méprendre. Quand je me crus aſſez bien exercé, je m'aviſai de ne pas toucher à ma chétive pitance. On s'en apperçut le lendemain. On m'appella; je ne répondis point. On entra chez moi; car, ordinairement, on me paſſoit ma nourriture par le trou du guichet. On vit l'infortuné Cataudin étendu roide mort ſur la paille. « Ciel! dit » le Frere Geolier, il eſt mort! » Il me tâta & s'écria : « Il faut qu'il y ait long» temps; car il eſt déjà tout roide & tout » froid. « Il appella un régiment de Ca» pucins. » Le priſonnier eſt mort, leur » dit-il, d'un air effaré. » — « Hé bien, dit » le Gardien, il faut l'enterrer. » — « Mais, » reprit un jeune Profès, il n'eſt peut» être pas tout-à-fait mort. » — » Hé » bien, répliqua le Gardien, il le devien» dra totalement, quand il ſera ſous la

» terre. Allons, demain, de grand ma-
» tin, il faudra l'enterrer dans le cime-
» tiere. » — « Mais, dit encore le Profès,
» d'ici à ce temps-là, s'il revient ? » —
» En ce cas, répondit le Gardien, on ne
» l'enterrera pas. »

J'avois eu soin de mettre en réserve quelques aliments, retenus, quelques jours auparavant, sur mon ordinaire. Ces petits reliquats inconnus me soutinrent jusqu'au lendemain, sans que je touchasse à ma portion du jour. On revint le jour suivant de grand matin. On me trouva dans la même attitude, roide, froid, pâle. On remarqua, auprès de moi, mon pain entier. « Fort bien, dit-on, il n'y a pas touché.
» Il est mort, ou peut passer pour l'être ;
» cela nous suffit. Il a eu l'avantage, du
» moins, de mourir sous le saint habit ;
» il a expié, par sa retraite, la petite faute
» qu'il avoit commise en le profanant ; &
» il participera, sans doute, aux graces que
» le bienheureux saint François obtient
» pour ses Enfants. »

« La fosse est-elle faite, dit le froid Gar-
» dien ? » — « Oui, mon Révérend Pere,
» répondit un Frere. » — « Fort bien,
» reprit Sa Révérence, il faut le dépouil-
» ler de cet habit qu'il a profané ? » On m'ôta donc ce vêtement révéré : j'avois,

par dessous, une veste, une culotte, des bas & des souliers. « Laissez - lui ses guenilles » profanes, dit un saint Moine. » On obéit; & je me trouvai comme un garçon de café, en veste, tout-à-fait leste, & prêt à courir. On me coucha dans une chétive bierre. « Allons, dit le Gardien, qu'il soit en- » terré comme un Frere-lay. » On commença, sans délai, à murmurer des prieres, on m'aspergea, on me mit, entre les mains, le signe de notre Rédemption. Il faisoit petit jour quand je fus porté dans le cimetiere; car on ne daigna pas me faire entrer dans le chœur. On avoit déjà expédié toutes les prieres, & l'on alloit me descendre dans mon dernier gîte. On prononçoit les mots *responde mihi*, (réponds-moi.) Je me leve soudain, dans le même passage où, selon la légende, un Compagnon de saint Bruno se leva autrefois. Mes porteurs sont renversés. Je m'élance avec un cri; je saute sur le porte-croix; je lui arrache l'instrument du salut, qui devint alors particulierement celui du mien. Je vois fuir, en hurlant, la moitié des célébrans. Je frappe à grands coups sur le dos des traîneurs. Je vole à la porte, qui étoit déjà ouverte, & qu'ils n'avoient pas eu la présence d'esprit de fermer, dans cette circonstance. J'arrache, au portier,

une grosse canne dont il vouloit faire usage, & je lui jette, à la tête, la croix qui le renverse. Je fais voler au visage du Révérend Pere Gardien le bénitier, dont le choc lui fut plus pénible à supporter, que ne m'avoit été l'aspersion. Je suis déjà dehors. Quelques furibonds vouloient me poursuivre; le Pere Zorobabel, ce frippon qui m'avoit travesti, & n'avoit rien fait, depuis, pour ma délivrance, ce frippon, dis-je, les retint. « Point d'esclandre, » leur dit-il; il est assez puni. Il ne lui re- » prendra plus envie d'endosser une autre » fois notre saint habit. » Le traître! Je n'avois plus de croix, ni de bénitier à lui jetter à la tête. Une pierre assez grosse, que je lui lançai, fit le même effet, & le drôle, en se tenant la tête, rentra précipitamment avec les autres matamores.

Je poursuivis tranquillement ma route. J'étois en veste; &, n'offrant rien de particulier dans ma mise, je n'attirois les regards de personne. J'arrivai donc paisiblement à mon logis. On fut aussi enchanté que surpris de me revoir. Je trouvai plusieurs lettres de la Duchesse, qui, de sa prison aërienne, me prioit, à genoux, de venir la visiter & la délivrer. J'étois ému en sa faveur. J'avois dessein de travailler pour sa délivrance; mais je devois, auparavant, rendre ce service à

ma chere Théréfine, qui le méritoit bien mieux, par l'honnêteté de fon caractere, & par fa fituation plus preffante.

Je trouvai, dès le jour même, fix militaires de mes amis, très-déterminés, dont je requis l'afliftance. Ils me dirent qu'ils étoient à mon fervice, pour la vie & pour la mort. Je m'affurai que Théréfine étoit encore au pouvoir des Moines; & j'allai, l'après-midi, armé de toutes pieces, accompagné de mes fix déterminés, au couvent des Capucins. Le mort ne l'étoit plus. Je fis venir le Pere Gardien, qui me parut tremblant. Je le fommai impérieufement de me remettre une jeune fille, que fes Moines avoient l'indignité de garder chez eux, pour l'expofer aux outrages & à la brutalité de leurs Novices. « Jéfus, mon Dieu! que me dites-vous? » s'écria le vénérable, en faifant un figne » de Croix. Nous! une fille dans notre faint » afyle! » — « Oui, repris-je, d'une voix » terrible, elle a gémi dans la même » prifon que moi. Elle a déclaré fon fexe, » dans le deffein d'être délivrée, & d'aller » foigner fon pere mourant. Vos Novi- » ces fe font emparés d'elle; & qui fait » jufqu'où ils ont pouffé l'outrage? » — » Bon dieu, reprit le Gardien, que m'ap- » prenez-vous? Je vous jure, que je ne » favois pas un mot de cela. On m'avoit

» demandé grace pour ce jeune prisonnier, que je croyois un homme. Je l'avois accordée, & je m'imaginois que cet infortuné étoit bien loin de nous. Quoi qu'il en soit, je ne souffrirai pas qu'un désordre si révoltant déshonore une maison aussi sainte que la nôtre. C'est m'obliger que de m'éclairer sur un si grand abus. Je vais faire chercher votre Demoiselle, & vous la rendre, si elle est dans ce monastere. » Au même instant, il appella un Frere. « Cherchez, » lui dit-il, dans toute la maison, un jeune prisonnier auquel j'accordai la liberté, il y a quelques jours. Dites aux Novices, que, si quelqu'un d'eux avoit l'audace de le receler, il devroit s'attendre aux châtiments les plus terribles. » — « Voilà des habits de femme, » dis-je au Pater, que nous avons apportés. » — « Fort bien, répondit-il, » qu'on les lui porte afin qu'elle s'en revête, si elle est ici. »

On revint bientôt dire au R. Pere, qu'elle s'habilloit. Elle fut très-prompte dans cette opération, &, sous peu de minutes, nous la vîmes paroître plus belle que jamais. Mes compagnons furent enchantés, aussi-bien que moi, de sa vue. Le gros Frere la lorgnoit d'un œil de satyre & sembloit dire, » Quel dommage! »

Le Pater lui-même, la regarda du coin de l'œil, & laissa transpirer dans ses yeux quelque regret, tandis que les Novices, au fond du cloître, se mordoient les doigts, & nous montroient les poings.

Thérésine rougit en m'appercevant, & me sauta au cou. « O! mon cher libéra» teur, s'écria-t-elle! » Le Révérend Pere fut témoin de sa tendresse, & jugea, dans cette circonstance, mon rôle plus flatteur que le sien propre. Mes compagnons battirent des mains. « Je vous prie, Mes» sieurs, dit le Révérend Pere, de croire » que je ne savois pas un mot du sexe de » cette jeune personne. » Et le Frere lui ayant dit quelques mots à l'oreille: « J'ap» prends, ajouta-t-il, que ce sont des » ouvriers qui travaillent ici, depuis quel» ques jours, qui s'étoient emparés d'elle. » — « Oh! s'écria Thérésine, d'une voix » étouffée, j'ai été bien outragée. » Je n'osai m'informer jusqu'à quel point on avoit poussé l'outrage. Nous nous emparâmes de sa personne; nous ne nous crûmes pas obligés de faire des remercîments au Révérend Pere; au contraire, nous le regardâmes, en le quittant, d'un air de bravade. » Je crois, dit-il, que j'aurois » bien fait de ne pas remettre cette jeune » fille, entre les mains de ces Messieurs. » Vous apprendrez du moins, l'un &

» l'autre, ajouta-t-il, à ne pas vous » jouer d'un saint habit, que vous devez » respecter. » Mes compagnons le chargerent des malédictions les plus énergiques ; il disparut, & nous partîmes.

Je remerciai beaucoup mes compagnons, qui me féliciterent de tout leur cœur, en me quittant. Thérésine joignit ses remercîments aux miens. Ils y parurent très-sensibles. Je la conduisis, sur-le-champ, chez son pere. Le bon vieillard reposoit dans son lit ; mais ce profond repos étoit l'avant-goût de celui dont il alloit jouir pendant toute l'éternité. Il sembloit n'attendre que la vue de sa fille, pour quitter la terre. A l'aspect de cette chere Bienfaitrice, la joie étincela dans ses yeux, à travers les ombres de la mort. Il faudroit le pinceau du Guide, pour exprimer l'élan de la joie, & la défaillance du trépas, dans le même regard. Léonard de Vinci, quand il mourut dans les bras de François I, ne put offrir, dans sa vue, un contraste plus frappant. Quel spectacle que celui d'un malheureux taudis, où la plus pure vertu reposoit en silence ! L'assemblée la plus auguste de tous les Rois du monde m'en eût peut-être moins imposé. Comment, sur tout, peindre la chere Thérésine, désespérée de voir, dans cet état l'auteur de ses jours, cherchant, dans ses yeux, un reste

de clarté, brûlant de faire passer son ame dans ce corps défaillant, pour le ranimer! Comme l'amour filial se peignoit dans tous ses traits! Quels regards elle adressoit au Ciel, pour l'implorer! Regards touchants, qui venoient ensuite mourir, en se fixant sur moi! O! Théréśine, tu étois, en ce moment, la Reine de mon ame! Le bon pere, après avoir paru un instant ranimé, par un rayon de joie, sembloit doucement expirer de plaisir. Il s'endormit dans les bras de sa fille, en la recommandant au Ciel. Elle voulut recueillir le dernier soupir de son pere. Il n'étoit déjà plus. Sa fille tomba évanouie sur mon sein. Je la rappellai à la lumiere par mes douces carresses; & je fus le premier objet qu'elle vit en rouvrant les yeux.

Je conduisis chez moi l'aimable Théréśine. Mon hôtesse lui donna une chambre; elle se mit au lit sur-le-champ. J'allai ensuite prendre des arrangements, pour faire enterrer son pere le lendemain. Les affaires de cette belle fille arrangées, il fallut songer à celles de la Duchesse. Il n'étoit pas très-sage de chercher à la voir; mais elle souffroit pour moi; je lui devois des secours.

Fin du Livre quatrieme.

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIEME.

JE ne ſavois comment m'introduire chez la Ducheſſe de Valamos. Je rôdai autour de ſon Hôtel, pour chercher les moyens d'y pénétrer. Je ne tardai pas à rencontrer l'entremetteuſe Béatrix, qui me fit d'abord de grands reproches de ma négligence. Je lui appris les raiſons qui m'avoient empêché, juſqu'ici, de travailler pour la délivrance de ſa maîtreſſe; & je lui jurai que je ne venois ſi près de l'Hôtel, que pour ce but. « Mais, ajoutai-je, comment » parvenir juſqu'à elle? »

« Elle eſt enfermée dans un grenier, » répondit Béatrix. Il faut grimper ſur » les toits, & entrer par une gouttiere. » Peut-être ce travail vous rebutera-t-il; » car enfin, les militaires ne ſont pas des » chats. » — « Ils ſont des aigles quand il » le faut, répondis-je. Il n'y a rien que je » ne faſſe pour aller conſoler Madame

» la Duchesse, pour la délivrer d'une cap-
» tivité, dont je suis la cause innocente,
» & qu'elle n'endure que pour moi. » —
» Suivez-moi donc, mon cher ami, reprit
» Béatrix. » Je la suivis, elle m'introduisit dans l'Hôtel; & j'eus le bonheur, en entrant, de n'être observé par personne. Elle me fit monter par un petit escalier dérobé, me fit sortir par une lucarne, qui donnoit sur une gouttiere; & me montra, de loin, la fenêtre de la Duchesse, où je pouvois parvenir en suivant la même gouttiere. Je suivis ce chemin périlleux, avec autant d'ardeur que de précaution, & bientôt je vis la belle Dame. Elle étoit immobile, & plongée dans la plus profonde mélancolie. Je sautai lestement dans sa retraite. Elle m'apperçut, poussa un cri de joie, se précipita dans mes bras. « Ange descendu du Ciel, s'écria-t elle,
» c'est donc toi qui viens à mon secours. »
Il est impossible de peindre une joie plus vive, que celle dont les éclairs étincelolent dans ses yeux. Je la posai sur son lit, pâmée autant que transportée. Nous restâmes long-temps, sans pouvoir nous parler, que par de douces caresses. Son amour étoit aussi violent, que celui de Théréfine; mais il étoit moins honnête; il offroit je ne sais quoi de lascif, qui fai-

ſoit que j'en étois moins flatté. Il étoit d'ailleurs extrême, & je lui appliquois ce vers de Racine.

C'eſt Vénus toute entiere à ſa proie attachée.

Bientôt la Ducheſſe me fit de doux reproches, de l'avoir oubliée ſi long-temps. Je lui racontai, pour ma juſtification, l'hiſtoire de mes derniers jours. « Quoi ! diſoit-» elle, l'inſolente Théréſine a joui de ces » careſſes, qui font mes délices ! Ma do-» meſtique uſurper, ſur ſa maîtreſſe, ce » qui eſt le plus capable de la flatter !... » Et vous, me dit-elle, d'un ton de re-» proche humble & preſque honteux !...» Je lui dis que Théréſine rachetoit, par tant de vertus, ce qui lui manquoit du côté de la naiſſance... « Bon ! interrom-» pit-elle, des vertus, il eſt bien queſtion » de cela dans ces circonſtances. Infidele ! » Ah ! vous aimoit-elle autant que moi ? » Elle m'empêcha, par ſes careſſes, de lui répondre. Elle redoubla de tranſports, pour me prouver ſon amour. Je me garderai bien de détailler les preuves qu'elle m'en donna. Je fus le moins coupable qu'il me fut poſſible ; mais, je le répete, cet amour n'étoit pas auſſi édifiant, que celui même de Théréſine ; & j'écris mes mémoires, & non pas mes confeſſions. Quoi qu'il en ſoit,

quand nous étions au fort de la distraction que nous causoit une scene voluptueuse, qui nous absorboit, on posa, tout-à coup, une grille à notre lucarne. Tout étoit préparé, sans doute, pour la recevoir. Elle fut posée & fermée avec tant de célérité, que je n'eus pas le temps de sauter à la fenêtre, pour empêcher qu'on ne m'emprisonnât si cruellement.

Me voilà donc plongé dans les horreurs de la captivité, avec celle que je venois en délivrer! Quelques jours auparavant, j'étois dans un souterrain, avec la soubrette, je suis, à présent, dans une niche élevée, avec la maîtresse. je croyois entrevoir, dans ses yeux, qu'elle n'étoit pas très-fâchée, de ce qu'au lieu de la délivrer, j'étois renfermé avec elle. Pour moi, malgré les prétendus plaisirs que devoit me donner une pareille compagnie, je pestois beaucoup d'être venu, pour la troisieme fois, me précipiter, moi-même, dans le piége.

« Mon cher ami, me dit la Duchesse, » en m'embrassant, il faut tirer le meil- » leur parti que nous pouvons, de notre » situation. J'attendois mon salut de vous, » j'en recevrai le plaisir & la vie; &, si » vous m'aimez comme je vous aime, » il y aura, entre nous, un continuel

» échange de délices. D'ailleurs, il nous
» surviendra, certainement, quelque
» moyen favorable de nous échapper,
» quand nous aurons eu le plaisir de passer
» quelques jours ensemble, & de nous
» jouer du tyran, qui croit nous rendre
» malheureux. Avec le temps, ne sau-
» rons-nous pas, entre nous deux, briser
» cette grille? Si vous avez de l'or sur
» vous, ne pouvons-nous pas gagner un
» de nos Argus, & en obtenir une lime,
» pour scier ces barreaux? J'ai naturelle-
» ment du courage; mais, avec vous, je
» m'en sens dix mille fois plus. Oui, mon
» cher, avec vous, je brave tous les gar-
» diens, toutes les grilles & tous les
» maris. »

L'œil de cette femme étoit si étincelant, qu'elle me communiqua tout le feu dont elle étoit enflammée. Je rougis, moi, fils de Grégoire Merveil, d'avoir besoin d'une femme, pour animer mon courage. J'embrassai ma compagne, & je sablai, avec elle, un verre de vin pétillant, qui rioit dans la fougere.

Bientôt, on lui apporta son dîner, qu'on fit passer par un guichet, piece par piece, dans des plats oblongs. L'ordinaire étoit, en vérité, copieux, & très-appétissant. Cependant, « que m'apportez-vous-là,

» s'écria-t-elle ? Vous ne voyez donc rien ? » Vous ne vous êtes pas apperçus que, » depuis plusieurs jours, je n'ai pas la » moitié de ce qu'il me faut, pour satis» faire à un surcroît d'appétit, que me » donne, je crois, la rage. Apportez-moi, » sur-le champ, au moins le double ; tant » pour le boire, que pour le manger. » On lui répondit : « Madame sera obéie. On » demande pardon à Madame de n'avoir » pu deviner ses intentions. » On ne tarda pas, en effet, à lui apporter de nouveaux services. Le mari avoit ordonné, depuis quelque temps, qu'on la contentât parfaitement sur cet article.

Nous fîmes, réellement, un dîner délicieux. Bacchus vint s'asseoir, entre nous deux, avec l'Amour. La Duchesse fut d'une gaîté charmante, & je ne pus m'empêcher de faire chorus avec elle. Tous les plaisirs, qui étoient à notre portée, varierent nos instants, & en accourcirent la durée. Le souper fut encore plus gai que le dîner. Il fut ensuite question de se coucher. Le lit de madame la Duchesse étoit fort bon. Elle ne pouvoit pas en demander un second, sous prétexte d'un surcroît d'appétit ; & il n'auroit pas pu passer par le guichet. Madame la Duchesse étoit d'un rang qui l'élevoit au-dessus des scrupules ;

& je crois pouvoir avouer qu'elle daigna partager, avec moi, sa couche Ducale. « Oh! mon cher époux a eu là une bonne » idée, me disoit-elle, en riant, de faire » mettre cette grille; car cela vient de » lui, & il a saisi le bon moment, pour » vous attraper. » — « Il est vrai, ré» pondis-je, que je n'avois aucun des» sein d'attenter à son honneur. Je ne » voulois que vous délivrer; &, sans la » grille, je vous aurois délivrée, & res» pectée. S'il l'eût fait placer, un moment » plutôt, je n'entrois pas; s'il ne l'eût pas » fait placer, il ne seroit pas dans la con» frérie des maris couronnés. »

Nous passâmes ainsi quelques jours, comme deux Anachorettes, d'une étrange espece. La bonne chere ne nous manquoit pas; mais on étoit justement surpris de ce que la Duchesse paroissoit tant manger; & l'on ne pouvoit concevoir un si prodigieux appétit, de la part de quelqu'un, sur-tout, qu'on supposoit ne faire aucun exercice. M. le Duc étoit à la campagne; & l'on n'osoit, en son absence, ouvrir la chambre de Madame. On lui expédia un exprès. Il parut alarmé de ce message. « Hé bien, s'écria-t-il, qu'y a-t-il de nou» veau? » — « Madame, lui répondit» on, a un très-grand appétit. » — « En

» tant mieux pour elle, reprit-il. Quoi » donc? étoit-il besoin d'un exprès pour » m'apprendre cela? » — « Mais, lui dit en» core l'exprès, elle mange comme deux. » — « Et qu'elle mange comme quatre, répli» qua-t-il, n'a-t-elle pas le moyen? » — » Mais, reprit le domestique, on soup» çonne, à ce terrible appétit, qu'il y a » un convive, & qu'on a renfermé le » loup dans la bergerie.... » — « Ah, tête! » ah, ventre! s'écria le Duc, frappé de ce » coup de foudre, assailli des serpents de » la jalousie. Des chevaux! des chevaux! » Je veux aller, sur-le-champ, la confon» dre, la punir. » Et, dans l'heure même, il monta en chaise de poste.

De mon côté, j'étois forcé de l'attendre, parce que je ne pouvois m'enfuir; mais il survint un cruel incident. Nous eûmes une fausse alarme. Nous crûmes entendre quelqu'un, qui se préparoit à ouvrir notre porte. Il fallut songer à se cacher. Il y avoit là un grand coffre, ce qu'on appelle un bahut qui n'étoit point fermé à la clef. Madame me fit cacher dedans, & laissa, imprudemment, tomber le dessus, qui se ferma de lui-même, la serrure étant disposée pour cela; mais nous n'avions point la clef. Je me trouvai donc doublement enfermé, pestant, au milieu

de notre prison, dans une prison nouvelle. Je faisois des efforts extraordinaires, pour sortir de cet indigne étuit. Efforts inutiles! Ma Maîtresse me conjuroit, à genoux, de me posséder, d'attendre quelque temps. Il ne m'étoit pas possible de rester étouffé dans ce tombeau mobile. Il y avoit, au coffre, un assez grand trou, causé par la vétusté. Je respirois par-là. Je jouissois de la clarté. La Duchesse, pour m'appaiser, me donnoit des baisers, me faisoit de tendres caresses, & me présentoit à manger par ce trou propice. Mais quelle gêne! C'étoit, en même-temps, être ensemble, & séparés l'un de l'autre. Oh! ma situation répondoit de ma sagesse.

Je passai un jour mortel dans cette odieuse situation; caressé, comme un enfant emmailloté, moins libre & plus gêné que lui. Enfin le Duc arriva. Il entra, furieux, dans la prison de son infidele. Il n'y vit personne avec elle, & resta, d'abord, muet de surprise & de confusion. « Hé » bien, Monsieur, lui dit son intrépide » épouse, que veulent dire ces yeux effa» rés, qui roulent de tous côtés? enfer» mée, comme je le suis, croyez-vous » encore que je puisse vous trahir? Qu'a» vez-vous imaginé de nouveau contre » moi? » — « Mais...., vous mangez

» beaucoup, Madame, répondit le mari, » confus & embarrassé. » — « Qu'en» tends-je ? reprit la Duchesse, ose-t-on » descendre, contre moi, à des reproches » de cette espece ? avouez que vous re» connoissez mon innocence, puisque vous » êtes réduit à me faire de pareilles objec» tions. » Le Duc paroissoit ébranlé : il regardoit de tous côtés. « Je ne sais, disoit» il, entre ses dents..., par où diable » a-t-il pu entrer ou sortir ? » Il étoit visible que cet imbécille commençoit à se croire dans son tort. Je l'observois par mon trou, & je présageois que la Duchesse alloit obtenir sa grace. Le maudit petit chien, qui nous avoit toujours découverts, entra dans ce moment : il ne manqua pas de m'appercevoir, ou de me sentir, sur-le-champ ; & il aboya contre moi. Il grattoit contre le malheureux coffre. Je crus voir l'œil du mari courroucé se fixer sur moi. Je m'imaginai que j'étois découvert ; & je criai d'une voix forte : » Hé » bien délivrez-moi, & je vous répon» drai. » Il paroît que je m'étois trompé, en croyant que le Duc m'avoit apperçu ; car il chercha, quelque temps, d'où partoit la voix qu'il entendoit. Enfin, il m'apperçut réellement. Ah ! coquin, « s'écria» t-il, te voilà pris enfin. Qu'on le jette

» par la fenêtre. » On ouvre la grille, dont il avoit la clef; & deux grands coquins, enlevant le coffre, de leurs bras vigoureux, me lancent, en effet, dans la cour. Heureusement, j'avois passé ma main, par le trou, hors du coffre, cherchant à m'accrocher à quelque chose. Je saisis la main du Duc. Il fut entraîné par mon poids; mais quelqu'un le retint par le pied; il entraîna aussi ce quelqu'un, qui fut retenu par un troisieme, lequel en entraîna peut-être un quatrieme; de sorte que nous devions former une chaîne d'hommes, au bas de laquelle je pendois, dans mon coffre; ce qui me descendit d'un étage ou deux, & adoucit ma chûte. On sent, que cette chaîne ne pouvoit durer long-temps, & que le dernier qui se trouvoit au haut, trop foible pour soutenir le poids de quatre ou cinq hommes, fut obligé de lâcher prise. Tout se précipita, & moi le premier. Je tombai encore de deux ou trois étages, dans une arriere-cour, sur le dos d'un cochon, qui poussa un grognement plaintif, & mourut assommé. La chûte fut assez violente pour briser mon coffre, & l'ouvrir; mais j'en sortis intact, quoiqu'un peu froissé. Les autres tomberent sur du fumier, & se démonterent le cou. Le Duc se cassa sa bonne jambe.

Cette scène fut un éclair, le récit n'en peut être aussi rapide. On s'imagine bien que je ne m'arrêtai pas, & que je voulus m'enfuir; mais on avoit déjà fermé les portes de l'Hôtel.

Béatrix m'apperçut, & me conduisit dans sa chambre. « Mon Dieu! que vous » êtes malheureux, me dit-elle, mon cher » enfant; mais gardez-vous de vous dé» sespérer. Je vous tirerai de ce mauvais » pas. Vîte, vîte, déguisez-vous en » femme. Je crois que mes hardes pourront vous aller. » Elle étoit, en effet, d'une grande taille. En peu de minutes, je » fus très-bien déguisé en femme. « Je vais » tâcher, me dit l'officieuse créature, de » vous faire ouvrir. Dites que vous êtes » une femme-de-chambre, de mes pa» rentes, qui étoit venue me voir, pour » que je tâchâsse de la placer auprès de » Madame. » Elle me conduisit, en effet, à la porte. Je vis que toute la maison étoit dans le plus grand trouble. On me cherchoit de tous les côtés; & nul ne pensoit que la prétendue femme, qui vouloit sortir, étoit l'homme qu'on cherchoit. Le petit chien fut plus clairvoyant que tout le monde; car il aboya beaucoup après moi, & mordit le bas de mes jupons. Heureusement, cet indice ne me trahit pas.

Le Suisse refusa de m'ouvrir. On avoit

un ordre précis du Duc, de ne pas laisser sortir personne sans sa permission. On ne pouvoit lui parler, pour le moment, parce qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, qui lui remettoient sa seconde jambe, qu'il s'étoit cassée. « Que vais-je devenir, me » disois je? Je serai infailliblement découvert; mais, courage, Cataudin. »

Dans cette confusion, Madame s'étoit échappée. Elle m'apperçut, me reconnut, me sauta, imprudemment, au cou. » Que » faites-vous? lui dis-je, furieux, on va » me reconnoître. » Son maudit petit chien aboyoit toujours contre moi. Béatrix lui dit, en deux mots, le personnage qu'elle me faisoit faire. « Sur-tout, ajouta-t-elle, » retirez-vous, & ne faites pas semblant » de nous connoître. » Elle se retira, avec son petit chien, qui aboyoit toujours.

Je dînai à l'office, avec Béatrix. On parla beaucoup du drôle qu'on cherchoit. Chacun disoit où il pensoit que j'étois réfugié; & nul ne s'avisoit de dire: » Il est » dans l'office, à dîner avec nous. » Il y avoit là deux éclopés, compagnons de ma chûte, qui faisoient piteuse figure. Plusieurs des convives me trouverent de leur goût, entr'autres, le valet-de-chambre de M. le Duc; ce qui fit merveille.

En effet, après le repas, ce valet monta

chez son maître. Il lui dit qu'on m'avoit cherché par-tout, sans me trouver; mais qu'il y avoit une très-jolie parente de Béatrix, qui étoit venue la voir, & même la solliciter; & qui attendoit un ordre, de Son Excellence, pour sortir. « Qu'est-ce que cette parente, dit le Duc » réveillé ? » — « C'est, répondit le valet- » de-chambre, comme je viens d'avoir » l'honneur de l'exposer à M. le Duc, » une très-jolie fille, que les circonstan- » ces obligent de servir; & qui est venue » voir sa parente, pour la prier de lui » trouver une condition. » — « Elle est » jolie, dites-vous, reprit le Duc ? » — » Oui, repliqua le zélé serviteur, &, de » plus, elle paroît avoir beaucoup d'in- » telligence. » — « Et comment avez vous » pu voir tout cela, dit S.e E. ? » — « Je » viens de dîner avec elle, répondit le » Valet. » — « Le coquin, s'écria le vieux » Duc ! » — « Enfin, reprit le domesti- » que, elle vaut encore mieux, selon moi, » que Thérésine, qui, jusqu'ici, n'a point » été remplacée. Je crois qu'on pourroit en » faire une fille de confiance. » — « Il me » vient une idée, dit le vieux Grand d'Es- » pagne; (& cette idée, sans qu'il s'en ap- » perçût, lui étoit suggérée par le rusé » valet-de-chambre, qui vouloit m'avoir

» pour lui); cette idée, continua-t-il, se-
» roit de faire l'emplette de cette fille;
» &, si je puis la mettre dans mes inté-
» rêts, de la placer auprès de Madame la
» Duchesse. Je n'ai rien gagné à la retraite
» de ma perfide épouse. Je ne veux pas faire
» le tyran plus long-temps; mais, il est né-
» cessaire, du moins, de surveiller cette
» femme ardente. Et, il faut que j'aie,
» auprès d'elle, un argus, sur lequel je
» puisse compter. Faites-moi venir cette
» fille. » Le Mercure vit, dans les yeux
pétillants de son maître, que la préten-
due fille pourroit lui inspirer quelque
chose de plus que de la confiance. Il vint,
en courant, me trouver. « Venez, venez;
» me dit-il; M. le Duc veut vous parler.
» J'ai les plus excellentes nouvelles. » On
sent que ce discours dut me causer plus
d'alarme que de joie.

J'étois fort embarrassé. J'avois lieu de
craindre qu'on ne me reconnût; mais je
réfléchis que le bon homme avoit la vue
très basse, & que, d'ailleurs, il m'avoit très-
peu vu. Je comparus devant S. E., qui
me lorgna le plus près qu'elle put, avec
sa lunette. Son regard dit au valet, qu'il
me trouvoit de son goût; & il me sembloit
même que son œil indécent prenoit quel-
que chose de celui d'un satyre. » Hé bien,

» mon enfant, me dit-il, en me pre-
» nant la main, vous cherchez donc une
» condition ? » — « Oui, M. le Duc,
» lui repondis-je ; j'en rougis ; mais les
» circonstances me forcent de prendre
» ce parti. » — « Il n'y a point à rougir
» de cela, reprit-il. » — « Je n'ai pas
» été élevée pour cela, m'écriai-je, en
» soupirant. » — « Tant mieux, repli-
» qua-t-il. Si vous avez de l'éducation,
» tant mieux, je le répete. Ecoutez ma
» chere enfant, (ici ses yeux commen-
» cerent à briller), il faudroit bien ai-
» mer votre maîtresse ; mais il faudroit
» aussi aimer un peu son mari ; parce que
» c'est lui qui vous paie, qui vous nour-
» rit, qui est enfin le vrai maître de la
» maison. » — « J'espere, M. le Duc, lui
» répondis-je, qu'on seroit content de
» moi. » — « Vous ne seriez pas capable,
» reprit-il, de vous attacher trop à une
» femme imprudente, dont j'ai horri-
» blement à me plaindre. D'ailleurs, vous
» sentez que celui qui tient en main les
» revenus, est en état de vous mieux ré-
» compenser, & mérite mieux, je crois,
» votre confiance. » Je vis, en souriant intérieurement, que cet imbécille titré vouloit me placer auprès de sa femme, pour en être le surveillant & l'espion. Il savoit

bien choisir son monde. » Je ne suis point » ingrate, lui répondis-je; je sens que je » serois comptable de mes actions à celui » qui m'engageroit, qui me paieroit; & que » je devrois embrasser ses intérêts. » — » Fort bien, dit gravement le Duc, je vous » prends à mon service, ma chere enfant. » Je vais vous placer auprès de mon épou- » se; mais songez que c'est moi qui vous » emploie, & auquel vous devez fidélité » & confiance. Qu'on fasse venir Ma- » dame. »

Madame ne tarda pas à paroître. A mon aspect elle rougit, fut déconcertée, & manqua de se trahir. Heureusement, le Duc ne s'en apperçut pas. « Nous de- » vons, lui dit il, être las de nous tour- » menter mutuellement. Je veux essayer » d'un nouveau systême. Je devrois faire » éclater, sur vous, une nouvelle ven- » geance. J'en ai de nouveaux motifs. » Vous voyez dans quel état je suis pour » vous. Au lieu de vous punir, je vous » pardonne. Je veux voir si vous serez sen- » sible à des procédés honnêtes & généreux, » & si vous vous piquerez, vous-même, » de générosité. Je vous rends votre li- » berté; je vous rends mes bonnes graces. » Comportez-vous d'une maniere digne » de votre rang & de votre naissance. »

Madame la Ducheſſe lui témoigna la plus vive reconnoiſſance, & lui fit les plus belles proteſtations. Il y parut ſenſible. « Madame, lui dit-il, j'ai réfléchi qu'il » vous manquoit une femme, depuis quel- » que temps. Je veux bien vous la rempla- » cer. En voilà une que je vous donne. » vous ne la refuſerez pas, parce qu'elle » vient de ma part. » — « Monſieur, ré- » pondit la douce épouſe, il ſuffit qu'elle » vienne de votre part, pour que j'en » faſſe le plus grand cas. Je n'examine » point ſi ce n'eſt pas à moi à choiſir mes » femmes; ſi une femme, que je reçois » de vous, n'eſt pas plus dans vos inté- » rêts que dans les miens, & n'eſt pas » réellement une ſurveillante que vous » mettez auprès de moi. N'ayant aucun » deſſein de vous tromper, je ne crains » pas les yeux d'un Argus. Je ſuis charmée, » au contraire, d'avoir, auprès de moi, » quelqu'un qui puiſſe vous rendre compte » de ma conduite & vous en répondre. » — » Ah! Madame, s'écria le mari, il » n'eſt pas queſtion de cela.. Vous avez » là des idées... Moi vous faire ſurveiller! » En vérité, je veux m'en fier à vous- » même. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis char- » mé de vous voir agréer le choix que » j'ai fait de cette femme. J'ai beſoin de

» repos. Je souffre beaucoup ; allez. Et » vous, ma fille, me dit-il, contentez » votre Maîtresse, si vous voulez rester » long-temps à son service. »

Nous quittâmes volontiers M. le Duc, pour le laisser reposer tant qu'il lui plairoit. A peine fûmes-nous hors de son appartement, que sa digne épouse, pour preuve de son repentir, me sauta au cou. « Ah ! » mon cher ami, me dit elle, que tu es » adroit, que tu es heureux ! Que nous » allons bien nous en donner, jusqu'à ce » que la nouvelle jambe cassée de M. le » Duc soit guérie ! » — « Ah ! Madame, » y pensez-vous ? lui dis-je, n'est-il pas » temps, enfin, que nous revenions de » nos erreurs ? N'est-il pas indispensable » que vous chassiez, loin de vous, un » homme qui est, pour vous, une source » d'écarts & de malheurs ? » — « Mademoiselle, me répondit la maligne Dame, » je vous chasserai quand je serai mécon- » tente de votre service ; mais sachez qu'il » n'appartient pas à une domestique, de » vouloir faire des remontrances à sa » maîtresse. » Je la priai de faire treve de badinage. « Comment ! reprit elle, moi ! » je dois fidélité à un tyran, à qui on m'a » livrée malgré moi ; qui, par son âge, » ses défauts, & toute son existence, doit

» me déplaire ; qui m'a toujours traitée
» avec la plus atroce indignité ; qui vient
» encore de me tenir enfermée dans un
» grenier ; qui, d'ailleurs, m'a toujours
» donné l'exemple de l'infidélité ; qui ne
» vous engage à mon service qu'afin que
» vous soyez au sien, comptant que vous
» êtes une jeune fille capable de réveiller
» son tempérament usé ! Ne mérite-t-il
» pas d'être châtié de son crime, par l'ins-
» trument qu'il a choisi pour ce crime ? »
Je répondis à cette Dame, que je ne vou-
lois être, ni l'instrument du crime, ni son
châtiment ; & je continuai mes exhorta-
tions. « Hé bien, mon cher ami, me dit-
» elle, toi seul es capable de me ramener
» dans le bon chemin ; je trouve, dans
» toi, une honnêteté qui m'en inspire une
» pareille. Mais ne m'abandonne pas ;
» car le désespoir me forceroit de me jeter
» dans les bras de gens moins honnêtes
» que toi, qui me précipiteroient dans de
» bien plus grands égarements. »

En supposant que la Duchesse parlât sincerement, je ne me souciois point de me sacrifier pour être l'instrument de sa conversion ; sur-tout quand il n'étoit question de la ramener à la sagesse, qu'en me plongeant, avec elle, dans le libertinage.

J'eus occasion de sortir dès le jour même ;

ma Maîtresse voulut en vain m'en empêcher; elle me fit, du moins, jurer que je reviendrois. J'avois la plus grande envie de manquer à un pareil serment. Une seule chose me retenoit. Je sortois pour aller porter des secours à Théréline; & c'étoit avec les libéralités de la Duchesse que j'allois l'obliger. Je n'avois pas d'autres ressources, & j'en étois profondément humilié.

Bien enveloppé dans une mante, j'allai trouver ma chere Thérésine. Son cœur me reconnut plutôt que ses yeux, à travers mon déguisement. Quelle joie je vis briller dans ses regards! Elle étoit plongée dans les plus vives alarmes à mon égard; elle se trouvoit, d'ailleurs, dans le plus grand embarras, pour sa subsistance. Je lui racontai mon histoire. Quel tendre intérêt elle y prit! Mais elle me dit timidement: « Et » vous vivrez avec la Duchesse?... Je sens » tous les avantages qu'elle a sur moi. » La chere fille soupira. Des larmes coulerent de ses grands yeux noirs. Je les séchai avec mes baisers. Je jurai à Thérésine, que je l'aimois cent fois mieux que la Duchesse; &, pour le lui prouver..., moi, qui prêchois à la Dame une si pure morale,... le dirai-je? .. je m'oubliai avec la soubrette.. Ah! ma faute étoit bien pardonnable, aux

yeux du monde ; mais j'en rougissois. Théréline en rougissoit encore davantage. Je la forçai d'accepter des secours dont elle avoit besoin. Elle gémissoit beaucoup de ce qu'ils venoient de sa noble rivale. Vaincue par ce motif de générosité, elle ne put m'empêcher de retourner chez cette Dame. Je pris congé de cette belle grisette, en lui jurant de revenir au plutôt, & de quitter la Duchesse pour être tout à elle.

Je retournai à l'Hôtel dans cette ferme résolution, qui me sembloit louable ; & qui ne l'étoit cependant pas ; car enfin, ce n'étoit que renoncer à un désordre, pour tomber dans un autre ; c'étoit quitter une femme mariée, pour abuser d'une jeune fille.

Je rencontrai, sur ma route, un de mes amis, qui parut bien loin de me reconnoître, empaqueté, comme je l'étois, dans une mante. Je me fis connoître à lui. Je comptois qu'il alloit éclater de rire, en voyant mon déguisement ; au contraire, il me dit, d'un air effrayé : « Sauvez-vous ; » on vous poursuit à mort. Le Comte » Spinacuta est ici : il paroît votre mortel » ennemi. Il est Colonel du régiment » Royal-François. Ce régiment est Espa» gnol. Notre Roi l'avoit prêté à son fils » le Roi de Naples ; mais il vient de le

» rappeler. On dit que vous êtes déserteur
» de ce corps. Le Colonel vous poursuit
» avec un acharnement qui n'a point
» d'exemple ; & , si l'on vous attrappe,
» c'est fait de vous. » — « je le crois bien,
» répondis-je à mon ami, » En effet, ce
malheureux Colonel étoit ce méchant Seigneur qui avoit été sur le point d'épouser, à Naples, la Princesse Gémelli, & qui s'étoit vu privé de ce brillant mariage, par l'amour dont on m'honoroit. J'avois apperçu, dans son œil sinistre, le sombre flambeau de la jalousie, & l'annonce de ses noirs desseins contre moi. Il trouvoit une occasion favorable pour les mettre en exécution, & le barbare en profitoit sans scrupule.

Après avoir remercié mon ami, je courus, du double plus vîte, chez Madame la Duchesse. « Ah! Madame, lui dis-je, il
» faut que je me sauve sur-le-champ. » —
« Comment! pourquoi, s'écria-t-elle ? »
Je lui racontai l'histoire. « Or, vous voyez
» bien, ajoutai-je, que je ne puis me dis-
» penser de m'enfuir. » — « Au contraire,
» me dit-elle, où iriez-vous sans argent,
» sans état, sans aveu? Si l'on vous en
» veut tant, votre signalement doit être
» répandu sur tous les chemins. Il vaut
» mieux rester ici, déguisé, comme vous
» l'êtes, ne point sortir. Cet asyle est

» inviolable ; vous pouvez être sûr qu'on
» ne vous arrêtera pas chez moi ; & nous
» aurons le temps de nous retourner, pour
» vous obtenir votre grace ou votre congé.
» Voilà encore une belle difficulté, pour
» en paroître si effrayé. »

Privé de toutes ressources, je me trouvai donc encore forcé de vivre dans cette maison de réprobation, de partager même, j'en fais ici l'humble aveu, de partager, dis-je, les déréglemens de cette femme. Il est vrai qu'elle m'aimoit avec toute l'ardeur de son tempérament fougueux, & qu'elle possédoit tous les agrémens de son sexe, excepté l'honnêteté, qui est le plus grand de tous. Il est difficile d'être plus belle, plus piquante, plus agaçante que cette noble syrene. Elle avoit tout l'esprit d'une Espagnole, & toute l'amabilité qu'elle vouloit bien se donner. Cette envie, & ce talent de plaire, devenoient plus attrayants de la part d'une Dame de ce rang. C'étoit une Grande d'Espagne, de la premiere classe, qui étoit ma courtisane. Tous ces charmes ne pouvoient long-temps plaire à une ame honnête. Son Excellence s'appercevoit que je m'ennuyois souvent chez elle ; je l'en voyois gémir, & la légere mortification qu'elle en souffroit,

lui

lui donnoit un petit air plus tendre & plus touchant.

Cependant, elle s'apperçut que Thérésine venoit, de temps en temps, me voir. Cette chere personne ne pouvant trouver une place, avoit besoin de mes secours, pour vivre; je ne pouvois sortir pour aller la voir; elle étoit donc obligée de venir me trouver : son cœur, d'ailleurs, l'y portoit. On en avertit, charitablement, ma Maîtresse. Elle se montra d'abord furieuse; mais, au bout de quelque temps, voyant l'ennui m'assaillir chez elle, touchée d'un motif de générosité : « Hé bien, me dit-» elle, je ne puis t'amuser, je vais me sa-» crifier, pour appercevoir quelquefois, » dans tes yeux, un rayon de joie, ingrat, » que j'aurai la douleur de n'avoir pas » causée. Tu aimes Thérésine; tu l'entre-» tiens à mes dépens, perfide; tu ne la » vois pas autant que tu voudrois, parce » qu'elle est obligée de venir te trouver; » hé bien, je vais la prendre à mon ser-» vice, ou plutôt au tien. J'aurai le » chagrin de voir une rivale dans ma do-» mestique, & une rivale préférée; mais » je te verrai content, & ce sera ma satis-» faction. » Je fus sensible à cette apparence de générosité. Tout ce qui avoit l'ombre d'un côté louable me plaisoit, de la

part de cette femme, que j'aurois eu besoin d'estimer, pour l'aimer ; & cette action louable consistoit à me donner une seconde maîtresse.

Théréfine entra, en effet, dès le jour même, au service de sa rivale. Cette Dame affecta de la traiter avec beaucoup de douceur. Je lui en sus gré, & je le lui témoignai. J'affectai aussi, par ménagement pour elle, d'être fort réservé, devant elle, avec ma Théréfine ; mais j'allois souvent respirer, en secret, auprès de cette chere enfant, qui avoit de si douces vertus. O ! pourquoi sa Maîtresse n'étoit-elle pas aussi honnête qu'elle ? Cependant, cette honnêteté se démentoit dans mes bras, malgré les beaux projets que nous formions d'être toujours, ensemble, parfaitement sages. L'Amour, entre nous deux, se rioit de nos projets, & nous soumettoit à son dangereux ascendant.

Il falloit me partager entre la souveraine & l'esclave ; je réussissois à contenter la beauté fiere. Je voyois, souvent, les premiers personnages de l'Etat briguer, à genoux, l'honneur de ses bonnes graces ; ils m'étoient tous sacrifiés. Des jeunes gens, amoureux du libertinage, me trouveront heureux. J'étois idolâtré d'une Beauté du premier rang, le plus brillant ornement

de la Cour d Espagne ; j'étois aimé d'une jolie grisette, que j'estimois cent fois plus que sa Maîtresse. Madame la Duchesse prodiguoit toute sa fortune, pour me procurer des plaisirs. Elle me donnoit des fêtes charmantes dans tous ses Châteaux. Elle m'en faisoit donner par tous les Seigneurs qui aspiroient à son cœur ; car elle ne leur témoignoit le désir d'avoir quelques fêtes de leur part, qu'afin qu'elles contribuassent à mon amusement. J'étois, pour elle, l'ame & le centre de tout. Elle me menoit toujours avec elle, dans sa voiture bien fermée, & j'étois par-tout invisible & présent. Ma vie étoit le regne de l'enchantement & de la féerie. J'étois Renaud dans les bras d'Armide ; je jouissois de la volupté, en attendant le bonheur.

Si les objets présents avoient droit de me flatter, des objets absents me flattoient encore davantage. On doit se rappeller l'intérêt dont m'honoroit la Princesse-Cardinal : cette Dame étoit aussi belle que la Duchesse Espagnole ; mais elle étoit vraiment estimable au sein des grandeurs ; & ma chere Adélaïde!... Ah ! le Lecteur ne la connoît pas encore : elle paroîtra sur l'horizon. On verra quelle ame j'avois eu le bonheur de toucher ; ou plutôt on ne le

verra point, parce que je n'aurai pas le talent de faire un portrait si angélique. Je me borne à raconter des faits; &, malheureusement, ces faits ne développent pas assez tout ce que cette ame avoit de céleste. Il y avoit bien long-temps que je n'avois reçu des nouvelles de ces deux cheres personnes: je vivois plus avec elles, en esprit, qu'avec tout ce qui m'environnoit; car enfin, pour offrir le revers de la médaille, tout ce qui m'entouroit me faisoit rougir. Déguisé en fille; prétendue femme-de-chambre; servant, malgré moi, aux plaisirs d'une femme libertine, qui sembloit me soudoyer pour ce vil service; débauchant une jeune fille du plus excellent caractere, qui, sans moi, peut-être, auroit été parfaitement estimable; excédé, surtout, de la cour que me faisoit l'insupportable Duc, incapable d'être détrompé sur mon sexe; quel rôle humiliant, au milieu du faux brillant que présentoit mon sort!

Ce Duc étoit aussi méprisable que sa femme; mais je n'étois pas fait pour contribuer à le tromper. Sa jambe étoit déjà presque guérie: il se levoit, marchoit, & m'assommoit de ses assiduités. Je lui rendois toujours le compte le plus favorable de la conduite de sa femme. Qu'il m'en

coûtoit, pour mentir avec tant d'impudence !

Quoique, dans son erreur, ce noble imbécille eût conçu, pour moi, un goût aussi vif qu'ennuyeux, il étoit toujours jaloux, à l'excès, de sa femme. Depuis qu'il se levoit, il la surveilloit lui-même, & lui devenoit insupportable, parce qu'il la gênoit dans ses plaisirs. Il vouloit, sur-tout, bourgeoisement, qu'elle lui tînt compagnie, chaque nuit, dans la vénérable couche nuptiale. Elle lui jouoit, chaque jour, de nouveaux tours, pour l'écarter d'elle. Plusieurs nuits, elle lui fit accroire que l'insolent qu'il cherchoit (cet insolent c'étoit moi) avoit pénétré dans l'Hôtel, & s'étoit vanté qu'il parviendroit infailliblement jusqu'à elle. Une lettre d'avis lui avoit, disoit elle, indiqué par où le séducteur devoit passer; elle avoit montré cette lettre à son mari, avec la plus insigne hypocrisie: le mari crédule avoit eu la bêtise de passer la nuit en sentinelle; &, tandis qu'il grelottoit, à sa porte, à quoi passoit-elle, bon Dieu! le temps qu'il lui laissoit de libre? Trois fois il avoit donné dans le même panneau. La perfide lui jouoit, je le répete, des tours vraiment cruels; & je la haïssois d'autant plus, que je m'en trouvois, malgré moi, le complice. Quelquefois je lui en four-

nissois la matiere, sans y songer. Un jour je lui avois raconté, innocemment, une vieille histoire, que tout le monde connoît, d'un tour joué, à la campagne, pour faire accroire à un bon homme, qu'il étoit malade. On va la reconnoître à la copie qu'en fit la Duchesse, dès le soir même.

Elle affecta de regarder beaucoup son mari, avec inquiétude, & d'un air mystérieux : elle m'adressoit, comme à la dérobée, des regards qui sembloient dire : « Ne le voyez-vous pas comme moi ? » Elle en fit tant, que le mari s'en apperçut, à la fin. « Qu'avez-vous donc, Madame, lui » dit-il ? Comme vous me regardez ! » — » Ce n'est rien, Monsieur, répondit-elle ; » sans doute je me trompe. Ne vous sentez-vous point malade ? » — « Non » vraiment, reprit-il ; je ne me suis jamais si bien porté. » — « Tant mieux, » repartit la Duchesse, je me serai trompée. » Et, au bout d'un moment, elle recommença à m'adresser ses regards mystérieusement inquiets & interrogants. » Mais, reprit le Duc, encore un coup, » je vous dis que je me porte bien. » — « je ne sais pas, dit-elle, ... si j'en croyois » mes yeux, il me semble que je vous » trouve quelque chose de bouffi & d'en-

» flé. » — « Oh! vous rêvez, Madame, » s'écria le Duc. » Et il alla se coucher.

Madame avoit eu soin, pour mettre mon conte en exécution, de faire arranger du beurre dans le bonnet de nuit de son mari, entre le bonnet & la coëffe, d'une maniere si adroite, qu'il ne s'en apperçut pas. Pendant la nuit, la chaleur de sa tête fit fondre le beurre, qui coula le long de son visage & de son cou. Il éveilla son épouse: « Je ne sai ce que j'ai, lui dit-il; » je sens une sueur gluante, qui m'incom- » mode & m'inquiete. » La Dame fit un cri, & dit, avec un effroi bien imité: » Ah! je vous l'avois bien dit. » Elle approcha la lumiere, examina le pauvre homme: « Ah! ciel s'écria-t-elle; que » vois je? tenez, voyez vous-même, lui » dit-elle, en lui présentant un miroir. » Il se regarda, se vit couvert d'une prétendue sueur jaune & gluante. Il étoit pusillanime, & craignoit beaucoup la mort. « Ah! » c'est fait de moi, s'écria-t-il; mon Dieu! » ayez pitié de moi. » — « Qu'on aille » chercher le Médecin ou le Chirurgien, » s'écria Madame, de son côté. Mon » Dieu, que vais-je devenir? » Elle sanglottoit; elle pleuroit: oh! les femmes!

Le Chirurgien ne se fit pas attendre. Quand il vit le prétendu malade en cet

état, il sourit imperceptiblement; &, lui tâtant le pouls, il dit: « Le pouls n'est pas » mauvais. » — « Monsieur, vous voulez » m'endormir, lui dit ma maîtresse, je » vous jure que mon mari est très-malade. » Quand l'Esculape vit que Mme. la Duchesse vouloit absolument que M. le Duc fût malade, il dit en lui-même: « Soit, c'est » de l'argent qui me vient. » Il fit d'abord prendre, au noble imbécille, un petit clystere déterfif; il joignit, à ce remede, une copieuse saignée; enfin il lui administra l'émétique, & travailla de façon que M. le Duc présenta le spectacle, peu ragoûtant, d'un homme qui rend par en haut, par en bas, & par les veines; afin que ce qui a été dit par l'oracle fût accompli:

Clysterium donare,
Posteà saignare,
Ensuita purgare.

Tous ces secours charitables affoiblirent considérablement le malade; cependant, à l'heure du dîner, se sentant assez bien, & l'estomac vuide, il voulut se lever. On avoit eu soin de rétrécir sa robe-de chambre; quand il voulut boutonner la veste, il la trouva trop étroite. » Oh! oh! dit-il, » Madame, cela est particulier; voyez. » — « Ah! c'est ce que j'avois dit, s'écria

» Madame; vous êtes enflé. » Le bonhomme fut vraiment effrayé. « Cela est singu-» lier, dit-il, d'être, comme cela, malade, » sans en rien sentir! » On le fit remettre au lit. L'Esculape fut appellé de nouveau: « Monsieur, dit la Dame, mon mari est » enflé: il y a engorgement; il y a pléni-» tude. Il faut dégager cela. » Les mêmes remedes furent administrés de nouveau:

Clysterium donare, &c.

Son Excellence n'ayant rien à rendre, rendit du sang: nouvel effroi! » Il y a » quelqu'abcès, dit Madame. » Nouvel évanouissement de sa part. Monsieur, d'inanition, de foiblesse & de peur, s'évanouit aussi. Voilà, non-seulement Son Excellence qui se croit malade, mais toute la maison qui commence à le croire. Le prétendu malade avoit une faim canine; il demandoit vainement à manger: il voulut courir au buffet pour s'en procurer; on le retint. D'après les efforts qu'il fit, on le jugea dans le transport; on le garrota. Voilà M. le Duc dans son lit, qui pleure niaisement de se voir garrotté, d'être saigné, purgé & point rassasié.

Madame feignit aussi d'être malade, du chagrin de voir son mari dans cette triste situation. Elle vouloit passer les nuits auprès

de son lit; mais elle se fit donner, par lui-même, un ordre de se coucher, vu l'état où ce pauvre mari la supposoit. Elle passoit donc les nuits loin de lui; mais plus criminellement que je ne voulois. Je frémissois d'être de moitié dans ses désordres. A force de saignées, de jeûnes & de purgations, on réduisit M. le Duc à n'avoir plus que le souffle. On l'avoit réellement réduit à l'extrémité; & l'on ne pouvoit pousser plus loin la Comédie, sans mettre réellement sa vie en danger. Il fallut rétrograder, & le ramener, pas-à-pas, à l'état de santé. Les Médecins se vantoient de l'avoir rappellé des portes de la mort. Madame en convenoit hautement, & cela étoit vrai; mais c'étoient eux qui l'avoient amené là.

La maladie & la convalescence durerent plusieurs mois, que la Dame mit à profit en conscience; mais M. le Duc, rétabli, recommençoit à veiller sur sa digne épouse, &, par conséquent, à l'importuner. Il parut nécessaire de l'écarter. On eut soin de lui faire tenir une lettre, qui le prévenoit qu'il alloit être arrêté. Il avoit été l'ami particulier d'un homme qui s'étoit rendu suspect au Gouvernement, & qui venoit d'être enfermé dans une prison d'Etat. Il fut alarmé; la lettre d'avis lui parut avoir trop de fondement. Il ne pouvoit se dérober par la fuite,

parce qu'il n'étoit pas assez fort, pour soutenir les fatigues d'un voyage. Il falloit donc qu'il se cachât. Sa complaisante épouse lui déterra une retraite, & le conduisit, pour se cacher, chez un Peintre Gascon. Le Duc entra dans une petite allée fort étroite, qui conduisoit à un escalier encore plus étroit, au haut duquel on le fit entrer, par une petite porte, où l'on ne pouvoit passer que de côté, dans un petit appartement, meublé selon l'ordonnance, qui étoit la résidence de l'Apelle des bords de la Garonne. M. le Duc fut admis à la table du Peintre, dont il fit les frais; par ce moyen, cette table devint beaucoup plus substantieuse. Le Gascon, & toute sa famille y faisoient honneur. Le convalescent avoit le plaisir de voir que tous ses commensaux étoient gais & sereins, qu'ils acquéroient de l'embonpoint & du coloris, & que leur visage commençoit à ne se sentir presque plus, ni de leur pays, ni de leur profession.

Pour qu'il ne prît pas envie à M. le Duc de sortir, on le retint par la jambe: celle qui avoit été remise dernierement, étoit toujours douloureuse; en prétextant de vouloir la guérir, on mettoit, dessus, un emplâtre qui entretenoit le feu, & une espece de plaie: il étoit donc obligé, non-

ſeulement de garder la chambre, mais encore d'avoir toujours la jambe emmaillotée, repoſant ſur un tabouret.

Sa chaſte épouſe ſe fit défendre, par lui, de venir le voir, ſous prétexte que les viſites d'une Dame de ce rang, dans un ſi humble logement, pourroient éclairer ſur la retraite de ſon époux. Elle paſſoit le temps chez elle, en grande partie, avec moi : on en devine l'emploi. Je n'ai ſu, que par la ſuite, le détail de tous ces procédés indignes contre ſon mari ; je ne me doutois pas de la moitié de ce qu'ils avoient de noir ; autrement, je n'aurois jamais voulu être le complice de cette malheureuſe, quelque danger qu'il y eût eu à refuſer ſes odieuſes faveurs.

Cette ſituation ne pouvoit long-temps durer ; elle m'ennuyoit moi-même. Si je n'avois pas cru me devoir à Théréſine, je me ſerois enfui. Cette fille vertueuſe, mais foible, commencoit à porter des marques de nos égarements. Mme. la Ducheſſe étoit dans le même embarras ; &, ſelon les calculs, il n'étoit pas poſſible de mettre, ſur le compte de ſon époux, ce qui étoit un fruit de nos déſordres.

La peine ſuit le crime, elle arrive à pas lents.

Il y avoit déjà deux mois que M. le Duc

vivoit chez M. le Peintre. Ne faisant rien, toujours assis, mangeant bien, ayant de la disposition naturelle à engraisser, sous peu de temps, il devint d'un embonpoint monstrueux. Cette vie ne lui paroissoit pas insupportable; ainsi, notre victime n'étoit pas plus malheureuse que nous, & elle avoit moins d'inquiétude. Le Peintre, qui engraissoit aussi, se trouvant très-bien de la retraite d'un pareil hôte chez lui, en desiroit la continuation. Nous la desirions, aussi, cordialement; mais le destin s'y opposoit.

Tandis que je dormois, enivré d'une fausse volupté, dans les bras, tour-à-tour, de Théréfine & de la Duchesse, j'avois un ennemi qui veilloit. On sent que ce devoit être le Comte Spinacuta. Il avoit fait chercher, très-exactement, Cataudin, Chevalier de Rosamene; il avoit mis partout des espions; le signalement avoit été envoyé de tous côtés. On n'avoit vu, nulle part, des traces de la fuite de Cataudin; on en concluoit qu'il étoit resté à Madrid.

Le jour qu'il avoit été surpris, dans le grenier du Duc, avec la Duchesse, on avoit fermé, sur-le-champ, les portes de l'Hôtel. Cataudin n'en étoit point sorti; il y étoit donc resté. Cet Hôtel pouvoit donc être l'asyle où il se cachoit, pour le

service de Madame. Aucun homme ne paroissoit la fréquenter particulierement; son mari ne vivoit pas avec elle; & cependant on voyoit, à n'en pouvoir douter, qu'elle étoit grosse. Il y avoit donc quelqu'agent caché. Mon ennemi vint voir la Dame. Il apperçut une grande femme-de-chambre, qui eut l'attention de se sauver, avec précipitation, devant lui. J'avois cinq pieds six pouces, ayant grandi de deux pouces depuis que j'avois rencontré mon pere. Cette taille étoit un peu haute, pour une femme. L'ennemi crut voir quelque chose d'hommasse dans ma démarche : il se rappella que j'avois joué le rôle de femme, près du Mont-Cassin, chez le Duc Spalanzoni, & se douta que je pourrois bien user, en Espagne, d'un expédient qui m'avoit si bien réussi en Italie. Il questionna beaucoup la Duchesse, sur sa femme-de-chambre; elle parut embarrassée : il pria qu'on fît venir, devant lui, cette grande fille : on n'en voulut rien faire; &, sans doute, il se dit à lui-même : « Voilà l'agent » secret découvert. »

Il eut occasion de voir le Chirurgien qui avoit soigné M. le Duc, pendant sa prétendue maladie. Il lui parla de cette maladie. L'Esculape sourit, & lui laissa entrevoir qu'il y avoit beaucoup d'influence,

de la part de Mme. la Ducheſſe, dans tout ce myſtere; & que cette belle Dame étoit une inſigne friponne. Il fit épier elle & toute ſa maiſon. Il s'apperçut qu'elle alloit quelquefois, de ſon Hôtel, chez un pauvre Peintre; ces allées & venues, & cette relation de deux maiſons ſi différentes, lui donnerent lieu de ſoupçonner où étoit la retraite du Duc; il découvrit qu'elle étoit chez M. Harridelle. Mais pourquoi le Duc de Valamos ſe cachoit-il? On en étoit ſurpris à la Cour. Le barbare alla faire viſite au reclus, lui demanda pourquoi il s'étoit caché. Le bonhomme lui avoua que c'étoit pour éviter d'être enfermé, conformément à une lettre d'avis qu'il avoit reçue: il la montra. L'ennemi pria qu'on voulût bien la lui confier: il vérifia qu'elle étoit fauſſe, le dit au mari, lui fit voir qu'il avoit été la dupe de ſa femme, tant pour ſa prétendue diſgrace, que pour ſa prétendue maladie; & qu'elle ne l'avoit ſuppoſé malade & diſgracié, que pour l'écarter d'elle, afin de ſe livrer toute à ſon amant, déguiſé en femme-de-chambre. « Mais ce coquin, dit-il, eſt un déſer» teur de mon régiment; je vais le faire » arrêter. »

Alors, il ſembla que des écailles tomberent de deſſus les yeux du Duc. Il fut,

d'abord, pétrifié de surprise & d'indignation : ensuite, sa fureur éclata par des imprécations. « Ah ! la malheureuse, s'écria t-il ; elle me tenoit enfermé. Je vais » paroître à la Cour ; je vais la confondre, » & obtenir un ordre, pour la faire enfer» mer. Vîte une voiture. Je ne veux pas » rester une minute dans ce taudis. » L'ingrat ! comme il parloit de la maison du charitable Peintre Gascon.

Par un hasard extraordinaire, sa femme, qui ne venoit presque pas le visiter, sa femme, dis-je, sans songer à mal (ce qui ne lui étoit pas ordinaire), entra dans ce moment. « Ah ! coquine, s'écria-t-il ; ah ! » scélérate. » Il s'élance pour lui fendre la tête : elle s'enfuit : il court après elle ; mais, chargé d'une énorme épaisseur, il est arrêté par la porte, trop étroite pour le laisser passer : la Dame s'en apperçoit, éclate de rire, s'arrête sur l'escalier, le brave & le raille impitoyablement ; tandis que l'épais Seigneur, écumant de rage, faisoit les efforts les plus risibles, pour sortir, & maudissoit sa femme, & le Peintre, & lui-même.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

MADAME la Duchesse auroit dû mieux employer son temps, & venir me secourir; car, tandis qu'elle s'amusoit niaisement à braver son mari, on m'arrêtoit chez elle, comme déserteur. Mon ennemi avoit osé assurer au Gouvernement, ce qu'il n'avoit lieu que de conjecturer; savoir, que j'étois le déserteur qu'on cherchoit. Il se sentoit assez de crédit pour n'être pas puni, s'il se trompoit dans ses conjectures. J'étois déjà dans un cachot, quand la méchante Dame revint du triste logis de son mari. Elle apprit mon malheur. J'avois fait des efforts plus qu'humains pour me défendre; quoique je fusse sans armes, & enveloppé du sot attirail d'une femme, je m'étois défendu si vaillamment, que la garde, qui m'avoit arrêté avec tant de peine, n'avoit pu s'empêcher de s'intéresser à moi, & de

dire, autour de moi, tout haut : « Ce » seroit dommage de faire périr un si » brave jeune homme.

Ma Thérésine m'avoit suivi de près : elle se dit ma sœur, & on la laissa pénétrer dans ma prison. Elle ne me quitta pas. Comme elle paroissoit accablée de mon malheur ! & combien je recevois de consolations d'une si chere personne ! La Duchesse se hâta de venir pareillement me visiter. Elle fut aussi surprise que scandalisée de trouver là sa concurrente ; mais son amour pour moi dissipa ce léger nuage ; elle embrassa même, en pleurant, sa rivale : « Ma chere amie, lui dit-elle, il ne » faut pas nous épargner, pour consoler » notre ami commun. »

Le Duc étoit aussi en prison, puisque sa panse énorme lui en faisoit une, du gîte où il habitoit. Quoiqu'il eût bien moins de sujets d'alarmes que moi, il étoit plus malheureux, parce que, frémissant de se voir ainsi retenu, il sentoit que sa femme profitoit de son absence pour lui jouer d'indignes tours ; & qu'il n'avoit pas, comme moi, deux Beautés pour le consoler. Il étoit obligé, d'ailleurs, non - seulement de s'interdire la bonne chere, mais d'observer même un jeûne rigoureux, pour pouvoir maigrir, afin que la porte, moins

étroite pour lui, le laissât sortir. Il en étoit réduit à ce triste expédient, parce que la fenêtre n'étoit pas, en cela, plus obligeante, pour lui, que la porte. Or, pour procéder au jeûne indispensable, on rétablit l'ordinaire du Peintre, comme il étoit ci-devant. L'Artiste & sa famille n'y trouverent pas leur compte; ils reprirent leur premiere figure, qui devint moins riante & moins gaie, peut-être, mais plus savante aux yeux des Anatomistes.

Je comparus bientôt devant le Conseil de Guerre. Il paroissoit manifeste que le Colonel seul étoit mon ennemi; tout le reste sembloit me plaindre. Je parlai avec une certaine franchise militaire, & une éloquence martiale, qui devenoit plus piquante, parce que j'étois habillé en femme. Je dévoilai très-bien les motifs du Colonel, qui le rendirent odieux. Il s'en apperçut, & n'en devint que plus furieux. Il plaida, lui-même, contre moi; me représenta comme un aventurier, qui avoit d'abord déserté, en se rendant coupable d'un meurtre; qui s'étoit fait ensuite chasser des Gardes-du-Corps du Roi de Naples & de ses Etats; qui avoit été mis en prison, en Espagne, pour un vol qu'il avoit commis dans un Hôtel, où on l'avoit trouvé caché sous un lit; qui s'étoit, depuis, introduit

dans le même Hôtel, en profanant l'habit religieux, pour séduire la Dame; & déshonorer le mari. Il raconta tous les tours odieux qu'on avoit joués à ce mari; tours infâmes, dont l'accusé étoit le conseiller, le complice & le ministre; tours abominables, par lesquels on avoit attenté à la vie d'un Grand d'Espagne, & où l'on avoit mis en jeu le Ministère! « Vous » voyez bien, Messieurs, ajouta-t-il, » qu'un homme qui, à cet âge, est déjà » souillé de tant de crimes; qui s'est joué » de la Religion & du Gouvernement; » qui a porté le déshonneur dans les familles les plus distinguées; qui est coupable de vols, de meurtres & de profanations, est un monstre, qu'il faut faire » disparoître de la surface de la terre; & » que, bien loin de lui témoigner de la » haine, je lui rends le plus grand service, » en le soustrayant à la roue & au bûcher, » pour lui faire terminer son sort par une » mort, enfin, qui n'est ni diffamante ni » cruelle. »

Ce discours du noir Spinacuta parut faire quelqu'impression sur le Conseil de Guerre. Il citoit des faits; & ces faits, interprêtés avec malignité, offroient, contre moi, un coup-d'œil défavorable. Avec un caractere qui m'avoit, jusqu'ici, concilié l'attache-

ment de preſque tous ceux avec qui j'avois vécu, je me voyois préſenté ſous l'aſpect d'un criminel. J'avouai franchement qu'il y avoit des apparences contre moi; que, ſi j'avois donné dans quelques égarements, dont aucun n'étoit puniſſable par les loix, ç'avoit toujours été à mon corps défendant; mais que je n'avois jamais commis ce qu'on appelle un crime; que les hommes étoient les jouets des circonſtances à tous les âges, & ſur-tout au mien. J'expliquai enſuite tous les faits qui paroiſſoient dépoſer contre moi: il me ſuffiſoit, pour prouver mon innocence, de les raconter tels qu'ils ſont expoſés dans ces Mémoires. J'établis, d'une maniere aſſez claire, que ma diſgrace, à Naples, étoit l'ouvrage du Colonel mon ennemi, de même que mon préſent embarras. Il avoit paru convaincre; il me ſembla que je perſuadai. L'accuſateur & l'accuſé préſentoient les mêmes faits, ſous un jour différent. Il falloit que chacun prouvât ce qu'il avançoit. On ſoutenoit que j'étois un ſcélérat, un monſtre à étouffer: il étoit viſible, au contraire, que tout le monde me trouvoit fort aimable; c'étoit l'expreſſion que j'entendois ſortir de toutes les bouches; & mon accuſateur paroiſſoit, à tous les yeux, plus noir que moi. On n'oſa prononcer, & l'on

me reconduisit dans mon cachot, jusqu'à une nouvelle séance.

Mon ennemi continua de cabaler contre moi; la Duchesse en fit autant, mais ce fut en ma faveur. C'étoit un méchant homme aux prises contre une méchante femme; mais ici, la méchante femme vouloit sauver un honnête homme, & protéger l'innocence: elle jouoit un plus beau rôle que son adversaire.

Malheureusement, le Duc fut dégraissé trop tôt, par l'ordinaire du Peintre. Dès qu'il put passer par la petite porte, il sortit boîteux des deux jambes, tout fier d'aller mettre son chapeau devant le Roi; & sa sortie lui procura, soudain, le plaisir de faire enfermer, dans un Couvent, Madame son épouse. Aussi-tôt que cette Dame n'eut plus la liberté de cabaler en ma faveur, le Colonel, maître du champ de bataille, l'emporta. On me fit paroître, de nouveau, devant le Conseil de Guerre. Je vis que tout le monde me plaignoit; mais mon ennemi avoit surpris des ordres de la Cour. On me prononça ma sentence de mort. Je la reçus en héros, en digne fils de Grégoire Merveil; mais je ne me résolus pas à la mort. L'espérance, qui n'a jamais quitté mon pere, l'espérance, fille du courage, enflamma mon cœur;

& fit presqu'étinceler, dans mes yeux, les rayons de la joie. « Voilà, me dis-je, » une situation digne de moi. » Je quittai mes Juges sans me plaindre. Je lançai, sur le Colonel, un regard chargé du plus profond mépris. Il fut humilié. Je partis radieux; & mes Juges, en me voyant si serein, sembloient prêts à chanter, pour moi, l'hymne de la victoire.

Je fus conduit à mon cachot, avec injonction de me préparer à la mort; & j'étois bien plutôt décidé à me préparer à la fuite. L'inconsolable Thérésine vint tomber dans mes bras. « Ma chere Thé- » résine, lui dis-je., point de foiblesse; » c'est ici le moment de la force & du » courage. Il faut mourir, ou plutôt, il » faut vivre, briser mes fers, renverser » mes bourreaux, & montrer qui je suis. » On me dit de faire mon examen de conscience; je fis celui de ma prison, & de tous les moyens que je pourrois tenter pour m'échapper; mais je vis, avec désespoir, qu'il n'y en avoit pas un seul. C'est ainsi que je consumois mon temps à projetter; moi, fils d'un pere qui savoit exécuter.

On vint encore, pour m'ôter le peu de courage qui me restoit, me proposer la visite d'un Confesseur. Il n'étoit pas possible

de la refuser; car je devois être exécuté le jour même. Je vis entrer deux Ecclésiastiques; je ne dirai pas s'ils étoient du Clergé séculier ou régulier; car je ne les examinai pas. Tous les deux en pleurs, ils s'essuyoient les yeux, ou se cachoient le visage: l'un des deux soutenoit l'autre, qui se traînoit avec peine, d'un pas tremblant. Il tomba sur le bord de mon lit. Je le relevai. « Allons, mon Pere, lui dis-je, du » courage! Votre devoir est de m'en ins» pirer; & vous paroissez cent fois plus » abattu que votre pénitent. »

Son compagnon me fit signe de me jetter à ses genoux, pour faire ma confession. J'obéis. Le bon Religieux se pencha sur moi, & s'appuya sur mon épaule. « Mon » Pere, lui dis-je, ma vie a été courte: » je ne la regrette pas; mais ma mort sera » pénible à plusieurs cœurs sensibles; & » c'est pour cela seul que je voudrois » pouvoir m'y soustraire. » (Ici mon Confesseur soupira.) Je continuai. » J'ai » quelques égarements à me reprocher. » Je suis dans l'âge des erreurs; mais, » quoi qu'on en puisse dire, je n'ai pas à » rougir du moindre crime. Pour vous » faire ma confession, je ne puis que vous » raconter l'histoire de ma vie; par ce » moyen, vous verrez combien je suis coupable

» coupable ou innocent. » Alors, je racontai au Confesseur tout ce qu'on a lu, jusqu'ici, de mes aventures, & je repris ensuite : « Vous voyez, mon Peré, dans » mon récit, un infortuné qui a été le » jouet des circonstances ; qui n'a jamais » recherché, qui n'a jamais aimé, sous les » Cieux, qu'une femme ; que dis-je, une » femme ? un Ange ; & qui a toujours été » privé de cet objet chéri ; enfin, qui va » trop expier ces foibles égarements par » sa mort, par sa cruelle mort, qui en» traînera peut-être celle de son amante. » À ces mots, je vois mon Confesseur défaillir, & tomber renversé sur mon lit. Son compagnon s'écrie : « Ah ! chere Adé» laïde. » Adélaïde ! ô Ciel ! Je regarde ; c'étoit mon Adélaïde.

Son camarade & moi, nous nous hâtâmes de la secourir. Elle rouvrit ses beaux yeux. « Ah ! malheureuse que je suis ! » s'écria-t-elle. » Je reconnus sa voix ; comment n'avois je pas reconnu sa figure ? comment avois-je pu prendre une jeune fille de quinze ou seize ans, pour un Confesseur ? c'est parce que, d'abord, il ne régnoit dans mon cachot, qu'une ombre de jour, si l'expression est permise ; & qu'ensuite, abîmé dans mes réflexions, je n'étois pas fort empressé d'examiner la figure

d'un Confeſſeur. Je tombai aux genoux d'Adélaïde. Je reſtai, long-temps, la bouche collée ſur une de ſes mains. Enfin, je ſoulevai mes regards, je l'entrevis ; car c'eſt tout ce que je pouvois faire, dans l'ombre qui m'enveloppoit. Je ne l'avois pas vue depuis pluſieurs années ; je l'avois quittée enfant ; je la retrouvais grande, épanouie. Mon cœur la voyoit plus que mes yeux. « Ah ! ma chere Adélaïde, m'é-» criai-je, que je te cauſe de chagrins ! » Elle ſe ſouleva & ſe pencha ſur mon épaule. » O ! mon cher Cataudin, me dit-elle, » quel homme je perds ! Que ta confeſſion » te montre grand à mes yeux ! Pourquoi » le Ciel te fait-il payer, par tant de mal-» heurs, tous les dons brillants dont il t'a » décoré ? Pourquoi ne fait-il que mon-» trer à la terre, celui qui doit en être » pleuré ſi long-temps ? » Elle ne parloit qu'en ſanglottant. Elle s'arrêta ; nous reſtâmes plongés dans un tendre ſilence. Nous nous regardions dans le calme du bonheur, malgré l'horreur de notre ſituation. Nous nous parlions des yeux. Que nous nous diſions de choſes ! « O mon » Dieu s'écria-t-elle enfin, comme tu » m'as joué par un crédule eſpoir ! Son » flambeau rayonnant me conduit ; je » m'attends à voir mon Amant à Naples,

» au comble des grandeurs. J'y cours, je » ne le trouve point : il en est banni avec » un injuste opprobre. J'apprends, après » bien des recherches, qu'il est en Espa- » gne. J'y vole. Je le trouve ; mais, ô » Ciel ! en quel état ! Il va... » A ces mots, elle retomba dans le silence, & presque dans l'évanouissement.

J'étois anéanti comme elle. Quand je pus lui parler : « Quoi! ma chere Adélaïde, » lui dis-je, tu as donc été, en effet, me » chercher à Naples ? Je n'avois pu t'y » attendre. Et la Princesse Gémelli...? » — » Elle est venue avec moi, répondit-elle ; » mais elle est tombée malade en arri- » vant. » — « O Ciel ! m'écriai-je, je » n'aurai pas le plaisir de la voir avant de » mourir. » — « Elle en souffre plus que » toi, reprit Adélaïde. On avoit cherché » à te noircir à nos yeux ; on n'y a pas » réussi. Je soupçonne qu'on a su nous » dérober toutes tes lettres. Le Comte » Spinacuta ton rival, ton ennemi, étoit » fort étroitement lié avec le Directeur » des Postes : il connoissoit ton écriture ; » l'adresse lui indiquoit les lettres qui ve- » noient de toi ; le Directeur les lui re- » mettoit. Voilà pourquoi, sans doute, » nous ne les recevions pas ; car sûrement » vous avez écrit à votre chere Princesse. »

— « Ah ! sûrement, répondis-je ; j'ai » écrit bien ſouvent. J'étois déſeſpéré de » ne point recevoir de réponſe, & d'igno- » rer le ſort de ma chere Princeſſe, & de » ma chere Adélaïde. » — « Nous ne pou- » vions pas vous écrire, répondit mon » Amante, puiſque nous ne ſavions pas » où vous étiez. Le Colonel votre ennemi, » cependant, ſemoit, ſur votre compte, » d'horribles calomnies. C'eſt lui qui avoit » cauſé votre diſgrace ; &, par la maniere » dont il vous a fait traiter, vous pouvez » juger du portrait qu'il a fait de vous. Il » s'étoit entendu avec le Duc Spalanzoni. » On a pris le prétexte du ſéjour que vous » avez fait près du Mont-Caſſin. On vous » a accuſé d'avoir ſéduit la femme & la » fille de ce Duc. On ajoute, même, des » choſes que je ne comprends point, & » qu'on ne m'a point expliquées, que » vous vouliez porter votre ſéduction juſ- » qu'au Duc lui-même, & vous prêter à » des abominations, dont on ne parle » qu'à l'oreille. On veut même, qui plus » eſt, mettre un peu de ſorcellerie dans le » fait ; car vous ſavez combien on eſt ſu- » perſtitieux & crédule, dans ce pays-là. » On l'eſt encore plus ici, & le bruit de » votre ſorcellerie n'a pas manqué d'y » parvenir. On vous prête un filtre qui,

» par la médiation des esprits infernaux, » vous fait prendre toutes les figures qu'il » vous plaît, & charmer qui vous voulez.

» Enfin, nous avons appris que vous » étiez en Espagne, & nous sommes ac- » courues, la Princesse & moi. Nous vous » avons cherché de tous côtés, dans Ma- » drid, inutilement. Enfin, nous avons » appris qu'il y avoit, dans les prisons, » un jeune déserteur, qu'on disoit décoré » de la plus jolie figure du monde, par » le pouvoir du Diable auquel il s'étoit » donné. Il changeoit, disoit-on, de sexe » & de figure à son choix. Il se trouvoit » actuellement, sous l'habit féminin, » dans les prisons. Il avoit attenté à l'hon- » neur de toutes les femmes, & de toutes » les filles. Toute la Ville & la Cour lui » avoient fourni des victimes. On assuroit » que, s'il étoit condamné à mort, il pa- » roîtroit sous sa vraie figure, qu'on assu- » roit être très-laide & très-vieille; car » on le disoit âgé de plusieurs siecles.

» A travers tous ces bruits faux & sur- » perstitieux, nous avons cru démêler » notre cher Cataudin. La Princesse étant » tombée malade, je me suis transportée » à la prison. J'ai demandé à voir le pri- » sonnier qui faisoit tant de bruit : on » m'a dit qu'il n'y avoit plus que son

» Confesseur qui pût le voir ; & j'ai entendu
» donner l'ordre de faire venir un Con-
» fesseur. Soudain il m'est venu une idée,
» que j'ai exécutée, sur-le-champ. J'ai
» endossé l'habit ecclésiastique ; j'en ai fait
» faire autant au compagnon que vous
» voyez ; je me suis présenté comme Con-
» fesseur, & l'on m'a fait entrer sans
» m'examiner. Je ne savois pas au juste,
» si c'étoit vous que j'allois voir, ni s'il
» étoit question de vous exhorter à la
» mort. J'ai pensé qu'en cas que ce fût
» vous, je pourrois, sous cet habit, en-
» tendre votre confession, & m'assurer,
» par-là, s'il y avoit quelqu'ombre de
» fondement dans les horreurs qu'on vous
» imputoit. Moi, pencher à vous croire
» le moindrement coupable de pareils
» excès ! Pardonnez, cher Cataudin, si
» la jalousie m'excitoit ; voyez-y, du
» moins, un effet de mon amour.

» Enfin j'entre, je vois mon bien-aimé ;
» il me développe son ame ; j'y reconnois
» un homme fait pour m'inspirer la plus
» vive passion, si je n'en étois pas déjà
» remplie pour lui. Je l'adore plus que
» jamais, & je le perds. »

A ces mots, elle retombe dans le si-
lence & dans l'anéantissement. Ma situation
étoit déchirante. Quelle que fût ma force,

elle devoit être à bout. Je voyois ma chere Adélaïde; je la pressois dans mes bras. Je l'adorois comme un être céleste, & le Ciel choisissoit ce moment douloureux, pour l'arracher à mon cœur, & pour m'entraîner à la mort.

Cependant je m'efforçois, pour rendre la vie à mon amante, d'étaler, à ses yeux, une fausse espérance. « Non, je ne périrai » point, lui disois-je; le Ciel seroit trop » cruel de choisir cette circonstance, pour » déchirer, à-la-fois, deux cœurs inno- » cents; & toi, sur-tout, ma chere Adé- » laïde, qui mérites sa protection & sa » pitié. J'ai des pressentiments certains; » ils ne peuvent me venir que de lui; il » va les accomplir. »

Dans ce moment ou ouvre mon cachot; des Soldats entrent. « Ciel ! s'écrie Adé- » laïde; » & elle tombe évanouie. Il étoit visible qu'elle croyoit qu'on venoit me chercher, pour me conduire à la mort; & pouvois-je ne le pas croire moi-même ? Je sentis, un instant, mon cœur défaillir. Je tombai, le visage sur celui de mon Amante. Je la serrai contre mon cœur; je l'embrassai tendrement, charmé de ce que son évanouissement lui épargnoit l'horreur de me voir enlever pour le supplice. Je la recommandai au Ciel, & j'eus la force de

la quitter. Je me remis entre les mains des Soldats ; & je ſortis comme un éclair. Je courois ſi vîte, que les ſatellites ne pouvant me ſuivre, me retinrent, & me forcerent de me régler ſur leurs pas.

On me fit bientôt monter dans une voiture ; on ferma des glaces de bois, comme celles de nos fiacres ; de ſorte que je ne ſavois pas où j'allois. Au bout de quelque temps on me fit deſcendre, & entrer dans un grand édifice, que je ne connoiſſois pas, qui reſſembloit à un Couvent. On me fit deſcendre pluſieurs dégrés ; on m'ouvrit une porte de fer ; on me chargea de chaînes, & l'on m'attacha à la muraille, dans un étroit ſouterrein, où j'avois à peine la place d'étendre mon corps. La porte de fer eſt ſoudain refermée, & je reſte plongé dans l'ombre & dans l'horreur.

J'avois donc changé de cachot, pour mon malheur. Je venois de quitter celui où j'avois la douceur de pleurer avec mon Amante, pour entrer dans un plus affreux, où j'étois privé d'elle, & enchaîné dans la plus horrible ſolitude. On ne m'accordoit donc pas le bienfait de la mort. Mon ſupplice paroiſſoit trop doux ; & l'on m'en réſervoit un plus cruel.

Qu'elle nuit affreuſe je paſſai ! Grand

Dieu ! J'épargne à mes lecteurs le récit de tous les tourments qui déchirent mon cœur. Enfin j'entendis ouvrir mon cachot. Etoit-ce pour me conduire à la mort ? Je le desirois. On me détacha du mur ; on me conduisit, chargé de mes fers, dans une vaste salle, tendue de noir, ornée d'un grand Crucifix, où siégeoient de graves Dominicains. Je vis que j'étois au pouvoir de l'Inquisition ; mais quel rapport pouvoit avoir ce Tribunal avec ma désertion ?

On me demanda qui j'étois, d'où je venois ; je satisfis à ces questions. « De » quoi êtes-vous accusé, me dit-on ? » Je répondis que je l'ignorois. On reprit : » Quel fondement ont les bruits répandus » contre vous ? » Je répondis que je ne savois pas quels étoient ces bruits ; que, s'il y en avoit d'injurieux répandus contre moi, ils étoient faux, parce que je n'avois rien à me reprocher, & qu'ils n'avoient, sans doute, pour fondement, que l'ignorance, la crédulité & la méchanceté des hommes. « Quel âge avez-vous ? me de- » manda-t-on. » — « Bientôt dix-huit ans, » répondis-je. » — « Quelle preuve, re- » prit-on, pouvez-vous donner, que vous » n'avez pas plusieurs siecles ? » Plusieurs siecles ! bon Dieu ! quelle risible question ! Je donnai, pour preuve, ma figure, le

bon-sens, & mon extrait de baptême, qu'on pourroit trouver parmi mes papiers. On me reconduisit dans mon cachot.

Au sein de l'ombre épaisse, où je n'étois distrait par aucun objet attrayant, je réfléchis profondément sur ma situation. Je cherchai d'où pouvoient venir ces bruits dont les Inquisiteurs m'avoient parlé, & cette stupide question : « si j'avois plusieurs » siecles. » Je me rappelai cette sorcellerie qu'on m'attribuoit, dont m'avoit parlé Adélaïde, & ce filtre que le peuple me prêtoit. Je crus entrevoir, dans ces extravagances, le mot de l'énigme, & deviner pourquoi l'Inquisition se mêloit de mon affaire. Je me rappellai, de plus, un objet sur lequel je n'avois jamais réfléchi : c'étoit une figure habillée à l'Espagnole, à-peu-près comme on représente Figaro, dans *le Barbier de Séville*, que j'avois rencontrée plusieurs fois, qui sembloit s'attacher sur mes pas, & m'observer d'un œil perçant & sinistre. Je crus me rappeller même que j'avois vu le même homme sous différens déguisements; c'étoit sans doute un espion qu'avoit mis, sur mes pas, le noir Spinacuta. Ainsi l'on avoit éclairé toutes mes démarches. Je n'y avois pas fait attention dans le temps; mais ce souvenir me frappa dans l'ombre de mon cachot.

Je comparus, quelques jours après, de nouveau, devant l'odieux Tribunal. On me fit les mêmes questions. Je répondis que je n'avois pas compris, la premiere fois, ce que Leurs Révérences entendoient par les bruits répandus contre moi; que je m'étois rappellé enfin, ce que j'avois entendu dire, dans mon autre prison; savoir, qu'on avoit répandu dans le peuple, que je m'étois livré à l'étude de la magie, & que j'avois un prétendu filtre qui me faisoit paroître jeune, & gagner le cœur de toutes les femmes. « Vous êtes trop éclai» rés, ajoutai-je, mes Révérends Peres, » pour donner dans de pareilles supersti» tions. Vous connoissez assez la fragilité » du sexe, pour croire qu'il n'est pas be» soin de moyens surnaturels, pour gagner » le cœur des femmes; &, quant à mon » âge, il vous est attesté par mon extrait » de baptême qui, prouvant dans un point » la fausseté des accusations intentées » contre moi, la prouve dans tous les » autres. »

On me demanda encore ce que j'avois fait en Italie, près du Mont-Cassin. Je vis d'où me venoit cette question, & je dis: « Mes Révérends Peres, il y a ici, contre » moi, un ennemi qui veut me perdre, » qui a éclairé tous mes pas; & qui cherche

à donner, à toutes mes actions, les plus » odieuſes couleurs. Il ſait que j'ai été en » Italie, près du Mont Caſſin, dans un » Château, dont pluſieurs frippons s'é- » toient emparés, & qu'ils diſoient être » au pouvoir de l'enfer, ſelon le préjugé » reçu, que la folie humaine adopte ſi » aveuglément. » — « Vous ne croyez » donc pas, me dit le grand Inquiſiteur, » que les Démons puiſſent opérer rien de » ſurnaturel ? » — « Je crois ſur cet ar- » ticle, répondis-je, comme ſur tous les » autres, qui peuvent concerner la foi, je » crois, dis-je, ce que l'Egliſe enſeigne. » Je ſuis un homme très-jeune, & un » ſoldat; par conſéquent, je ſuis bien » loin d'être un Docteur. C'eſt à vous, » inſtructeurs vénérables, à m'éclairer, » & à m'enſeigner ce qu'une autorité lé- » gitime m'oblige de croire. » — « En » avant, s'écria une voix aigre. » — » Quoi qu'il en ſoit, repris-je, il eſt très- » sûr que, dans cette circonſtance, les » Démons n'opéroient rien de ſurnaturel; » quoiqu'ils inſpiraſſent, ſans doute, les » coquins, qui ſe jouoient de la crédulité » publique. J'ai découvert leurs mauvaiſes » ruſes & diſſipé leurs ſtratagêmes; mais » je n'ai pas eu beſoin, pour cet effet » très-naturel, de faire aucun pacte avec

» l'enfer. » Pour preuve de ce que j'avançois, je racontai, plus en détail, mon histoire, depuis cette époque, jusqu'à celle où je me trouvois. Les vénérables Juges gardoient la contenance la plus sérieuse & la plus févere; mais un sourire presque imperceptible perçoit à travers leur févérité.

On me reconduisit dans mon cachot; quoique les visages de mes Juges ne parussent annoncer rien de sinistre. Je restai long-temps immobile, sur la paille. Enfin j'entendis une voix qui me cria: « Cou-» rage, Cataudin, ne te désespere pas. » — « On travaille pour moi, me dis-je » avec transport; mes Anges tutélaires, » Adélaïde & la Princesse, sont à Madrid: » puis-je craindre de périr? »

Je comparus enfin, quelques jours après, pour la derniere fois, devant le sacré Tribunal. Je crus voir, sur le visage de mes Juges, un augure favorable. » Les efforts » de la Princesse auront réussi, me dis-je » en moi-même, & sans doute, j'ai ma » grace. » On me fit mettre à genoux sur un prie-Dieu. On me fit demander pardon à Dieu, de toutes mes impiétés. Ensuite on me dit: « Le Saint-Office, tribunal d'in-» dulgence & de miséricorde, ayant égard » à votre grande jeunesse, veut bien de-

» mander au Ciel votre pardon, & vous
» faire grace du feu, que vous méritez,
» pour tant de sacriléges. Remerciez, de
» tout votre cœur, & le Ciel & le saint
» Tribunal; & retournez en paix vers vos
» premiers Juges, pour jouir du bonheur
» que nous vous accordons, de mourir
» doucement, en passant par les armes.
» Allez, mon fils, allez & prospérez. »

A ces mots, on me fit sortir. J'étois resté muet de surprise, cherchant dans mon esprit quelle étoit donc cette grace qu'on me faisoit. Mais bientôt deux objets chéris me tirerent de ma stupeur. On me remit entre les mains des deux Dames, qui se précipiterent sur moi. Je les reconnus, quoique dans l'obscurité : c'étoit la Princesse Gémelli avec mon Adélaïde sous ses habits naturels. O! ma chere Princesse, qu'elle me témoigna de joie & d'attachement! Comme, après Adélaïde, elle étoit l'objet qui me causoit le plus d'enchantement! Ma chere Amante, de son côté, me prodiguoit ses tendres & innocentes caresses. Je nageois dans l'ivresse, entre l'amour & l'amitié. Je vis bien, à l'accueil joyeux dont m'honoroient ces Dames, à leur sérénité, qu'elles comptoient m'avoir obtenu ma grace pleine & entiere. Cela étoit-il vrai? Je n'osois leur dévoiler les raisons

qui faisoient que je ne le croyois pas. Elles se flattoient de m'enlever dans leur voiture ; mais on me fit monter, garrotté, dans une autre. « Ciel ! s'écrierent-elles, » où le conduit-on ? » Je leur tendis, par les portieres, mes mains enchaînées ; mais la rapide voiture me déroba bientôt à leur vue.

Je fus reconduit dans mon premier cachot, & je vis qu'il falloit enfin se résoudre à mourir. On m'amena un véritable Confesseur, auquel je fis le détail de ma vie. Il me plaignit sincèrement, & m'administra les consolations que la Religion peut inspirer, fondées sur la perspective d'une vie éternelle & bienheureuse, dont on n'est pas pressé d'aller jouir. Le bon Pater me donna une ample absolution, & me quitta un moment, pour me laisser réfléchir sur ma situation.

Alors j'adressai, du fond du cœur, mes vœux à l'Eternel. Cet Etre consolateur, présent par-tout, nous reste toujours, quand l'Univers nous manque ; nous le trouvons dans nos cœurs & dans la nature entiere. Après une priere courte, mais fervente, il me sembla, tout-à-coup, que cet Etre suprême descendoit dans mon ame. Je sentis une force, un courage, une élévation, & même une sérénité, que je n'avois

jamais éprouvés à ce degré. Je vis la Terre comme un point dans l'eſpace; les Trônes & les empires, comme des jouets d'enfants; les Rois, les Grands & les heureux de la Terre, comme de véritables enfants condamnés au châtiment, & retenus, pour leurs folies, dans cette prétendue vie, qui eſt une mort. J'apperçus l'autre vie, ſous le jour le plus brillant, comme un port où une ſuperbe fête m'attendoit; fête qui devoit être éternelle. Je ne reconnus d'heureux que ceux qui mouroient, c'eſt-à-dire, qui ſe trouvoient à la fin de leurs peines; de ſages, que ceux qui ſavoient apprécier la vie, & goûter le moment qui les en délivroit. Je jouiſſois donc de la perſpective la plus heureuſe; mais toujours l'Eſpérance, derriere les grands objets qui m'occupoient, me préſentoit, dans le lointain, ſon flambeau rayonnant.

Dans cette ſituation agréable, où je me trouvois, loin de craindre la mort, je la deſirois; je brûlois de ſortir de cette fange de la terre. On ne me fit pas languir. Mon Confeſſeur vint d'abord me retrouver. Je lui rendis compte de mes diſpoſitions; il m'embraſſa avec tranſport, me félicita ſur mon bonheur, & me dit qu'il envioit mon ſort. Bientôt la garde vint me chercher. Je m'avançai d'un pas ferme & intrépide,

& d'un visage serein, qui parut en imposer & plaire à la multitude.

Je sortis de ma prison pour aller à la mort. Une foule innombrable étoit rassemblée. Tout le monde vouloit voir cet homme qui passoit pour un sorcier, pour un descendant de Mathusalem, âgé de plusieurs siecles, avec une figure de dix-huit ans. On se rappelloit le Capucin qu'on avoit vu, quelque temps auparavant, conduit en procession. Plusieurs s'écrioient : « C'est le même, je le reconnois, » & ils avoient raison. L'air de courage & de sérénité, qu'on remarquoit sur mon visage, inspiroit l'admiration, & faisoit tomber en extase. Tout le monde s'écrioit : « Il » est sûr de son fait, il ne mourra pas. » L'un voyoit un Ange auprès de moi, l'autre un Diable.

Cependant, tout le peuple murmuroit. « C'est une chose indigne, disoit-on, de » faire périr un homme que le Ciel pro» tege si visiblement. » Avant que nous fussions arrivés sur la place, des murmures on passoit aux cris; quand nous y arrivâmes, le peuple cria, de tous côtés : *grace ! grace !* L'espérance commença à renaître chez moi. Ce grand amour de la mort, dont je me croyois pénétré, fit place à l'amour de la vie. « A moi! m'écriai-je,

» à moi ! mes amis. » Soudain, les épées, les cannes, les pierres, les meubles de toute espece, fondent sur les soldats qui n'osent riposter ; car, s'ils eussent voulu rendre coup pour coup, ils alloient répandre le carnage dans toute la Ville. Je ne m'oubliois pas dans cette circonstance ; trois fois j'échappai des mains des soldats, pour me jeter dans celles du peuple ; trois fois je fus repris par ces cruels soldats. Quoiqu'ils me poursuivissent avec tant d'acharnement, tous me plaignoient en secret. Plusieurs s'écrioient : « Et pourquoi » ne pas l'abandonner au peuple, qui le » demande ? faut-il, pour le plaisir bar-» bare d'ôter la vie à un homme, risquer » de mettre toute la Ville à feu & à sang ? » Ces propos, tenus d'abord par les soldats, échapperent bientôt aussi aux Officiers. Le peuple pressoit toujours ; on ne lui résistoit qu'avec la plus grande peine, & il étoit visible que j'allois être délivré.

Dans ce moment critique, l'odieux Colonel éleva la voix : « Messieurs, dit-il, nous » ne demandons pas mieux que de vous » livrer le prisonnier. Vous voyez que » nous vous ménageons, que nous n'a-» vons pas voulu, jusqu'ici, tirer un coup » de fusil. En faveur de cette modération, » que nous faisons voir, permettez que

» tout reste un instant suspendu de part » & d'autre. Je vais aller me jeter aux » pieds du Roi, qui, heureusement, se » trouve à Madrid, pour le moment. Je » vais être, auprès de S. M., l'interprête » de vos desirs. Vous connoissez la clé- » mence du Roi. Je vous jure, d'ailleurs, » qu'il est dans les dispositions les plus » favorables à votre protégé : il accordera » sa grace à vos larmes. Alors, il n'y aura » ni révolte, ni sang répandu; & je m'ap- » plaudirai d'être le ministre du pardon » accordé à cet intéressant déserteur. »

Le monstre! je n'avois pu entendre tout ce qu'il avoit dit, mais je n'avois rien perdu de la fin de son discours, & je devinai le reste. Il avoit l'art de charmer la multitude, par sa détestable hypocrisie. Déjà le tumulte cessoit. « Messieurs, m'é- » criai-je, ne l'écoutez pas. C'est mon » ennemi. C'est lui qui m'a fait condam- » ner à la mort. Il veut vous écarter, » pour m'immoler à loisir. »

A ma voix, le peuple se ranime en ma faveur : on revient fondre sur les soldats. Alors le Colonel disparoît, avec un piquet de grenadiers, qui l'escortent. Sa retraite enhardit le peuple. Je suis saisi plusieurs fois par les rebelles propices, que je secondois; mais, malgré mes efforts, je suis

toujours repris par les soldats. Enfin une troupe de grands jeunes gens, tous l'épée à la main, arrive, se fait jour. « Courage, » amis ! disent-ils, nous allons le sauver. » A nous, brave déserteur ! jette-toi dans » les bras de tes libérateurs. » Je m'y jette en effet. Les soldats plient & cédent devant cette fiere jeunesse. Le Colonel reparoît. « Il n'y a pas moyen de résister, » s'écrie-t-il, sans s'exposer au carnage. » Soldats, cédez le prisonnier. » Les soldats se retirent. Les spadassins me saisissent & m'entourent, en criant : *victoire*. Tout le peuple répete, *victoire*.

Tout le monde me croit sauvé ; je le crois aussi. Les ferrailleurs, en possession de moi, s'avancent à grands pas, en écartant la foule, qui leur applaudit, & qui bat des mains. Peu-à-peu, ils sortent, avec moi, de la foule que les soldats reviennent contenir. Bientôt nous formons un petit peloton isolé, qui s'avance hors de la Ville. Je regarde, avec inquiétude, autour de moi : il me semble que tous ces jeunes gens sont basannés & grands, & doivent être des grenadiers déguisés. Tout-à-coup j'apperçois l'indigne Colonel, qui vient les conduire. Alors je reconnois, avec amertume, le piége fatal où je me suis jeté. Mon ennemi a fait déguiser en

bourgeois des satellites odieux, qui vont m'immoler. Nous arrivons, environ à deux lieues de Madrid, dans un Château écarté, qui paroît tout préparé pour le forfait. » Ah! scélérat, me dit l'infernal Colonel, » tu croyois nous avoir échappé! « La fureur me donne des forces : je m'échappe des mains des satellites; je mélance sur l'ennemi; je lui donne, dans l'estomac, un violent coup de tête, qui le jette à la renverse, à dix pas de moi. Il tombe en vomissant un sang noir; mais j'ai le malheur de glisser, & de tomber moi-même. Des malheureux s'emparent encore de moi, malgré tous mes efforts. On releve le Colonel, on le soutient par-dessous les bras. « Amis, dit-il, d'une voix foible, » achevons promptement, ou il nous » échappera. Vîte, que six braves le fu-» sillent. » Six hommes se présentent pour me casser la tête, jurant qu'ils sont mes meilleurs amis. On les accepte. On me bande les yeux; il n'y a plus moyen de résister. Je crois entendre qu'on me dit tout bas; « Faites semblant de mourir, » vous avez des amis. » Je n'ose me fier à cet avis, trahi, comme je viens de l'être dans le moment; mais que faire? On me force de tomber à genoux. J'ai le désespoir de sentir que mon ennemi, qui est peut-

être mourant, va jouir du plaisir de me voir mourir avant lui, & d'ordonner ma mort. Je suis accablé de fatigue, & ne puis plus résister. On me tient subjugué à genoux, garrotté, les yeux bandés. Une voix douce se fait entendre dans le lointain. Je crois reconnoître celle d'Adélaïde. « Arrête, s'écrie-t-elle. « Je tressaille. Jamais je n'ai eu aussi peu d'envie de mourir. Je me trouble. J'entends l'odieux Colonel donner les ordres *en joue*, *feu!* Les fusils partent. Je tombe; l'Univers disparoît; me voilà mort. Comment ressusciter?

Fin de la premiere Partie.

LETTRE*

Du Comte Spinacuta, à Figaro, Traduite de l'Italien.

Madrid 7 Novembre 1781.

MONSIEUR FIGARO, vous êtes un coquin; mais vous ne l'êtes pas assez pour moi, ou plutôt, vous l'êtes trop; car vous êtes plus cher que tous les autres, dont je fais journellement usage. Vous vous don-

---

* *Note de l'Editeur.* Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs, en leur donnant ici la traduction de quelques Lettres relatives au sort du Chevalier de Rosamene, que le hasard a fait tomber dans nos mains.

nez les airs d'avoir une conſcience, & vous la mettez à trop haut prix : vous avez des ſcrupules, & il faut les payer. Vous êtes tout fier d'ailleurs, de ce qu'un Auteur connu vous a mis, en France, ſur le Théâtre, dans une Comédie nommée *le Barbier de Séville*, où il vous donne beaucoup plus d'eſprit, que vous n'en avez réellement. Il en prépare, dit-on, même une autre, où il compte vous faire reparoître ſur la ſcene. Je lui ſouhaite tout le ſuccès poſſible ; mais je ſuis fort mécontent de vous. Me voilà délivré du déteſtable Cataudin ; encore, je ne ſais trop s'il eſt bien mort. Je l'ai vu fuſiller de mes yeux ; mais j'avois, dans ce moment, un nuage ſur la vue. Le ſcélérat m'avoit donné, dans la poitrine, un coup de tête, dont je me ſentirai long-temps, & qui finira, peut-être, par me conduire au tombeau. Voyez le beau gain que j'ai fait là. Il m'en a coûté plus de quarante mille francs pour perdre ce malheureux ; pour mettre des eſpions à ſes trouſſes ; & vous, ſur-tout, vous m'avez pris, ſelon la façon de parler vulgaire, pour votre vache-à-lait. Vous avez abuſé du rôle d'Argus, que je vous impoſois, pour me faire payer vos voyages, vos plaiſirs, & toutes vos fantaiſies ; & vous avez décoré vos caprices du beau nom de ſcru-

pules, qu'il a fallu endormir à force d'or. Quoi qu'il en soit, me voilà pourtant venu à bout de mon entreprise; mais, encore un coup, je n'en suis pas très-sûr. On ne sait ce qu'est devenu le corps de ma victime. Me l'a-t-on soustraite morte, ou vivante? Le sot peuple croit que l'illustre Cataudin a été enlevé au Ciel. On renouvelle, à son occasion, une scene pareille à celle que joua autrefois le peuple de Toulouse, en honorant, à grand bruit, comme un martyr, un malheureux, qui s'étoit donné la mort. Aujourd'hui, la foule imbécille canonise, à Madrid, le misérable à qui j'ai fait casser la tête. Mais, si des scélérats l'avoient dérobé à ma vengeance! Après tant de peines & de dépenses, s'il falloit recommencer! J'en frémis. Je ne voudrois pas de vous pour agent, vous êtes trop cher. D'ailleurs, vous êtes, à présent, tout entier à votre patron, le Comte Almaviva, ce qui feroit que vous voudriez vous mettre à plus haut prix. Mandez moi, au juste, le résultat de la consultation que je vous ai chargé de faire à Paris, touchant ma santé, qui est dans l'état le plus détestable. Bourreau que vous êtes! vous vous mêlez un peu de Médecine, vous serez à même de jargonner avec les assassins vos confreres, & de leur présenter,

ter, avec toutes ſes circonſtances, l'état de délâbrement où je ſuis. Tâchez de faire parvenir, à la Princeſſe Gémelli, la lettre ci-jointe. Je la crois en Eſpagne, avec une jeune fille, qui étoit la maîtreſſe de l'infâme déſerteur. Il faut que j'en faſſe la mienne. Il eſt bien juſte que je ſois l'héritier de ce malheureux, pour tant d'argent qu'il me coûte. Je dois faire mon paſſe-temps de ſa griſette, & la Princeſſe aura l'honneur d'être mon épouſe. Allez les voir toutes les deux, & m'applanir les voies.... O ſi l'odieux Cataudin m'étoit échappé!.. Adieu; je vous hais preſque autant que lui, &c.

Lettre du Comte Spinacuta à la Princeſſe Gémelli, (incluſe dans la précédente, traduite de l'Italien). *

O la premiere de toutes les femmes! comment avoir le front de vous écrire? moi, ſur-tout, qui eus toujours le malheur de vous être odieux? Et dans quelle circonſtance encore? Ah! mon cœur ſe fend. Pourquoi ne l'ai-je pas connu plutôt, ce rival adorable? J'ai, du moins, eu la douceur de voir qu'il eſt mort mon ami. Il fait tous les efforts que j'ai faits pour le

* *Note de l'Editeur.* L'Ecriture de cette Lettre eſt d'une main tremblante, comme ſi le ſcélérat, en la traçant, eût été, lui-même, effrayé de ſon impoſture.

sauver. Il me rend justice du haut des Cieux. C'est lui qui m'a ordonné, en mourant, d'aller voir sa chere Princesse. « Allez » la trouver, m'a-t-il dit, mon tendre » ami ; allez lui prouver votre innocence, » relativement à mon malheur : allez la » consoler, en pleurant avec elle, en me » remplaçant auprès d'elle. Dites-lui que » mon plus ardent souhait est de vous » voir unis ensemble ; que je le lui recom» mande en mourant. » Je ne puis vous en dire davantage, ma Princesse. Permettez-moi d'aller à vos pieds, vous consoler, vous attendrir, obtenir mon pardon & votre main, ou bien mourir de regret, &c.

Réponse de Figaro, au Comte Spinacuta, Traduite de l'Espagnol.

Madrid, 25 Décembre 1781.

MONSIEUR LE COMTE,

Vous êtes mécontent de moi, j'en suis mécontent moi-même. J'ai joué, pour votre service, le rôle d'espion. Ce rôle est humiliant, & je rougis qu'on puisse me reprocher de l'avoir rempli. Je ne croyois pas être si coupable que je le suis en effet. L'impérieuse loi du besoin m'a d'abord déterminé. J'étois brouillé avec le Comte Almaviva, qui s'étoit détaché de moi,

parceqü'il cherchoit à s'attacher, plus que je ne voulois, à la gentille Suzette, mon Amante, qui doit bientôt être ma femme. Il ne se soucioit pas d'avoir, auprès de lui, son rival préféré. Je desirois qu'un autre Seigneur voulût bien remplir, à mon égard, la place du Comte. Je vous rencontrai, dans cette circonstance. Je souhaitois vous avoir pour bienfaiteur; mais vous me proposâtes d'être votre espion. Je fus justement piqué de la proposition; &, suivant un mauvais raisonnement, je voulus vous en punir par la bourse, & tirer, de vos vices, ce que j'aurois eu plus de plaisir à tenir de vos vertus. « Les méchants, me disois-je, » vivent aux dépens de la générosité des » bons; il faut que les bons vivent aussi, » en mettant à contribution les passions » des méchants. » J'eus la bassesse d'accepter la commission que vous me donnâtes; & je ne pus me dispenser de la remplir quelquefois. Je fus ignominieusement attaché sur les pas d'un infortuné que vous persécutiez. Je vous donnai quelquefois des lumieres sur les démarches & la situation du jeune Chevalier de Rosamene. Si ces détestables lumieres ont contribué à le conduire à la mort, je me reprocherai, toute ma vie, d'avoir trempé dans cet odieux complot; d'autant plus que, de-

puis l'exercice de cet indigne espionnage ; j'ai appris que c'étoit un fort aimable jeune homme, qui méritoit un meilleur sort. N'eût-il que sa figure !... Il plaît tant aux Dames !... Je le croyois, dans ce temps-là, un malheureux, digne de la corde, comme vous me l'aviez dit; j'en avois moins de scrupule à procéder contre lui ; mais ce que j'ai appris, depuis, l'a beaucoup élevé, &, par conséquent, m'a beaucoup abaissé à mes yeux ; de sorte que mes regrets seront éternels.

Vous avez des soupçons qu'il n'est pas mort. Puissent-ils se vérifier ! Si j'étois aussi riche que vous, je donnerois bien autant pour le sauver, que vous pour le perdre. Je ferai, à ce sujet, toutes les recherches qui dépendront de moi, afin de contenter mon cœur ; & ces recherches, je ne vous les ferai point payer. J'ai trop cruellement plaisanté & joué, pour ainsi dire, avec cette affaire. J'ai voulu, par gentillesse, rançonner votre haine. J'ai voulu que vous payassiez mes plaisirs & toutes mes fantaisies. J'ai en effet entretenu, à vos dépens, une fort jolie maîtresse, que j'avois à Madrid ; & que je fréquentois, selon ce que je vous disois, sous prétexte qu'elle pouvoit m'éclairer beaucoup sur le sort du Chevalier, & nous procurer les moyens

de nous défaire promptement de lui, en follicitant, pour le perdre, un ordre de la Cour. Il n'en étoit rien. Quand nous nous trouvions ensemble, nous ne songions qu'à nous divertir. Nous ne pensions point au pauvre Chevalier : nous pouvions, tout au plus, rire ensemble de la dupe ; qui payoit nos plaisirs ; car, avec toute votre finesse, Monsieur le Comte, vous n'avez que des armes offensives, & point de défensives. Vous savez en imposer à qui vous voulez ; mais vous vous abandonnez au plus mince escroc à qui il vient en tête de vous tromper. Sans doute vous croyez que cela ne peut entrer dans l'idée de personne. J'ai connu, sauf votre respect, plusieurs frippons de ce genre. Il est vrai que, si ma maîtresse avoit voulu, elle eût pu vraiment nuire au Chevalier ; car elle a beaucoup de connoissances puissantes, auxquelles elle me préféroit ; & les gens, comme vous savez, sont toujours fort aisément disposés à faire le mal, pour obliger ceux qui les en sollicitent.

J'avois envie de faire un tour à Paris, pour voir cette capitale des Arts, & la piece qu'on avoit faite sur moi. Il a fallu que vous payassiez mon voyage, & tous les plaisirs que je me proposois de m'y procurer. J'ai supposé que votre persécuté

s'y étoit réfugié. Vous n'avez pas manqué de me faire partir, le jour même, sur ses prétendues traces. J'avoue que je vous ai un peu coûté dans la capitale de la France; mais il y a tant de plaisirs à goûter dans ce pays ! & , d'ailleurs, j'ai bien employé mon temps & votre argent. J'ai vu jouer *le Barbier de Séville*, qui m'a doublement amusé. L'Auteur m'y donne, en effet, de l'esprit; mais où a-t-il pêché qu'un homme, qui a tous les talens dont il me gratifie, peut jouer le rôle d'un misérable Barbier ? Il est vrai qu'il met la scene en Espagne ; & que nous avons de pauvres Lettrés qui portent le nom de Secrétaire-valet, (*Segretario criado*). Quoi qu'il en soit, la piece a beaucoup de succès; mais l'Auteur a fait une suite qui en aura, sûrement, bien davantage: elle est intitulée, *la Folle Journée*, ou, *le Mariage de Figaro*. On réussit ordinairement, quand on donne des folies à ce bon peuple de Paris. Il se trouve, surtout, dans la piece, des hardiesses que l'Auteur sera fort applaudi d'avoir osé mettre sur la scene, & d'avoir eu le secret de faire passer; car tout autre n'auroit pas eu assez d'assurance ni d'intrigue, pour cela. Il s'y trouve aussi des beautés réelles. Le pere de Cataudin, dont j'ai lu les Mémoires, qu'il veut donner à l'impression,

sera charmé de voir de l'analogie entre cette piece piquante & son Ouvrage. J'y ai une marque gravée sur le bras, comme il en avoit une lui-même. Il y a, dans la Comédie, un petit page nommé Chérubin, qui est aimé de toutes les femmes, & qui intéressera beaucoup: il fait le même personnage que le jeune Grégoire Merveil jouoit de si bon cœur, auprès de toutes les Beautés qu'il rencontroit. On fera remplir ce rôle par une femme déguisée en homme, ce qui le rendra encore plus agréable. Il est flatteur de se trouver l'ombre d'une conformité fortuite, avec un Auteur qui a autant d'esprit que celui-ci. J'espere donc que cette Comédie aura le plus grand succès, si elle peut être jouée. Je ne serois pas même surpris que ce succès engageât l'Auteur à me produire une troisieme fois sur la scene, sous le titre de *Figaro à la Cour*. On a vu, ci-devant, Esope ainsi présenté dans toutes les situations. Dernierement, Janot a eu presque le même honneur; mais il n'a paru que sur les théâtres subalternes, au lieu que moi, je brillerai sur tous les théâtres. D'abord, je serai admiré sur la scene Françoise; ensuite, les spectacles forains, qu'on nomme les tretaux des Parodistes, s'honoreront de me présenter aussi aux regards du Public; &, sans doute, ils le feront

aussi avec succès ; car enfin, les gens d'esprit commencent à travailler pour eux ; comme pour leurs supérieurs. Alors mon nom deviendra, probablement, à la mode chez ce peuple charmant. Les femmes porteront des chapeaux *à la Figaro ;* & seront, en quelque sorte, coëffées de moi. Je ne fais cette prophétie que parce que je connois la piece. L'Auteur a daigné me la lire. Je l'ai reconnu pour l'avoir vu en Espagne, il y a quelques années. Il y fit un voyage dont j'ai lu, avec plaisir, la relation, dans ses bruyans Mémoires, qui eurent tant de vogue, & commencerent sa réputation si éclatante. Il m'a fait jaser pour me copier d'après nature, & pour allumer le flambeau de son génie à l'humble lampe de mon esprit.

J'ai consulté, touchant la maladie que vous avez gagnée avec cette fille que vous courtisiez, parce que vous espériez que, par son crédit, vous pourriez perdre votre persécuté. J'ai raconté tous les accidents qui vous sont survenus pendant le traitement ; les coups d'épées, & d'autres moins honorables, que vous avez reçus, & qui ont formé des dépôts de sang ; &, surtout, le coup de tête, qui a fait que l'humeur s'est amassée sur la poitrine. On m'assure unanimement que votre maladie

est incurable. Selon les Docteurs, vous devez traîner, quelques années, votre *carcasse* ambulante; (ils se servent même d'un mot qui vous répugneroit davantage;) & vous finirez par tomber en putréfaction. Il faut donc que vous ayez soin de vous ambrer copieusement. J'ai eu l'adresse de lire la lettre que vous écrivez à la Princesse Gémelli. Vous lui ferez un rare présent, en la gratifiant de votre personne.

J'ai vu plusieurs Médecins à votre sujet. Il y en a un qui commence à se faire connoître à Paris : il est Allemand, &, selon les frondeurs, il mériteroit d'être né Gascon. Il se vante de guérir par le simple attouchement. On le voit, chez le beau sexe, promener ses mains fortunées, bien récompensées de la guérison qu'elles sont censées procurer. Je ne puis encore vous décrire toutes ces belles cures en détail, ni vous présenter ses malades autour de son tonneau magique. Notre homme n'est encore qu'à son aurore. Il est question d'une vertu magnétique renfermée en lui. Ses attouchements causent, dit-on, des tranchées que suivent, sans doute, des évacuations qui guérissent des obstructions. Il est certain qu'il a un agent secret; & je ne nie pas tout le bien qu'il peut faire; mais, selon les railleurs, son grand ma-

gnétisme consiste, sur-tout, à savoir attirer l'argent du public. Il pourra en gagner beaucoup; il est fait pour prendre dans ce pays-ci, où l'on réussit toujours, quand on parle à l'imagination; & l'on doit partout amasser des trésors, quand on peut persuader aux gens, d'abord, qu'ils sont malades, ensuite, qu'on les guérit.

J'entrevois les commencements d'une découverte singuliere, qui va faire époque. Les hommes, qui se voient maîtres de la terre & de la mer, veulent aussi régner dans l'air & s'y élever. Il y a quelqu'un qui s'étudie à construire un vaisseau volant. Il ne réussira probablement pas; mais il fera peut être songer à des expédients plus heureux. J'entends parler sourdement de remplir, de fumée ou d'air inflammable, des ballons ou enveloppes de toile ou de taffetas gommé. Ce fluide étant plus léger que l'air atmosphérique, doit s'élever & emporter, avec lui, le ballon. Je connois quelqu'un qui a imaginé qu'un globe absolument vuide pourroît être encore plus léger, que sa parfaite rondeur lui procurant l'avantage de résister de tous côtés, l'empêcheroit d'être écrasé, quand il seroit vuide, par la pression de l'air extérieur. Avec un piston, à mesure qu'on pomperoit l'air, on verroit la machine s'élever;

à mesure qu'on le rendroit, on la verroit descendre. On n'a que des calculs contre cette expérience. L'homme qui l'a imaginée n'aura pas le crédit de la faire annoncer dans les Journaux; * d'ailleurs, elle est trop simple pour qu'on s'empresse de la tenter. Voilà encore une idée du même Auteur. Qui sait si l'air simplement raréfié par la chaleur, ne pourroit pas suffire pour enlever un ballon; & si une simple lampe, attachée à ce ballon, ne pourroit pas entretenir la raréfaction de l'air? Quoi qu'il en soit, je vois qu'on va lancer, dans l'air, des globes d'abord seuls; ensuite avec des animaux, qu'on y attachera; enfin des hommes oseront y monter. D'abord ils se feront retenir avec des cordes; mais bientôt ils s'engageront dans les airs à ballon

---

* *Note de l'Editeur.* C'est l'Editeur même de cet Ouvrage qui a imaginé, sur les ballons, les idées mentionnées dans la lettre de Figaro. Il n'a pu les faire insérer dans le Journal de Paris; il les a communiquées à M. le Marquis de Condorcet, & c'est ce Savant qui lui a répondu que les calculs, jusqu'ici, étoient contraires à l'idée de se servir des ballons vuides; quoique cela ne fût peut-être pas moralement impossible. On verra des détails, sur cet objet, dans *l'Histoire de la République des Lettres & des Arts en France.* L'Auteur doit refondre cette Histoire, & la donner, non-plus par cahiers, mais par volumes. Il ne se fait pas un grand scrupule de retarder la publication de cet Ouvrage, parce que les objets qu'il y traite paroîtront plus piquans & plus neufs, quand le Public aura eu le temps de les perdre de vue.

perdu. La foule sera enthousiasmée d'une si brillante expérience, & cependant ces globes aérostatiques ne feront, d'abord, que de magnifiques joujoux, que des cerfs-volants à l'usage des hommes. On fera, sur cette découverte, les plus vastes projets. On verra, en imagination, des flottes aériennes rendre la Nation Reine de l'air, comme les Anglois se sont vantés d'être les Rois de la mer. Mais, pour tirer parti de ce beau secret, il faut trouver la direction, qui est beaucoup plus difficile que l'ascension, quoiqu'elle ne soit pas, sans doute, impossible. Je le répete enfin, cette belle découverte fera justement époque. Vous sentez que tout se fera, pendant quelques temps, *à la globe*; & que la tête des femmes sera enlevée dans l'air, comme l'imagination des hommes.

On célébroit, quand j'étois à Paris, des réjouissances pour la naissance du Dauphin. Voilà un sujet digne de faire sensation. La France va avoir les yeux fixés sur le berceau du jeune Prince; les moindres choses qui le concerneront feront effet. Par exemple, on berce déjà l'Enfant Royal avec une chanson composée sur le fameux Marlborough qui, après avoir étudié chez les François l'art de la guerre, apprit trop à les vaincre. Ce joli peuple,

ſelon ſon uſage, répondit à ſes victoires par des chanſons. Je ne ſerois pas ſurpris que celle dont on berce le Prince nouveau-né, ne reſſuſcitât Marlborough, & ne fît donner ſon nom à toutes les modes du moment. La paix, qui va ſe faire, doit priver le public d'un grand ſujet de converſation; il faut fournir de la pâture aux caquets des déſœuvrés. Le fameux Marlborough, & ſa chanſon, pourront donc être, d'abord, ſur les rangs; mais bientôt on s'occupera d'objets plus relevés. En premier lieu, les globes volants auront l'honneur de fournir aux entretiens & aux modes; enſuite, les Médecins aux attouchements feront parler d'eux; enfin l'heureux Figaro partagera, avec les uns & les autres, l'attention publique.

Permettez-moi de ne pas pouſſer plus loin mes prophéties, & de vous dire quelque choſe qui doit vous faire plus d'impreſſion. J'ai vu le Marquis d'Erbeuil, pere du jeune Chevalier que vous avez fait périr; il eſt de retour à Paris, de ſes longs voyages. Il eſt, ainſi que ſon fils, un des plus beaux hommes que j'aie vus; mais il paroît auſſi l'un des plus braves. Je vous le dis à l'oreille, Monſieur le Comte, il eſt furieux contre vous; & vous avouerez que ce n'eſt pas ſans ſujet. Tous ceux qui

vous connoiſſent vous ont accuſé, auprès de lui, d'être l'auteur des malheurs de ſon fils, qu'on ſoutient, pourtant, n'être pas mort. Il veut vous pourſuivre juſqu'aux enfers. Il pourra bien vous rendre le ſervice d'abréger les années de langueur, pendant leſquelles vous devez traîner péniblement votre inſupportable individu. Heureuſement, il ne m'a pas ſoupçonné du rôle indigne que j'ai un peu joué contre ſon fils; car, ſans doute, Figaro ne pourroit plus, à préſent, avoir l'honneur de vous écrire.

A mon retour à Madrid, j'ai très-facilement découvert le logement de la Princeſſe Gémelli : je m'y ſuis rendu. L'exécution du jeune Chevalier étoit récente. J'ai trouvé la Princeſſe dans ſon lit. Toute ſa maiſon portoit les marques de la plus profonde douleur. Le portrait du Chevalier de Roſamene, ſuſpendu devant cette Dame, repréſentoit ce brave jeune homme décoré des honneurs de l'apothéoſe. J'étois honteux de venir de votre part; je ne l'ai avoué qu'en tremblant. J'ai vu, ſoudain, les domeſtiques fondre ſur moi, pour me jeter par la fenêtre. Une Demoiſelle d'une figure angélique, Amante du Chevalier, les a contenus; mais l'horreur d'entendre

prononcer votre nom a causé à la Princesse une crise, qui pourra bien lui être utile, en la soulageant des humeurs qui la tourmentoient. J'ai présenté humblement votre lettre : on m'a indiqué, d'un coup d'œil, de la jetter au feu. Je lui réserve une fin plus secrete. La Demoiselle nommée Adélaïde étoit, aussi, malade de chagrin. Ces deux personnes paroissent adorer la mémoire du Chevalier : je ne sais pas cependant si elles ne le croient pas vivant ; car, avec tant d'amour qu'elles paroissent en avoir, elles devroient être aux portes de la mort, à force de douleur. J'ai vu des Grenadiers venir leur parler ;... mais je ne veux pas pousser plus loin mes confidences, de peur de vous donner des lumieres, qui seroient funestes au Chevalier, s'il respiroit encore.

En attendant qu'il se découvre, j'ai assisté à ses funérailles, ou plutôt à sa canonisation, faite à grand bruit, par le peuple. Oh ! quelle fête ! Quel enthousiasme ! J'ai acheté l'image du Saint de nouvelle date ; & je l'ai révérée aussi dévotement que le reste du peuple. O ! si l'on avoit su que j'avois été l'un des ministres de la persécution ! Je sais comme vous avez été traité par la foule ; je sais qu'on

vous a traîné dans les boues. Comment avez-vous pu échapper à une populace furieuſe ?

Je me hâte de finir. Monſieur le Comte, vous êtes malade, je me porte bien. J'ai gagné, à votre ſervice, quelqu'argent, qui ma procuré l'avantage d'obtenir mon Amante. Vous n'obtiendrez sûrement pas la vôtre. Vous n'aurez ni la Princeſſe Gémelli pour votre épouſe, ni la belle Adélaïde pour votre maîtreſſe. Je ſuis rentré avec le Comte Almaviva, qui ne me laiſſera manquer de rien ; &, ſi vous avez beſoin de moi, je ne ſuis pas votre, &c.

FIGARO.

Réplique du Comte Spinacuta, à Figaro, traduite de l'Italien.

SCÉLÉRAT, tu me braves. Voilà la récompenſe de mes bienfaits. Si je n'étois pas très-preſſé de partir, je te paierois de ta noire gentilleſſe. Je ſuis nommé Gouverneur d'une des plus riches poſſeſſions de l'Eſpagne, dans le Nouveau-Monde. Le Roi m'honore de ſa confiance, tandis qu'un Figaro oſe me traiter comme il mérite de l'être lui-même. Je ne te nomme pas le lieu où je vais être le dépoſitaire du

Sceptre des Rois. Vagabond que tu es, tu pourras y tomber entre mes mains. Alors, ſois sûr que je ferai voir à tout l'Univers combien je ſuis juſte, en te faiſant pendre ſans miſéricorde.

C'eſt le ſort qui t'attend & qui doit s'accomplir,
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

Fin du Tome premier.

LISTE DES OUVRAGES

DE M. LE SUIRE.

Les Sauvages de l'Europe, Edition épuisée.

Epître à M. de Voltaire, Edition épuisée.

La Vestale Clodia, à Titus, Edition épuisée.

Isaac & Rébecca, ou *les Noces Patriarchales*. Poëme en prose en cinq Chants ; Nouvelle Edition.

Eloge du Maréchal de Catinat, dédié à lui-même.

Lettre de M. Camille Trillo, sur la Musique Dramatique.

Les Amans François à Londres, ou *les Délices de l'Angleterre.*

Aux Mânes de J. Jacques Rousseau.

Le Nouveau Monde, Poëme en deux vol.

On prépare une nouvelle Edition de ce Poëme, où il est entierement refondu & corrigé, en deux volumes, qui formeront les troisieme

SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,

CONTENANT LES MÉMOIRES DE CATAUDIN, CHEVALIER DE ROSAMENE,

FILS DE

GRÉGOIRE MERVEIL.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND,

Faisant le sixième de l'ouvrage.



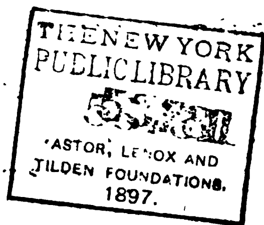
A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez L'AUTEUR, Hôtel d'Espagne, rue Dauphine.

Et chez
QUILLAU l'aîné, rue Christine,
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
BELIN, même rue,
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
Veuve PRAULT, même quai, N°. 46.

M. DCC. LXXXIX.





SECONDE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Eveillé par un bruit de fers, de marteaux, j'ouvre les yeux; où suis-je? A travers une fumée épaisse j'apperçois, au milieu des flammes, des hommes, des Cyclopes, ou, si l'on veut, des Diables. J'avois lieu de me croire en effet dans les enfers. Peu-à-peu je distingue des forges, des enclumes, des fourneaux. Parmi les travailleurs, les uns forgent le fer rouge; les autres versent, dans des lingotieres, le métal ardent & fondu; d'autres enfin, jettent les barres ou lingots rouges, dans l'eau, qui bouillonne & qui crie. Des

malheureux chargés de fers, impitoyablement fouettés par leurs conducteurs, arrivent, traînant des charrettes de fer pleines de charbon embrasé, qu'on jette dans les forges & les fournaises. Le bruit des marteaux, des flammes, de l'eau bouillonnante, les chants grossiers & les jurements des travailleurs, les hurlements de ceux qu'on fouette, ou qui se brûlent, à chaque instant, au milieu de tant de feux, tous ces bruits éclatants, redoublés par les échos de la voûte infernale, font une harmonie diabolique.

« Suis-je dans les enfers? me dis-je à » moi-même, » & à ma place, comme je viens de le dire, qui ne croiroit pas y être véritablement? J'ai été fusillé, je dois me croire mort. Je porte ma main à ma tête; je ne la sens pas douloureuse; mais je retire mes doigts teints de sang, & je m'apperçois que j'en ai le visage couvert; ce qui doit contribuer à me faire croire que j'ai réellement la tête cassée.

Je ne suis pas né crédule; mais j'avois beau chercher à expliquer naturellement tout ce que je voyois, cela ne m'étoit pas possible. Fusillé dans une campagne, comment me trouvois-je ensanglanté, mais respirant, mais remuant, mais ayant le sentiment de la vie, dans un souterrein,

au milieu des feux? Si j'étois dans les Enfers, comment mon corps m'y avoit-il suivi? N'étoit-ce qu'une ombre? Mais je sentois que cette ombre étoit palpable.

Il n'étoit pas possible de me croire mort, ni hors du séjour des vivants; je n'étois pas assez superstitieux pour cela: mais où étois-je donc? Comment me trouvois-je couvert de sang, & cependant sain & sauf? sans aucune douleur, après avoir eu la tête cassée? Si l'endroit où je me trouvois étoit une mine de fer, ou tout ce qu'on voudra, il ne pouvoit être loin du lieu de mon exécution; cependant les hommes que je voyois ne parloient point Espagnol; ils murmuroient un jargon inintelligible, & qui devoit me faire croire que j'étois bien loin de l'Espagne, ce qui n'étoit pas possible.

J'étois couché dans un coin obscur, d'où j'observois tout, sans que personne parût songer à moi. Je me levai, &, m'adressant aux Cyclopes: « Messieurs, leur dis-» je en Espagnol, où suis je? dites-moi, » suis-je sur terre, ou dans les Enfers; » vivant ou mort? Etes-vous des hommes » ou des diables? » Je multiplois ainsi mes questions, parce qu'ils me donnoient le temps de parler, en ne me répondant pas. Ils m'examinoient, sans cesser de

battre le fer, ou de souffler à la forge. Enfin, comme s'ils s'étoient donné le mot, ils partirent tous ensemble, d'un grand éclat de rire.

On peut conjecturer que ma figure étoit risible. On doit se rappeller que j'étois habillé en femme, dont la parure, après tant d'accidents, devoit être fort chiffonnée. D'ailleurs le sang, dont j'étois barbouillé, ne devoit pas me donner un air fort ragoûtant.

» Oh! oh! dirent quelques-uns de ces » Cyclopes, elle est drôle; mais il faut » la débarbouiller. » Je conjecture, au moins, que tel fut leur propos, par l'effet qui suivit; car l'un d'eux me jetta proprement un sceau d'eau au visage. Je m'enfuis en hurlant & en m'essuyant. Je fus poursuivi quelque temps par leurs éclats de rire, qui n'empêcherent pas que la chaleur étouffante, qui régnoit dans ce lieu, ne me séchât promptement. Je m'apperçus, quand je fus essuyé, que le sang, dont je m'étois trouvé souillé, disparoissoit & ne revenoit pas. Je n'étois donc pas blessé; j'en eus la certitude consolante. Je m'avançai, avec plus de curiosité que d'effroi, dans un grand chemin creusé au sein d'une roche ou d'une mine, par où passoient les voitures chargées de charbon embrasé. En

avançant, je vis que la roche même étoit en feu, ou plutôt, qu'elle n'étoit elle-même que du charbon brûlant. « Voilà » une terre de feu, me disois-je; c'est » ainsi que Milton peint les Enfers. » Les travailleurs creusoient dans cette matiere embrasée, qu'ils excavoient pour en remplir leurs tombereaux. Pendant ce travail, on leur versoit continuellement de l'eau sur le corps avec des pompes; autrement ils auroient été brûlés & calcinés par l'élément dévorant qu'ils osoient braver. J'apperçus des femmes, dans ce brûlant séjour. Je reconnus que j'étois chez un peuple qui vivoit dans le feu; & que, pour cette raison, je pouvois nommer, à juste titre, Salamandre. Tout ce que je voyois me confondoit. J'avois beau me creuser la cervelle, pour expliquer naturellement ma situation, & celle des objets qui m'environnoient, cela m'étoit impossible. Cependant je ne pouvois me résoudre à croire au merveilleux, au surnaturel; & j'attendois, du temps, qu'il m'expliquât, lui-même, tant de mysteres.

Je rôdai de tous côtés, m'avançant par-tout, autant qu'il m'étoit possible de supporter la chaleur, examinant tous les objets avec beaucoup d'attention. Quelque chose que je vis briller par terre, à l'entrée

d'une allée sombre, fit que je m'engageai dans cette allée. Je ramassai l'effet brillant; c'étoit un fort beau diamant. Bientôt j'apperçus, dans le lointain, une figure de femme, qui portoit deux flambeaux. Je marchai, à grands pas, vers elle; & la voyant de près, je reconnus, dans elle, une très-jolie fille, habillée, à-peu-près, comme on représente les Furies à l'Opéra. Une robe couleur de feu, des cheveux d'un noir de geai, deux torches dans les mains, un teint haut en couleur, des yeux étincelans, quoique doux, des traits piquants en faisoient la plus jolie Euménide qu'on pût imaginer. Elle paroissoit chercher quelque chose; je me doutai que c'étoit la bague que j'avois trouvée. « Que » cherchez-vous, ma belle? lui dis-je » en Castillan. » — « Hélas, Madame, » me répondit-elle, dans la même langue, » la bague de ma mere a été perdue par » ma négligence; &, si je ne la retrouve » pas, c'est fait de moi, ma mere m'étranglera. » — « Ma chere enfant, » repris-je, que me donnerez-vous, si je » vous la remets? » — « Hélas! Madame, » répondit-elle, tout ce qui est en mon » pouvoir. » — « Je me contenterai d'un » baiser, lui dis je;... » & en effet, j'en cueillis, sur ses levres, un des mieux

conditionnés; car elle étoit fort appétissante, & sa bouche appelloit le baiser. Elle me fit une profonde révérence, & toute confuse, elle me remercia de l'honneur que je lui faisois. « Ne vous y trompez pas, lui repartis-je, ma belle enfant; » c'est moi qui vous dois des remercîments, parce qu'en dépit de mes habits, » je me crois obligé de vous avouer que » je suis un homme. » A cet aveu, la jeune personne parut me regarder avec beaucoup plus d'intérêt que ci-devant. Je la vis sourire, & son teint vermeil redoubla sa rougeur.

Je lui remis sa bague. » Ah! Monsieur » me dit-elle, vous me rendez un grand » service, car j'aurois été bien battue. » — « Ce seroit un meurtre, lui répondis-» je, de battre une si belle personne: » mais faites-moi la grace de m'apprendre » où je suis. » — « Monsieur, reprit-elle, » vous êtes chez les Guebres. » Nouvelle difficulté! Ce peuple ignicole existe dans l'Asie; & pouvois-je être dans cette partie du monde? — « Mais, repris-je, » quel est positivement cet endroit? » — « C'est, me répondit-elle, une mine de » fer, voisine d'une autre de charbon de » terre, qui a pris feu, depuis quelques » années, & qui nous sert pour nos forges

» & pour nos fournaises. » Je me rappelai que nous avions pareillement, en France, des mines de charbon de terre, & qu'il y en a une qui brûle aussi, depuis plusieurs années; de sorte que cet incendie souterrein s'étend continuellement sous les pieds des tranquilles habitants; & qui sait ce qu'il en pourra résulter par la suite? « Sommes-» nous, repris-je, bien loin de Madrid? » — « à deux lieues, me répondit la belle. » Jusqu'ici tout me paroissoit naturel. Les objets se débrouilloient & s'éclaircissoient. Je me trouvois à deux lieues de Madrid; on m'avoit transporté, pendant un long évanouissement, dans ce souterrein, chez un peuple qui vivoit dans le feu, & qui étoit ignicole; mais comment me trouvois-je là vivant, après avoir été fusillé? La jeune personne ne put me l'apprendre. « Et comment vous appellez-vous, » lui dis-je, mon aimable enfant? » — « Je m'appelle Scintilla, me répondit-» elle. » *Scintilla* veut dire étincelle, & je trouvai que ce nom lui convenoit à merveilles. « J'ignore, lui dis-je, comment je » suis venu dans ce pays-ci; j'y tombe » des nues; je ne sais où m'y refugier. » — « Venez chez nous, me dit Scintilla, » avec le plus tendre intérêt; ma mere vous » y recevra bien, sur-tout quand elle

» saura que c'est vous qui avez retrouvé
» sa bague. Venez, nous sommes un peu-
» ple hospitalier; nous amener un hôte,
» c'est nous obliger. »

Je suivis, très-volontiers, une si agréable *étincelle*. Nous marchâmes, plusieurs minutes, dans une longue allée, creusée au sein du minérai. Je voyois des portes de chaque côté, & ce noir corridor ressembloit aux catacombes de Rome & de Naples. Enfin nous entrâmes dans un des logements soûterreins. Tout ce que je voyois me rapelloit le pays des Gnômes, où mon pere a vécu, & dont il a fait la description dans ses Mémoires. Je trouvai un homme haut en couleur; mais vénérable par ses cheveux blancs. Une femme, d'une quarantaine d'années, paroissoit un peu moins doucé que lui; mais cependant honnête. « Maman, dit Scintilla, voilà
» votre bague; c'est Monsieur qui l'a
» trouvée, & qui a eu la bonté de me la
» rendre. » — « Qu'appelles-tu Mon-
» sieur? dit la mere. » — « Oui, ré-
» pondit la jeune fille, c'est un Monsieur
» déguisé. » Alors la mere sourit. » Mon
» jeune ami, me dit-elle, nous vous avons
» bien de l'obligation; comment pou-
» vons-nous reconnoître ce service? » —
» Monsieur, dit le pere, va nous l'ap-

» prendre, en nous faisant l'honneur de » dîner avec nous. Voilà la table mise : » asseyez-vous, sans façon, avec nous, » mon bon ami, & nous allons causer en » mangeant. » A ces mots, il m'embrassa & me fit asseoir. « Scintilla, dit le brave » homme, viens t'asseoir à côté de ton hôte, » & aie bien soin de lui, mon enfant. »

Les manieres douces & engageantes de ces bonnes gens me gagnerent. Ils avoient, au coin de leur appartement, un petit Autel, sur lequel brûloit une flamme bleuâtre d'esprit de-vin; au-dessus, brilloit l'image du Soleil. Mes hôtes se tournerent du côté de l'Autel, pour offrir à leur Dieu, ce qu'ils alloient manger; & ils jetterent, dans la flamme, une pincée de sel & une goutte de vin, comme une espece de libation.

Nous mangeâmes beaucoup de choses rafraîchissantes, & nous humectâmes abondamment notre palais. Je reconnus, dans cette façon de se nourrir, un régime utile à des gens qui vivoient au milieu du feu. Quand on eut passé ces premiers moments du repas, où l'homme, sérieusement occupé des moyens de soulager son besoin, y procede sans distraction, avec un silence religieux, je renouvellai les questions que j'avois faites à la jeune fille, touchant le

lieu où je me trouvois. » Vous êtes, me
» dit le pere, dans une mine de fer, qui,
» par un cas peut-être unique, se trouve
» jointe à une mine de charbon de terre.
» Nous sommes une caste d'anciens Gue-
» bres, ou Parsis, adorateurs du Soleil,
» & du feu son image. Nous vînmes en
» Espagne avec les Maures. Nous avons
» été obligés de nous cacher, dès que les
» Chrétiens ont su chasser les Musulmans,
» de leur pays. Les Espagnols nous ont
» très-long-temps brûlés; mais ils se sont
» enfin apperçus que nous ne redoutions
» pas un si redoutable supplice; que nous
» paroissions même joyeux de mourir dans
» le sein du Dieu que nous adorions.
» Alors, on nous a envié le petit plaisir
» d'être brûlés, & l'on nous a condamnés
» aux travaux des mines, dans celle que
» nous habitons. Peu à peu le Gouverne-
» ment s'est éclairé. Il a senti qu'il n'étoit
» pas fort utile aux hommes, ni fort
» agréable à Dieu, de tourmenter des
» infortunés, pour des opinions qu'on
» leur avoit inspirées dès leur plus tendre
» enfance; mais il n'a pas voulu encourir,
» non plus, le grave reproche de passer
» pour humain. Il nous a donc enfermés
» soigneusement, & il a si bien fait, que
» cette mine, quoique très-proche de

» Madrid, n'eſt pas connue du public.
» On a bâti, devant l'entrée, une forte-
» reſſe qu'il faut traverſer, pour pénétrer
» dans l'intérieur d'une caverne fort ca-
» chée, qui conduit chez nous. Ainſi nous
» vivons, au milieu de l'Eſpagne, tran-
» quilles ſur l'article de notre Religion.
» Nous adorons le Soleil, ſans le voir.
» Nous fourniſſons du fer, on nous donne
» des vivres en échange; & il y a grande
» apparence que les Guebres travaillants
» ſous la terre, ſont plus heureux que les
» Eſpagnols fainéans qui ſe rengorgent
» deſſus. Mais vous, mon cher ami, qui
» êtes vous, de votre côté? & comment
» vous trouvez-vous ici? » — « C'eſt ce
» que j'ignore, répondis-je; » & je déclarai
tout ce que je ſavois, & ce que je ne ſavois
pas, ſur ma ſituation. « Bon! dit le Guebre,
» je crois pouvoir vous donner des éclair-
» ciſſements ſur votre ſort. Il eſt viſible
» que des amis ſe ſont intéreſſés pour vous
» ſauver de la mort. On aura ſu gagner
» des Soldats. Dans la confuſion du ſou-
» levement qui a ſi heureuſement trou-
» blé votre exécution, il leur aura été
» facile de tirer ſimplement à poudre, &
» de vous lancer du ſang ſur le corps,
» pour faire accroire que vous étiez frappé
» des coups de fuſil. On vous diſoit de

» faire le mort ; &, puisque vous êtes
» tombé évanoui, vous l'avez fait à mer-
» veille ; ensuite on sera venu cacher votre
» prétendu cadavre, dans cet asyle secret,
» qui n'est connu que des Soldats. Ce que
» je dis n'est pas une simple conjecture ;
» j'ai vu en effet, aujourd'hui, des Gre-
» nadiers. » Je priai le Guebre de me
peindre leur uniforme : c'étoit justement
celui du régiment qui m'avoit fusillé. « Ils
» ont été se rafraîchir au cabaret du coin,
» continua le pere de Scintilla ; car un lieu
» si chaud que celui-ci cause de l'altéra-
» tion. Je leur ai entendu tenir divers
» propos, d'après lesquels j'ai cru recon-
» noître qu'ils avoient sauvé quelqu'un ;
» qu'ils l'avoient déposé dans un coin,
» pour aller boire ; qu'à leur retour, ils
» n'avoient plus retrouvé leur prétendu
» mort, & qu'ils le cherchoient de tous
» côtés. Venez, mon cher ami, cherchons-
» les aussi ; & sans doute nous les trouve-
» rons. »

Nous ne tardâmes pas, en effet, à les rencontrer. Je les reconnus pour les mêmes qui m'avoient fusillé, & qui s'étoient gaîment présentés pour ce ministere amical. Je vis que c'étoient des amis auxquels j'avois de grandes obligations. Ils m'apperçurent & me tendirent les bras, en chan-

tant & en riant bruyamment. Ils étoient plus que gais, ils sortoient du cabaret, où, sans doute, ils avoient bu l'argent qu'on leur avoit donné pour me délivrer. » Hé bon jour, la belle désertrice, s'é» crierent-ils, en me sautant au cou pour » m'embrasser ; » ce qui ne me fut pas très-agréable, dans l'état où je les voyois. « Mes amis, leur dis-je, est-ce à vous » que je dois la vie ? » — « Oui sans » doute, répondit l'un d'eux. . . . Mais » non pourtant. . . . Et parbleu ! vous » devez la vie à celle qui nous a payés » pour vous la sauver. » Je devinai, sur-le-champ, de quoi il étoit question. « Oui, » reprit l'honnête ivrogne, une belle » Dame, qui paroissoit malade, ou con» valescente, avec une jeune Demoiselle, » sont venues nous trouver. Nous les avons » reçues poliment ; car, de par tous les D... » nous sommes polis ; « Mes amis, nous » ont-elles dit, pourriez-vous sauver le » déserteur ? il y a cent piastres à gagner. » « (Cent piastres ! morbleu, je suis honnête » homme ; je ne suis pas capable de man» quer une occasion de gagner une piastre » avec honneur ; mes camarades sont dans » les mêmes dispositions, je puis vous en » répondre.) « Oui, mesdames, leur ai-je » dit, nous vous en sauverons cent, si

» vous le voulez ; mais ce n'eſt pas par
» intérêt ; & , pour le prouver , j'ai pris
» les cent piaſtres ; je les ai diſtribuées à
» mes camarades , & je n'en ai pas retenu ,
» pour ma part , plus que je n'en ai donné
» aux autres ; & nous en avons déjà porté
» une partie à la Salamandre , ici , au coin
» de votre rue des échaudés. Je vous jure
» qu'il n'en entrera pas , chez nous , un
» maravédis ; car il faut faire l'acquit de
» ſa conſcience. » Tous les ivrognes , la main ſur la poitrine , me proteſterent que leur camarade diſoit la pure vérité , & peignoit leurs vrais ſentiments.

Je reconnus que j'étois redevable de la vie à la Princeſſe Gémelli , & à ma chere Adélaïde ; elle m'en parut plus précieuſe : je la devois à l'amour & à l'amitié.

Mes libérateurs chancelans me dirent : « Il faut que nous vous expliquions com-
» ment nous vous avons ſauvé ; mais il
» convient que nous vous parlions en gens
» raſſis , & pour cela il faut s'aſſeoir. Il
» n'eſt pas juſte que celui qui nous a pro-
» curé cent piaſtres ne ſache pas de quel
» goût elles ſont. » A ces mots , ils m'entraînerent , avec le bon Guebre , mon hôte , à la Salamandre. Là ils recommencerent à boire , & il fallut faire chorus avec eux. L'Orateur de la troupe me raconta ,

d'une voix à peine intelligible, tout ce qu'on peut s'imaginer, tout ce que le Guebre avoit deviné; savoir, qu'ils s'étoient présentés gaîment pour me fusiller, jurant qu'ils étoient mes meilleurs amis; qu'ils avoient pris ce parti, parce qu'ils étoient payés pour me sauver, & que d'autres auroient eu la maladresse de me fusiller tout de bon; qu'ils avoient justement leurs fusils chargés à poudre, parce que, dans l'émeute, on ne leur avoit pas permis de tirer autrement sur le peuple, afin de l'intimider seulement, sans lui faire de mal. « Nous vous avons traité comme le peu-» ple, continua l'Orateur. Nous n'avons » pas, en cela, manqué à nos ordres. Je » vous ai seringué du sang de mouton au » visage. Notre Colonel, qui prétend tout » voir, comme une franche bête, n'a pas » vu tout cela. Je vous avois dit, à l'o-» reille, de faire le mort. Vous l'avez fait » à merveille; car nous avons manqué de » vous croire vraiment trépassé, & de » vous jeter proprement à la voirie. Mais » nous avons dit: « Il dort peut-être; il » se sera endormi en faisant le mort; il » aura bu un petit coup de trop. » Il fal-» loit dérober votre cadavre; nous som-» mes venus vous cacher dans cet asyle, » que nous connoissions; & où l'on ne » viendra pas vous chercher. »

Je remerciai mes libérateurs, avec toute l'ardeur que méritoit le service qu'ils m'avoient rendu. Je terminai, le plutôt possible, la séance qu'ils nous faisoient faire à la taverne, & je les priai d'aller tirer d'inquiétude la Princesse & mon Adélaïde, en leur apprenant ma délivrance, & ma position en lieu de sûreté; & en leur faisant mes tendres remercîmens. Mes généreux yvrognes me promirent de revenir le lendemain. Je leur dis que je leur donnerois une lettre, pour les deux cheres personnes auxquelles je devois la vie. Nos braves nous quitterent. Je restai avec le Guebre. Nous vîmes venir, au-devant de nous, la petite Scintilla, qui étinceloit dans ce lieu ténébreux. Ses yeux rayonnants me rappelloient deux vers, il est vrai, ridicules, composés dans le siecle du phébus, sur une belle qui se promenoit dans une sombre forêt.

Quel doux plaisir de voir, dans ce lieu triste & sombre,
Une Déesse en terre, & le Soleil à l'ombre!

On pouvoit presque appliquer ce dystique à l'éblouissante Scintilla. Elle nous venoit chercher pour souper; elle nous l'annonça, de son petit air naïf & ingénu. Les choses les plus simples devenoient intéressantes dans sa jolie bouche. Nous la

suivîmes : nous nous mîmes à table sans appétit ; la présence de Scintilla m'en donna. Il me sembloit que je lui inspirois un véritable intérêt, qui devenoit réciproque dans mon cœur. Je me rappellai qu'à chaque pays nouveau que mon pere avoit visité, il avoit toujours rencontré de jolis objets, qu'il avoit eu le bonheur de toucher en sa faveur. Jusqu'ici je m'étois apperçu que j'avois eu le même privilege ; ce qui me paroissoit, pour la suite, du plus favorable augure.

Après le souper, l'aimable Scintilla me conduisit à mon lit. Je crus entrevoir qu'elle ne craignoit pas le tête-à-tête avec moi ; elle se livroit à ma bonne foi avec une innocence & une confiance, qui la rendoient sacrée pour moi. Nous causâmes assez long-temps ensemble. Je lui demandai des nouvelles de son petit cœur ; s'il étoit prévenu en faveur de quelqu'un. Elle m'assura qu'il étoit encore neuf. » Du » moins ; il l'a été jusqu'ici ; dit-elle en » soupirant ; » & ses yeux sembloient m'avouer que j'étois l'heureux mortel qui avoit eu le bonheur d'y faire quelqu'impression. Je ne pus m'empêcher de lui exprimer combien je la trouvois aimable ; & mes yeux lui attestoient, sans doute, combien ma bouche étoit sincere. « Ah ! me

» dit-elle en soupirant, que n'êtes-vous » de notre Religion? » — « Pourquoi, lui » dis-je, belle Scintilla? » — « C'est, » parce que nous ne pouvons nous allier » qu'à des gens de notre culte. » — « C'est » donc un Guebre, repris-je, qui va vous » épouser; car vous entrez dans l'âge où » l'on va songer à vous marier. » — « Oui, me répliqua-t-elle, en soupirant. » — « Et l'heureux mortel est peut-être déjà » choisi, ajoutai-je timidement. » — « Il » n'est que trop vrai, répondit-elle, d'un » ton qui m'annonçoit que le choix n'é- » toit pas de son goût; & n'avoit pas son » aveu. » — « C'est, sans doute, repris-je, » un mystere que je dois respecter; mais » l'ai-je vu, ce fortuné mortel? » — « Oui, sûrement, répliqua-t-elle, vous » l'avez vu; car c'est mon pere. » — « Votre pere! m'écriai-je, frappé d'hor- » reur. Vous devez épouser votre pere? » — Oui, sans doute, répondit-elle, éton- » née de mon transport. Cela est abomi- » nable selon vos idées, & selon celles » de toute la terre; mais notre Religion » approuve de telles unions, pour contri- » buer à resserrer les liens des familles: » cependant je ne sais si c'est parce que je » suis née en Espagne; mais il me semble » que j'éprouve aussi, dans l'ame, une

» secrete horreur du nœud, j'oserois
» presque dire incestueux, qu'on va me
» faire contracter. »

Quand je réfléchis que c'étoit le pere de cette belle enfant, qui devoit cueillir sa rose virginale., je regardai une jouissance si desirable pour toute autre, comme une abomination de sa part; & je fus violemment tenté de prendre les devants, pour qu'une si belle fleur ne fût pas souillée par l'inceste & l'horreur. « Ah! me dit Scin-
» tilla, si je pouvois vous convertir à notre
» sainte Religion! Permettez-moi d'y tra-
» vailler; alors, vous m'épargneriez ce
» qui vous paroît un crime; & qui est au
» moins, à mes yeux, un dégoût. » —
« Belle Scintilla, répondis-je, si je pou-
» vois, plutôt, vous convertir à ma Re-
» ligion, je vous procurerois le même
» avantage: non-seulement vous seriez
» dispensée d'épouser votre pere, mais cela
» vous seroit même très-défendu. Vous
» pourriez avoir un chrétien pour époux,
» & aller vivre dans la joie à l'aspect du
» Soleil. Agréez, je vous prie, ma chere
» amie, que je m'efforce de vous conver-
» tir. » Il fut décidé que nous travaillerions à la conversion l'un de l'autre; mais le but réciproque de cette entreprise religieuse étoit singulier: c'étoit, de sa part,

pour épouser le converti ; c'étoit, de la mienne, pour me procurer un agrément moins innocent, & moins religieux encore. Je souhaitai le bon soir à ma chere Scintilla, & je me couchai sur un lit, dont la paillasse étoit remplie de cendre, selon l'usage de ces Cyclopes. J'y dormis assez bien. Le lendemain nous nous revîmes dès le matin ; nous parlâmes sur le même objet. Nous établîmes, par la suite, des conférences dans lesquelles, au lieu d'argumens, nous nous faisions de tendres protestations d'amour, & même des caresses, qui, pour être innocentes, n'en étoient pas moins douces.

Mes libérateurs revinrent presque à jeun. Ils m'apporterent des lettres de la Princesse Gémelli & d'Adélaïde, à laquelle je n'étois pas encore infidele, malgré le petit plaisir que j'avois à conférer avec Scintilla. Les deux Beautés m'écrivoient les choses les plus tendres. Elles cherchoient les moyens de me voir ; ce qui présentoit bien des difficultés. Elles ne le pouvoient pour le présent, parce qu'elles étoient toutes les deux malades ; mais heureusement sans aucun danger. Elles me prioient de prendre patience, & de rester dans ma retraite jusqu'à ce que le grand bruit, élevé sur mon compte, fût assoupi. Elles m'apprenoient

que le peuple avoit fait, à mon égard, beaucoup de pieuses folies; qu'il me regardoit comme un martyr; que, n'ayant pu se procurer mon cadavre, parce qu'on le disoit enlevé par les Anges, on avoit formé, à la hâte, une statue en carton, où j'étois présenté comme un bienheureux, avec une gloire autour de la tête; qu'on avoit célébré, en mon honneur, de magnifiques obseques, & que j'étois déjà invoqué comme un Saint. Plusieurs ne doutoient pas que je ne dusse ressusciter au premier instant; ce qui préparoit encore de nouvelles merveilles, pour le moment où, sortant de ma retraite, je pourrois reparoître aux yeux du crédule public. La Princesse mon amie joignoit, à une lettre si obligeante, ses libéralités plus obligeantes encore. Mes libérateurs me les remirent; & il fallut aller, avec eux, à la Salamandre, pour en faire les honneurs, & remettre ces honnêtes gens dans leur état habituel.

Je rejoignis ma chere Scintilla, qui, dans l'idée de me convertir, avoit déjà prévenu le Chef des Mages ou Grand-Prêtre de sa Religion. Elle lui avoit promis de lui amener un Néophite, & avoit pris jour pour le lendemain. Elle paroissoit avoir beaucoup d'espérance, & disoit qu'elle croyoit voir,

dans mes yeux, les rayons du Soleil, qui m'éclairoit sur la vérité de sa Religion. Ce qu'elle voyoit dans mes yeux, c'étoient les étincelles de l'amour qu'elle m'avoit inspiré.

Il étoit fête, ce jour-là, chez les Guebres. Je ne fus pas encore admis dans leur Temple; mais je me promenai, avec Scintilla & ses parents, dans leur ville souterreine. Elle me rappelloit celle que mon pere avoit habitée; mais l'auteur de mes jours étoit bien mieux partagé que moi. Il demeuroit dans une mine d'or, je languissois dans une mine de fer; il avoit trouvé, chez les Gnômes, les Champs Elysées, je n'appercevois, chez mes Salamandres, que le Tartare. L'aspect de cette sombre région étoit peut-être aussi pittoresque, mais bien moins agréable que le pays des Alfondons. Nous avions aussi un fleuve qui couloit sous une voûte, parmi des roches, avec un murmure plaintif & criard, comme si l'on eût traîné des chaînes sur des cailloux. Je l'avois apperçu dès le premier jour; il baignoit le derriere de la maison que j'habitois, & ma fenêtre donnoit sur ce triste Phlégéton. Il falloit que ce fût une riviere entiérement souterreine, car elle étoit beaucoup plus considérable que le Mançanarès qui coule à Madrid. Au lieu des

belles illuminations, qui bordoient le fleuve des Gnômes, celui-ci ne réfléchissoit, sur ses rives, que les flammes des forges & des fournaises. On entendoit, de tous côtés, le bruit des marteaux, & du fer brûlant, qu'on plongeoit dans l'onde bouillonnante. Cependant on voyoit aussi quelques objets agréables, dans ce noir séjour; le sexe, sur-tout, y paroissoit très-piquant, & je n'ai jamais senti, dans aucun endroit, mes sens allumés par des objets aussi agaçants.

La promenade que je fis, avec ma Scintilla, me fut donc très-agréable; j'y rencontrai beaucoup de monde. J'étois un objet de curiosité pour ce peuple enfumé. Je voyois tous les regards se fixer sur moi: ceux du beau sexe me flattoient particulierement, parce qu'ils sembloient n'être pas mécontents de mon extérieur. Celui de ces belles personnes avoit tout lieu de me satisfaire: leur figure étoit gracieuse; leur mise ne l'étoit pas moins; car la coquetterie régnoit aussi dans ce séjour, & s'étoit glissée jusques sous la terre.

Je rendis visite au chef des Mages; encore jeune, il paroissoit honnête, mais enthousiaste. Il m'embrassa avec transport. « Mon cher enfant, me dit-il; le Ciel vous a inspiré. Vous venez chercher,

» ſous la terre, le Dieu qui éclaire, » échauffe & anime la Nature : oui, ſans » doute, il eſt un Dieu viſible & caché, » préſent par-tout, & qui nous donne » l'ame & la vie ; c'eſt le feu. Il eſt ; je » vous le répete, préſent par-tout. Chaque » fois que vous l'appellez par vos efforts, » il ſe montre ; il jaillit des cailloux ſous » le fer qui les frappe. L'électricité le » fait paroître en tous lieux. Il eſt donc » exiſtant & caché ; & il ſe rend viſible » quand vous le ſollicitez. Pouvez-vous » nier qu'il ſoit l'Auteur du mouvement, » de la fermentation, de la végétation » qui animent l'Univers ? Vous dites les » mêmes choſes que nous ; vous vous » ſervez des mêmes mots pour exprimer » la Divinité & ſes attributs ; mais ces » mots ſont, chez nous, pris à la lettre, » ont leur ſignification naturelle ; chez vous, » au contraire, ils ne ſont que métaphori- » ques. Vous jouiſſez des bienfaits du Dieu » qui ſe rend viſible à vos yeux, qui vient » pourvoir à vos beſoins ; vous en jouiſſez, » ſans daigner le reconnoître, ni lui ren- » dre hommage ; & vous réſervez votre » encens pour un Etre prétendu ſpirituel, » éclos de votre ſeule imagination. Auſſi » quelquefois voyez-vous le courroux de ce » Dieu ſe ſignaler contre vous ; il dévore,

» dans les incendies, vos biens & vos » propres substances; il vomit des vol» cans destructeurs; il fait éclater, dans » les airs, la foudre vengeresse; il vous » punit enfin par vos propres mains, en » se prêtant à une invention cruelle qui » fait éclater une poudre infernale, instru» ment des combats, élément meurtrier » trouvé pour la perte du genre humain! » Ah! mon fils, que deviendroit la Na» ture, sans l'influence de l'Astre qui la » féconde, & du feu visiblement émané » de cet Astre propice? Quelle glace! quel » froid mortel! Je ne vous en dis pas plus, » mon fils, pour le présent: *intelligenti pau» ca*, (à bon entendeur, peu de mots.) »

Je répondis au Grand-Prêtre, qu'il attribuoit à la créature, à une matière aveugle, tout ce qui émanoit d'une suprême Intelligence, qui avoit créé le feu & lui avoit donné toutes ces propriétés; que cet élément étoit le ressort & non pas l'ame de la Nature. Nous raisonnâmes fort longtemps; &, comme deux rayons divergents, qui vont toujours en s'éloignant l'un de l'autre, plus nous allâmes en avant, moins nous fûmes d'accord. Nous nous traitâmes cependant, réciproquement, avec beaucoup de politesse. Le chef des Mages me dit, en me quittant, qu'il augurait très-bien de

ma conversion. Je lui répondis que je n'augurois pas moins bien de la sienne. Il sourit, m'embrassa, fit baiser gravement sa pantoufle à Scintilla, & nous renvoya tous deux bénis & contents.

J'avois cru m'appercevoir, pendant notre conférence, que Scintilla goûtoit beaucoup plus mes raisons, que celles du Grand-Prêtre : on voyoit, dans ses yeux, que l'amour faisoit entrer mes arguments jusqu'au fond de son ame. Quand nous fûmes sortis, elle me combla des plus grands éloges sur mon éloquence & ma science. Elle ne savoit comment un homme si savant que moi, pouvoit descendre à converser avec une ignorante comme elle. Je lui dis que je me sentois bien éloigné, moi-même, d'être éclairé ; mais que je comptois en savoir assez, pour lui dévoiler la vérité, & la lui faire goûter, en un mot, pour la convertir. J'avois, pour moi, son cœur, comment n'aurois-je pas eu son esprit ?

A la premiere fête, je fus conduit au Temple du peuple Ignicole. Il me parut taillé dans le minérai, & j'en trouvai l'architecture fort réguliere. Toutes les murailles étoient revêtues en fer ; les colonnes, les corniches & tous les ornements étoient d'un acier très-poli ; jamais les Anglais

n'ont mieux travaillé cette matiere. Le coup d'œil de cet édifice, bien éclairé, me parut des plus imposants. Au milieu s'élevoit un Autel, sur lequel brûloit une flamme perpétuelle, qui resplendissoit dans tout l'édifice circulaire. Je vis une statue majestueuse, la tête environnée de rayons, les cheveux voltigeants, comme le Jupiter d'Homere & de Phidias; elle tenoit, dans une main, la foudre; &, dans l'autre, un vase d'où s'élevoit une flamme bleuâtre. A ses pieds, je remarquai une autre statue enchaînée, les cheveux pendants, couronnée de roseaux, représentant un fleuve, c'est-à-dire, ayant, sous son coude, une urne d'où couloit une eau pure, qui tomboit dans un grand bassin. Le Dieu du feu, qu'on appelloit Oromase, tenoit son pied sur la tête du Dieu de l'eau, qu'on nommoit Arimane.

Bientôt on adressa, au puissant Oromase, des prieres dans une langue que je n'entendois point. Il me sembloit qu'on l'invoquoit en le suppliant de se montrer. On lui offrit des fruits, & les prémices des bienfaits, qu'il étoit censé accorder aux humains. Je ne décris point les cérémonies que je vis pratiquer; elles pourroient nous paroître bizarres, parce qu'elles ne nous sont pas ordinaires; mais je n'y

vis rien que de noble & d'imposant. Je ne dois pas omettre une circonstance essentielle. Malheureûsement on célébroit, ce jour-là, à Madrid, un *Auto-da-fé*, où l'on avoit la cruauté de brûler quelques Juifs, quelques Mahométans & un Guebre. Les Ignicoles célébrerent, à l'occasion de ce forfait religieux, une cérémonie expiatoire. Ils avoient pris plusieurs des Soldats Espagnols, qui avoient massacré leurs freres, & quelques-uns des Moines, qui avoient excité les Soldats à cette indigne boucherie. Par la plus noble vengeance, ils avoient choisi douze de leurs prisonniers, pour expier la mort du Guebre qui alloit périr dans l'*Auto-da-fé*, & un pour chacun des autres suppliciés. Cette expiation consistoit à combler de bienfaits ces heureux captifs, & à leur faire une pension alimentaire pour le reste de leur vie. Ces prisonniers couronnés de fleurs, chargés de présents, réparoient ainsi le supplice des victimes de l'Inquisition ; & l'on avoit la générosité, dans ce lieu souterrein, d'expier des horreurs par des bienfaits.

Les prieres étoient aussi humaines que les cérémonies. Selon l'explication qu'on voulut bien m'en faire, on supplioit le bienfaisant Oromase d'éclairer les Espa-

gnols; mais non de les brûler. On ouvrit une trape; il sortit, de la terre, une exhalaison sulfureuse. On posa un trépied sur l'ouverture; le Mage suprême monta sur le trépied. L'exhalaison soufflée parut exalter son esprit, fit voltiger ses cheveux sur sa tête, l'électrisa, & lui inspira une fureur sainte & prophétique, qui lui fit prédire l'avenir en termes mystérieux, amphibologiques, qui ne devoient être entendus qu'après l'événement.

Alors, la statue du puissant Oromase, par l'effet d'un feu d'artifice, devint toute en feu, & présenta une figure ardente, qui avoit réellement un air imposant & redoutable. Sa foudre étinceloit, aussi-bien que ses yeux. Les paroles prophétiques sembloient sortir de sa bouche; elle parut appuyer, plus fortement, son pied sur la tête d'Arimane. Bientôt la liqueur, que répandoit l'urne du Dieu de l'eau, bouillonna en gémissant, & ces gémissements sembloient sortir de la bouche d'Arimane, captif & vaincu. Alors la musique, par les chants & le concert des instruments, célébra la victoire du puissant Oromase. Le Temple parut tout en feu, & la vapeur de l'eau bouillonnante, s'élevant comme un nuage, corrigea la chaleur qui, sans ce nuage propice, eût

été suffoquante. Quoique je n'entendisse pas la langue dont on se servoit, quoique je n'eusse pas de foi à ce culte, & qu'il eût, par conséquent, moins de ressources pour me commander le respect, je ne pus me défendre de le trouver vraiment imposant. Scintilla s'apperçut, avec plaisir, de l'espece de vénération qu'il m'inspiroit.

Elle me demanda, quand nous fûmes sortis, ce que je pensois de ce que j'avois vu. Je lui répondis que je ne pouvois me dispenser d'être flatté de la vue d'un peuple rassemblé, qui adressoit ses vœux à son Auteur. « Ce n'est pas, lui dis-je, à l'élément visible & matériel que vous adressez vos » prieres ; c'est à l'Intelligence que vous » supposez y être unie, & qui préside en » effet à tout l'Univers ; car enfin, vous » pensez que votre Dieu peut vous entendre, & dès lors, vous le douez d'une » intelligence ; & comme il n'en existe » qu'une qui soit présente en même temps » par-tout, il en résulte que, sous un autre » nom, vous adorez le même Dieu que » nous ; mais votre culte est mêlé de superstition, le nôtre est pur, & vient du » Ciel même. »

Ce langage étoit au-dessus des idées de la petite Scintilla ; un chaste baiser, que je lui donnai, lui fit beaucoup plus d'impres-

ſion que tous mes raiſonnements. Quand on veut faire connoître la vérité aux femmes, il faut la leur préſenter ſous les traits du plaiſir.

Scintilla prenoit, de jour en jour, en moi, plus de confiance. Elle travailloit toujours à me convertir à ſa Religion. L'amour s'inſinue preſque toujours ſous ce pieux motif. Auſſi, celui qu'elle ne me déguiſoit pas augmentoit tous les jours. Ses parents n'y formoient pas l'ombre d'oppoſition, & la livroient, ſans défiance, à ſon amour & au mien.

La belle Guebre me fit voir toute la Ville, dont je donnerai peut-être la deſcription par la ſuite, dans l'hiſtoire particuliere de mes Voyages. Un jour, nous montâmes ſur un bateau, pour parcourir le fleuve. Il y avoit, à deux pas de nous, dans la barque, deux dames aſſiſes, l'une à côté de l'autre, que nous n'obſervâmes pas, parce que nous ne jouiſſions que de la foible lumiere des fournaiſes lointaines, & que nous étions, d'ailleurs, trop occupés de notre intéreſſante converſation.

Je tenois, à Scintilla, les propos que la circonſtance amenoit naturellement; je lui diſois que je la trouvois charmante; & que j'avois, pour elle, le goût le plus décidé: ce qui étoit vrai. Je n'oſois prononcer le

mot d'amour, parce que je devois tout le mien à ma chere Adélaïde. Cependant tout ce que je disois à ma petite Salamandre étoit vraiment tendre & passionné; & mon rôle entier, dans cette circonstance, ressembloit beaucoup à celui d'un infidele. J'en avois même, en quelque façon, des remords, tant, ô mon Adélaïde, tu étois toujours présente à mon esprit! L'intéressante personne, (qui l'eût cru?) étoit réellement présente à notre conversation. J'entends une voix touchante s'écrier en françois: « Ah! cruel! » Je me retourne, je regarde dans un coin du bateau, c'étoit Adélaïde, avec la Princesse Gémelli. Confondu, je me précipite aux pieds de mon Amante. « Ah! ma chere » Adélaïde, lui dis-je, n'en croyez pas » les apparences, je vous suis fidele. » Adélaïde étoit oppressée, & ne pouvoit parler. « Perfide! me dit la Princesse, » est-ce ainsi que vous le prouvez? » — « Oui, ma noble, ma respectable amie, » répondis-je à la Princesse, je vous le jure, Scintilla peut vous l'attester. » La chere Scintilla paroissoit stupéfaite. Elle ne comprenoit rien ni à cette scene, ni à ce que nous disions; elle ne savoit si elle devoit sourire ou se fâcher: mes transports amoureux, vis-à-vis d'Adélaïde, ne pa-

roissoient point l'amuser. Elle me traita elle-même d'infidele ; & je vis les trois Beautés, d'ailleurs peu d'accord ensemble, se réunir pour m'accabler de reproches. Moi, pour prouver mon innocence, je suppliai qu'on daignât écouter le récit de ce qui m'étoit arrivé, depuis mon séjour dans le souterrein. J'obtins enfin cette grace. J'éprouvai, sur-tout, beaucoup de difficultés, pour empêcher que Scintilla ne fît éclater son ressentiment, parce qu'elle voyoit que je faisois bien plus d'amitiés à mon Adélaïde, & même à la Princesse, qu'à elle. D'ailleurs, elle n'entendoit pas le françois ; & ce fut dans cette langue que je fis le récit qui l'impatienta beaucoup, & que, par conséquent, elle fut très-loin d'approuver ou de confirmer.

Ce récit me rétablit un peu dans l'esprit des deux Dames ; mais elles me signifierent que le temps dévoileroit si je disois vrai ou non. On étoit venu m'apporter des secours ; je ne voulois pas les recevoir, tant qu'on paroissoit douter de ma fidélité, & qu'on me témoignoit du ressentiment. On fut obligé, pour me les faire accepter, de dire qu'on me pardonnoit. On me raconta comment on étoit venu. Par un singulier hasard, deux ravisseurs, ayant dessein d'enlever deux femmes, avoient pris nos deux

Beautés pour celles qu'ils vouloient s'approprier ; ils s'en étoient emparés & les avoient portées dans leur bateau ; mais, reconnoissant que ce n'étoient pas celles qu'ils cherchoient, & craignant d'être décelés par elles ; ils les avoient jettées dans un gouffre qui paroissoit profond ; elles étoient tombées, heureusement pour elles, dans de l'eau. Un batelier, qui étoit toujours en sentinelle, au fond de cette espece de puits, les avoit recueillies dans sa nacelle, & les avoit conduites, par un courant souterrein, sur le fleuve des Guebres, jusqu'au lieu où je les avois trouvées. Je leurs fis constamment les plus solemnelles protestations sur mon innocence. J'obtins qu'on reviendroit, si l'on pouvoit ; mais on refusa de venir passer, avec moi, quelques jours, ou du moins, quelques heures, chez les parens de Scintilla, qui se garda bien d'inviter les deux Dames à cette partie. On me mit à terre avec elle ; & nos deux Belles me quitterent, le batelier promettant de les reconduire à Madrid, par un chemin sûr & que lui seul connoissoit.

Scintilla & moi, nous restâmes, quelque temps, muets & confus vis-à-vis l'un de l'autre. Je reconnus, à cette occasion, que Scintilla étoit d'un heureux caractere ; car elle étoit fort mécontente de moi, &

cependant, elle ne me dit rien de désobligeant ; elle se contenta de gémir & de pleurer en silence. J'essuyai ses beaux yeux ; je lui fis de douces caresses. Je la priai d'écouter, à son tour, le récit que j'allois lui faire en espagnol. Elle y consentit. Nous montâmes sur un autre bateau ; nous nous fîmes conduire lentement. Je racontai, à Scintilla, mon histoire, depuis que je me connoissois. La vérité a toujours des charmes. La chere Guebre m'écouta avec intérêt, avec attendrissement. A tout moment elle me serroit la main ; elle me pressa même, plusieurs fois, contre sa poitrine ; mais elle me dit enfin : « Hélas ! » comment voulez-vous que je sois con- » tente ? vous me donnez de nouveaux » motifs de vous estimer, de vous chérir, » & vous me faites sentir que je ne puis » concevoir l'espérance d'être jamais à » vous ; car enfin, vous vous devez à » votre Adélaïde. »

Nous allâmes long-temps au gré du courant de l'eau. Dans cette sombre étendue, éclairés par la flamme roussâtre des fournaises, bercés nonchalamment sur une onde tourmentée par les roches, parmi lesquelles elle se brisoit, & que notre batelier savoit éviter ; au milieu du murmure de cette onde plaintive, du bruit des

marteaux lointains, &c. du retentissement des échos caverneux, nous nous trouvions dans une certaine désolation qui ajoutoit à la tendresse de notre amour. Nous étions tombés dans les bras l'un de l'autre ; nous gémissions de concert ; nous pleurions ensemble en silence : un tel état avoit ses délices. Enfin l'on nous remit à terre ; & nous regagnâmes le logis, où l'on nous attendoit, sans inquiétude, pour souper.

Fin du Livre premier.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

JE retournai plusieurs fois chez le chef des Mages. Il continuoit de me donner des leçons avec bénignité. Il comptoit me gagner à son culte, parce que je recevois ses arguments avec un air d'honnêteté, & même de respect; & qu'à peine cherchois-je à le contredire. Plusieurs autres Prêtres, ou Mages, assistoient ordinairement à nos conférences. Chacun me poussoit son argument, & tous paroissoient me goûter. Un jeune, entr'autres, me témoignoit une amitié singuliere. On me regardoit déjà comme un Guebre, & l'on me promettoit de m'associer, dans peu, aux mysteres de la religion Ignicole.

Un jour, le jeune Mage, dont j'avois obtenu l'amitié, & qui se nommoit Intimus, me dit: « Tant que vous ne con-

» verserez qu'avec le Grand-Mage & les » vieux Prêtres, vous perdrez votre temps ; » ils vous promettront de vous initier dans » nos mysteres, & ils ne vous apprendront » rien. Soumettez-vous à notre croyance ; » ou feignez de vous y soumettre ; & vous » en apprendrez plus, avec moi, dans » une nuit, qu'avec eux dans mille ans. » Je vous initierai, moi, dans des mystères » qui sont tout-à-fait plaisants. » Ce discours alluma vivement ma curiosité ; je convins, avec lui, que je ferois semblant d'être converti à la religion de Zoroastre, & que je demanderois à me voir agrégé à la nation Guebre. En effet, dès la prochaine conférence, je ne manquai pas, après quelques foibles arguments, d'avouer ma défaite, & de demander, avec instance, mon agrégation dans la Nation sainte. Cette grace me fut accordée, & le jour fut marqué pour la cérémonie. Ma chere Scintilla, à qui je fis confidence de ce secret, m'en témoigna une joie, qui alloit presque jusqu'à l'ivresse, & qui la rendit plus touchante, & plus chere à mes yeux.

Le jour venu, je ne manquai pas de me trouver à un rendez-vous que m'avoit donné le jeune Mage, pour mon initiation. « Soyez le bien venu, me dit-il,

» cher camarade, suivez-moi. » Il me conduisit, par un long corridor, assez impatientant. Nous arrivâmes, au bout d'un quart d'heure de marche, à la porte d'un Temple sur laquelle on lisoit : *Le Temple du Mystere.* Au-dessus de l'inscription, le Dieu du mystere étoit représenté sous les traits d'un vieillard, qui appuyoit sa main droite sur ses yeux, & un doigt de la gauche sur sa bouche. Mon conducteur ouvrit, sans bruit, la porte du Temple, & la referma. Ce Temple méritoit bien son nom; car on n'y voyoit, on n'y entendoit rien. Il y régnoit la plus profonde obscurité. Mon guide me le fit cependant traverser assez lestement. Dans le fond du sanctuaire, sur la description duquel je garderai le silence, pour la raison qu'on vient de voir, nous trouvâmes des dégrés que nous montâmes à tâtons. Peu-à-peu les rayons du jour vinrent nous éclairer; &, quand nous fûmes au haut de l'escalier, nous jouîmes d'une pure clarté. Nous vîmes une autre porte avec cette inscription : *Le Palais des Plaisirs.* L'architecture en étoit des plus riantes, & j'admirai, sur la porte, la statue de Vénus entourée des trois Graces, tenant l'Amour entre ses bras.

Nous entrâmes dans ce riant asyle.

Cythere, Paphos & Amathonte ne pouvoient rien offrir de plus agréable; toute la féerie, si bien décrite par le Tasse, n'avoit rien de plus magique, de plus enchanteur que ce beau lieu. Dans le fond, qui représentoit une espece de Sanctuaire éclairé par de nombreux flambeaux, on voyoit un lit superbe entouré d'une balustrade: l'intérieur de l'alcove étoit tout en glaces, dans lesquelles on voyoit différents points de vue, qui venoient y correspondre, & qui tous représentoient des scenes d'amour. Dans le lit, une statue de Vénus, dans toute sa nudité, imitant parfaitement la nature pour les formes, les couleurs, & la mollesse des chairs, sembloit jouir, dans les bras d'un homme aussi parfaitement imité, qui représentoit Mars. Les deux figures rendoient parfaitement l'expression de la volupté; elles étoient couchées dans des draps de satin noir, semés de roses, qui relevoient la blancheur de Vénus. L'Amour sembloit voltiger au-dessus de sa mere. Les Jeux & les Ris étoient enveloppés dans les plis des rideaux qu'ils soutenoient; d'autres se jouoient avec les armes de Mars.

Au-dessus de l'alcove, ont lisoit les premiers vers de Lucrece, *Alma Venus*, &c. par lesquels le Poëte représente Vénus

comme la Divinité qui anime la Nature. Des grouppes de jeunes personnes des deux sexes, habillés comme les chœurs de l'Opéra, vinrent, ornés de rubans & des plus brillantes couleurs, célébrer, tant par leurs chants que par leurs danses, Vénus l'ame du Monde. La Grande-Prêtresse, l'une des plus belles femmes que j'aie vues de ma vie, mise avec l'élégance la plus noble & la plus attrayante, offrit, à la Déesse, une colombe, qu'elle présenta sur l'Autel, & qu'elle laissa ensuite s'envoler. Elle brûla des parfums, & répandit, dans l'air, de précieuses essences. On vit alors, à la voûte du dôme, des nuages s'entr'ouvrir, & une femme qui paroissoit céleste, au milieu de ces nuages, sourire d'un souris gracieux, & presque inexprimable, & répandre des fleurs sur ses adorateurs. Soudain le chorus des louanges recommença. On me présenta à la Déesse, qui me jetta une couronne de fleurs, & m'envoya, du haut des airs, un doux baiser.

Deux belles nymphes me poserent, sur la tête, la couronne de lys & de roses, & me conduisirent aux genoux de la Prêtresse de Vénus. Cette Beauté sacrée me passa de jolis habits de soie, qui formoient le riant uniforme de ce peuple charmant; ensuite, elle me donna l'accolade, & le baiser

fraternel. Toutes les nymphes, qui étoient remarquables par des graces choisies & régulieres, vinrent, l'une après l'autre, à genoux, auprès de moi, me donner le baiser religieux On finit par m'asperger d'eau lustrale, & l'on me déclara que j'étois l'un des Prêtres de la Déesse de la Fécondité. On me fit prendre part aux chants & aux danses mystiques, & la cérémonie se termina d'une maniere aussi agréable que galante.

Nous sortîmes du Temple, & nous nous trouvâmes dans un véritable Elisée. D'un côté, des jardins symétriques offroient une pompe royale digne de le Nôtre & de la Quintinie; de l'autre, des jardins du nouveau genre, à la Chinoise ou à l'Angloise, portoient l'empreinte d'un génie doux & mélancolique, qui en avoit arrangé l'ordonnance, & inspiroient les mêmes sensations que l'ordonnateur avoit dû éprouver. Ce séjour me parut enchanteur. Inoimus, mon guide & mon ami, observoit, dans mes yeux, l'impression que me faisoient tous ces objets charmants; & il sourioit de mon enchantement. « Où suis-je? m'écriai-je. » — « Vous êtes, me répondit-il, comme » vous venez de l'entendre, dans l'Empire » de la Déesse de la Fécondité. » — « Comment? lui dis-je. » — « Oui, reprit-il; » toutes les femmes qui gémissent d'un

» mariage ſtérile, & qui deſirent d'être
» fécondées, obtiennent ordinairement,
» ici, cette faveur, à moins que la na-
» ture ne s'y oppoſe invinciblement chez
» elles. » Je regardai, en ſouriant, mon
Prêtre Guebre; & je vis que ces Meſſieurs,
comme ceux des autres Religions que mon
Pere avoit vues, ſavoient ſe rendre utiles
au beau ſexe, & ſe procurer des jouiſſances
réſervées, dans les cultes erronés, pour
l'ordre ſacerdotal.

Voici, en abrégé, ce que m'apprit mon
conducteur: « Il y a, me dit-il, à deux
» lieues de Madrid, une Maiſon de Soli-
» taires, prétendus Hermites, qui ont eu
» l'adreſſe de répandre, parmi le peuple,
» qu'ils avoient le ſecret de rendre fé-
» condes les femmes ſtériles. D'après cette
» idée, toutes les femmes privées du doux
» plaiſir de donner la vie à de petits êtres
» de l'eſpece humaine, ou pouſſées par la
» curioſité de connoître d'autres hommes
» que leurs maris, ſe préſentent chez ces
» myſtérieux Hermites. Ces ruſés con-
» freres ne les admettent pas toutes indif-
» féremment; ils choiſiſſent les plus jolies,
» & les introduiſent dans le Temple de
» Vénus. Là, on fait quelques cérémonies
» de rempliſſage, qui n'ont pas d'autre
» objet que de leur en impoſer; enſuite
» quelqu'un, du coin de l'œil, leur fait

» observer une petite porte, qui donne sur
» nos jardins. Chacune y entre à la dérobée.
» Elles y rencontrent quelqu'un de nous.
» On fait connoissance; on se choisit mu-
» tuellement. Chacun conduit sa chacune
» dans un réduit secret. Elles sortent, ordi-
» nairement, contentes & fécondées; &
» vous sentez qu'elles attribuent leur fé-
» condation autant, pour le moins, à leur
» séance secrete avec nous, qu'aux céré-
» monies du Temple. Cependant elles ne
» parlent, chez elles, que de ces augustes
» cérémonies; & leurs maris, sans doute,
» ne voyant pas plus loin que ce qu'elles
» leur disent, s'applaudissent de les voir
» fécondées, & reçoivent les compliments
» qu'on leur fait à ce sujet. Les Prêtres Es-
» pagnols sont clairvoyants; ils ne nous
» passeroient pas cette adresse, s'ils n'y
» trouvoient leur compte. (Ici, peut-être,
» Intimus calomnioit; mais je ne pouvois
» l'interrompre.) Ils viennent aussi dans
» cet asyle, continua-t-il; ils y fécondent
» nos femmes Guebres, de même que
» nous y fécondons les Dames Espa-
» gnoles. C'est un échange amical. Comme
» nous ne paroissons point sur la terre, les
» Castillanes ne revoient pas celui qui leur
» a rendu le service essentiel. Comme les
» Prêtres Castillans ne paroissent pas dans

» nos souterreins, nos femmes Guebres » ne revoient pas celui qui leur a rendu » le même office. Elle ne peuvent se » trahir, & personne n'est compromis; » mais je crains bien que ce merveilleux » arrangement ne soit pas de durée. Le » Gouvernement ne peut l'ignorer long-» temps; &, dès qu'il en sera instruit, » il le regardera, sans doute, comme abu-» sif, & le fera cesser. » Ainsi parla Intimus. Je vis que les hommes sont les mêmes en tous lieux; que par-tout où leur état les met à portée d'en imposer à leurs semblables, ils profitent de ce privilege. Je n'étois pas dans l'âge où l'on peut refuser de pareilles parties. Je les condamnai intérieurement; mais j'eus la foiblesse de m'y plaire.

On ouvrit une porte secrete, & l'on fit entrer, processionnellement, les Beautés qui venoient de Madrid, pour recevoir les honneurs de la fécondation. Elles étoient toutes jolies, & l'on ne pouvoit qu'applaudir au bon goût des examinateurs; mais quelle fut ma surprise de voir, dans ce brillant essaim, parée avec grace, couronnée de fleurs, la Duchesse de Malamos! Elle me reconnut au premier coup-d'œil. La joie étincela dans ses yeux: elle manqua de quitter la procession, pour voler

dans mes bras ; mais elle se contint. On remplit, dans le Temple, les cérémonies bizarres, qui n'étoient que d'appareil ; ensuite, on introduisit les Beautés dans les asyles secrets, où l'on devoit procéder aux cérémonies essentielles. Je ne tardai pas à rencontrer ma Duchesse. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre. Je n'estimois pas cette femme ; mais je ne pouvois m'empêcher d'être sensible au plaisir de me voir aimé par elle, avec une ardeur, qui alloit jusqu'à la frénésie. Après bien des propos : « Ah ! me dit-elle, en » riant, mon mari sait toujours bien pren- » dre ses précautions ; il m'a fait enfermer » pour mettre son honneur en sûreté, & » j'ai su me faire conduire ici parmi les » femmes qui desirent d'être fécondées, » & je vais participer à leurs plaisirs. En » vérité, je vous cherchois, j'avois un » desir vague & une espérance confuse de » vous trouver, mon cher Chevalier ; » parce que j'avois quelque lieu de croire » que vous n'aviez pas été réellement fu- » sillé. »

Nous nous promenâmes ensemble, & nous nous enfonçâmes dans des bosquets. J'entrai nonchalamment, avec ma compagne, sous un berceau de myrthes & d'orangers. La Duchesse tomba, & m'en-

traîna sur un lit de mousse parsemé de roses effeuillées. Dois-je avouer que nous nous oubliâmes dans les bras l'un de l'autre, & que cette femme coupable me rendit encore complice de ses déréglements? Je la quittai avec une juste confusion. Elle me promit de revenir le plus souvent qu'elle pourroit, & me quitta pour aller goûter de nouveaux plaisirs, dans les bras de quelqu'un de mes confreres. Je m'apperçus de ses intentions, & je la laissai, de bon cœur, chercher fortune où il lui plairoit.

Tandis que je la voyois, de loin, s'égarer dans les bosquets, je fis, moi-même, une rencontre fort agréable. Une jeune mariée, de la figure la plus intéressante, vint se présenter à moi. Je crus voir, dans ses yeux, un doux desir éclorre. Je l'abordai avec tendresse; je lui parlai d'un ton qui dut lui annoncer, de ma part, le plus vif intérêt. Elle me répondit d'une maniere qui me décéla son innocence. Elle étoit dans la bonne foi. Epouse d'un vieillard, qui ne pouvoit que la laisser stérile, elle venoit, de sa part, chercher bonnement les moyens de devenir féconde. Elle me dit que son mari, très-riche, donneroit tout son bien pour avoir un enfant; que ses desirs, à cet égard, étoient si vifs, qu'il seroit peut-être capable d'en faire faire

un par un tiers, si cela pouvoit être ignoré. Etoit-ce bien trahir cet époux, que de féconder sa moitié ? Je conduisis celle-ci dans un berceau. Elle n'avoit jamais vécu avec des jeunes gens, & s'étoit toujours vue au milieu des vieillards ; il n'est donc pas surprenant si je fis, sur elle, une tendre impression, que je lus dans ses yeux : le desir s'y allumoit ; la sagesse résistoit ; mais... lecteur indulgent, rappellez-vous mon âge, en parcourant le détail de mes confessions.

Quoique je fusse, en secret, scandalisé de tous ces mysteres, je ne pus me dispenser de remercier celui qui m'y avoit introduit, & même d'y retourner souvent avec lui. A chaque fois, je jouissois de rencontres agréables, & de scenes charmantes. Un jour, je fus délicieusement surpris d'y trouver ma Thérésine. A mon aspect, elle parut plongée dans l'extase & le ravissement. « Ah ! s'écria-t-elle, en faisant un saut, » je deviendrai féconde ; j'y crois à présent. » Ce propos, qui auroit été libertin dans la bouche de toute autre femme, ne paroissoit qu'ingénu dans la sienne. Je la conduisis dans mon berceau favori. Que nous nous y dîmes de choses tendres ! Nous nous racontâmes réciproquement notre histoire. Sitôt que j'avois disparu, la Duchesse lui avoit donné son congé ;

ou plutôt, elle avoit été enveloppée dans la disgrace de Son Excellence. Elle s'étoit trouvée presque sans ressources. On l'avoit mariée, malgré elle, à un vieux Gentilhomme, qui desiroit de la postérité; mais qui n'avoit que des desirs. Le préjugé commun l'avoit conduite dans le Temple de la fécondation. Nous passâmes ensemble plusieurs heures délicieuses. Il fallut nous quitter en soupirant. Elle me promit de revenir me voir, le plus souvent qu'elle pourroit.

Chacune de mes journées, dans ce beau lieu, étoit signalée par une jouissance toujours plus agréable que la précédente. Mon bonheur augmentoit, à chaque séance, par les charmes de la rencontre. Je devois avoir encore une jouissance plus céleste que celle de Thérésine. La petite Scintilla étoit parfaitement neuve: elle avoit horreur du nœud qu'elle devoit contracter avec son pere; mais, si quelqu'heureux mortel cueilloit ses prémices, elle étoit dispensée d'un si monstrueux hymen. Je sais que, dans toutes les circonstances ordinaires, il est contre l'honnêteté d'attenter à la virginité d'une jeune fille, qui se confie à notre amour; mais ici, je lui rendois un plus grand service que je ne lui faisois de tort; je lui procurois l'avantage d'éviter

un plus grand inconvénient, que celui auquel je l'exposois.

Elle étoit, depuis quelque temps, inquiete de mes évasions; elle me voyoit disparoître, & j'évitois de lui dire où je me rendois en secret. L'infortunée gémissoit du mystere que je lui faisois. Elle craignoit que quelqu'autre objet ne vînt l'effacer à mes regards. Ses beaux yeux se fixoient languissamment sur moi, & me supplioient tacitement de dissiper ses craintes. L'inquiétude & la jalousie altéroient sa santé. La rose mouroit sur son teint d'albâtre. J'étois la cause de sa langueur, & les remords me tourmentoient. Enfin je crus devoir faire cesser son tendre embarras. Je lui fis un aveu complet & ingénu, qui me valut ma grace. Soudain je vis la curiosité éclorre dans ses beaux yeux, & faire palpiter son cœur. Elle m'avoua le desir qui naissoit dans son ame, & je lui promis de le satisfaire, s'il étoit en mon pouvoir. Je demandai au cher Intimus, s'il seroit possible de conduire ma Scintilla, dans le Temple de la fécondation. Il la connoissoit, il la trouvoit adorable. « Oui, me » dit-il chaudement, je me fais fort de » la conduire, & de la féconder moi- » même. » — « Ce n'est pas là, lui ré- » pondis-je, ce qu'elle desire, ni moi

» non plus. Nous nous aimons tous les » deux, de l'amour le plus tendre : s'il faut » qu'elle soit la conquête d'un homme, je » dois être cet heureux mortel. »

Intimus ne fut pas très-flatté de cet aveu ; mais il voulut bien m'obliger. Nous conduisîmes Scintilla dans un endroit écarté, où nous la fîmes sortir du pays des Guebres, par une porte secrete, connue seulement des Prêtres. Ensuite on la fit entrer, avec les Dames Espagnoles, par la porte ordinaire ; de sorte qu'elle passa pour une Dame Espagnole, qui venoit chercher les honneurs de la fécondation. J'eus les yeux fixés sur elle, dans le Temple, pendant presque toute la cérémonie. Les siens me chercherent & me trouverent promptement ; ils me parloient sans cesse, & me peignoient, tour-à-tour, sa surprise & sa joie.

La cérémonie terminée, on s'égara dans les bosquets. Scintilla fit plusieurs rencontres de Prêtres Guebres, qui vouloient lui rendre le service qu'elle paroissoit solliciter. Elle se refusoit à leurs offres généreuses. Enfin, elle me rencontra. L'aimant n'attire pas mieux le fer. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre. Après avoir promené Scintilla dans ce beau lieu, je la conduisis dans mon berceau fortuné, l'autel

de l'amour & le trône de la volupté. Mon Amante étoit éblouie, enchantée. Jamais je ne l'avois vue si rayonnante. Elle fit passer, dans mon ame, l'enchantement dont elle étoit pénétrée. Ce qui ajoutoit au charme que je goûtois, c'étoit la pure innocence de ma compagne. Elle n'avoit aucune idée de rien faire qui altérât cette pure innocence. Ici la jouissance étoit au-dessus de toutes les précédentes ; c'étoit presque le plaisir suprême ; Adélaïde seule pouvoit m'en faire goûter un supérieur. Il faudroit peindre les doux combats de la pudeur expirante, l'enivrement de l'amour & son triomphe. Oh ! j'étois vraiment *sous le charme*. Je me voyois dans un véritable Elysée. J'avois, entre mes bras, un être céleste. J'en devenois un moi-même. Je n'étois plus un mortel. Je me sentois léger, vaporeux, élevé dans une sphere éthérée, au-dessus des foibles humains. Il ne manquoit à mon plaisir, que d'être sans remords. Contentons-nous d'indiquer, & ne peignons point trop en détail ces scenés voluptueuses, qui ne pourroient qu'amollir les cœurs. Ah ! condamnés, sur la terre, à souffrir tant de malheurs, il faut nous endurcir, pour nous rendre moins sensibles, & ne pas briser nos forces par des sensations trop voluptueuses.

Il fallut enfin se quitter. Que cette séparation nous coûta! Intimus fut obligé de venir nous chercher, & de nous arracher des bras l'un de l'autre. On fit ressortir Scintilla, on la fit rentrer par les mêmes portes; & je la reconduisis au logis, où l'on ne se douta de rien, quoiqu'elle fût folle de joie.

J'eus, quelques jours après, une séance encore plus agréable, sur-tout parce qu'il ne s'y passa rien qui pût faire rougir la pudeur. Je vis, dans le Palais de la Fécondation, deux Dames qui s'obstinoient à garder un voile sur leur visage. L'une avoit une gase un peu plus transparente, & l'on entrevoyoit sa figure; mais l'autre en portoit une double, & l'on ne pouvoit soupçonner ses traits. J'approchai assez près de ces deux Beautés; & je reconnus aisément la Princesse Gémelli, sous le voile transparent. Je ne doutai pas que sa compagne ne fût ma chere Adélaïde. Je m'apperçus que nos deux belles m'avoient reconnu, du premier coup-d'œil. Après la cérémonie du Temple, je ne tardai pas à les rencontrer dans les bosquets. « O! » mon Adélaïde, m'écriai-je, ô ma chere » Princesse! comment vous trouvez-vous » ici? » — « Infidele, me dit la Prin» cesse, comment vous y trouvez-vous

» vous-même ? » Je leur racontai de quelle maniere j'y avois été initié, en leur taisant cependant, combien je m'y étois rendu coupable; mais elles ne le devinèrent que trop.

La Princeſſe continua de me faire les reproches que je méritois. Adélaïde, plus timide, n'oſoit me rien dire; mais ſes regards humbles ſembloient me faire de douces réprimandes; & j'y croyois voir briller encore plus d'amour que de reſſentiment. J'obtins, à force de careſſes, plus que de raiſons, mon pardon; mais, pour ma punition, Adélaïde ne voulut abſolument pas lever ſon voile; de ſorte qu'à peine connoiſſois-je ſon viſage; mais elle n'y perdoit rien, mon imagination la ſervoit auſſi-bien que la Nature.

Alors, je goûtai les plaiſirs purs de l'ame, les charmes du véritable amour, joints à ceux de l'amitié : charmes ineffables, devant leſquels tous les plaiſirs des ſens ſe perdent & s'évanouiſſent ! Nos deux beautés m'apprirent comment elles étoient venues. Une amie leur avoit parlé du Temple de la Fécondation, peu connu du public. Ayant appris où étoit ſitué ce Temple myſtérieux, voyant qu'il exiſtoit près des forges ſouterreines, elles s'étoient doutées, avec beaucoup de fondement,

que je pouvois être initié dans ces mysteres, & elles avoient profité de l'occasion, qu'elles avoient trouvée, de s'introduire dans ce lieu secret. Elles avoient fait, dans les bosquets, les plus heureuses rencontres; mais elles s'étoient réservées pour moi; &, dans ce sanctuaire du plaisir physique, je me trouvois borné aux délices morales, dont j'étois plus enivré que de toutes les voluptés précédentes. Que ce lieu paroissoit beau! Que la Nature s'y étoit montrée libérale, dans la plus belle saison de l'année, dans le plus beau climat du monde! mais combien tous ces agréments étoient embellis par la compagnie dont je jouissois! Le lieu n'étoit qu'enchanté; mais je trouvois la conversation céleste. Il fut décidé qu'on alloit travailler férieusement à me tirer de cette retraite. Il fallut nous séparer. Je conduisis mes deux Beautés à la porte, qui me les déroboit; & elles furent les deux seules femmes, peut-être, qui sortirent intactes de ce beau séjour.

Dès le lendemain, je reçus d'elles, par les mains d'un des soldats mes libérateurs, un billet que je baisai avec ardeur. Je l'ouvris avec empressement. Je le lus. Ciel! « Il faut vous sauver sur-le-champ, mon » bon ami, m'écrivoit la Princesse: le » Colonel, notre ennemi, a fait épier

» toutes nos démarches ; & il s'est vanté
» d'avoir découvert que vous existez, &
» où vous êtes caché. Il va, sans doute,
» vous faire arrêter. Prenez les devants. »
On joignoit, à cet écrit, une bourse pleine d'or.

« Partons, m'écriai-je, il y a long-temps
» que j'aurois dû m'y résoudre. » J'allai trouver Scintilla. Elle étoit, comme moi, dans la désolation. Son pere, qui étoit en même temps son mari futur, venoit de découvrir qu'elle lui avoit fait une infidélité anticipée. Il avoit été obligé de renoncer à la prendre pour son épouse ; mais il étoit furieux contre elle ; & vouloit la tuer, sans miséricorde. J'allai trouver mon cher Intimus ; je lui peignis, au naturel, ma situation. « Mais où fuirai-je, lui dis-je ? » Mon ami réfléchit un moment ; &, prenant tout-à-coup des yeux sereins : « J'ai
» pour vous un asyle, me dit-il ; je vous
» y conduirai avec votre Scintilla. Vous
» avez de l'argent, tenez-vous prêt à
» partir cette nuit. » Je l'embrassai avec un transport inexprimable. Je fis part à Scintilla du projet. Elle se trouva prête, à minuit, avec un petit paquet, au rendez-vous que je lui donnai. Mon ami s'y rendit exactement. Je n'osai prendre congé de

mes hôtes que j'avois le malheur d'offenser, après tant d'obligations ; mais je leur fis, par écrit, les remercîments les plus tendres, & les excuses les plus sinceres. Nous montâmes sur un bateau, nous descendîmes le fleuve, nous sortîmes de dessous la roche, & nous nous trouvâmes, bientôt, hors du pays des Salamandres.

Fin du Livre second.

SECONDE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIEME.

SI nous avions à craindre, sous la terre, le peuple Guebre, nous n'avions pas moins à redouter, sur la terre, le peuple Espagnol. Intimus notre conducteur nous fit passer, à chacun, un habit de Dominicain, qui nous procura l'avantage d'être respectés des braves Castillans. Un muletier, que nous payâmes généreusement, nous fit faire beaucoup de diligence sur ses mules. Je plaignois l'infortunée Scintilla, qui n'étoit pas faite à voyager de cette maniere, & dont la chair délicate devoit être macérée. Je voyois souvent rouler, dans ses yeux, des pleurs, indices de ses souffrances. La part que j'y prenois, sembloit les adoucir. Pendant toute la route, mon ami ne faisoit que nous vanter le séjour que nous allions habiter : « ce que vous avez vu

» chez nous n'en eſt qu'une ombre, diſoit-
» il ; notre petite ſociété de confreres ini-
» tiés aux myſteres de la fécondation,
» n'eſt qu'une foible colonie de la grande
» Société que vous allez voir. » Il nous
donnoit, par ces promeſſes, les plus gra-
cieuſes eſpérances.

Enfin nous arrivâmes, après pluſieurs
jours de marche, dans les montagnes de
la Sierra Moréna. C'étoit un vrai déſert,
qui avoit ſes horreurs & ſes beautés. « On
» ne viendra pas me chercher là, me di-
» ſois-je. » Mais je ne pouvois former le
projet de reſter long-temps dans une ſi
profonde ſolitude.

Bientôt nous gagnâmes un Monaſtere,
qui nous parut aſſez beau. C'étoit un Cou-
vent de filles. Intimus nous y fit deſcendre.
Il demanda la Prieure ; elle vint au par-
loir. « Bon jour, ma chere ſœur, lui dit-
» il ; me reconnoiſſez-vous, ſous l'habit
» de Saint Dominique que j'ai endoſſé,
» & dont j'ai revêtu mes camarades ? »
La Religieuſe le reconnut aiſément, &
lui fit l'accueil le plus gracieux. « Nous
» avons été obligés de nous déguiſer ainſi,
» reprit-il, pour fuir la tyrannie. Je vous
» amene de la compagnie, comme vous
» voyez. » — « Comment donc, me
» dis-je en moi-même, veut-il m'enfer-

» mer dans un couvent de filles ? » — » Cette jeune personne que je vous pré- » sente, ajouta-t-il, est une jeune Guebre » qu'il a fallu soustraire à l'inceste. Selon » la Loi cruelle, dans laquelle le hasard » l'a fait naître, elle alloit se voir forcée » d'épouser son pere. » — « Quelle abo- » mination, s'écria la Prieure, en levant » les yeux au Ciel ! Ma chere enfant, » bénissez le Seigneur, qui a daigné vous » dérober à une si odieuse union, & qui » vous a conduite ici parmi ces élues. » Elle parut fort contente de la figure de la jeune Néophite, & la fit entrer soudain par le tour. « Quoi ! dis-je tout étonné, » est-ce qu'on nous sépare ? — « Non, » non, me répondit en riant, le malin » Intimus, soyez sûr que vous aurez le » plaisir de vous voir ; mais il faut dépo- » ser ici la jeune Scintilla. Fiez-vous à » moi ; vous savez que je suis votre ami. »

Je ne pouvois m'empêcher d'être fort inquiet. Mais comment peindre la chere Scintilla, quand elle eut passé le tour, quand elle se vit enfermée, & ne put m'appercevoir qu'au travers d'une grille ? Elle n'avoit jamais vu pareille chose. « Où » suis-je ? s'écria-t-elle. Ah ! c'est fait de » moi. Au secours ! au secours ! » Elle passoit ses doigts entre les barreaux. J'en

faiſois autant de mon côté. « Ah ! mon
» cher Chevalier, me diſoit-elle, d'une
» voix déſolée, ne m'abandonnez pas. »
Je lui tendois les bras. Nous nous donnions des baiſers, comme nous pouvions, en alongeant mes lévres. « Partons, par-
» tons, me dit mon ami, il me tarde de
» vous voir en lieu de sûreté. » — « Mais
» où me conduiſez-vous ? lui dis-je.
» ſeroit-ce loin d'ici ? » — « Non, ré-
» pondit-il, c'eſt dans une maiſon conti-
» gue, il faut vous ſéparer; mais c'eſt pour
» peu de jours. Vous méfieriez-vous de
» l'amitié ? Ah ! s'il étoit ainſi, vous ne
» ſeriez donc pas capable d'un ſentiment
» ſi noble. »

Je n'oſai réſiſter à un argument qui me paroiſſoit dicté par le ſentiment. Je me ſéparai de Scintilla, avec une douleur attendriſſante. Je vis que la Religieuſe faiſoit tout ce qu'elle pouvoit, d'un ton vraiment onctueux & patelin, pour la conſoler, & je ſuivis mon guide. Nous arrivâmes bientôt à la porte d'un autre Monaſtere, qui étoit un Couvent d'hommes, & qui plus eſt, de Dominicains. Nous demandâmes le Prieur, & nous en fûmes reçus à bras ouverts. « Voilà, dit le cher
» Intimus, un homme qu'il faut cacher
» ſoigneuſement; & qui mérite qu'on ſe

» fasse un grand honneur de son acquisi-
» tion. Vous me remercîrez de vous avoir
» procuré un pareil sujet. Il est déjà initié,
» chez nous, aux mysteres de la féconda-
» tion; il y a fait merveille. Il a l'estime
» d'un sexe & l'amour de l'autre. Il joint
» les qualités de l'ame à celles du corps,
» les talents à la force. C'est Apollon
» fondu dans la virilité d'Hercule. » En un mot, il me recommanda de la maniere la plus chaude. Le Moine, en conséquence, me fit l'accueil le plus gracieux; mais c'étoit du gracieux monachal. Tous les Religieux nous firent fête; mais enfin, je ne vis rien là qu'un Couvent; rien qui annonçât Vénus & les plaisirs. Je me trouvois au milieu des Dominicains; cela n'étoit-il pas bien galant? J'avois, ainsi que mon compagnon, l'uniforme de la Maison. Les Moines me regardoient, & me traitoient déjà comme un de leurs confreres. Je fus embrassé par tous ces jolis Messieurs. Quelle volupté! Nous dinâmes au réfectoire, avec la gravité & les pieuses cérémonies qui s'observent dans les repas du Couvent. Après le dîner, le cher Intimus me dit: « Il faut que je me hâte de vous quit-
» ter. Je vous ai recommandé comme vous
» le méritez: vous m'écrirez, dans quel-
» ques jours, pour me remercier. Encore

» un coup, fiez-vous à l'amitié. » A ces mots, il s'esquiva lestement, & je restai muet & confondu.

Mais quel rôle joué-je ici, me dis-je » à moi-même ? Quoi ! je me laisse em» prisonner dans un Couvent de Domini» cains ! J'ai eu l'adresse d'enlever une » jolie fille, dont j'ai le bonheur d'être » aimé, & je la laisse enfermer avec des » béguines. Mais, mon ami se moque-t-il » de moi ? Il est vrai qu'il m'a, jusqu'ici, » rendu des services essentiels ; que je ne » dois pas outrager l'amitié par mes soup» çons ; qu'une si douce vertu doit m'être » sacrée ; mais qu'est-il ici question de » vertu ? Mon ami m'a conduit, d'abord, » dans un asyle licencieux, où la vertu » doit rougir de se présenter. Il m'amene » ici sans doute, à présent, pour m'y faire » faire pénitence des plaisirs qu'il m'a pro» curés ; & si le drôle profitoit de ma clô» ture pour m'enlever Scintilla ! . . . Oh ! » je n'y resterai pas. »

Le Prieur me conduisit dans la cellule qu'on m'avoit destinée. C'étoit exactement une cellule. Les rares ornements qu'elle renfermoit ne présentoient que des objets religieux. Le bon Pere me questionna beaucoup, en me tenant le langage mystique du Cloître. Je lui racontai mon histoire

d'un bout à l'autre, sans rien déguiser ni pallier, pour lui faire voir que je n'étois pas dans des dispositions dévotes. Rien ne parut le scandaliser dans mon récit. J'en fus étonné. Je crus même le voir sourire quelquefois, ce qui me parut d'un favorable augure. Cependant je lui dis : « Mon » R. P. je suis venu ici dans la bonne foi. » Je veux être heureux, je veux posséder » ma Scintilla; sinon je l'enleve, & je » m'enfuis avec elle. » Le Moine sourit encore, & me dit, pour toute réponse : « Vous serez content. »

Je passai ainsi plusieurs jours dans les ennuyeux exercices du Couvent, bourrelé d'inquiétude. Ce qui la redoubloit, c'est que je voyois, chaque jour, enterrer plusieurs Moines; tandis que, dans le Monastere voisin, où l'on avoit déposé Scintilla, les cloches sonnoient en mort depuis le matin jusqu'au soir. « O Ciel ! me disois-je, que » va devenir ma Scintilla ? Que vais-je » devenir moi-même ? »

J'allai trouver un vieux Pere, qui me paroissoit franc, mais un peu goguenard; son air riant attiroit ma confiance. « Mon » R. P. lui dis-je, y a-t-il quelqu'épidé» mie dans ce pays-ci ? » — « Elle est » continuelle, me répondit-il. » — « Com» ment, repris-je ? mais nous risquons

» donc de mourir, dans ce malheureux » Couvent? » — « On ne vient ici que » pour cela, me répliqua-t-il. » — « Quoi » donc? repartis-je. Et dans le Couvent » voisin? » — « C'est la même chose, » me répondit-il. » — « Comment, re- » pris-je, ma Scintilla va donc mourir? » — « Cela est tout simple, repartit le Pere, » en souriant d'un air malin. » — « Ba- » dine-t-il? parle-t-il sérieusement? me » disois-je. » La plaisanterie ne me pa- roissoit point à propos; & il est très sûr que je voyois enterrer continuellement du monde. Mon inquiétude étoit donc fondée, tant pour moi que pour ma Scin- tilla. « Oh! ciel, je l'aurois amenée là, pour » la faire périr! « Mais pourquoi, repris-je, » viendroit-on ici exprès pour mourir? » — « Hé, me répondit le Pere, toujours » en sourjant, la vie est si remplie de mal- » heurs! On vient ici pour en déposer le » fardeau. Il n'est pas permis de se donner » la mort; on la reçoit ici des mains de » la Nature, afin de passer à une meilleure » vie » La gaîté de cet homme, en par- lant sur un si triste sujet, me paroissoit dé- sespérante. « Il n'est pas plus permis, lui » dis-je, de la chercher que de se la don- » ner. Il falloit me prévenir de ce but si » sagement imaginé, pour lequel on entre

» dans votre Maison. » J'aurois dû ajouter : » Et vous ne mourez pas vous, vieux » sorcier. »

Je quittai ce plaisant, fort peu satisfait de sa plaisanterie. Dès le jour même, le Prieur vint me trouver, d'un air assez riant. » Mon cher enfant, me dit-il, je suis » extrêmement content de vous; je veux » vous le prouver, en vous admettant » promptement aux grandes faveurs. » Je remerciai le Béat, en lui disant que j'étois confus de ses bontés. Il reprit en m'embrassant, d'un air encore plus riant : « Mon » cher ami, quand voulez-vous qu'on » vous enterre ? » Je regardai le Moine, d'un œil aussi courroucé que surpris. « Il » faut attendre que je sois mort auparavant, lui répondis-je. » — « Croyez» vous que cela soit nécessaire, me dit-il, » toujours en souriant ? » Je ne comprenois rien à ce langage. J'entrevoyois qu'il devoit y avoir, là-dessous, quelque mystere. « Si vous voulez, reprit le Moine, » passer à une vie plus heureuse, il faut » bien, au moins, que vous soyez en» terré. » — « Et comment, lui dis-je, » m'enterrera-t-on ? » — « Comme tout » le monde, répondit-il. On vous mettra » dans un cercueil ; on célébrera votre » inhumation, avec toutes les cérémonies

» d'usage, & ensuite, on vous descendra
» dans la sépulture. » — » Et après ? re-
» pris je. » — « Et après, repliqua-t-il,
» il vous sera fait selon vos mérites. »

L'air souriant du Prieur ne m'annonçoit rien de bien redoutable. « Il est sans doute
» question, me disois-je, de quelqu'ini-
» tiation. Prêtons nous à la plaisanterie;
» & voyons de quoi il s'agit. « Allons,
» dis-je, au R. P. je veux tenter l'épreuve;
» que faut-il faire ? » — « Vous remettre
» en nos mains, répondit-il, & vous prê-
» ter à tout, comme un être purement
» passif. » — « J'y consens, m'écriai-je;
» mais de la promptitude! ma patience
» n'est pas de longue haleine. »

Le Prieur appella du monde. On m'étendit promptement dans une biere. On me couvrit d'un drap de corps; les cloches sonnerent; on me porta au Chœur. On m'y posa au milieu des cierges. On entonna les prieres des morts, pour l'ame de moi Grégoire, qui m'ennuyois fort, sous le drap mortuaire. Je pensois à Charles Quint qui avoit subi, de gaîté de cœur, cette lugubre cérémonie. Je me rappellois qu'il en étoit réellement mort dès le lendemain. « C'étoit un grand fou, me disois-je; je le
» suis autant que lui. Ma folie aura-t-elle la
» même conclusion? J'espere que non. »

Je croyois entendre ſonner, en mort, les cloches du Couvent où languiſſoit ma Scintilla. « On lui fait peut-être ſubir, me » diſois-je, la même cérémonie ; » & j'étois inquiet pour elle & pour moi.

On m'enleva du milieu du Chœur ; on me deſcendit dans la ſépulture ; &, revêtu d'un cercueil, je fus rangé, dans une cave ſépulchrale, auprès des autres cercueils. Enſuite, tout le monde partit. Quand je n'entendis plus perſonne, mon inquiétude, qui ne m'avoit pas quitté, redoubla. J'appellai, on ne me répondit pas. Je fis voler la couverture de mon cercueil. Je vis que j'étois dans les ténebres, au fond d'un tombeau. Je criai, « au ſecours ! » L'écho ſeul de la voûte ſépulchrale me répondit. J'entrevis, de loin, une foible clarté. « C'eſt » ſans doute là, me dis-je, l'ouverture du » tombeau. » Je courus vers cet endroit lumineux ; mais j'entendis tomber la pierre fatale qui fermoit la tombe, & la clarté diſparut. Je rencontrai un eſcalier ; je montai à tâtons. Ma tête alla frapper contre la pierre funéraire. Je pouſſai des cris affreux & vains. « Me voilà donc vivant dans le » tombeau, me dis-je, & j'ai eu la bêtiſe » de m'y laiſſer mettre ; & ma Scintilla » aura, ſans doute, éprouvé le même » ſort. » A ces mots, je frémiſſois ; je

m'indignois contre les auteurs de ma peine, & sur-tout contre moi-même.

Cependant je ne pouvois me résoudre à croire qu'il y eût des hommes assez noirs, pour me condamner sans aucun motif, au supplice affreux d'être enterré vivant. Quel intérêt pouvoient-ils avoir à commettre une pareille atrocité ? Je nourrissois donc, au fond de mon cœur, une ombre d'espoir. Une circonstance vint y ajouter. Je sentis pendre quelque chose à mon côté : c'étoit un pain & une bouteille, qui n'étoit pas vuide. Quel étoit ce breuvage ? n'étoit-ce point du poison ? Mais pourquoi m'empoisonner ? Si l'on vouloit que je mourusse, la faim suffisoit ; si l'on vouloit, au contraire, que je vécusse, c'étoit du pain, sans doute, & du vin qu'on me procuroit. Qu'avois-je à craindre, dans ma situation ? « Allons, me dis-» je, si l'on veut abréger mes tourments, » en me faisant mourir par le poison, » profitons de cette grace ; si l'on prétend, » au contraire, que je vive, usons de » l'heureux soutien qu'on me fournit pour » prolonger ma vie. » Alors, je dévorai le pain avec rage. J'avalai tout le vin qui étoit dans ma bouteille ; car c'étoit du vin. Je lui trouvois bien un petit goût assez particulier, mais pas désagréable. Il me sembla que

que ce vin répandoit, dans mon ame, les fumées d'une douce ivresse & les rayons de la sérénité. Toutes mes idées, selon l'expression usée, devinrent *couleur de rose*. Elles m'amenerent, par degrés, le doux sommeil, qui vint se glisser entre mes paupieres. Je cédai à son heureux ascendant; je me couchai sur la terre, & je ne tardai pas à m'y plonger dans un repos, image de la plus douce mort.

Je m'éveille enfin. Le Soleil me battoit sur les yeux, quand je les ouvris. Le ramage des oiseaux formoit un concert agréable, avec le murmure du zéphir, qui se jouoit dans les feuillages. J'étois sur un lit de taffetas rose, dans un joli pavillon ouvert de tous côtés, où les intervalles des fenêtres étoient remplis par des glaces. Un plafond représentoit Vénus sur sa conque marine, entourée des Graces & de l'Amour, qui, peint justement sur ma tête, sembloit me jetter des fleurs. J'étois dans le déshabillé le plus galant, couronné de roses, ayant, pour bandouliere, une guirlande des mêmes fleurs. A ma droite, la glace étoit transparente, & laissoit voir un appartement contigu, pareil au mien, qui n'en étoit séparé que par ce mur diaphane. Je me leve, j'apperçois, à travers la glace, ma chere Scintilla, mise comme

la Déesse Vénus. Je vole vers mon Amante; elle en fait autant, de son côté, en me tendant les bras; mais nous sommes, tous les deux, arrêtés par un reseau de fil d'archal, qui nous empêchoit de toucher même à la glace. J'entendis la douce voix de ma Scintilla. « O ! mon cher ami, me dit-elle, » nous sommes ressuscités. Nous sommes » au séjour des bienheureux. » — « Nous » n'y sommes pas tout-à-fait, lui répondis-» je, tant que nous nous voyons séparés. » Elle me demanda comment je me trouvois là. Je lui racontai mon histoire. « C'est » positivement la mienne, me dit-elle; » & elle me la raconta avec des graces infinies. La différence qu'il y avoit entre elle & moi, c'est qu'elle avoit cru mourir; c'est qu'elle se croyoit réellement au rang des morts. « Ma chere amie, lui dis-je, je » vous prouverai que nous sommes tous » deux vivants. » Nous nous envoyâmes réciproquement des baisers amoureux.

Je vis ma Scintilla répétée dans toutes les glaces de mon boudoir; je l'étois dans toutes les glaces du sien. Nous avançâmes, chacun de notre côté, sur un balcon commun aux deux pieces; mais nous y étions séparés par un treillage. Un petit escalier extérieur me conduisit sur une plate-forme qui couronnoit les deux pavillons. Elle

monta pareillement de son côté. Là, nous ne trouvâmes plus rien qui nous séparât. Nous nous embrassâmes avec une tendresse inexprimable. Ensuite nous regardâmes autour de nous. Il n'y a peut-être pas, dans le monde, une plus belle perspective que celle qui nous environnoit. Nous étions au sommet de la montagne la plus élevée de la Sierra Moréna, dans le lieu le plus haut de l'Espagne. Les Pyrénées seuls nous dominoient, mais ils se perdoient au fond du lointain, dans l'azur de l'horizon. Nos regards planoient sur une immense étendue de montagnes, de plaines, de villes, d'objets extrêmement variés. Nous occupions le point le plus élevé des jardins délicieux de notre habitation. Nous appercevions des temples construits à la maniere antique, un grand Palais, des pavillons, de petits bois, des statues, des obélisques & des tombeaux; car il faut toujours que ces monuments mélancoliques se trouvent au milieu des objets riants, pour faire rentrer les hommes en eux-mêmes, au milieu des plaisirs. Nous admirions un spectacle si enchanteur, animé par de nombreux habitants. Nous appercevions des grouppes de bergers & de bergeres vêtus de soie, tels qu'on nous les représente à l'Opéra, chantant leurs amours. Dès qu'on nous

remarqua ſur notre belvédere, la muſique la plus mélodieuſe célébra notre apparition. Tout le monde battit des mains & s'avança vers nous.

Le Mage Intimus, mon introducteur, que je croyois parti, marchoit à la tête du cortége, brillamment vêtu, comme Renaud dans l'Opéra d'Armide. Nous deſcendîmes au-devant de cette troupe élégante, qui nous reçut à bras ouverts. On entonna un hymne qui diſoit à-peu-près : « Soyez les bien venus, enfants des » Dieux, élus de la Nature. Venez dans » le Temple du Souverain des Immor- » tels, lui offrir vos humbles actions de » graces. »

On me conduiſit, en effet, en pompe, dans un Temple, ſur la porte duquel je lus ces mots : *A Jupiter Olympien*. Je ne comprenois rien à tout ce que je voyois. Etoit-ce une Comédie, un Opéra, ou bien, adoroit-on ſérieuſement Jupiter ?

Nous entrâmes, avec reſpect, dans un grand veſtibule, au milieu duquel nous vîmes la ſtatue de l'Empereur Julien, avec cette inſcription : *Au Reſtaurateur du Culte des Dieux*. Enfin, nous paſsâmes dans le Temple, qui étoit grand, majeſtueux, & de l'architecture la plus impoſante. Sa forme étoit circulaire. Au milieu, s'élevoit

un Autel rond de porphyre, sur lequel brûloit une flamme perpétuelle, aux pieds de la statue de Jupiter. Je n'ai jamais vu une figure en marbre, qui m'ait autant frappé. Le Dieu paroissoit vraiment céleste. Le soin de l'Univers sembloit couver dans ses yeux, sous ses sourcils légerement froncés. Il tenoit en main sa foudre toujours allumée; il y joignoit une balance & un gouvernail. Il avoit le pied posé sur le globe du Monde, attaché à une chaîne d'or, dont le premier anneau étoit passé à son petit doigt. Tous les autres Dieux, peints selon le systême des anciens Grecs & Romains, sembloient rendre hommage au Souverain des Mondes.

Les jeunes garçons me prirent au milieu d'eux. Les jeunes filles en firent autant à l'égard de ma Scintilla. On nous fit prosterner, tous deux, devant la statue du Dieu, & l'on prononça des actions de graces, par lesquelles on le remercioit de la faveur qu'il nous avoit faite, en nous appellant à son culte. On amena un jeune belier couronné de fleurs, avec les cornes dorées. L'Hyérophante le présenta au Souverain des Dieux, & versa, sur son front, le vin sacré: ensuite, il feignit de le frapper d'une hache dorée; & le remit aux subalternes, qui devoient l'immoler.

» une antique absurdité, dont le genre » humain a été détrompé, il y a deux » mille ans, pour l'offrir, de nouveau, » aux hommages des crédules mortels, » c'est ce que je n'aurois jamais imaginé; » & je n'en vois pas le but. »

» Croyez-vous, me dit le Guebre, » qu'une bonne morale soit incompatible » avec la Religion des peuples, qui se » sont le plus distingués sur la terre? » — « Ils ont fait voir, lui répondis-je, » qu'elle n'y étoit pas incompatible, » puisque leurs Docteurs, en effet, ont » ordinairement prêché aux hommes une » bonne morale; mais on leur a fait voir, » depuis, qu'on n'avoit pas besoin de » leurs fables, pour établir une morale » encore plus respectable. Quoi qu'il en » soit, nous reviendrons à cet important » objet, dans un temps plus opportun. Je » suis, d'ailleurs, fort content de ce sé- » jour; il offre, assurément, les agréments » les plus flatteurs; mais le plus grand de » tous me manque. » L'ami vit, dans mes yeux, que je parlois de Scintilla; il me le fit avouer. « Vous la posséderez, » me dit-il; mais nous avons ici une » Religion; vous devez procéder selon » ses loix sacrées. Il faut que l'hymen vous » unisse à votre Amante, avant qu'il vous

» soit permis de vous livrer à votre amour.
» Elle est, à présent, entre les mains des
» Vierges & des Matrônes ; les unes doi-
» vent l'édifier, les autres l'instruire.
» On va vous rendre le même service de
» votre côté. Je passerai ici quelques jours,
» pour présider à votre éducation. Je vous
» quitte pour aller vaquer à quelques af-
» faires. Nous nous verrons, ce soir, au
» spectacle. »

J'allai seul méditer, avec volupté, dans un petit bois consacré aux tendres mysteres du Paganisme, & dont l'ombre inspiroit une douce mélancolie. De-là, je me rendis au Spectacle. La salle étoit des plus brillantes ; l'assemblée me le paroissoit encore plus. Rien ne ressembloit tant à notre Salle d'Opéra, dans les plus beaux jours. Le foyer, dans les entr'actes, formoit une espece de Wauxhall. On voyoit là des Beautés de toutes les especes, parées avec une élégance inconnue dans le reste de l'Espagne. Les hommes étoient aussi bien mis, dans leur genre, que les femmes. Je ne revenois pas de ma surprise, quand je songeois que tous ces brillants personnages des deux sexes étoient des Dominicains & des Dominicaines ; & que tous s'étoient fait enterrer, pour jouir d'une vie si active & si voluptueuse.

On donnoit, au Spectacle, une Tragédie en musique, qui avoit, pour sujet, Héloïse & Abélard. L'Amant connu par ses malheurs, avant l'opération, chantoit d'une voix mâle ; après cette fatale opération, il n'avoit plus qu'une voix flutée, comme un Virtuose d'Italie. Quand Héloïse eut endossé la guimpe, elle étoit à croquer sous ce joli ajustement ; l'Amour se déguisoit en enfant de chœur, pour venir la consoler. Il y avoit, dans la piece, des traits satyriques contre le Cloître, & contre des objets pour lesquels le Gouvernement exigeoit le plus profond respect. Il sembloit qu'on eût voulu braver l'Inquisition, dans un pays où elle domine. Je ne pouvois assister, sans un frémissement secret, à tous ces actes impies, à ses yeux, & du moins profanes, qui nous exposoient au bûcher, en cas que nous fussions découverts.

Après le spectacle, mon éducateur & moi, nous allâmes souper avec deux jolies filles, en partie quarrée. Le repas fut très-gai. On sabla le Champagne ; car il y avoit là, de ce vin de France, qu'on préféroit à celui d'Espagne, parce qu'étant plus pétillant, il inspiroit plus de gaîté. La conversation de nos deux nymphes étoit fort piquante ; au dessert, elles devinrent

d'un enjouement folâtre : le vin leur donnoit une vivacité qui s'exhaloit en bons mots. Elles chanterent d'abord très-agréablement ; ensuite elles s'abandonnerent à toutes les folies que le vin, le caprice & le moment leur inspirerent. Je n'avois jamais connu de ces sortes de personnes : il étoit bien pardonnable, à mon âge, d'en être enchanté, pour la premiere fois ; mais, au milieu de mon enchantement, je fis une réflexion qui m'alarma justement, & que je communiquai au cher Intimus. « Ma Scintilla, lui dis-je, ne fait-elle » point, de son côté, avec des hommes, » le pendant de la partie qui nous amuse » ici ? » — « Oh ! je puis vous jurer que » non, me répondit mon charitable com» pagnon ; elle est, comme je vous l'ai » dit, sous la garde d'une vénérable Ma» trône, & de plusieurs Vierges, dans le » Collége sacré des Vestales. On travaille » à vous l'amener pure à l'Autel de l'Hy» men. » Je crus que, de mon côté, je devois aussi respecter, autant qu'il m'étoit possible, les saintes loix de la chasteté, & ; malgré les charmes de nos compagnes, je résolus de les quitter, pour aller passer, seul, une nuit édifiante. Mon éducateur n'étoit pas trop de mon avis ; il n'avoit pas les mêmes raisons, que moi, d'être

ſagé; mais mon exemple prévalut, & je ſus rendre ſage un Prêtre Guebre.

Je dormis du ſommeil le plus agréable, qui fut égayé par des ſonges voluptueux. Le lendemain matin, une troupe de jeunes Paſtoureaux vint me chercher, pour me conduire devant le College des Pontifes, auxquels je déclarai mon intention d'épouſer Scintilla. Cette chere perſonne, amenée par les jeunes filles, y conſentit devant les vénérables, qui nous donnerent leur auguſte approbation, & fixerent le ſurlendemain, pour le jour de notre hymen. Soudain, les Augures & les Aruſpices conſulterent le Ciel ſur notre union prochaine; & prononcerent que nous devions être unis ſous les plus heureux auſpices.

Le lendemain, on célébra les fiançailles; & le ſurlendemain, on procéda à l'auguſte cérémonie des nôces. Dès le matin, les jeunes gens, vêtus de blanc, vinrent chercher Cataudin, le Paranymphe, & le conduiſirent au Temple de l'Hymen. Tandis que nous entrions par la porte du côté de l'Orient, les jeunes filles, pareillement en blanc, & couronnées de fleurs, entroient par celle du côté de l'Occident, amenant la belle Scintilla. Les deux époux futurs étoient, auſſi, vêtus de blanc, de la maniere

la plus galante, & couronnés de lys, symbole de leur virginité. Scintilla portoit un bouquet de boutons de roses, qui n'étoient pas encore écloses. Nous avançâmes vers l'Autel élevé au pied de la statue de Junon, qui présidoit à l'hymen, sous le nom de Lucine. De jeunes garçons portoient les torches de l'Hymen. Nous nous prosternâmes au pied de l'Autel. Nous offrîmes, à la Déesse, deux tourterelles. Le souverain Pontife implora, sur nous, la faveur des Dieux, nous fit prononcer les serments solemnels d'amour & de fidélité, & nous lia d'une chaîne de fleurs. On nous couronna de roses. On entonna l'Hymne nuptiale ; on cria : *Hymen io Hymenee ;* on nous aspergea d'eau lustrale ; & la fumée de l'encens monta vers les Cieux, avec la vapeur des parfums.

Après cette cérémonie, nous sortîmes du Temple, conduits chacun par notre cortége. L'assemblée nous inonda d'une pluie de feuilles de roses ; & l'on nous conduisit au banquet nuptial. Je ne m'amuse pas à décrire minutieusement toutes ces cérémonies ; la Poësie seule pourroit en embellir les détails.

Le banquet nuptial fut des plus gais. On voulut que chacun représentât un des personnages de l'antiquité. On me chargea

du rôle d'Orphée. Scintilla fut mon Eurydice. Sans doute, comme nous avions vécu chez les Guebres, dans les forges souterreines, on trouva quelqu'analogie entre mon histoire & celle du Chantre de la Thrace, qui avoit cherché sa femme aux Enfers. Je savois pincer de la harpe; j'en tirai des accords qui parurent toucher, au point que j'entendois répétér autour de moi : « C'est Apollon. » J'y joignis les inflexions de la voix. Je chantai des airs Italiens & François, qui répandirent une espece d'enthousiasme. Ma Scintilla, surtout, paroissoit transportée. Une troupe de Bacchantes vint, d'accord avec la Mythologie, faire sa cour à l'heureux Orphée,& former des danses agréables,où ma Scintilla & moi, nous jouâmes les premiers rôles. Enfin, les plaisirs les plus piquants varierent notre journée, jusqu'au soir, où des milliers de flambeaux, éclairant une nuit enflammée, rendirent nos passe-temps encore plus vifs.

L'heure de la consommation de l'hymen approchoit; &, malgré le charme des amusements que nous goûtions, je desirois d'aller savourer, dans ma retraite, le dernier plaisir. Je croyois voir arriver ce bienheureux moment; mais quel obstacle, ô Ciel! Tandis que mon Eurydice déployoit

ses graces dans les mouvements d'une danse agréable, elle poussa, tout-à-coup, un cri, & tomba sans mouvement. J'entrevis comme un serpent, qui se sauvoit sous l'herbe, & les Bacchantes enleverent mon épouse. Je pousse un cri moi-même. Je m'élance à sa poursuite. On se jette au-devant de moi, & l'on me suscite tant d'obstacles, que les Bacchantes ont déja disparu avec leur proie, & je ne sais de quel côté je dois les chercher. Je demeurai furieux & désespéré. J'apperçus Intimus, mon jeune Mentor. « Hé bien, lui dis-je, » vous le voyez, le malheur me poursuit; » & s'acharne sur mes pas. » Il ne parut point frappé de terreur, ni plongé dans la consternation. « Mon cher ami, me dit-il, » il me semble que vous vous alarmez un » peu trop vivement. Tout n'est pas dé» sespéré. Vous êtes Orphée; vous irez » chercher votre Eurydice aux Enfers. » Je ne savois si je devois me fâcher contre cet homme, ou entrer dans la plaisanterie. Mais quelle plaisanterie, de faire périr ma femme, ce que je devois avoir de plus cher au monde! Un chœur de jeunes Bergers & de jeunes Bergeres me chanta: « Volez, Orphée, aux sombres bords. » On me mit une lyre entre les mains; & je me laissai conduire jusqu'à une caverne, où j'entrai sans effroi. Je m'engageai dans

de sombres détours, & bientôt je parvins à une salle souterreine, artistement éclairée; où je vis le conseil infernal présidé par le dieu Pluton. Auprès de lui brilloit sa Proserpine, qui étoit fort jolie; mais je m'apperçus que le tyran du Ténare étoit vêtu de soie, & que ses habits, aussi-bien que ceux de sa compagne, ressembloient singulierement à des habits de Bal ou d'Opéra. Je me flattai donc qu'il n'étoit question que d'une Comédie, malgré la chûte de mon Amante, son évanouissement, & le serpent que j'avois vu s'enfuir. Je crus devoir me prêter à ce jeu. Je chantai les paroles Italiennes que fredonne Orphée, dans l'Opéra de l'Amphion de Germanie. On me fit la réponse qui se trouve dans ce Drame lyrique; & l'on me conduisit dans une grotte charmante, ornée de lumieres de diverses couleurs, de cristaux, de coquillages & de fleurs. Là, je vis mon Eurydice endormie mollement sur un lit de roses. Je l'éveillai par un baiser. Elle ouvrit ses beaux yeux. « Que vois-je? où » suis-je? dit-elle. » Alors le chœur des jeunes-gens chanta: « Il a retrouvé son » Eurydice. Amour, viens consommer » l'ouvrage de l'Hymen. » On enleva de nouveau mon Amante, pour la porter peu loin de là, dans sa demeure. On la déshabilla, on la mit dans le lit nuptial, & l'on

nous laissa seuls. Amour, permets-moi de ne pas révéler tes mysteres; la Pudeur me le commande, & mon trop foible talent m'impose la loi de ne pas décrire des plaisirs ineffables.

Scintilla étoit à moi; l'hymenée, sans doute, nous avoit unis; mais le remords vint me saisir dans ses bras. Etoit-ce là un vrai mariage? Devois-je abuser de cette circonstance? Mon dessein étoit-il de rester, avec Scintilla, dans cette retraite? Une autre Beauté ne possédoit-elle pas mon cœur; & tous mes vœux n'étoient-ils pas à ma chere Adélaïde?

L'aurore commençoit à éclairer l'Univers; & sa douce lumiere perçoit dans notre asyle. Je contemplai mon épouse à sa lueur naissante. Qu'elle étoit belle! Quelle fraîcheur le sommeil avoit ramenée sur les roses de son teint! Je respirois son haleine plus douce que les parfums des fleurs. Je restois immobile dans la contemplation d'un objet si délicieux; mais je croyois voir des larmes sortir de ses beaux yeux, quoiqu'ils fussent fermés. Un songe orageux sembloit agiter son ame & la tourmenter. J'éveillai ma Scintilla par un baiser. « Qu'as-tu, lui dis-je, ma chere » amie? Je crois te voir souffrir. Quelque » Divinité ennemie te poursuivroit-elle

» jusques dans mes bras ?» — « Oh! mon
» cher époux, me répondit-elle, il est
» trop vrai, un songe terrible me tour-
» mentoit. D'abord ce songe, plus for-
» tuné, avoit prolongé mes plaisirs, dans
» les bras du sommeil, en me représentant
» toujours mon cher époux faisant mes
» délices, & se rendant heureux du bon-
» heur dont il me combloit; mais, tout-
» à-coup, un orage est survenu. Une
» femme, semblable à cette Adélaïde qui
» t'a visité chez les Guebres, est venue
» te réclamer, & t'arracher de mes bras.
» Barbare! tu m'as rejettée, & tu l'as
» suivie. J'ai voulu te poursuivre; mais
» je me suis vue arrêtée par le spectre de
» la Mort, qui m'a saisie & enchaînée
» dans ses bras décharnés & glacés. Je
» me débattois dans le sein du monstre,
» quand ton amour m'a réveillée. Tu
» m'aimes, je le vois, cher époux. Tu
» fais, à présent, mon bonheur; mais ô
» Dieu! que présage un songe si funeste?
» Adélaïde viendra te réclamer, tu me
» rejetteras pour la suivre, & je resterai
» ta victime, enchaînée dans les bras de
» la Mort.»

Je fus douloureusement affecté de ce que me disoit Scintilla. Sa voix avoit un accent plaintif, qui perçoit jusqu'au fond

de mon cœur. Mes remords, d'ailleurs, me reprochoient qu'il y avoit quelque chose de vrai dans ses pressentiments, relativement à mon Adélaïde. Je craignis que le regret de perdre son époux ne mît au tombeau l'infortunée Scintilla. Je restai quelque temps sans pouvoir lui répondre, l'embrassant avec tendresse, confondant mes larmes avec les siennes. Enfin, je tâchai de la rassurer par les expressions du plus pur amour, jointes aux plus vives caresses.

Ses larmes commençoient à se sécher, quand les jeunes garçons vinrent nous chercher. Nous nous levâmes promptement, pour aller avec eux, d'abord, rendre graces aux Dieux dans leur Temple; ensuite, reprendre le cours de nos divertissements, qui durerent encore quelques jours. Après le plaisir, commença, pour nous, le temps du travail, mais d'un doux travail, qui ne faisoit que nous occuper agréablement, sans nous fatiguer. Nous avions, auprès de notre jolie cabane, un jardin encore plus joli, qu'on nous donna, & qu'on nous apprit à cultiver. Cette occupation, que je pris à mon aise, me parut des plus douces. Je passois une bonne partie de la journée dans mon jardin. Mon travail fini, je trouvois mon dîner prêt.

Ce repas délicieux étoit l'ouvrage de ma chere Scintilla. Nous menions, ensemble, une vie patriarchale. Jamais le pere des hommes ne put être plus heureux, dans le Paradis terrestre, avec la mere du genre humain. Les soirs, nous nous délassions avec nos compagnons, par des danses & autres amusements champêtres. Les jours de fêtes, nous invitions, ou nous étions invités à des repas qui, joints à d'heureux exercices & assaisonnés par la cordialité, nous paroissoient délicieux. Jours de mon bonheur, que vous fûtes rapides ! Vous n'êtes déjà plus qu'un beau songe, que je me rappelle souvent avec de douces larmes.

Intimus passa un temps assez considérable avec nous. Ne pouvant plus se dispenser de retourner chez les Guebres, il prit jour, enfin, pour son départ. « Avant » que vous nous quittiez, lui dis-je, il » faut pourtant que vous m'expliquiez » ce que c'est que ce singulier asyle, » cette maison de Dominicains & de » Dominicaines qui recele un si gracieux » Elysée. Qu'est-ce que ce Paradis mer- » veilleux, où l'on trouve le Paganisme » ressuscité ? A quoi doit-on un si bizarre » établissement ? »

« Mon bon ami, répondit mon jeune

» Mentor, on doit cet établissement à un
» homme de génie, honnête, mais enthou-
» siaste & singulier, dont l'histoire n'est
» pas longue. Suprémus, cet original fon-
» dateur, naquit à Séville, d'un volup-
» tueux Philosophe Epicurien, fils de
» votre fameux Saint-Evremont, qui fut
» particulierement lié avec Desbarreaux,
» Fontenelle, Chaulieu, la Fare, & qui
» vit même Voltaire encore enfant. Cet
» homme éclairé savoit que Montagne,
» dès son enfance, avoit été formé par
» l'usage, à parler Grec & Latin; qu'il
» n'avoit coutume de s'éveiller qu'au son
» de la musique, & qu'il avoit enfin ac-
» quis toutes ses connoissances par l'or-
» gane du plaisir. Frappé de cet exemple,
» notre savant résolut d'élever ses enfants
» de la même façon, sur-tout, son fils
» Suprémus, qui annonçoit, comme son
» pere, du génie & de l'enthousiasme. En
» conséquence, il ne lui parla que Latin
» & Grec; il mit, entre ses mains, tous
» les grands Auteurs de la Grece & de
» Rome. Son but étoit d'élever son fils
» dans le pur Théisme; mais le jeune
» Suprémus vit, dans tous ses livres, le
» culte de Jupiter recommandé, la véné-
» ration pour les Dieux prescrite. Homere
» & tous les autres grands Hommes

» prêchoient cette Religion. Il la voyoit, » ſur-tout, établie, de la maniere la plus » impoſante, dans le Télémaque de M. de » Fénélon, très-bien traduit en Eſpagnol. » Son pere avoit ſoin, d'ailleurs, qu'on » ne lui parlât jamais d'aucune Religion, » trop auſtere pour s'accorder avec les » idées d'une philoſophie voluptueuſe. » Ce jeune homme ne connoiſſant aucun » autre culte, adoptant les idées, les » mœurs, les goûts de l'antiquité, adopta » auſſi ſa Religion : il crut, à la lettre, tout » ce qu'il liſoit dans les Auteurs Païens. » Avec de l'imagination, il vit un Jupiter » dans les nuées, un Phébus dans le ſoleil, » une Vénus dans tous les cœurs, des Nym- » phes, des Nayades, des Driades dans » les fontaines, dans les bois. Il adora, » par-tout, des objets de ſon culte. Il » communiqua ſes erreurs à ſa ſœur, & » à Séréna, jeune Beauté adoptée par ſon » pere, élevée avec lui, Suprémus, & que » l'Amour lui deſtinoit déjà pour épouſe. » Son pere dédaigna d'abord de le dé- » tromper, & vit, en ſouriant, s'élever, » chez lui, une petite famille Païenne » de la meilleure foi du monde. –

» Il n'étoit pas poſſible qu'on cachât » long-temps, à ces enfants, le culte qui » dominoit dans leur Patrie. Ils en enten-

» dirent parler ; mais on mit, entre leurs » mains, les Ouvrages de Boulanger, de » Fréret, de tous les Auteurs qui pouvoient » indiſpoſer contre cette Religion ſacrée ; » & quelques Ouvrages naiſſants de Voltaire. De ſorte que ces jeunes infortunés, n'ayant jamais entendu dire un » mot en faveur de la Religion de leurs » ancêtres, ayant, au contraire, entendu » cent fois répéter tous les arguments que » les incrédules ont imaginé contr'elle, » avoient le malheur de ne pas la connoître ; & ſe trouvoient impies & ſacrileges, avec les meilleures intentions, » & le cœur le plus excellent.

» Quoique né Guebre, je ſens, mon cher » ami, tout ce qu'il y a de Divin dans la » morale des Chrétiens :

Obligés de s'aimer, ſans doute, ils ſont heureux.

» Mais on ne le fit pas ſentir de même à » nos jeunes écervelés : on ne leur montra » que les abus, & ils crurent qu'il n'y » avoit rien autre choſe.

» Par un contraſte ſingulier, leur pere, » à meſure que la vieilleſſe lui ôta le goût » des plaiſirs, & la faculté d'en jouir, » rentra en lui-même, & goûta mieux la » morale d'une Religion qui tonnoit contre ces malheureux plaiſirs. La crainte

» de la mort & de l'enfer donna du poids
» aux arguments qu'il lut dans des livres
» pieux. Les inſtructions, qu'il avoit re-
» çues dans ſon enfance, ſe reproduiſirent
» à ſon eſprit, dans leur premiere
» force; & il revint, bien cordialement,
» à la foi de ſes peres. Il voulut, alors,
» y amener ſes enfants; mais il étoit trop
» tard. Ils n'étoient pas dans l'âge où l'on
» adopte des idées nouvelles. Ils crurent
» que les années altéroient le jugement
» de leur pere; &, malgré leur reſpect
» pour lui, ils le regarderent comme un
» vieux radoteur. Pénétré d'amertume,
» en voyant qu'il les avoit mis dans le
» chemin de la perdition, & qu'il ne
» pouvoit les en retirer, il crut que la
» pénitence étoit le ſeul moyen d'empê-
» cher qu'il ne portât la peine de la voie
» criminelle où il les avoit engagés; il
» vint s'enterrer au fond de cette ſolitu-
» de, dans ce Couvent de Dominicains,
» & y vécut dans une mortification exem-
» plaire.

» Dès que leur pere ne fut plus avec
» eux, pour les contenir, nos jeunes in-
» diſcrets ſe répandirent dans le monde,
» où ils ſe ſignalerent bientôt par les im-
» prudences les plus outrées. Tout ce
» qu'ils voyoient de la Religion de leur
» Patrie,

» Patrie, leur inſpiroit le dédain & le
» mépris. La Nation n'étant pas éclairée,
» tout ce culte n'offroit pas un aſpect auſſi
» favorable à l'imagination, que celui des
» Grecs & des Romains, revêtu de toute
» la magie que la Poëſie & les idées riantes
» du génie avoient pu y joindre, dans les
» deux plus beaux ſiecles de l'Hiſtoire
» Ancienne. Ils en firent tant, qu'ils atti-
» rerent, ſur eux, les regards de l'Inqui-
» ſition. Le Saint-Office donna des ordres
» pour qu'on les arrêtât. Des amis leur
» firent ſentir qu'ils couroient le plus
» grand danger, & les engagerent à s'y
» dérober par la fuite. Ils eurent l'adreſſe
» de ſe ſauver; mais ce fut en Portugal.
» C'étoit fuir Scylla pour tomber en Cha-
» rybde. Ils n'eurent pas le bon ſens d'être
» plus diſcrets & plus réſervés à Lisbonne;
» au contraire, non-ſeulement ils décla-
» merent publiquement contre la Religion
» du Prince, mais ils prêcherent encore en
» faveur du Paganiſme, & eurent le mal-
» heur de faire des proſélites. Il n'en fal-
» loit pas tant pour allumer, contre eux,
» le zele de la redoutable Inquiſition Por-
» tugaiſe. Ils furent arrêtés. Ils eurent le
» front de ſoutenir leurs erreurs devant
» des Juges ſi ſéveres, & briguerent l'hon-
» neur d'être martyrs de Jupiter & de

» Vénus. On leur accorda cette grace. On » les choisit pour faire l'ornement du » prochain *Auto-da-fé*, & on les con» damna, sans aucun adoucissement, au » supplice du feu. Les tourments prélimi» naires furent des plus affreux. L'horreur » des fers, des prisons, de la procédure » la plus cruelle, & de toutes les tortures » imaginables avoit profondément ulcéré » leurs cœurs.

» Le jour de l'Auto da-fé arriva trop » tôt; & ils furent traînés, processionnel» lement, au supplice. Si le culte, contre » lequel ils avoient prêché, leur avoit » paru austere, tant que leur imagination » seule s'étoit exercée contre lui, il dut » leur paroître plus que barbare, quand » ils en souffrirent si cruellement. La sœur » de Suprémus étoit si horriblement en» venimée contre une Religion, dont les » ministres la traitoient avec tant de ri» gueur, qu'au bord du bûcher, elle fit » ce qu'avoit déja fait une jeune Juive. » Quand on lui proposa, pour adoucir » son supplice, d'embrasser la Foi des » Chrétiens, elle dit qu'elle aimoit mieux » périr dans les feux, que d'adopter les » impiétés de ces monstres; & elle se pré» cipita, d'elle-même, dans les flammes.

» Infortunée victime! elle se hâta trop

» de chercher la mort. Elle étoit d'une
» beauté éblouissante, aussi-bien que Séréna, Maîtresse de Suprémus. Il étoit, lui-même, aussi-bien qu'elles dans son sexe. Ils avoient, tous les trois, inspiré l'intérêt le plus universel. Leur éloquence, extrêmement touchante, empruntoit encore des graces de leurs heureuses physionomies. Les deux jeunes Beautés, sur-tout, enflammoient tous les hommes, & les cœurs étoient déchirés par l'aspect de leurs tourments. On s'aprêtoit à les sauver; mais quand on vit une des deux Beautés se jeter dans les feux, pour fuir les Inquisiteurs, qu'elle regardoit comme des monstres, ils parurent tels aux yeux du public. On entendit un cri général de fureur & de rage. Tous ceux qui portoient une épée la firent étinceler, & se précipiterent unanimement, pour sauver les victimes. Les Soldats ne purent se défendre, & n'en eurent pas le courage; ils disparurent & abandonnerent les rigoureux Ministres du Saint-Office à la fureur du Peuple. On les déchira en morceaux, on les jeta dans les bûchers, & l'on délivra tous les condamnés. Il falloit leur procurer un asyle. Le pere de Suprémus, ayant appris le danger

» de ses enfants, étoit accouru à Lisbonne, pour solliciter en leur faveur: » il eut le bonheur de s'emparer d'eux, » & de les conduire dans ce désert, où il » y avoit deux riches Couvents, l'un de » Dominicains, l'autre de Dominicaines. » La belle Séréna fut déposée dans le Monastere féminin; le jeune homme, dans » celui des hommes. L'infortuné Suprémus frémit de se voir au milieu des » Ministres d'un culte qu'il abhorroit. » L'image de sa sœur périssant au milieu » des flammes le poursuivoit par-tout. » L'idée du danger qu'avoit encouru son » Amante, qu'il avoit encouru lui-même, » le tourmentoit sans cesse. Tel étoit son » malheur, que le nom seul du culte le » plus saint causoit, dans tous ses membres, un tremblement convulsif.

» Les Religieux le cacherent, d'abord » par amitié pour son pere, ensuite, par » intérêt pour lui-même; les Religieuses » en firent autant, de leur côté, à l'égard » de Séréna. Le pere de Suprémus voulut » tenter d'heureux efforts, pour amener » son fils à sa Religion; il ne fit qu'accroître son éloignement pour ce culte, » & n'osa plus lui en reparler. Le jeune » homme, dispensé long-temps de paroître dans le Temple, fut nourri au sein

» du Monastere. Peu-à-peu, des visites » de gens suspects, qu'on prit pour des » espions du Gouvernement, l'obligerent » de prendre l'habit de l'Ordre, afin de » se déguiser à leurs yeux. Au lieu de se » convertir, il fit des prosélites, d'abord » en secret, bientôt assez ouvertement. » Il eut d'abord, pour lui, tous les jeunes » gens. Son pere, qui étoit Prieur, sou- » tint, aussi long-temps qu'il put, contre » son fils, le culte qu'il révéroit; mais » enfin, ce tendre pere alla recevoir, dans » les Cieux, la récompense de sa piété; » & son fils, quoiqu'il ne fût pas revêtu » des saints Ordres, fut élu, par le Cha- » pitre, pour lui succéder. Il avoit un » parti puissant, qui s'étendit, & bientôt » gagna tout le Couvent. Peu à peu les » vieux Moines moururent, & furent » remplacés par d'autres bien moins âgés; » tellement que toute la Maison étant » jeune, adopta les idées de son jeune » Prieur; & tout le monde devint Poly- » théiste.

» Les Religieuses, de leur côté, furent » converties à la Religion Païenne, si » l'on peut donner, à un pareil change- » ment, le nom de conversion. On mit, » alors, en commun, les revenus des » deux Communautés, qui étoient im-

» menses. On convint qu'il faudroit fein-
» dre de suivre toujours l'ancien culte, & se
» réserver la douceur de se livrer au nou-
» veau, dans cette enceinte. On fit alors
» l'établissement que vous voyez. Pour que
» ceux qui n'auroient pas le desir d'embras-
» ser le Polythéisme ne se doutassent de
» rien, on imagina la cérémonie de la pré-
» tendue mort, que vous avez subie; &,
» tandis que vous jouissez ici de tous les
» agrémens d'une vie très-voluptueuse,
» il y a, dans le Couvent, où vous avez
» d'abord passé quelques jours, des béats,
» Chrétiens de bonne foi, qui n'ont pas
» la moindre idée de vos plaisirs, qui se
» disciplinent saintement, & ne sont peut-
» être pas moins heureux que vous.

» Il faut que je vous finisse l'histoire de
» Suprémus. Il s'étoit rendu fondateur,
» ou du moins, restaurateur d'un culte
» proscrit; il avoit commis ce sacrilege de
» la meilleure foi du monde, pour possé-
» der sa Séréna. L'ancien culte lui défen-
» doit cette alliance, incompatible avec
» l'état religieux; celui qu'il rétablissoit
» la lui permettoit. Ainsi, le prétendu
» triomphe qu'il comptoit procurer à la
» vérité n'avoit peut-être pour but, que
» de coucher avec une femme. Séréna
» n'étoit pas plus chaste dans ses vues.

» Le mariage des deux fondateurs,
» premier qu'on célébra ; tous les au
» furent célébrés à l'envi, & cette he
» reuse retraite devint un séjour, où l'o
» trouvoit tous les biens du premier âge,
» hors la seule innocence.

» Suprémus eut, de Séréna, son épouse,
» plusieurs enfants, dont pas un n'a suivi
» le même genre de vie que son pere, &
» ne s'est douté qu'il lui devoit le jour ;
» car nous n'élevons pas, chez nous, notre
» progéniture. Nous avons fondé, peu loin
» d'ici, un Hôpital d'enfants-trouvés des-
» tiné uniquement pour les nôtres. Les
» nouveaux nés n'y sont point reçus, sans
» l'aveu, par écrit, de divers Grands d'Es-
» pagne, qui sont, en secret, affiliés à
» notre Ordre ; & ces aveux ne se donnent
» qu'en faveur de nos enfants. Le Gou-
» vernement ne sait pas d'où ils viennent,
» & ne se doute pas de notre bonheur,
» & du culte qui regne dans notre retraite ;
» mais cela ne peut durer long-temps. Il
» faut même que la Nation soit aussi reli-
» gieusement portée au silence qu'elle le
» faut toujours, pour qu'un pareil établis-
» sement ait pu subsister plusieurs années.

» Suprémus & Séréna ne parvinrent pas
» à une extrême vieillesse. Ils firent fleurir
» l'âge d'or dans ce bel asile. Si l'on veut

» me[illegible] qu'il y a contre l'hom-
» d[illegible] vie de gens qui abusent
» [illegible] du Gouvernement & de
» [illegible] ui trompent l'un & l'autre
[illegible] arir une Religion proscrite;
[illegible] mations accordées pour en
[illegible] une autre plus sainte ; si l'on
[illegible] les yeux sur cet abus, on peut
[illegible] re, qu'il a régné, chez nous, des
» vertus ; &, sans les vertus, comment
» aurions-nous pu connoître le bonheur ?

» Nous révérons particulierement Su-
» prêmus & Séréna ; leur tombeau forme
» une espece de Temple, où nous offrons
» des parfums, pour tout sacrifice. Nous
» en offrons pareillement sur le tombeau,
» vuide, de la sœur de Suprêmus, que nous
» regardons comme une martyre. Nous cé-
» lébrons l'anniversaire de sa mort, comme
» les funérailles d'Adonis. Homere, Pla-
» ton, l'Empereur Julien sont mis, par-
» mi nous, au rang des Dieux, ainsi que
» le tendre Fénélon : non qu'en effet
» nous doutions qu'il ait été réellement
» Chrétien, dans le fond de l'ame ; mais
» parce qu'il a rendu notre Religion si res-
» pectable dans son Ouvrage ; & nous
» pensons qu'un homme d'une si belle
» imagination devoit être, de cette Re-
» ligion, au moins dans le moment où

» il la peignoit si excellente; car, sans » doute, il devoit voir, des yeux de » l'ame, tous les objets rians dont il » traçoit la peinture.

» Je vous parle, ajouta mon institu- » teur, comme un membre de cette dé- » licieuse habitation, parce que j'y suis, » en effet, agrégé. Notre petite peu- » plade de Guebres, au moins quant aux » Ministres de la Religion, peut être re- » gardée comme une colonie de cet éta- » blissement. Le Polythéisme n'est pas, » il est vrai, le culte du peuple Ignicole; » mais nos deux Religions s'accordent » aisément ensemble; parce qu'elles sont, » l'une & l'autre, moins exclusives qu'une » autre. Je la respecte pourtant, cette » autre, comme je vous l'ai dit, pour sa » morale divine & pour les vertus célestes » qu'elle a enfantées.

» Je vous ai cru digne d'être aussi heu- » reux que moi, cher Rosamene. Puisque » le scrupule, cédant à l'amour, ne vous » avoit pas empêché de vous initier parmi » les Guebres, j'ai pensé qu'il ne vous » empêcheroit pas de vous agréger parmi » les Polythéistes, d'autant plus que je » vous procurois, par-là, le double avan- » tage de mettre votre vie en sûreté, & de » posséder légitimement votre Amante. »

Je remerciai le cher Intimus, des bons offices qu'il m'avoit rendus. « Mais j'ai, » lui dis-je, un double regret d'en avoir » profité. La générosité est pure de votre » côté ; s'il y a quelque faute, elle est toute » entiere du mien. Elevé dans une Reli» gion que vous respectez vous-même, je » crains de m'être rendu coupable d'apos» tasie, en paroissant l'abjurer. Je dis, en » paroissant ; car je n'ai point, en effet, » prétendu quitter la Religion de mes » peres, pour une autre que je trouve ab» surde. Ensuite, en me prêtant aux céré» monies d'un prétendu mariage avec » Scintilla, j'ai manqué à deux personnes » dignes de mes hommages & de tout » mon amour ; à elle, qui, douée des plus » excellentes qualités, & m'aimant dans » la simplicité de son cœur, méritoit de » trouver un Amant qui fût tout à elle, » comme elle étoit toute à lui. J'ai aussi » manqué à une autre personne plus chere, » qui avoit des droits antérieurs & plus sa» crés, qui possede mon cœur, & à qui je » dois, par la suite, offrir ma main. »

« Votre situation est embarrassante, me » dit le Mage Guebre. C'est un commen» cement de sagesse que de sentir ses torts. » Avec des intentions droites, comme » vous me paroissez les avoir, vous répa-

» rerez ces torts involontaires; & vous » serez parfaitement heureux, quand vous » n'aurez plus rien à vous reprocher. »

Je ne pouvois m'empêcher de sentir, avec attendrissement, toute l'honnêteté qui régnoit dans la conduite d'Intimus à mon égard. Je lui peignis tous mes sentiments pour lui; je l'en vis attendri lui-même. Il fallut enfin nous résoudre à le voir partir. Nous le conduisîmes, Scintilla & moi, à la porte d'ivoire, par laquelle on sortoit de notre asyle. Nous l'embrassâmes tendrement. Nous versâmes, ensemble, de douces larmes. Nous lui promîmes d'aller bientôt le revoir, chez les Guebres; & nous le quittâmes, comme le plus intime de nos amis.

Fin du Livre troisieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIEME.

MA Scintilla faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir, pour me rendre heureux: elle y réussissoit en grande partie; mais plus elle acquéroit de droits à ma reconnoissance, plus elle excitoit mes remords. Un incident naturel vint me la rendre encore plus chere: un fruit de nos amours se forma dans son sein. Quel redoublement de soins j'eus pour elle! Comme elle me payoit de ces soins agréables, par la reconnoissance qu'elle daignoit m'en témoigner!

Bientôt je reçus des lettres d'Intimus, qui m'en faisoit passer de la Princesse Gémelli, & d'Adélaïde. Ces deux cheres personnes me signifioient qu'elles vouloient me voir. Comme il n'étoit pas possible qu'elles pénétrassent dans notre retraite de la Sierra Moréna, elles desiroient

que je vinsse recevoir leur visite chez les Guebres, où elles avoient déja été introduites. « Puisque vous devez venir dans » notre séjour souterrein, m'écrivoit le » jeune Mage, vous profiterez de cette » occasion, pour voir, en même-temps, » ces deux Beautés. »

Je desirois ardemment de faire ce voyage; mais Scintilla vouloit le faire avec moi; & l'on sent que sa compagnie devoit augmenter mes embarras, & les reproches intérieurs que je me faisois. Je n'eus pas la force de refuser, à ma jolie épouse, la permission de venir avec moi, ni de lui faire l'aveu des raisons qui me rendoient sa compagnie peu desirable, dans cette circonstance. Nous entreprîmes le voyage en silence. Elle me demanda cent fois, avec larmes, le sujet de mon embarras & de ma taciturnité. Je pleurai, avec elle, sans proférer un mot.

Enfin, nous arrivâmes dans le souterrein où elle avoit reçu la vie. Là, elle sentit elle-même, de son côté, un très-grand embarras. Son pere devoit être extrêmement irrité de son évasion. Elle ne savoit comment paroître devant lui. Nous allâmes trouver notre favorable Intimus. Nous nous embrassâmes avec le transport le plus délicieux; & nous lui fîmes part

de notre situation. « J'y remédierai, nous » dit-il. » En effet, il alla trouver le perè de Scintilla; &, comme il étoit éloquent & persuasif, il vint à bout d'appaiser le vieillard irrité. Il nous conduisit chez ce brave Guebre. Scintilla se jeta aux pieds de son pere & de sa mere, & elle obtint son pardon. Un motif qui parut toucher, en sa faveur, les auteurs de ses jours, ce fut de la voir prête à leur donner un fruit de son hymen. Le bon papa finit par nous embrasser tous les deux, & nous pardonner, en faveur de l'auguste hymen qui nous lioit ensemble. Cet hymen étoit abusif, selon mes idées; & j'avois toujours la secrete espérance d'en contracter un plus solide avec mon Adélaïde. Je me gardois bien de faire part, à mes Guebres, de ce qui se passoit dans mon ame, à ce sujet. Ainsi je les trompois tous, en quelque façon, malgré moi. J'en rougissois, & j'en avois des remords.

Nous allâmes au Temple des Guebres. J'entrai, avec Scintilla, dans l'asyle de la fécondation; mais j'eus la discrétion de ne pas chercher à féconder aucune autre femme que mon épouse. Je lui étois fidele; Adélaïde seule avoit le droit de me dérober à elle.

Les parens de Scintilla nous engagerent

à passer quelques jours avec eux ; nous y consentîmes. Je ne tardai pas à recevoir, par les mains des Soldats, mes libérateurs, une lettre de la Princesse Gémelli & de mon Adélaïde, par laquelle ces deux Beautés me faisoient savoir qu'elles viendroient me voir le lendemain ; & me donnoient rendez-vous, dans un endroit écarté. Je m'y rendis fidèlement, sans en faire part à la tendre Scintilla. Je ne tardai pas à voir arriver quatre Soldats, deux grands & deux petits. Nous étions dans une rue obscure. Quand je les vis de près, je reconnus d'abord les deux plus grands, pour ceux qui m'avoient sauvé la vie. Les deux plus petits avoient une figure plus mignonne. C'étoient la Princesse Gémelli & mon Adélaïde. Mon cœur les reconnut. Avec quel doux transport nous nous embrassâmes ! Nous ne pouvions, dans la rue, nous livrer aux effusions de notre douce amitié, ni suivre, sur le pavé, une conversation si tendre. Nos camarades, messieurs les Soldats, nous firent entrer poliment dans une taverne. Ils eurent la discrétion de se mettre à une table, & de nous laisser à une autre, les deux belles & moi. On apporta du vin, par l'ordre de Messieurs les Caporaux, qui, sans doute, y firent honneur, de leur côté ; pour nous, on sent

qu'avec l'Amour, nous pouvions nous passer de Bacchus, pour fournir à nos entretiens. Je me trouvois avec deux Beautés qu'on pouvoit dire célestes, dans un indigne manoir, sous une voûte sépulchrale, éclairée par une foible lampe, qui ne servoit qu'à rendre les ténebres visibles. Ainsi, que de trésors de beauté perdus, puisqu'on ne les voyoit presque pas, par la raison du déguisement & de l'obscurité! mais mon imagination y suppléoit; & je voyois ces deux tendres amies, aussi angéliques qu'elles l'étoient réellement.

La Princesse me dit qu'elle avoit les plus grandes espérances d'applanir bientôt toutes les difficultés, pour que je pusse sortir de ma retraite & me remontrer librement. Alors, elle m'apprit qu'elle avoit fait des arrangements pour m'unir, sans délai, avec Adélaïde; & nous procurer un établissement au gré de ses vœux. Dans quinze jours, je devois donc me voir l'Epoux de ma chere Adélaïde. La joie la plus ardente devoit donc pétiller dans mes yeux. Je vis que mon Amante y cherchoit, avec inquiétude, mes dispositions; elle n'y reconnut que de l'embarras. Elle en fut douloureusement surprise. Je m'en apperçus. Je tâchai, du moins, de dérober à la Princesse ma situation pénible, en

me jettant précipitamment à ses genoux, & la remerciant, avec les démonstrations de la plus vive joie. Je me jettai pareillement aux genoux d'Adélaïde. Je lui témoignai le plus doux empressement. Cette vivacité parut la rassurer un peu, & l'empêcher, du moins, de témoigner son inquiétude. Mon embarras avoit trop de fondement. Je m'étois lié imprudemment avec Scintilla. Elle m'aimoit, & elle méritoit le plus tendre amour. Elle portoit, dans son sein, un fruit de notre singulier hymenée; je devois rester avec elle jusqu'à ce qu'elle l'eût mis au monde, afin de ne pas risquer d'ôter la vie à la mere & à l'enfant. Vingt fois je fus tenté de dévoiler, à la Princesse & à mon Amante, cette cause de mon trouble; mais j'eus vis-à-vis de ces deux cheres personnes, la même foiblesse que j'avois montrée vis-à-vis de Scintilla. Je jouois donc un rôle dont je rougissois. J'étois engagé avec deux femmes, & je leur cachois réciproquement cette double intrigue.

La Princesse & mon Amante témoignerent l'envie de passer quelques jours chez les Guebres. Ce qui auroit dû me mettre au comble de la joie sembloit enfoncer, dans mon cœur, des épines cruelles. Loin de dissuader les deux belles, il fallut

que je leur témoignasse la plus grande satisfaction de leur dessein. Elles savoient que je logeois chez le pere de Scintilla ; & paroissoient desirer de trouver place dans cette maison. Je leur témoignai, à cet égard, mon ardent désir ; mais je leur fis voir une impossibilité décidée. Elles consentirent à loger à l'auberge. Il falloit, au moins, que je leur rendisse mes soins, pendant le cours de la journée, & que je mangeasse avec elles. Des occupations inévitables, que j'alléguai, me dispenserent de leur faire ma cour, du matin jusqu'au soir. Elles savoient que j'étois aggrégé parmi les Mages ; je devois faire, avec eux, plusieurs repas. J'étois obligé d'en faire aussi quelques-uns avec les honnêtes gens, qui m'accordoient si généreusement les devoirs de l'hospitalité. Il ne m'en restoit qu'un, tout au plus, par jour, à faire avec mes deux tendres amies ; (& la vérité est que je n'en fis pas un seul). O Adélaïde ! ô ma Princesse ! j'étois forcé de chercher des prétextes, pour me dispenser de jouir de votre adorable compagnie.

Il y a, jusques dans ce pays des forgerons, une foule de désœuvrés. L'œil de la malignité se fixa sur nous. La médisance alla rapporter à Scintilla, désolée de ce que je ne lui donnois qu'une petite partie de

la journée, alla, dis-je, lui apprendre que j'avois fait venir, dans le souterrein, deux jolies femmes déguisées en Soldats; que je me dérobois à ses embrassements, pour aller leur faire ma cour. La Jalousie, soudain, la poursuivit de ses serpents. Elle nous surveilla, & bientôt nous surprit ensemble.

Malgré le déguisement & l'obscurité, Scintilla reconnut aisément, pour deux femmes, mes deux compagnons; car ce fut dans la taverne qu'elle vint nous surprendre. J'étois tout entier à mon Adélaïde; je lui faisois les plus tendres protestations, qui étoient accompagnées de gestes & de caresses intelligibles dans toutes les langues. Je parlois françois; mais j'avois donné, à Scintilla, des leçons de cet idiôme. Instruite par l'Amour, elle y avoit fait des progrès rapides. D'ailleurs, n'entend-on pas toujours la voix de celui qu'on aime? Scintilla comprit nos discours; nous étions si abîmés dans nos transports, qu'elle étoit auprès de nous, qu'elle nous écoutoit, sans que nous l'eussions apperçue. Tout-à-coup, j'entends une foible voix s'écrier: « Ah! parjure. » Je regarde, & je vois une femme qui tombe évanouie. Je reconnois Scintilla. O ciel! je me précipite à son secours. Mes

deux compagnes interdites, éperdues, me prodiguent les flacons, les essences. Scintilla rouvre ses beaux yeux : elle apperçoit Adélaïde & detourne ses regards, avec un profond gémissement. Je lui continuois mes soins. « Ah ! cesse, me dit-elle, laisse-» moi mourir, puisque tu me donnes la » mort. Cruel époux, après tes serments !... » dans l'état où tu m'as mise ! » Adélaïde s'apperçoit que sa rivale est enceinte. Elle n'avoit osé m'interroger sur Scintilla, s'efforçant de croire que je n'avois plus, avec elle, aucun commerce répréhensible. « Son » époux ! Ah perfide ! » me dit, à son tour, Adélaïde ; & elle tombe pareillement évanouie. Je sentis, un moment, que j'allois me trouver dans le même état. Le desir de soulager Adélaïde me soutint. Je me précipite à son secours. La Princesse me repousse : « Allez, me dit-elle, vous êtes un » monstre. » Scintilla referme ses yeux. Je reste désespéré entre deux Amantes plongées dans l'évanouissement. J'étois dans cet état par ma faute. Je suis atterré. La Princesse voit mon repentir, mes remords. « Il » n'est point temps ici de se désespérer, » me dit-elle ; je me charge d'Adélaïde ; » je vais la faire transporter à mon Au-» berge, dans son lit, où il me sera facile » de lui administrer tous les secours dont

» elle aura besoin. Faites enlever chez » vous, & secourez votre épouse. » — « Ah! m'écriai-je, je dois mes premiers » soins à mon Adélaïde. » — « Je vous » ordonne, me dit impérieusement la » Princesse, de secourir votre épouse. » — « Et que dira mon Amante? lui répon- » dis-je timidement. » — « Je vous justi- » fierai à ses yeux, reprit-elle. Je lui cer- » tifierai que vous avez agi par mon or- » dre. » — « Je ne tarderai pas à vous » rejoindre, m'écriai-je encore. » J'enlevai Adélaïde dans mes bras. Je volai sous ce doux fardeau. En quatre enjambées, je la portai chez elle, & je la recommandai aux gens de l'Auberge. Je volai vers Scintilla. Je l'enlevai pareillement dans mes bras. Je la portai, chez son pere, sur son lit. Nous ne tardâmes pas à la faire revenir à elle-même. Elle rouvrit, une seconde fois, ses yeux intéressants. Elle apperçut les auteurs de ses jours. Elle renferma, devant eux, dans son cœur, ce qu'elle avoit à me dire; & elle reçut mes secours en silence. Ses parents me demanderent comment cet accident lui étoit arrivé. « Naturellement, » leur répondis-je. Nous passions dans la » rue des Etuves; Votre fille a senti une » petite défaillance de cœur. J'ai cru de- » voir la faire entrer au Soufflet, dans une

» taverne, que vous connoissez, afin de
» lui administrer les secours dont elle
» avoit besoin. La vapeur de cette taverne
» enfumée lui a fait perdre connoissance.
» Je l'ai enlevée dans mes bras, & je l'ai
» apportée dans les vôtres. »

Scintilla entendit mon récit mensonger; elle voulut bien ne pas me contredire. Ses parens, la voyant bien revenue à elle-même, n'eurent plus d'inquiétude, & me laisserent seul avec elle. Je me jetai à genoux aux pieds de son lit, la bouche collée sur une de ses mains, que j'arrosai de mes larmes. « Ah! pardon, lui criai-je, d'une voix » suffoquée. » — « Cruel! me dit-elle, » qu'avez-vous fait de ma rivale? » — « Hélas! lui répondis-je, je l'ai abandon» née, pour vous apporter ici dans mes » bras. » — « Vous la regrettez, reprit » Scintilla. » — » Je vous la ferai con» noître, lui répliquai-je, & vous me » pardonnerez. Mais permettez-moi, » continuai-je, ma chere Scintilla, que » j'aille aussi la voir; uniquement pour » m'informer de sa santé. Vous êtes bonne, » vous êtes honnête. Elle souffre pour moi, » comme vous, par trop d'intérêt pour un » infortuné, qui voudroit le mériter mieux. » Je reviens dans l'instant. Je vous dois » tous mes soins; mais je lui dois, aussi;

» des égards. » Scintilla poussa un soupir, & me dit : « Allez. »

J'y volai ; mais, ô Dieux ! l'entrée me fut interdite. J'en fus accablé. J'appris, au moins, qu'Adélaïde étoit parfaitement revenue à elle-même ; qu'elle reposoit, sur son lit, sans aucune altération dans le pouls. « On ne veut point vous voir au-
» jourd'hui, me dit une femme-de-
» chambre qui étoit parvenue à rejoindre
» sa Maîtresse chez les Guébres ; mais
» soyez sûr qu'on vous saura gré, du
» moins, de l'empressement que vous té-
» moignez, pour savoir des nouvelles
» d'une santé si chere. La Princesse a eu
» soin de dire à Mlle. Adélaïde, que vous
» l'aviez portée dans vos bras, jusqu'à ce
» logis ; que vous n'étiez retourné que par
» son ordre, au secours de votre épouse.
» Revenez demain ; je ferai tous mes ef-
» forts pour vous introduire ; & je ne déses-
» pere pas de vous obtenir votre pardon. » Cette promesse me donna de l'espérance & du courage, & je retournai, plus calme, vers Scintilla.

Elle eut la bonté de me demander comment se portoit sa rivale. Je lui répondis que je n'avois pu obtenir de la voir ; mais qu'on m'avoit assuré ; du moins, qu'elle étoit en bon état. Ma chere épouse daigna

m'en témoigner de la satisfaction. « Mais, » la reverrez vous ? me dit-elle affectueu- » sement. » Je répondis que j'étois toujours dans l'obligation de la voir, tant qu'elle ne m'interdiroit pas sa vue ; qu'elle seule avoit droit de m'en dispenser, par cette interdiction.

Scintilla ne cessa de soupirer. « Vous » avez droit, lui dis-je, ma chere épouse, » de vous plaindre, de me regarder » comme coupable ; mais si vous vous » rappellez le récit que je vous ai fait de » la premiere partie de ma vie, j'ose croire » que vous devez me traiter avec plus » d'indulgence. Permettez, pour ma jus- » tification, que je vous renouvelle ce » récit, & que j'acheve de me peindre » entiérement à vos yeux. »

Alors je lui recommençai la narration exacte de toutes mes aventures, m'attachant à lui détailler toutes les circonstances que j'avois pu omettre ci-devant, & sur-tout, à lui présenter tous les traits qui caractérisoient mes premieres amours avec Adélaïde, & les droits que cette premiere Amante avoit acquis sur mon cœur. Scintilla m'écouta avec la plus grande attention, avec un vif intérêt, qui se peignoit dans ses yeux, & qui sembloit lui rendre présents tous les objets, dont j'exposois le tableau

tableau ſous ſes regards. Mon récit terminé, j'ajoutai : « Vous me connoiſſez, à
» préſent, chere Scintilla. Vous voyez
» juſqu'au fond de mon ame. Vous ſavez
» ſi je ſuis digne d'excuſe ou de blâme.
» J'ai, ſans doute, de grands torts; mais
» dois-je oublier, tout-à-fait, l'infortunée
» Adélaïde ? mais ſuis-je un homme ab-
» ſolument indigne de pardon ? »

Scintilla me laiſſa parler ſans m'interrompre : elle étoit muette & immobile; ſes yeux mêmes paroiſſoient fixes. Je reſtai long-temps à ſes genoux, verſant des larmes douces & ameres tout-à-la-fois, l'implorant avec la plus vive tendreſſe, ſans pouvoir lui faire rompre le ſilence. Enfin, comme la pluie qui ſe décide après les longs murmures du tonnerre lointain, des ruiſſeaux de larmes coulerent de ſes beaux yeux. Son ſein m'en parut ſoulagé. « Que
» je ſuis malheureuſe ! dit-elle. » C'eſt tout ce que j'en pus tirer. Je demandai humblement la permiſſion de remplir, auprès d'elle, ma place d'époux, dans le lit nuptial : cette grace ne me fut ni accordée, ni refuſée; & je me gliſſai, en ſilence, auprès de mon épouſe muette.

Je me rendis, le lendemain matin, chez nos deux Beautés. Elles étoient ſur le point de partir. On me refuſa la porte aſſez

durement. Je fus obligé d'attendre patiemment qu'elles sortissent. Le moment arriva. Dès que j'apperçus nos deux Vénus Militaires, je me précipitai au-devant d'elles. « Ah ! Monsieur, me dirent-elles cavalierement, nous sommes charmées de » vous voir, avant de partir, pour vous » demander des nouvelles de Mme. votre » épouse. Comment a-t-elle passé la nuit? » Notez qu'elles avoient eu l'ironique attention, dès la veille, d'envoyer savoir de ses nouvelles, sans s'informer des miennes. « Mesdames, leur répondis-je, mon épouse » est en bon état ; il n'y a que moi qui suis » malade. » — « Oh ! mon Dieu, me » dit-on affectueusement, qu'avez-vous ? » — « Ah ! chere Adélaïde, répondis-je, » votre sang-froid me désespere ! Mais, » avant de me condamner, daignez du » moins m'entendre. » — « Monsieur, » reprit Adélaïde, nous ne sommes point » vos juges. Nous ne sommes liées à vous » par aucun nœud. Vous ne nous devez » rien. Vous avez contracté des engagements solemnels avec une épouse, qui » mérite la plus vive tendresse. Vous lui » devez tout. Si vous vous croyez coupable, c'est à elle à vous juger. Pour » nous, Monsieur, nous ne vous demandons rien. » En me prononçant ces

graves oracles, on marchoit toujours. J'étois obligé de ſuivre humblement ces deux Dames, comme un Plaideur qui voltige à l'entour de la chaiſe-à-porteur de ſon Juge. » Meſdames, repris-je avec inſtance, daignez vous arrêter un moment, pour » écouter mon hiſtoire. » La Princeſſe dit: « Ma chere amie, écoutons l'hiſtoire de » Monſieur. » — « Cela doit être fort » intéreſſant, répondit Adélaïde. » Ah! Mademoiſelle Adélaïde, je ne vous reconnoiſſois pas à ce cruel langage!

Nos deux Beautés daignerent s'aſſeoir ſur un banc de pierre, qui ſe trouva là; & moi, debout devant elles, tête nue, je leur racontai, en détail, l'hiſtoire de mes amours avec Scintilla, ſans déguiſer ou altérer aucune circonſtance. Les deux Reines m'écouterent avec une indifférence dédaigneuſe. Quand mon récit fut terminé: « Cette hiſtoire eſt vraiment amuſante, » dit la Princeſſe Gémelli, bien narrée; » nous vous en ſommes tout-à-fait obli» gées. » — « Eſt-ce tout? dit froide» ment Adélaïde. Monſieur s'eſt très-bien » juſtifié: il nous a fait voir qu'il eſt, en » effet, très-légitimement marié avec la » belle Scintilla; & qu'il lui doit tous ſes » ſoins. Nous n'en doutions pas; mais le » récit de Monſieur nous l'a démontré. »

« Vous voyez bien, du moins, Mes-
» dames, repris-je, que je ne puis aban-
» donner cette infortunée, dans la cir-
» constance où elle porte un fruit du
» commerce que nous avons eu ensemble;
» que je dois, au moins, attendre qu'elle
» l'ait déposé, afin de ne pas mettre en
» danger sa vie, & celle de son enfant. »
— « Quoi! Monsieur, me dit Adélaïde
» avec chaleur, auriez-vous la malhon-
» nêteté de quitter votre épouse, après
» qu'elle vous auroit donné un fruit de
» vos amours; & comptez-vous qu'il y
» auroit, au monde, une femme assez
» vile, pour recevoir un malheureux
» transfuge comme vous, & les restes dé-
» daignés d'une épouse trahie? Allez,
» Monsieur, soyez honnête, & remplis-
» sez les engagements que vous avez jugé
» à propos de contracter. » A ces mots,
les deux Dames me quitterent, monterent
en voiture; & me laisserent muet de sur-
prise & de confusion.

J'étois, il est vrai, coupable; mais, ô
Dieu! que je me voyois puni! Je retour-
nai vers mon épouse, puisqu'il faut lui
donner ce nom pour quelque temps. « Ma
» chere amie, lui dis-je, j'ai pris congé
» des deux femmes dont la vue a dû vous
» causer une juste douleur. Elles vous

» reconnoissent pour mon épouse. Elles » disent que je me dois tout à vous ; & » votre rivale renonce à moi pour jamais. » Je ne pus m'empêcher de prononcer ces mots, du ton de la plus profonde désolation. » Ainsi, reprit mon épouse, » vous m'apprenez, cruel, que j'ai le rebut » de votre Amante. » Cruelle position ! Courtisez deux femmes, pour vous voir rebuté par l'une & l'autre.

On sent combien le séjour des Guebres devoit me paroître ennuyeux, dans une pareille circonstance. J'écrivis encore à la Princesse & à l'inexorable Adélaïde, pour implorer mon pardon. On me renvoya mes lettres sans les avoir décachetées. « Ah ! » c'en est trop, m'écriai-je, il faut prendre un parti. « Ma chere amie, dis-je » à Scintilla, je crois qu'il est temps de » retourner dans notre demeure, chez les » Polythéistes. » Elle y consentit d'autant plus volontiers, que c'étoit m'éloigner davantage d'Adélaïde. Ses parents voulurent en vain nous retenir plus long-temps. Nous les quittâmes avec attendrissement.

Nous fûmes bientôt de retour chez nous. Nos freres nous firent l'accueil le plus gracieux. Je retournai à la culture de mon jardin. Je retrouvai quelqu'ombre de satisfaction, dans cette vie paisible. Mes

douleurs, mes remords mêmes, s'y adoucissoient. Je redoublai, chaque jour, mes soins auprès de Scintilla, pour lui faire oublier les chagrins que je lui avois causés, & lui alléger les peines de la grossesse. Elle paroissoit y être sensible, & m'en témoignoit même de la reconnoissance; mais une langueur secrete la minoit & me désespéroit. Elle paroissoit desirer la mort. J'avois la douleur de ne pouvoir lui rendre la vie supportable. Moi, qui avois déjà vu tant de femmes m'honorer du plus tendre intérêt, d'un côté, je me voyois abandonné, rebuté par celle que j'aimois le mieux; &, de l'autre, celle qui étoit la premiere dans mon cœur, après Adélaïde, renonçoit à la vie, pour me fuir; & la trouvoit insupportable dans mes bras. J'étois aussi humilié que mortifié. Je n'osois en rien témoigner à Scintilla. Je la chérissois de plus en plus, à mesure qu'elle sembloit vouloir m'échapper. J'étois inquiet pour elle & pour l'enfant qu'elle portoit dans son sein, & qui se formoit sous de si tristes auspices. « Quelle » vie il recevra de moi, me disois-je! Infirme & languissant, quelle obligation » cruelle il m'aura! »

Enfin le moment de la délivrance arriva pour mon épouse, sans que sa mélancolie fût dissipée. Elle me rendit pere. Ses cou-

ches furent plus heureuses que je ne l'avois espéré. Son enfant même vint au monde, en meilleur état que je ne m'y attendois ; mais c'étoit une fille. Ce sexe délicat a plus besoin de secours, & les circonstances promettoient une vie trop malheureuse à cette infortunée. D'ailleurs, les sombres chagrins de sa mere ne diminuoient point, malgré les soins de mon tendre amour ; car j'aimois Scintilla. Elle souffroit pour moi ; pouvois-je ne la pas chérir ?

Elle releva, cependant, plutôt que je ne l'avois espéré. Elle alla porter sa fille au Temple de Vesta, & la mit sous la protection des Dieux & des Pontifes. Elle dit qu'elle se croyoit atteinte d'une maladie qui devoit la conduire lentement au tombeau ; qu'on ne pouvoit se flatter que son époux restât dans le séjour des Polythéistes, quand elle n'y seroit plus ; que sa fille étant menacée de l'abandon, elle supplioit les Prêtres de vouloir bien l'adopter, parmi les enfants particulierement consacrés au service des Dieux, & l'inscrire dans l'Ordre des Vestales.

On posa l'enfant sur l'Autel de Vesta. On invoqua, sur elle, la protection spéciale de la Déesse. Le Grand-Prêtre promit solemnellement à Scintilla, que sa fille seroit élevée, comme elle le demandoit,

dans l'enceinte ſacrée, ſous la protection ſpéciale des Dieux. En conſéquence, on conduiſit réellement ma fille, dans l'enceinte religieuſe. La Prêtreſſe lui donna une Nourrice, & nous fûmes déchargés, ou plutôt, privés de notre enfant.

J'étois demeuré immobile & muet de ſurpriſe & de confuſion. Quel rôle humiliant je jouois dans cette circonſtance! D'un autre côté, quelles allarmes m'inſpiroit mon épouſe, & combien je regrettois le fruit de nos amours, qui étoit de la phyſionomie la plus intéreſſante!

Mon épouſe avoit réſolu de mourir. Son parti étoit pris. Si la Nature lui refuſoit la mort, elle étoit décidée à ſe la donner. Je ſurpris, dans ſon écritoire, qu'elle avoit oublié de fermer, une forte doſe d'opium, capable de lui donner la mort, ſi elle l'avoit priſe en entier. J'enlevai ce poiſon mortel, & je vis mon épouſe chercher, avec inquiétude, pendant quelques jours.

Enfin ſa langueur augmenta au point qu'on la jugea mortelle. Dès qu'elle ſe vit univerſellement condamnée, Scintilla reprit ſa ſérénité. Je vis une douce joie percer dans ſes beaux yeux. La violette ſembla ſe mêler avec les lys, & appeller la roſe ſur ſon beau teint. Mon épouſe enfin brilla comme la lune, entourée d'un cercle de

nuages qu'elle éclaire. Quelle étoit belle & touchante dans cet état! Que je l'aimois! Que je me sentois indigne d'elle! Je lui avois fait lire le roman de Clarisse; elle sembloit chercher à copier cette héroïne, ou plutôt, elle lui ressembloit naturellement. Mais j'avois, du moins, la consolation de me voir moins odieux que Lovelace; aussi ma victime n'avoit-elle pas la rigueur de m'écarter; au contraire, elle me témoignoit le plus tendre amour. Elle me consoloit d'une maniere si douce, qu'en ressentant toute l'horreur de sa perte, je ne pouvois refuser d'admettre, dans mon cœur, la consolation qu'elle y insinuoit. « Mon bon ami, me dit-elle un jour, » vous poussez trop loin les regrets & les » larmes; montrez donc que vous êtes » homme; montrez que vous êtes fils de » Grégoire Merveil. Il faut que je meure, » cela est décidé. Vous n'avez pas deux » cœurs; le vôtre fut donné, dès votre » enfance, à votre Adélaïde: elle le mé» rite. Je le mérite aussi, peut-être; mais » j'ai été prévenue. Vous paroissez m'ai» mer à présent; ce n'est que de la com» passion. Ce sentiment ne suffit pas pour » faire mon bonheur, pour soutenir ma » vie. Si je restois dans ce douloureux Uni» vers, il faudroit qu'Adélaïde, privée de

» son Amant, expirât de douleur; je vous
» verrois la suivre; & moi, cause de vo-
» tre mort à tous deux, je descendrois au
» tombeau sur vos pas. Je n'en mourrois
» pas moins; mais je mourrois dévorée
» de remords; au lieu que je rends mon
» ame dans les rayons de la sérénité. O
» mon ami! après une longue vie, je vous
» souhaite une mort aussi douce que la
» mienne. Entretenez vous quelquefois
» de Scintilla avec Adélaïde. Morte, je
» ne pourrai être son ennemie, n'étant
» plus sa rivale. Elle ne peut aimer ma
» personne, elle pourra chérir ma mé-
» moire. Mon ombre planera autour de
» vous, & je jouirai de votre bonheur,
» auquel j'aurai contribué par mon tré-
» pas. »

Ce discours m'arracha des larmes de sang. Oh! comme je fis les plus sinceres efforts, pour rappeller ma Scintilla aux doux rayons du jour! Je lui jurois de n'être plus qu'à elle, je le jurois du fond de mon cœur. Ames sensibles, qui voudrez vous représenter ma situation, lisez les derniers moments de Clarisse. Je ne puis soutenir ici la plume. Je ne lutte point contre Richardson; il a peint une beauté idéale, & des malheurs qui n'existoient que dans son imagination; son cœur ne saignoit pas;

mais le mien eſt déchiré. Je peins la mort d'une femme céleſte, que j'ai plongée dans ce cruel état. Ah! ne vous trouvez pas dans une ſi redoutable circonſtance. Vous ne pourriez me lire; & moi, je ne puis vous tracer des détails qui font diſtiller le ſang de mon cœur.

Enfin le jour fatal arriva. Par un triſte haſard, la Nature entiere paroiſſoit plongée dans le deuil & dans la déſolation. Ce n'eſt point ici de la Poëſie, dont je veux animer mon ſtyle & mon coloris. Un orage ſombre voiloit les Cieux; des vents plaintifs gémiſſoient, autour de moi, dans les feuillages; un torrent tomboit, en murmurant, dans le fond d'un abîme. J'entrai chez Scintilla. Un rayon du ſoleil ſembloit s'échapper d'un nuage, pour étinceler ſur ſa face angélique. La ſérénité rayonnoit autour d'elle ſeule, quand le deuil régnoit ſur toute la Nature. Elle me tendit ſes beaux bras, je m'y précipitai. Je tombai dans un doux évanouiſſement; & mes yeux s'éteignirent en ſe fixant ſur elle.

Quand je rouvris mes yeux, je vis les ſiens fermés. Un ſourire céleſte repoſoit ſur ſes levres, encore légerement colorées: elle paroiſſoit dormir du ſommeil du juſte. Sa main froide ſerroit encore la mienne.

Je restai long-temps immobile, les yeux fixés sur elle. Hélas! elle étoit plongée dans un sommeil éternel. Je cherchai à respirer son haleine exhalée dans les airs, & perdue pour jamais. J'appuyai la main sur son cœur; ce cœur chéri ne battoit plus. Celle que j'aimois, qui avoit vécu, conversé avec moi, n'étoit plus qu'une statue d'albâtre, que mes larmes ne pouvoient émouvoir, que mon souffle ne pouvoit échauffer. La voir privée de la vie, c'étoit un malheur effroyable; mais l'en voir privée par ma faute, c'étoit pire que l'Enfer & tous ses supplices. Je retombai dans un profond évanouissement.

Je m'éveillai, sans doute, long-temps après, dans une chambre drapée en noir, sur un lit tendu de noir. Je me levai, je vis, dans la salle contiguë, pareillement drapée, je vis ma chere Scintilla, sur son lit de parade, vêtue de blanc, comme une Vestale, couronnée de fleurs d'une blancheur éblouissante. Les torches funéraires brûloient autour d'elle. Je montai sur une estrade, qui m'élevoit jusqu'à ce corps chéri. Je me prosternai, à genoux, auprès de son lit mortuaire; je m'emparai d'une de ses mains, que j'échauffois de mon haleine, & je restois aussi immobile

qu'elle, tandis qu'on chantoit tristement, autour d'elle, les chants des funérailles.

Cependant, son bûcher s'élevoit déjà devant la principale porte du Temple des Parques. Les jeunes épouses, les cheveux épars, couvertes de voiles funéraires, vinrent enlever ce corps sacré. Il me sembla qu'on m'arrachoit le cœur. Je suivis tristement le convoi. Les houlettes étoient renversées; les chants funebres retentissoient lugubrement; les instruments tintoient, en gémissant, une lente complainte. Nous fîmes trois fois le tour du bûcher, qui alloit dévorer tant d'appas. Toutes les jeunes épouses embrasserent la Beautéqui triomphoit encore des ravages du trépas. On mit, entre mes bras, ma petite fille. Quoiqu'ignorante sur son sort, elle poussoit des cris plaintifs; il fallut que je lui fisse embrasser sa mere. Je défaillis dans ce douloureux office.

Enfin, on posa cette belle morte sur le comble du bûcher, pour le couronner. Les jeunes épouses jetterent sur elle toutes les fleurs qui les paroient. Je coupai mes cheveux, que je déposai pareillement sur elle. Les Ministres sacrés, en détournant les yeux, approcherent leurs flambeaux du bûcher fatal. Déjà la flamme s'élevoit.

Je fus tenté de m'y précipiter, pour accompagner mon épouſe dans une vie plus heureuſe. Enfin, je vis cette flamme cruelle attaquer les tréſors de la beauté. Je crus en ſentir l'atteinte dans mon cœur. Je pouſſai un cri perçant, & je retombai dans le plus profond évanouiſſement.

Fin du livre quatrieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIEME.

A mon réveil, je trouvai, dans mes bras, une urne qui, sans doute, contenoit la cendre de mon épouse. Je restai long-temps immobile sur cette cendre chérie, formant le projet de me laisser lentement consumer par la faim. On vint m'apporter une lettre. Elle étoit de la Princesse Gémelli. Je la lus sur-le-champ. Elle étoit conçue en ces termes :

« Votre innocence est reconnue à Naples, votre honneur est rétabli : vous êtes élevé à un grade supérieur à celui que vous occupiez. Votre grace vous est accordée en Espagne. Malgré les circonstances, je vous félicite.

« La Princesse Gémelli. »

Pas un mot d'Adélaïde.

Je sentis cruellement cette réticence; aussi-bien que celle du nom d'amie que la Princesse prenoit dans toutes ses lettres, & qui étoit supprimé dans celle-ci; mais elle m'annonçoit une si bonne nouvelle, que je ne pus fermer mon ame à un foible rayon d'espoir, qui sembloit vouloir y pénétrer. Bien plus, quoiqu'on eût la cruauté de ne pas me dire un mot d'Adélaïde, une timide étincelle d'espérance s'offroit à moi, dans le lointain. Je n'osois envisager, de près, un nouvel hymen contracté avec une autre femme, sur les cendres encore fumantes de mon épouse; mais je sentois que le temps pouvoit amener le moment où il seroit possible de concilier, sans indécence, ma fidélité pour l'épouse que j'avois eu le malheur de perdre, avec mon amour pour ma premiere Amante. Je ne m'arrêtois qu'en tremblant à cette idée; & j'en demandois pardon à l'ombre de Scintilla.

Tout-à-coup, on vint m'annoncer une nouvelle effrayante. « Vîte, vîte, me » cria-t-on, il faut partir. Le Gouverne» ment envoie des troupes pour détruire » notre habitation; & l'Inquisition fera, » sans doute, périr dans les feux tous » ceux qu'on pourra saisir. » O ciel! n'avois-je obtenu ma grace & la remise de

la peine de désertion, que pour être exposé au supplice du bûcher ?

Toute la peuplade étoit dans la plus violente agitation. On sentoit tout le danger dont chacun étoit menacé. On se hâtoit d'y échapper. Heureusement, nul n'avoit de grands préparatifs à faire pour son départ. On étoit toujours sur ses gardes, parce qu'on étoit sûr qu'au premier moment, le mystere pourroit être découvert au Gouvernement, & que, dès qu'il le sauroit, il travailleroit, sur-le-champ, à la destruction d'un établissement si abusif. On avoit toujours des surveillants, pour épier tout ce qu'il y auroit à craindre à ce sujet. Il falloit, je le répete, que la Nation Espagnole fût si religieusement silencieuse, pour qu'un pareil secret pût y rester si longtemps caché.

Je fus donc obligé de penser à mon départ. Qu'avois-je à emporter ? Rien que ma fille, & les cendres de sa mere. Ce fut la premiere idée qui me vint. J'allai chercher mon enfant. Je pris, avec moi, quelques fioles de lait, pour l'abreuver sur la route. Je donnai, à la Nourrice, mon adresse chez la Princesse Gémelli, pour qu'elle vînt m'y rejoindre. Elle ne pouvoit me suivre, parce qu'elle n'avoit pas de voiture, tout le monde partant à-la-fois. Je

ne pus emporter l'urne de mon épouse, parce qu'elle auroit pu me trahir sur la route ; mais j'enveloppai ses cendres dans un linge consacré sur l'Autel, & je les appliquai sur ma poitrine, après les avoir baisées à genoux. Je partis à pied, avec ma fille entre mes bras, & les restes de sa mere dans mon sein. Je fis le plus de diligence qu'il me fut possible. Je ne tardai pas à appercevoir, de loin, une troupe de soldats. C'étoit un régiment tout entier, qui venoit détruire notre habitation. J'eus l'adresse de me bien cacher derriere des buissons. Je vis passer nos ennemis sans en être apperçu. Ils avoient recueilli, sur la route, plusieurs de nos freres, qu'ils traitoient indignement Ils ne parloient que de tortures, de bûchers, & sembloient vouloir se faire un jeu barbare de brûler jusqu'au dernier des adorateurs des Dieux. J'invoquois le Ciel, pour qu'il me fournît les moyens de délivrer mes freres.

Les ennemis passés, je repris ma route, & j'arrivai, bien las, à Madrid, au bout de plusieurs jours de marche. J'eus beaucoup de peine à trouver le logement de la Princesse Gémelli, & encore plus à pénétrer jusqu'à elle, parce qu'on ne me connoissoit pas dans l'Hôtel. J'eus cependant le bonheur d'être enfin conduit à son

appartement. J'entre, ma fille entre mes bras, & je tombe à ſes genoux.

Elle fut ſurpriſe de me voir ; &, quoiqu'elle affectât un air d'indifférence & de ſévérité, je crus entrevoir, dans ſes beaux yeux, les rayons de la joie. « Où eſt mon » Adélaïde ? m'écriai-je. » — « Elle eſt » au Couvent, me répondit la Princeſſe ; » elle a pris le voile, & ſollicite pour » qu'on hâte l'inſtant où elle doit pronon- » cer ſes vœux. » — « O ciel ! m'écriai-je » encore, Adélaïde ! je lui ſuis en hor- » reur ! » — « Ingrat, me dit la Princeſſe, » & quel parti vouliez-vous qu'elle prît ? » Elle vous eſt trop fidele. Vous voyant » engagé à une autre par des nœuds ſa- » crés..... » — « Ah ! Madame, repris-je, » ces nœuds ſont, à préſent, rompus de » la maniere la plus cruelle. Voici tout » ce qui me reſte de cette chere per- » ſonne. » En diſant ces mots, je lui préſentai ma fille. La Princeſſe la regarda d'un air attendri, & l'embraſſa. « Expli- » quez-vous, me dit-elle. »

Je lui racontai, d'une voix étouffée, la mort de Scintilla, le déſaſtre & la ruine de notre habitation. La ſenſible Dame en parut pénétrée, elle donna des larmes à Scintilla. « Vous voyez bien, repris-je, » ma reſpectable amie, qu'il n'y a plus

» aucune barriere entre mon Adélaïde &
» moi. Daignez donc me dire où est son
» Couvent, afin que j'aille l'en tirer. » —
« C'est ce que je ne ferai sûrement pas,
» me répondit-elle; tout ce que je puis
» vous accorder, c'est de lui écrire ce que
» vous m'apprenez. » — « Dites, dites,
» ma chere Princesse, repris-je, où est-
» elle? Est-il bien vrai qu'elle a pu vous
» quitter? Quand je suis entré, j'ai cru
» voir s'enfuir une jeune personne de sa
» taille; n'étoit-ce point elle? » —
« Vous voyez par-tout votre Adélaïde,
» répondit ma noble amie; mais, mon
» cher Chevalier, celle que vous avez vue
» sortir précipitamment est une de mes
» femmes, que j'envoyois faire une com-
» mission très-pressée. Au reste, conti-
» nua-t-elle, je vous vois fort affligé de la
» mort de votre épouse; cela vous fait
» honneur à mes yeux. Vous avez enlevé
» votre enfant, avec un empressement &
» un amour paternel dignes de vous. Bon
» pere & bon mari, voilà des titres à l'es-
» time de tous les honnêtes gens. » —
« Et la cruelle Adélaïde, interrompis-je,
» refuseroit-elle de faire ma consola-
» tion? » — « Laissez-là votre Adélaïde,
» répondit ma noble amie, & voyons ce
» que vous allez devenir. Je ne puis vous

» loger ici, parce que je n'ai pas de place.
» Me voilà dans un Hôtel garni, où il n'y
» a pas une chambre vacante. Logez vous
» dans le voisinage. Laissez nous votre en-
» fant; si vous voulez, on en prendra
» soin. » — « Elle a, dis-je, une Nour-
» rice; mais cette brave femme ne peut
» arriver que dans quelques jours. » —
« On ne laissera votre fille manquer de
» rien, d'ici à ce temps, reprit la Prin-
» cesse. » — « Mille graces, lui répon-
» dis-je; mais, malgré votre bienfaisan-
» ce, ma respectable amie, vous ne me
» traitez pas avec cette inappréciable ami-
» tié dont vous m'honoriez ci-devant.
» Deux Cours m'ont fait grace, serez-
» vous plus inexorable ? » — Ce n'est
» pas la même chose, repliqua-t-elle;
» vous n'étiez pas réellement coupable
» vis-à-vis de ces deux Conrs. Au reste,
» j'ai toujours, pour vous, la même ami-
» tié; & je veux que vous y répondiez par
» une juste confiance. Par exemple, vous
» devez avoir besoin d'argent, &, si vous
» me refusiez... vous ne me regarderiez pas
» comme votre amie. De plus, vous souf-
» frez, & ma rancune ne pourroit tenir
» là-contre, quand bien même j'en au-
» rois. » A ces mots, elle me présenta sa
bourse, que je n'osai refuser. Elle s'empara

de ma fille & me dit : « Je ne vous retiens
» pas à ſouper, parce que je vais me cou-
» cher. » Je pris congé d'elle en ſilence. Elle me fit conduire dans un Hôtel voiſin. J'y ſoupai de bon appétit, &, malgré mon chagrin, je m'y endormis très-bien, grace à la fatigue.

Je me hâtai de retourner, le lendemain matin, chez la Princeſſe, eſpérant qu'elle daigneroit m'indiquer où je pourrois trouver Adélaïde ; mais elle fut inexorable. J'obtins, du moins, qu'elle feroit paſſer une lettre à cette beauté chérie. Je m'enfermai, ſur-le champ, dans le boudoir de la Princeſſe, & je traçai, en gémiſſant, la lettre qui ſuit :

Lettre du Chevalier de Roſamene à Adélaïde.

« Adélaïde, ô le premier deſir de mon
» cœur ! ô ! vous que mes eſpérances & mes
» vœux m'ont toujours promiſe pour épou-
» ſe, qu'êtes-vous devenue ? Qu'êtes-vous
» à mon égard ? Je ſuis coupable. J'ai pu
» adreſſer, à d'autres idoles, l'hommage
» qui n'étoit dû qu'à vous ; mais l'aſcen-
» dant impérieux des circonſtances m'a
» toujours entraîné. J'ai été joint, par
» les nœuds de l'hymenée, à la tendre
» Scintilla ; mais Adélaïde a l'ame trop

» belle, pour ne pas sentir le mérite d'une
» ame de la trempe de la sienne, & ne
» pas me pardonner, en faveur d'un si
» digne objet. Ah! celui qui a brûlé d'un
» feu chaste & légitime pour la belle
» Scintilla, n'a plus dans l'Univers, que
» la chere Adélaïde, pour refuge, & pour
» consolation. Vous seule pouvez réparer
» la perte d'une femme si rare; & peut-
» être celui qui a eu le privilege d'être
» aimé d'une personne qui eut si peu
» d'égales, s'est élevé par dégrés, jusqu'à
» la tendre Adélaïde. Donnez une épouse
» à un homme que la langueur va moif-
» sonner. Donnez une mere à une en-
» fant née au sein d'une femme, votre
» seule émule sur la terre, & qui, par-là,
» peut être regardée comme une autre
» vous-même.

» Tandis que je vous écris, vous em-
» brassez peut-être les saints Autels; vous
» lavez, de vos larmes, les saints dégrés;
» vous élevez timidement, vers le Ciel,
» vos yeux en pleurs. Vous ouvrez votre
» cœur pour le remplir de votre Dieu;
» mais l'image d'un mortel, jadis heureux,
» doit y être encore tracée. Ce mortel
» dispute au Créateur un bien qui doit
» appartenir à un de ses enfants. Ah!
» chere Adélaïde, vous pouvez faire un

» heureux, & vous renoncez à un ſi beau
» privilege. Vous pouvez pardonner,
» comme la Divinité, & vous dédaignez
» le droit d'exercer la clémence. Vous
» n'êtes ſenſible qu'à la gloire de vous
» donner à votre Auteur. Prenez garde,
» chere Adélaïde, que ce que vous pre-
» nez pour un noble dévouement, ne ſoit
» l'ouvrage du dépit, & que votre préten-
» du ſacrifice n'outrage l'Etre ſuprême à
» qui vous le faites. Pour moi, je vous re-
» demande au Ciel, à la Terre; je vous
» redemande à vous-même. Si vous me
» réfuſez, pour reſter à languir parmi
» les triſtes victimes des regrets & de la
» crédulité, je prendrai mon enfant dans
» mes bras, je prendrai l'urne de Scintil-
» la, j'emporterai votre image dans mon
» cœur, je m'enfuirai au bout de l'Uni-
» vers. J'errerai peut-être de climats en
» climats. Par-tout vous me ſuivrez, mal-
» gré vous; par-tout mes pleurs vous re-
» demanderont à ce Dieu, qui ne cherche
» point à me dérober mon Amante,
» qui l'avoit faite pour me rendre heu-
» reux, & l'être par mes ſoins. Oui,
» cruelle, votre image m'occupera ſans
» ceſſe; elle ſera la ſeule douceur, que je
» ſerai en état de goûter. Vous contri-
» buerez, en dépit de vous, à mon
» bonheur,

» bonheur ; tandis qu'en vous accusant » aux pieds de l'Eternel, je lui demanderai, sans cesse, qu'il rende heureuse » ma chere Adélaïde, &c.

La Princesse lut assez froidement cette lettre. Elle en trouva le ton un peu déclamateur ; mais elle se chargea de la faire partir. La fiere Adélaïde me fit attendre assez long-temps sa réponse ; enfin on me la remit, & je la transcris ici.

Réponse d'Adélaïde au Chevalier de Rosamene.

MONSIEUR,

« Vous avez aimé la belle Scintilla ; » vous avez eu le privilege inestimable » d'en être aimé ; vous avez formé, avec » elle, un couple heureux, pendant » quelque temps, un couple digne des » regards du Ciel, auquel toute la » terre devoit s'intéresser ; vous avez eu le » malheur de perdre cette femme adorable ; & il vous reste un fruit de ses » amours. Toujours des faveurs du Ciel ; » toujours des disgraces égales à ces faveurs ; de grands biens, de grands » maux ; telle est la marche de vos destinées.

« Vous avez mérité, peut-être, les uns

» & les autres ; & Dieu, qui est juste,
» vous a traité selon vos œuvres. Pour
» moi, infortunée, moins coupable,
» mais moins méritante que vous, j'ai eu
» toujours un sort à peu près uniforme :
» une douleur lente & tranquille, un
» deuil perpétuel, & l'ennui de l'unifor-
» mité. Il fut un temps où une idée chérie
» éclaircissoit, pour moi, ce qu'il y avoit
» de lugubre dans ma situation. Un rayon
» s'offroit dans le fond de la perspective.
» Je croyois qu'il existoit, sur la terre,
» un cœur qui s'intéressoit à mon cœur,
» dont les sentiments répondoient aux
» miens ; j'ai été douloureusement dé-
» trompée. Des rivales plus heureuses,
» plus dignes que moi, m'ont forcée d'a-
» vouer qu'elles méritoient de m'être pré-
» férées. Elles l'ont été, je n'en murmure
» pas ; mais me voilà seule dans les dé-
» serts du monde. Mon ame pese sur elle-
» même ; pourquoi ne voulez-vous pas
» que je trouve ma consolation dans le
» sein de l'Etre suprême, toujours pré-
» sent, toujours tout entier à celui qui le
» cherche ? Vous m'offrez (pour combien
» de temps ?) les restes d'un cœur, qu'il
» faut partager, avec combien de rivales ?
» Ah ! quelque peu que je vaille, un tel
» présent, peut-être, est au-dessous de

» moi. J'ai droit de prétendre à un cœur » sans partage, susceptible d'un véritable » amour, comme je pense que vous devez » regarder le mien. Sans espérance de » trouver, sur la terre, un si rare trésor, » j'en cherche le dédommagement dans » le sein du Dieu qui m'a donné ce cœur » sensible. Ah! mon ami! si vous aviez » été capable d'aimer, quelle eût pu être » notre félicité! Mais ne parlons plus d'un » bonheur impossible. Soyez, du moins, » heureux; c'est le vœu le plus ardent de » mon cœur. Adieu; cessez de persécuter » une infortunée, qui forme, en secret, » des vœux pour vous; & laissez, du » moins, tranquille celle que vous ne » pouvez rendre heureuse.

Je lus cette lettre & la relus vingt fois, toujours avec un surcroit de douleur. « Est-il bien vrai, me disois-je, que je » mérite ces reproches, & ce traitement, » de la part d'Adélaïde? Est-ce que je » n'aimerois pas comme elle? ... Elle est, » du moins, en droit de le croire, & de » rejeter un hommage prostitué à tant » d'autres. Comment peut-elle se fier à » moi, compter sur mon amour, après » tant d'écarts, & livrer son cœur à un » homme inconstant, qui est le jouet des » circonstances? »

La Princeſſe m'aborda, tandis que je faiſois ces réflexions. « Hé bien, mon ami, » me dit-elle, que vous propoſez-vous de » faire ? Retournez-vous, avec moi, à » Naples, pour y jouir de votre juſtifica- » tion & des nouveaux bienfaits du Roi ? » — « Non, non, Madame, lui répondis- » je, j'y ſerois trop près de la cruelle qui » renonce à moi, du tréſor que je ne puis » poſſéder. Je veux aller m'enſevelir aux » extrémités du Monde. Quand je ſerai » plus loin d'elle, peut-être elle me fera » moins d'impreſſion. Mon parti eſt pris. » — « Là, là, mon jeune ami, reprit la » Princeſſe, le temps porte conſeil. En » attendant que vous partiez, commen- » çons par dîner. On a ſervi. » Je fus » obligé de lui préſenter la main, & nous allâmes dîner. J'avois la poitrine oppreſſée. Je mangeai peu, & il m'échappa pluſieurs ſoupirs. Un jeune homme, qui étoit auprés de moi, parut s'en appercevoir ; je ne ſais pas même, s'il ne ſoupira point auſſi de compagnie.

Je ne faiſois pas grand attention à ce jeune homme. Nous étions dans l'été. Tous les volets ſont fermés, dans ce pays-là ; à peine peut-on reconnoître ceux qu'on a auprès de ſoi, & il faut mettre le nez dans ſon aſſiette, pour ſavoir ce qu'on mange.

Je ne pus donc qu'entrevoir mon jeune voisin. Il me sembla qu'il avoit la physionomie douce & agréable. Ce que je remarquai le plus, c'est qu'il étoit habillé en Jockey, ajustement qui étoit celui d'un domestique, ou qui me paroissoit, du moins, trop familier pour qu'on le portât à la table d'une Princesse; mais elle étoit dans un Hôtel garni, où l'on ne suit pas rigoureusement l'étiquette.

Après le dîner, la Princesse dit au jeune homme : « Allez dire à une de mes femmes... » Elle finit, tout bas, son ordre à l'oreillle du Jockey. Il partit pour remplir sa commission. « C'est, me dit-elle, un » très-aimable enfant, qui appartient à » de fort honnêtes gens, qu'on m'a en» voyé, pour être mon page. Je le fais » mettre en Jockey. Il m'accompagne, les » matins, à cheval. » Je ne répondis rien, & je pensai à autre chose.

Le projet de mon départ m'occupoit sérieusement ; j'en hâtois les préparatifs. Cependant, j'aurois bien voulu savoir ce qu'étoient devenus mes compagnons de la Sierra Moréna. Je m'en informai, le plus discretement qu'il me fut possible. Jamais je n'ai pu rien découvrir sur leur compte. Il est certain qu'ils n'existent plus dans la Sierra Moréna. Les Guebres ont aussi dis-

paru, sans qu'il ait rien percé de leur sort, dans le public ; & , si l'on vouloit questionner les Madrilegnes sur ce sujet, ils vous diroient qu'ils n'ont jamais entendu parler d'un souterrein à deux lieues de Madrid, ni d'un établissement, pareil à celui dont j'ai parlé, dans la Sierra Moréna. De sorte que, jusqu'aux plus petits Espagnols vous assureroient gravement, que tout ce récit est une pure fiction ; & ils se croiroient bien fondés à faire une pareille assertion ; tant les secrets sont bien gardés chez cette Nation silencieuse ! Nulle personne ne me paroissoit donc instruite de ce secret. Cependant, une fois, j'en parlai à un commis de la *Cavachuela*, (la Secrétairerie d'Etat), lui témoignant que j'étois inquiet sur le sort de ces infortunés. Il me regarda d'un œil perçant, & me dit le proverbe Italien : « Nous ne sommes plus » au temps où Berthe filoit ; les lumieres » ont percé, & l'humanité regne. » Cette foible lueur me donna quelque tranquillité sur ce sujet. Je ne pus en recueillir d'autres.

Le soir, le jeune Jockey ne se trouva plus à table, auprès de moi : il étoit placé dans un coin, où je ne pouvois le voir sans me déranger. Je le cherchai d'abord des yeux ; je l'entrevis. Il me parut qu'il me cherchoit aussi, de son côté. Je trouvai sa

physionomie vraiment intéressante. De temps en temps je me penchois pour le voir. Je le rencontrois toujours dans une attitude pareille à la mienne, & je lui savois gré de cet intérêt que je paroissois lui inspirer.

Après le souper, nous allâmes prendre le frais, sur une terrasse. Des Seigneurs s'emparerent de la Princesse. Je me promenai, & je causai seul avec le jeune homme. Il commença par me serrer tendrement la main. « Monsieur, me dit-il, » daignez me recevoir au nombre de vos » amis. » — « Au nombre de mes amis, » lui répondis-je, en souriant! vous croyez » donc qu'on en a un nombre. Je vous re» çois volontiers pour le mien, & je » serai bien flatté, si je puis vous inspirer » les mêmes sentiments que j'éprouve » pour vous. » A ces mots, nous nous embrassâmes mutuellement. Je vis, dans les manieres de mon jeune ami, de la tendresse, de la retenue & de la modestie. La soirée étoit un peu obscure, pour une soirée d'été. Il n'y avoit point de lune. Cependant je distinguai que les traits de mon Jockey me paroissoient toujours plus agréables ; &, comme ceux d'Adélaïde m'étoient, sans cesse, présens, & que mon imagination les prêtoit à toutes les figures

que je ne faiſois qu'entrevoir, on ſent que j'en décorois auſſi ce joli enfant.

« Vous allez voyager, me dit le jeune » homme. Ah! que vous êtes heureux! » — « Vous aimeriez donc auſſi à voyager, » lui répliquai-je? » — « Oui, me ré- » pondit-il. Non pas, il eſt vrai, ſeul, » comme vous allez avoir la hardieſſe de » le faire; mais dans une compagnie ſelon » mon cœur, avec un ami comme vous. » Le Jockey avoit une voix extrêmement douce; il ſavoit donner, à ce qu'il diſoit, l'accent le plus intéreſſant, quoiqu'un peu forcé; car il ſembloit vouloir groſſir ſa voix, pour lui donner un ton plus mâle. Il m'inſpira le deſir de l'avoir pour compagnon de voyage, parce qu'il me paroiſſoit le deſirer, & n'oſer me le demander. » Voudriez-vous venir avec moi, lui » dis-je? » — « Ah! répondit-il, ſi cela » étoit poſſible!.... Il ne tiendroit qu'à la » Princeſſe... Elle eſt ſi bonne!... Peut-être » ſouſcriroit-elle à mon deſir. » — « Mais, » mon cher ami, lui repartis-je, vous » perdriez peut-être votre état. La Prin- » ceſſe peut vous avancer, & vous faire » votre fortune; & moi, je ſuis bien loin » d'avoir cette heureuſe faculté; puiſqu'au » contraire, je ne ſais encore avec quelles

» ressources je pourrai courir le Monde;
» & je suis obligé de m'abandonner à la
» Providence. » — « Oh! reprit-il, la
» Princesse est trop votre amie, pour vous
» laisser manquer de rien; & il ne lui en
» coûtera pas beaucoup plus, pour me
» fournir les moyens de vous accompa-
» gner. » — « Mais, repris-je, devons-
» nous abuser de ses bontés? » Dans ce
moment, notre chere bienfaitrice nous
appella. « Il est temps, dit-elle, de nous
» aller coucher. » Je pris congé d'elle, &
de son cher petit Jockey. » J'ai perdu une
» maîtresse me disois-je; mais j'ai gagné
» un ami. Ce n'est pas la même chose,
» sur-tout à mon âge, ajoutois-je, en
» soupirant. ».

Le lendemain, je revis le Jockey, avec
un nouvel intérêt; mais, plus je le considé-
rois, plus il me paroissoit ressembler à
mon Adélaïde. Je le dis à la Princesse. « Il
» y a, en effet, quelque chose, me répon-
» dit-elle. « — « Quelque chose, repris-je!
» il y a tout, Madame. » — « Oh! pour
» cela, me répliqua-t-elle, je crois pou-
» voir vous dire que vous exagérez; &
» que votre imagination joue. Vous êtes
» plein de votre Adélaïde; mais je la
» connois mieux que vous. L'avez-vous
» bien vue, pour décider sur la ressem-

» blance dont vous vous croyez certain ? »
Il étoit plaisant de me demander si j'avois bien vu ma maîtresse. Cependant, à examiner sérieusement les choses, il est sûr que je ne l'avois pas bien vue, depuis son enfance. Elle s'étoit offerte à moi, déguisée en Confesseur, dans une obscure prison. Je l'avois entrevue dans les ténebres du souterrein des Guebres ; mais toutes les fois que je m'étois trouvé au grand jour avec elle, ce qui avoit été fort rare, elle s'étoit obstinée à rester voilée, sous prétexte de me punir de mes infidélités. J'avois vu son portrait, mais qui pouvoit ne pas ressembler exactement. Adélaïde étoit gravée dans mon cœur ; ses traits chéris m'étoient, sans cesse, présents, & ils m'offroient une beauté céleste ; mais je ne pouvois pas être entierement sûr que l'image fût parfaitement conforme à la réalité.

Quoi qu'il en soit, je fis part aussi au jeune homme, de la ressemblance que je croyois entrevoir. « Il pourroit bien en » être quelque chose, me dit-il ; le pere » d'Adélaïde, auquel cette belle personne » ressembloit, quant à la figure, a passé » pour fréquenter ma mere ; & l'on trou- » voit, dans mon enfance, que je ressem- » blois un peu à cet ami de la maison. Ma » mere n'en pouvoit disconvenir elle-

» même ; « Voyez, disoit-elle, ce que » c'est que la force d'un regard. » Son » mari répondoit : « Soit, pour la force » d'un regard. »

Chéri, c'étoit le nom de mon jeune ami, rougit de s'être permis ce badinage. On voit qu'il étoit François, &, qui plus est, Parisien. Je fis part, à la Princesse, du dessein qu'il avoit de voyager avec moi. « Si c'est absolument son envie, dit-elle, » il faudra bien la satisfaire. » Elle daigna entrer, avec moi, dans le détail de mes arrangements. « Vous me ferez part, dit- » elle, de votre plan, & je verrai à vous » procurer les moyens de l'exécuter. » Quand comptez-vous partir ? » — » Quand j'aurai vu mon Adélaïde, m'é- » criai-je ; je suis déterminé à prendre » congé d'elle. » — » Il faut savoir si elle » y consentira, répartit ma noble amie ; » je lui ferai savoir vos intentions ; &, si » elle accorde son aveu, je vous y con- » duirai, sur-le-champ. » — « Ah ! ma » Princesse, lui dis-je, en me jetant à ses » genoux, tout dépend de vous ; Adélaïde » ne peut résister à vos volontés. » — « Non pas, non pas, reprit-elle ; vous » vous imaginez qu'on fait, comme cela, » ce qu'on veut de deux Amans aussi alié- » nés que vous l'êtes tous les deux ? Je

» vous rendrai réponse sous peu. » — « Elle n'est donc pas loin d'ici? répliquai-» je. » — « Ne me questionnez pas davan-» tage, répondit-elle, si vous ne voulez » tout gâter; car elle est tourmentée d'une » fluxion sur les yeux, qui l'oblige de » garder la chambre. » — « Que dites-» vous, ma Princesse? interrompis-je. » Adélaïde tourmentée d'une fluxion! De » si beaux yeux! Ah! si ma visite pouvoit » lui être nuisible, je me priverois du » plaisir de la voir; mais, pour Dieu! » volez vers elle, secourez-la; donnez-» moi de ses nouvelles. » La Princesse » sourit de mon empressement. « Je crois, » me dit-elle, que nous devons être sans » inquiétude; son indisposition ne fait » pas craindre de suites fâcheuses. Je la » verrai, & je vous rendrai réponse. »

Dès le lendemain, ma bienfaitrice me tint parole. « Je vous menerai demain, » me dit elle, chez Adélaïde; elle y con-» sent. » — « Que de graces, ma Prin-» cesse, m'écriai-je! & ses yeux...? » — » Ses yeux ne sont pas guéris, répliqua ma » noble amie; mais elle passe par-dessus cet » obstacle. » — « Ah! je ne voudrois pas, » repartis-je, contribuer à prolonger son » indisposition; j'attendrai, s'il le faut. » — « Non, non, répliqua la Princesse;

» elle brûle de vous ſavoir parti : elle
» dit que votre ſéjour, dans ce pays-ci, la
» gêne, la tourmente. » — « Cruelle!
» dis-je à ma protectrice, pouvez-vous,
» avec tant de ſang-froid, me donner un
» coup de poignard ? C'eſt pour accélérer
» mon départ, qu'on daigne conſentir à
» me voir. N'importe, je m'y rendrai;
» j'irai recevoir mon arrêt, de la bouche
» même de l'inhumaine qui veut me
» donner la mort. »

Le lendemain, la Princeſſe me conduiſit au Couvent de S^te^. Thérefe. On amena Mlle. Adélaïde au parloir. Elle avoit la tête empaquetée dans une thérefe; & un bandeau lui couvroit un œil. « Ma Princeſſe,
» dit-elle, cela va beaucoup mieux. »
Après s'être entretenue un moment avec cette noble amie, ſans paroître faire grande attention à moi, elle daigna enfin me dire : « Et vous, Monſieur le Chevalier,
» comment vous portez-vous ? Votre ajuſ-
» tement (car j'étois en deuil) m'annonce
» la perte que vous avez faite. Je vous
» plains. Cette perte eſt grande; ſoyez
» sûr que je n'y ai pas été moins ſenſible
» que vous. » Elle s'apperçut que les larmes me venoient aux yeux. « Ces larmes
» vous font honneur, me dit-elle; on
» n'en peut répandre pour une plus juſte

» cause. Vous étiez si bien unis! si bien
» associés ! . . . » Elle poussa un soupir. . . . .
« Je vais m'associer encore mieux, ajouta-
» t-elle. J'espere que vous ne troublerez pas
» mon sacrifice. » Je tombai à ses genoux;
&, après un moment de silence : « Je ne
» me releverai pas, lui dis-je, que vous
» ne m'ayez juré de quitter cet asyle, &
» d'être à moi. » — « Ah ! Voilà ce que
» je craignois, s'écria Adélaïde. Voilà
» pourquoi je ne voulois pas le voir.
» Monsieur, relevez - vous, soyez plus
» raisonnable, ou je quitte, sur-le-champ,
» le parloir. »

Je fus mortellement offensé de ce langage. « Quoi, lui dis-je, Mademoiselle,
» il ne me sera pas permis, même de me
» justifier ! . . . » Qu'est-il besoin d'exposer les détails d'une conversation, qui me fut d'autant plus pénible, qu'elle m'humilia ? Je vis qu'Adélaïde souffroit de l'idée de m'être unie, qu'elle desiroit mon éloignement. Ce n'étoit point caprice, ou ce caprice étoit fondé sur des sentimens, qui me paroissoient supérieurs aux miens. Elle avoit l'idée d'un amour épuré, que peu de gens conçoivent. Elle avoit, d'abord, cru trouver dans moi une ame vraiment aimante, de la trempe de la sienne; mais, depuis, elle avoit cru reconnoître, à ma

conduite, qu'elle s'étoit trompée; que je n'étois qu'un homme ordinaire, qui trouvoit ses semblables dans tous les cœurs vulgaires, qui n'avoit presque rien de commun avec elle, & qui, par conséquent, n'étoit pas fait pour lui être associé. « Ah! c'en est trop, m'écriai-je, partons; » allons, au bout de l'Univers, oublier » une cruelle qui se rit de ma douleur... » Que dirai-je enfin? J'obtins, de la févere Adélaïde, qu'elle attendroit mon retour pendant deux ou trois ans; & que, jusqu'à ce temps, elle ne prendroit pas le voile; car il paroissoit qu'elle n'étoit encore que postulante. Sa condescendance ne s'étendit pas plus loin; & encore, il fallut que la Princesse lui représentât fortement ma jeunesse & l'ascendant des circonstances, qui m'avoient rendu aussi excusable que coupable. Je fus obligé de paroître encore bien sensible à une pareille grace. La Princesse assura qu'elle espéroit que ma conduite, à l'avenir, me justifieroit parfaitement; & me rendroit le cœur de mon Adélaïde.

Je quittai cette rigoureuse personne, avec un serrement de cœur inexprimable, qu'elle sembla partager; mais, aussi, avec un courage, & un air de dignité, qui dut lui paroître imposant. La Princesse me re-

conduisit chez elle, & prit vraiment pitié de mon abattement. « Voilà donc, lui » dis-je, ce que m'ont valu mes préten- » dues bonnes fortunes. Je serois heureux, » à présent ; & combien mon bonheur » n'est-il pas reculé ! si tant est que j'y » parvienne jamais ; car enfin, je ne puis » être heureux sans mon Adélaïde. »

La Princesse me procura toutes les consolations que je pouvois recevoir de la plus tendre amie. Un autre cœur m'étoit pareillement uni par une douce amitié : c'étoit le petit Jockey : j'allai chercher, auprès de lui, de nouvelles consolations. A mon retour, il n'étoit pas au logis ; mais il ne tarda pas à rentrer. « O mon ami ! lui » dis-je, en me précipitant dans ses bras, » il faut partir ; il faut partir. » — « Par- » tons, me répondit-il tendrement. » Nous travaillâmes, sur-le-champ, aux préparatifs de notre départ. La Princesse passa nos espérances par ses générosités. Elle nous donna, à tous les deux, de quoi nous soutenir, sur un pied très-honorable, au moins pendant quatre ans. Le moment du départ arriva. Nos adieux furent tendres & déchirants. Je n'aurois pu quitter Adélaïde même avec plus de regret. Comme notre respectable amie soupira ; comme elle pleura elle-même ! Comme je lui recommandai

ma chere Adélaïde! Comme elle paroiſſoit déſolée, abattue! Elle témoignoit, à mon petit compagnon de voyage, autant d'amitié qu'à moi. Il pleuroit à chaudes larmes. Il dévoroit, de ſes baiſers, la main de la chere Princeſſe. Le ſouvenir de cette ſcene attendriſſante excite encore aujourd'hui mes larmes. Je me hâte de dire enfin, que nous la quittâmes; & qu'elle tomba dans les bras de ſes femmes, qui l'enleverent. Nous nous ſauvâmes à Cadix, ventre à terre, & ſans preſque prononcer un mot. « Mon cher Chevalier, me dit le jeune » homme, regardez-moi comme votre » écuyer, votre diſciple, votre domeſ» tique même, s'il le faut. Servez-vous » de moi. Faites que je vous ſois utile. » Pour toute réponſe, je ne pus que le ſerrer contre mon cœur; & c'eſt là preſque tout ce que nous nous dîmes pendant tout le voyage.

Fin du Livre cinquieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIEME.

IL y avoit, à Cadix, une Escadre Françoise, quand nous y arrivâmes. La guerre étoit commencée. Nous y trouvâmes une espece de Corsaire, qui venoit de France, où il avoit recueilli plusieurs gens à talent, qu'il conduisoit chez Hyder-Aly. Il en cherchoit encore en Espagne. Nous eûmes occasion de dîner avec lui. Nous causâmes beaucoup ensemble, & il me parut très-empressé de faire l'acquisition de ma personne. Il nous sollicita, fort chaudement, mon compagnon & moi, de venir avec lui, nous faisant les plus magnifiques promesses; & nous montrant, dans Hyder-Aly, un Prince magnifique, ami des arts & des talents, qui reproduisoit l'Europe au fond de l'Asie. Le desir me vint d'accepter la proposition de cet enthousiaste; ce qui cadroit avec l'idée que j'avois de m'éloi-

gner de l'Europe, & de la cruelle Adélaïde. Je demandai à mon ami Chéri, s'il auroit le courage de m'accompagner si loin. Il me dit qu'il étoit prêt, & parut accepter mon projet avec transport. Nos arrangements avec le Capitaine Corsaire furent dressés sur-le-champ. Nous ne voulûmes, tous deux, nous engager que comme volontaires. Sous peu de jours nous partîmes de Cadix; & Chéri vit, avec une admiration intéressante, un élément, sur lequel il n'avoit pas encore vogué. Nous essuyâmes de gros temps, & mon jeune homme les soutenoit avec intrépidité; mais je m'appercevois qu'il souffroit beaucoup du mal de mer, sans oser jamais se plaindre. Il étoit foible de tempérament; mais son ame étoit forte & brave, malgré la douce sensibilité qui animoit toutes ses actions.

J'eus occasion, sous quelques jours, d'admirer son courage. Nous fûmes rencontrés par un Cutter Anglois, plus fort que nous. Le combat fut long & opiniâtre. L'intrépide Chéri fit des prodiges de valeur. Je me comportai comme je le devois. Tous les efforts de mon ami paroissoient avoir pour but, de me défendre & de veiller sur moi. Je fus blessé. C'est ici que sa tendresse & sa valeur parurent à l'envi. Il se jeta

d'abord ſur moi, les yeux en pleurs. Il me ſouleva, dans ſes bras, malgré ſa foible conſtitution; il me porta preſque en lieu de sûreté. Il étancha mon ſang, banda ma plaie. Il ſembloit me demander pardon du mal que je ſouffrois, comme s'il en eût été la cauſe. Sur-le-champ, il retourna au combat, pour me venger. Il y fit encore des prodiges de valeur. Bientôt, je l'entendis pouſſer un cri. Son danger me ranima. Je m'élance ſur le pont, la bayonnette au bout du fuſil. On en étoit venu à l'abordage, ce qui eſt très-rare. Les Anglois *nous* attaquoient juſques ſur notre bord. Mon jeune ami alloit périr ſous le ſabre d'un ſcélérat. Je fais voler, d'un revers, la tête du monſtre. Je ſauve le jeune homme. Je frappe à droite, à gauche. Les Anglois repaſſent ſur leur Vaiſſeau & veulent *s'éloigner*. Nous les forçons d'amener. Nous ſommes vainqueurs. Les vaincus ſont *mis* aux fers, & nous nous mettons en poſſeſſion de leur Vaiſſeau. On couronna ſolemnellement l'aimable Chéri & ſon ami. On partagea, entre nous deux, le prix de *la* valeur; & j'étois plus enchanté de ſa gloire que de la mienne.

Je ne décris pas le reſte de notre voyage, qui doit trouver place autre part. Après cinq mois de navigation, après trois com-

bats & cinq tempêtes, nous rejoignîmes la flotte de M. de Suffren. Chéri montra toujours la même intrépidité, quoique toujours tourmenté par la mer, dans les gros temps. L'Amiral François nous accueillit très-gracieusement, & nous fit conduire chez Hyder-Aly. Nous eûmes le bonheur de passer quelques jours avec M. de Suffren, avant de le quitter. Il nous parut, de près, aussi grand que de loin, ce qui arrive à très-peu de héros. Il jouissoit, dans l'Asie, de la plus brillante réputation; & nous présageâmes qu'il feroit, en France, la plus grande sensation, quand il y reparoîtroit.

Hyder-Aly nous reçut tous avec distinction & magnificence; de sorte que tout le monde me parut très-flatté d'être venu chez lui. Mais il ne tarda pas à nous distinguer, mon ami & moi. Il nous admit bientôt dans sa société intime. Nous étions en état de nous présenter avec décence. Outre ce que la Princesse nous avoit donné, notre part de la prise du Vaisseau Anglois étoit considérable, parce qu'il avoit fait, auparavant, plusieurs captures, qui tomberent entre nos mains. Les libéralités d'Hyder-Aly augmenterent nos richesses. Ce Prince voulut savoir, en détail, qui nous étions. Je lui dis que j'étois fils du Marquis d'Erbeuil. « C'est-à-dire, inter-

» rompit-il, en m'embrassant, que vous » êtes le cher Cataudin. » Je fus étonné de me voir connu à l'extrémité de l'Asie. « Ah! mon Prince, m'écriai-je, vous avez » vu mon pere; où est-il? qu'est-il de» venu? » — « Vous le saurez, me ré» pondit-il, d'un air riant; mais racon» tez-moi votre histoire. »

J'obéis. Je racontai, en détail, tous les événemens de ma vie. Mon récit parut intéresser beaucoup Hyder-Aly. Je le vis souvent rire. Quelquefois, il me parut s'attendrir. Il regardoit souvent Chéri, avec un véritable intérêt. Il me dit, quand j'eus fini : « Tel pere, tel fils. Vous m'avez » beaucoup amusé & intéressé, mon cher » ami. Votre pere m'a inspiré le même » intérêt. Je l'ai vu ici l'année derniere. » Il y avoit été amené par une chaîne d'é» vénemens, dont je vous raconterai, par » la suite, quelques détails. Il connoissoit » une contrée souterreine & une France » Australe, où il avoit déjà voyagé, & » même régné. J'avois entendu parler d'un » pays singulier, qui étoit vers les terres » Australes; je soupçonnai qu'il pouvoit » y avoir quelque relation entre ce pays, » & ceux qu'il avoit vus. Je l'engageai à » faire voile de ce côté, & il y consentit. » Je ne sais pas trop ce qu'il est devenu.

» J'ai entendu parler ſourdement, d'un » tremblement de terre, d'une inonda- » tion, d'un grand déſaſtre enfin; mais » pluſieurs perſonnes ont vu votre pere, » échappé à ce grand déſaſtre; & il m'a » écrit lui-même une longue lettre, où » il m'en faiſoit le récit, & où il m'appre- » noit qu'il avoit eu le bonheur d'échapper » à la ruine générale. »

Ce diſcours m'inſpira des alarmes ſur le ſort de mon pere, & le deſir d'aller voir ſi je le trouverois dans le pays dont me parloit Hyder-Aly; ce qui étoit difficile, puiſquon diſoit que ce pays avoit été ſubmergé. Je témoignai, au Prince, mon deſir. Il y applaudit, & me promit de me fournir les moyens de l'exécuter. « Je vous » montrerai ici, me dit-il, une Dame, » qui ſera charmée de vous voir, qui a » beaucoup connu M. votre pere, & qui » l'a vu, dernierement, au Tonquin, » ſans ſavoir que c'étoit lui. Je lui de- » manderai jour pour vous préſenter à » elle. »

Ce que me dit le Prince m'inſpira beaucoup de curioſité pour voir cette Dame; & ce que j'en apprenois augmentoit cette curioſité. Pluſieurs perſonnes penſoient qu'Hyder-Aly lui faiſoit une cour aſſidue. Ceux qui paroiſſoient la bien connoître

assuroient qu'elle étoit d'une vertu exemplaire. Tous s'accordoient pour la trouver extrêmement belle ; & je fus, dès le même soir, du sentiment général ; car je la rencontrai à la promenade. Elle étoit avec le Prince, qui vivoit beaucoup à la françoise. Il nous saluerent, tous deux, de leur palanquin, de la maniere la plus gracieuse.

Le lendemain, Hyder-Aly me tint parole, & me conduisit chez la belle Dame, qu'il nomma Julie. Je pensai, sur-le-champ, à l'épouse de mon pere. Je voyois une femme ravissante, dont la taille & la figure correspondoient à l'idée que je m'étois faite de ma belle-mere. Je savois que mon pere cherchoit sa Julie. « Seroit-ce » moi qui aurois le bonheur de la trouver ? » me disois-je. » — « Oui, dit la Dame, » ce sont les traits de ce mortel chéri ; je » reconnois, dans lui, mon cher Gré» goire Merveil. » Et, me parlant en Italien ; « Mon cher ami, me dit-elle, vous » êtes donc fils de cet aimable François ? » — « Seriez-vous sa Julie, Madame, lui » répondis-je ? Sauriez-vous ce qu'il est » devenu ? Ne l'avez-vous point vu ? « — « Oui, je l'ai vu, me répondit-elle ; » je l'ai vu, sans savoir que c'étoit lui. » J'en veux à mon cœur, de ne m'avoir » pas mieux éclairée. C'est Hyder-Aly, » qui

» qui m'a fait savoir que Grégoire Merveil étoit l'homme intéressant, que j'avois pris pour un autre mortel, non moins chéri. Déjà ce Prince a pu vous raconter quelques aventures de votre pere. Il a pu vous dire que le Marquis d'Erbeüil avoit été Dieu au Tonquin; qu'il y avoit vu une Françoise... * » — » Ainsi, Madame, lui dis-je vivement, » vous êtes donc la Julie de mon pere? » — « Attendez, jeune homme, interrompit-elle; vous allez savoir qui je suis. » J'ai eu le malheur de quitter un époux » que j'aime, & qui le mérite à tous » égards. Je puis paroître coupable; mais » je ne le suis pas, ou presque pas. Vous » en conviendrez, je crois, quand j'aurai » eu le temps de vous raconter mon histoire en détail. Je me suis trouvée enfermée au Tonquin. Du haut de la tour » qui me servoit de prison, j'ai vu un » mortel chéri, qui avoit la taille de mon » époux, & qui me paroissoit avoir ses » traits. Je voyois cet homme aussi affecté » de ma vue, que je l'étois de la sienne. » C'est mon époux, me disois-je; il me

* Grégoire Merveil parle de cette Françoise dans le IIe. vol. de la Ire. Suite de ses Mémoires, & il annonce qu'on verra ce qu'elle est, dans les Mémoires de son fils.

» reconnoît, comme je le reconnois. Il » m'aime encore, malgré mon infidélité » apparente. Je volerai dans ses bras; je » me justifierai à ses yeux. »

« Manquant de papier & d'encre, j'é» crivis, avec mon propre sang, sur un » linge, quelques lignes par lesquelles je » le priai de me délivrer d'un Grand» Prêtre, qui me persécutoit. Il me ré» pondit, par un écrit pareillement tracé » avec son sang, qu'il feroit tous ses ef» forts pour sauver sa chere Julie, qu'il » lui pardonnoit déjà tout; & il signa, » *Votre époux*. Je ne doutai pas que je » n'eusse retrouvé mon mari. Il me con» firma, de loin, la même promesse, par » les gestes les plus expressifs. Je me » croyois déjà sauvée. Je le fus, en effet, » mais d'une maniere bien différente de » celle sur laquelle je comptois. Une gran» de fête arriva, qui occasionna la mort » de mon persécuteur, le carnage de » presque tous les imposteurs ses confre» res, & l'incendie de l'horrible maison » où j'étois détenue. De jeunes Talapoins » me sauverent du milieu des flammes; » mais je fus enlevée par eux, avec la » crainte déchirante d'avoir perdu mon » époux dans l'horreur des brasiers. Les » scélérats m'entraînerent jusques dans ce

» pays, où ils comptoient jouir du fruit
» de leur crime; mais Hyder-Aly est un
» Prince juste, protecteur de l'innocence
» opprimée. Je lui fis parvenir mes soupirs. Il donna des ordres pour qu'on
» m'arrachât à mes ravisseurs, & qu'on
» me rendît ma liberté. Je parus devant
» lui; il me fit l'accueil le plus noble,
» me combla de bienfaits, & joignit, à
» ces faveurs, celle de m'apprendre, au
» juste, quel étoit le cher mortel que
» j'avois vu au Tonquin; car, ne l'ayant
» apperçu que de loin, je ne pouvois former, sur lui, que des conjectures. Le
» Prince m'apprit donc que je devois sécher les pleurs que je versois sur la perte
» supposée de cet homme aimable; qu'il
» étoit parfaitement sauvé. Au reste, mon
» cher ami, continua la belle Julie, je
» vous en dirai, demain, plus long. Je
» suis enchantée d'avoir trouvé le fils de
» mon cher Grégoire Merveil; & je le
» regarderai comme mon propre fils. »

A ces mots, cette belle Dame me quitta en m'embrassant avec tendresse. Je ne doutai pas que je n'eusse trouvé la Julie de mon pere, cette Julie dont il m'avoit fait un portrait si céleste, & qui étoit, dans mon esprit, au moins une Divinité. Je rêvai, pendant toute la nuit, à cette belle

personne, & je fus presque aussi enchanté de l'avoir vue, que si j'avois vu mon Adélaïde elle-même.

Le lendemain, je ne manquai pas au rendez-vous qu'elle m'avoit donné. « Il » est juste, mon cher ami, me dit-elle, » que je vous dévoile qui je suis. Vous » avez dû apprendre, de votre pere, les » aventures de sa premiere jeunesse. Vous » devez vous souvenir qu'à Casal-Mag- » giore, * étant pris pour un déserteur, » il fut enfermé dans un cachot, où il » trouva un compagnon, qui lui parut » d'abord un homme, mais qui lui con- » fessa, bientôt, être une fille, nommée » Rose. Je suis cette Rose infortunée. Il » n'étoit pas possible de résister à votre » pere. C'est vous accorder le plus grand » éloge, que de vous dire que vous seul » l'égalez. Il toucha mon cœur, & nos » tendresses mutuelles nous adoucirent les » horreurs de la captivité. Enfin il fut » délivré, comme vous savez sans doute; » & moi, m'étant fait connoître, je fus » conduite chez mon pere, qui m'enfer- » ma, sur-le-champ, dans un Couvent. » Je ne fis que changer de prison; mais » je changeai pareillement de nom. Je

* *Voyez* l'Aventurier François, Tome I, Liv. III.

» n'avois pas honoré celui de Rose, que
» j'avois toujours porté; je crus qu'il fal-
» loit ensevelir, pour jamais, la mémoire
» de la coupable Rose; & me régénérer,
» pour ainsi dire, dans un autre pays, sous
» un nom plus heureux. Celui de Julie me
» plut, parce que c'étoit celui de la bien-
» aimée du cher Grégoire Merveil, &
» que je semblois, pour ainsi dire, prendre
» le sort de cette heureuse personne, en
» adoptant son nom.

« Mon pere vouloit me marier. Il avoit
» trouvé un homme assez épais, qui con-
» sentoit à m'épouser; mais cet homme
» ne me plaisoit point; &, bientôt, il s'en
» présenta un autre, qui me plaisoit beau-
» coup. C'étoit, alors, le seul mortel, peut-
» être, digne d'être comparé à votre pere.
» Il avoit sa taille, & presque ses traits. Le
» parti, d'ailleurs, étoit excellent, du
» côté de la fortune. J'avois, de plus,
» l'avantage qu'il étoit de Rome; il de-
» voit m'emmener dans sa patrie, où mes
» égarements n'étoient pas connus, & me
» soustraire à la mienne, où ils l'étoient
» beaucoup trop. Il étoit jeune; il me vit,
» s'enflamma pour moi, me demanda, &
» m'obtint, dans un jour. Le mariage fut
» fixé au surlendemain, & je volai de moi-
» même au-devant du joug. Mais le matin

» même du jour de la cérémonie, au mo-
» ment presque où j'allois me rendre à
» l'Eglise, je m'apperçus, à n'en pouvoir
» douter, que je portois, dans mon sein,
» un fruit de mon amour avec votre pere.
» J'avois déjà eu des alarmes ; mais ma
» femme-de-chambre les avoit toujours
» dissipées. Je voulois me jeter aux ge-
» noux de mon fiancé, pour lui tout
» avouer; mon pere me le défendit, sous
» peine de sa malédiction. Je m'engageai
» donc avec un homme que j'aimois,
» en tremblant pour les suites. On sent
» quelle inquiétude je devois avoir, pour
» le moment où j'accoucherois. Heureu-
» sement mon mari fut obligé d'aller à
» Naples, remplir, pendant son quartier,
» les fonctions de Gentilhomme du Roi.
» Son service le retint justement pendant
» mes couches, qui arriverent quatre mois
» après mon mariage. On lui manda qu'un
» accident, qui n'avoit pas eu de suites
» fâcheuses, m'avoit fait fare une fausse-
» couche. Nous vînmes à bout de souf-
» traire l'enfant, dont je vous parlerai
» peut-être par la suite. Mon mari revint
» au bout de quelques mois, ne se dou-
» tant de rien, & fit tout ce qu'il put,
» pour me consoler de cette prétendue
» fausse-couche, en me donnant l'espé-

» rance qu'une autre fois je serois plus
» heureuse.

» Nous avions vécu plusieurs années,
» dans la plus parfaite union, & je re-
» cueillois, chaque jour, de nouvelles
» raisons d'aimer & d'estimer, de plus
» en plus, mon mari. Mais, ô Dieu! je
» l'ai vu, tout-à-coup, changer à mon
» égard. Il m'a, d'abord, donné une ri-
» vale. Loin de se cacher, pour ce hon-
» teux commerce, il a semblé prendre à
» tâche de me braver, en mettant, sous mes
» yeux, sa perfidie & ses nouvelles amours;
» & quand il m'a vue bien instruite de mon
» malheur, & de sa trahison, il m'a fait
» enfermer dans un Couvent, ou plutôt,
» dans une prison rigoureuse, afin que j'y
» savourasse, à longs traits, la douleur de
» savoir que j'étois sacrifiée à une prosti-
» tuée, avec laquelle il jouissoit de mes
» larmes. Il n'a jamais voulu ni me voir,
» ni me déclarer pourquoi il me traitoit si
» cruellement. Tout ce que je puis soup-
» conner, c'est que quelqu'ennemi caché
» lui aura révélé le malheureux secret que
» je ne lui aurois pas tû, sans l'ordre de
» mon pere. S'il étoit vrai, cette fatale
» découverte étoit, pour lui, un juste
» motif de colere. Quoi qu'il en soit, je
» fis une amie, dans ma retraite. Une

» jeune pensionnaire y devint bientôt in-
» time avec moi. Elle avoit un Amant,
» qui venoit la voir souvent au parloir.
» Je l'y accompagnois quelquefois; cet
» Amant avoit, de son côté, un ami,
» qui l'accompagnoit pareillement. Tan-
» dis que les deux Amants causoient en-
» semble, je conversois avec l'ami. Il se
» prit de belle passion pour moi, & m'offrit
» de m'enlever. Je crus qu'il m'étoit per-
» mis de fuir un si rigoureux esclavage,
» & un si indigne traitement. Je me prêtai
» à ses vues. Je fus enlevée, & j'errai dans
» différents pays. Mon ravisseur ne tarda
» pas à m'abandonner. Alors, pour n'être
» point reconnue, j'endossai l'habit d'une
» confrérie de Flagellans, & je voyageai
» en qualité de Pélerin. Un Prince Alle-
» mand me reçut dans une voiture de sa
» suite. Il me conduisit en Egypte, où il
» me laissa. Il avoit, avec lui, un homme
» que je n'examinai pas; mais, par réflexion,
» quand je l'eus quitté, je crus me rap-
» peler que je lui avois entrevu quelque
» ressemblance avec votre pere. Ce pou-
» voit bien être lui.* Quel dommage de ne

* Il est parlé de ce Pélerin à la fin du premier volume, & au commencement du second de la premiere Suite de l'Aventurier François, formant les Tomes III & IV de l'Ouvrage.

» l'avoir pas su ! Je retournai du côté de » la mer. Je m'embarquai sur un Vaisseau, où je me vis bientôt prise avec » tout l'équipage, & vendue à Constantinople. Le Bacha qui m'acheta ayant » été étranglé, je retombai entre les » mains d'un Marchand d'Esclaves, qui » me revendit. D'esclavage en esclavage, » je fus transportée jusqu'au Tonquin, où » le Grand-Prêtre s'empara de moi. Enlevée, de nouveau, par les jeunes Talapoins, je suis parvenue jusqu'ici, comme » je vous l'ai raconté; & je bénis le sort » qui m'a remise entre les mains d'Hyder-» Aly.

» Je n'avois pas cru, comme je vous » l'ai dit, voir votre pere au Tonquin. Je » regrette beaucoup de ne l'avoir pas vu » de près, & de n'avoir pu renouveller » connoissance avec un ami si cher. Je suis » inquiete sur son compte ; &, quoique » nous ayons des nouvelles, qui nous apprennent qu'il a eu le bonheur d'échapper à l'inondation de la France » Australe, je voudrois bien rencontrer » quelqu'un qui l'eût vu, & qui pût me » donner des nouvelles positives de son » sort, & du lieu qui le recele. »

» Je vous en donnerai bientôt, dis-je » à Julie-Rose, si le Ciel me seconde.

» Je vais voler à la poursuite de mon » pere. Je suis charmé, Madame, d'avoir » vu une personne qui a été si chere à » l'auteur de mes jours, & dont il m'a » fait un portrait si intéressant. La réalité » passe de beaucoup l'idée agréable que » je m'étois formée de vous; mais, quel-» que plaisir que je goûte à jouir de la » société d'une si aimable personne, je » dois me hâter de vous quitter, pour en » chercher une qui m'est plus sacrée. Joi-» gnez-vous à moi, je vous prie, Ma-» dame, pour supplier Hyder - Aly de » vouloir bien m'aider de ses secours, » dans la recherche que je brûle de faire. » — « Il n'est pas besoin de me prier; dit, » en rentrant, le Prince qui nous avoit » quittés un moment; je suis impatient, » moi-même, de savoir des nouvelles de » votre pere. Je vous fais bon gré de » votre empressement à le chercher. Je » vais donner mes ordres, sur-le-champ, » pour que vous puissiez remettre à la » voile le plutôt possible. » Je fis, au Prince & à la Dame, les plus tendres re-mercîmens.

Fin du Livre sixieme.

SECONDE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIEME.

HYDER-ALY tint parole. Il nous donna une Frégate, & un Pilote de la France Australe, qui avoit très-bien connu mon pere, qui avoit même vécu sous son empire à Paris-neuf, & qui m'assura qu'il l'avoit vu sur un Bucentaure, avec les deux Reines Ninon mere & fille, avec le Roi des Alfondons, & plusieurs autres personnages du plus haut rang; qu'il étoit très-sûr que cette compagnie si précieuse étoit échappée aux dangers du tremblement de terre, & de l'inondation. Je partis, comblé de présents de la part du Prince, & de la Dame qui étoit un peu ma belle-mere; & nous nous embarquâmes, Chéri & moi. Nous voguâmes, sans un but bien clair, du côté du lieu où, jadis, avoit existé la France Australe. Nous eûmes le bonheur

d'éviter la flotte Angloise, & nous avançâmes toujours vers le pôle Antarctique. Le Pilote, en prenant les hauteurs, savoit toujours où il étoit. « Voilà, me dit-il, » dans un endroit, le lieu où étoit, ci-» devant, une Ville flottante, qui étoit » fort belle. On l'avoit bâtie au-dessus » d'une autre Ville submergée, dont vous » voyez, au fond de l'eau, le sommet » des édifices. Votre pere a visité cette » Ville Ondine. » Plus loin, notre Palinure me dit : « Il y a eu, ci-devant, ici-dessous, » un pays singulier, dont les restes sont » ensevelis, non-seulement sous l'eau, » mais encore sous la terre. C'étoit une » mine d'or. » — « Ah! sans doute, m'é-» criai-je, en l'interrompant, c'étoit le » pays des Gnômes ou Alfondons. » — « Oui, me répondit le Pilote, votre pere » y a pareillement séjourné. » Quelques journées plus loin, je vis des larmes baigner les yeux de mon brave marin. Je lui demandai pourquoi il versoit des pleurs. « Voilà, me dit-il, ma malheureuse Pa-» trie ; voilà le tombeau d'une grande » Nation. Ah ! que Dieu vous préserve » de voir jamais un pareil désastre ! » Je ne pus m'empêcher d'être ému de la douleur de cet honnête patriote. Il nous raconta quelques détails, qui nous arra-

cherent des larmes à mon ami & à moi.

Quelque temps après, il reprit: « Nous » voilà sur Paris-neuf, ville semblable à » votre capitale. » Et en effet, il nous fit observer, au fond de l'eau, qui étoit calme & claire, le sommet des tours de Notre-Dame, de Saint-Sulpice, la pointe du dôme des Invalides, & autres édifices élevés. Ses larmes redoublerent, & nous ne pûmes nous dispenser d'y joindre les nôtres. Nous avançâmes toujours, plusieurs jours, sans savoir où nous allions, impatientés par un brouillard, qui ne nous laissoit pas voir à deux pas de nous. A un jour très-obscur, succéda une nuit plus obscure encore. Cependant, nous entendions des voix qui parloient, dans l'air, de très-haut, en passant sur nos têtes. Nous nous entre-regardâmes tous avec des yeux ébaudis. « Sont-ce des Anges ou des Diables? me » disois-je. Tient-on Sabat sur nos têtes? » Tout l'équipage paroissoit trembler. Chéri se pressoit contre moi. Pour moi, j'étois surpris, mais enchanté. Je voyois là du merveilleux, qui piquoit ma curiosité, & m'annonçoit des aventures. Nous appercevions, à travers le brouillard, des étoiles, qui sembloient courir, & nous entendions des voix qui partoient des plus voisines de ces étoiles.

Quand le jour fut venu, nous observâmes, à travers la vapeur, des globes ressemblants à la lune, courants avec de petits appendices que nous ne pouvions distinguer. Il nous sembloit que les voix partoient de ces globes errants & très-élevés. Enfin, nous vîmes, au fond du lointain, quelque chose, dans l'air, qui ressembloit à une Ville, & qui s'élevoit au-dessus du brouillard. A mesure qu'il se dissipoit, nous appercevions, plus clairement, la Ville; mais elle nous paroissoit, d'abord, suspendue dans l'air, sans que nous pussions voir ce qui la soutenoit. « O Ciel! » m'écriai-je, voilà une Ville aërienne. » Les globes volants paroissoient y aller, ou en revenir. Nous allions donc trouver une peuplade habitante de l'air, une nation de Sylphes. « Oui, me disois-je, mon pere a » vu les Gnômes & les Ondins; j'ai vu » les Salamandres, il me reste à voir » les Sylphes. »

Tous nos gens ouvroient de grands yeux où la stupéfaction se peignoit avec la crainte. Moi-même, quoique fort éloigné de croire au merveilleux, qui sort des bornes de la Nature, je ne pouvois me dispenser d'admirer ce que je voyois. Les choses nous parurent bientôt plus naturelles. A mesure que nous approchions, nous dis-

tinguions les appuis de la Ville, d'abord foibles & confus, comme des ombres, bientôt plus distincts. Ces appuis s'élevoient du milieu des eaux. C'étoient, d'abord, des colonnes d'une hauteur prodigieuse, couronnées par des voûtes, qui les assuroient & les rendoient inébranlables, par en-haut comme par en-bas. Au-dessus d'un premier étage, s'élevoit un second ordre de colonnes, qui portoient d'autres voûtes. Ce second étage étoit surmonté d'un troisieme, au-dessus duquel s'élevoient aussi trois étages de charpente, non moins hauts que les premiers; & enfin la Ville couronnoit toute cette bâtisse. Tous ces étages de colonnes, réunis ensemble, me paroissoient surpasser les plus hauts édifices que j'aie vus sur la terre. La Ville étoit donc proprement aërienne. Elle dominoit au-dessus du brouillard, & même de plusieurs nuages. A mesure que nous en approchions, les globes volants se multiplioient à nos yeux. Plusieurs étoient traînés par des aigles & autres oiseaux; d'autres avoient des voiles, des rames, des ailes. Les procédés étoient différents, tant pour les élever, que pour les soutenir dans l'air. Ils étoient de différentes couleurs, & formoient comme un Ciel émaillé de fleurs & d'astres volants. Plusieurs globes

descendoient jusqu'à nous, & nous offroient, dans les nacelles, suspendues au-dessous d'eux, de brillants personnages, ornés de la parure la plus élégante; d'autres s'alongeoient en poire, & portoient, à leur base, au lieu de nacelle, une galerie où les Aëronautes se tenoient en équilibre. On nous parloit dans une langue que nous n'entendions pas; nous ne pouvions, par conséquent, répondre. Nous avions autant besoin d'interroger que d'être questionnés. Ces personnages aëriens, après nous avoir témoigné, par leurs gestes, toute leur bonne volonté, nous quittoient légerement. Nous fûmes abordés par un grand nombre, & nous étions désespérés de ne pouvoir converser avec eux. Enfin, nous vîmes venir un de ces globes, qui avoit je ne sais quoi de plus galant que les autres. Les personnes voiturées dans la nacelle étoient habillées à la Françoise. Il s'y trouvoit deux Dames très-jolies, & dont la parure auroit soutenu l'assaut contre celle de nos plus élégantes Beautés. Ces agréables personnages nous parlerent en François; & l'on juge combien je dus être agréablement surpris, après avoir trouvé des François sur la terre & les mers, d'en rencontrer encore jusqu'au milieu des airs.

On conçoit que ces gens nous demanderent qui nous étions, d'où nous venions. Nous leur demandâmes, à notre tour, qui ils étoient. Ils nous répondirent qu'ils étoient les habitants de la ville aërienne que nous appercevions; que cette Ville s'appelloit *Alcyonée*, & ses habitans, par conséquent, les Alcyons en François, sans doute par analogie avec l'oiseau de ce nom qui fuit les eaux.

Nous invitâmes nos Sylphes à descendre sur notre bord, pour se rafraîchir. Ils y consentirent. Ils attacherent leur globe à notre mât, & sauterent légerement au milieu de nous. Nous leur offrîmes la meilleure collation qu'il nous fut possible; ils parurent sensibles à notre politesse. Nous avancions toujours, &, à mesure que nous approchions, nous avions le plaisir de voir des parties se détacher de la masse principale de la Ville, & former comme les coulisses d'une décoration, où cette Ville formoit le fond de la perspective. Venise m'avoit présenté, jadis, le même aspect, quand je l'avois apperçue d'abord, dans le lointain. Ces parties détachées étoient des villages & des fauxbourgs servant d'avenue à la Ville, qui, dans l'éloignement, paroissoient faire masse avec

elle, mais qui, de près, laiſſoient voir qu'ils en étoient ſéparés.

De moment en moment le coup-d'œil devenoit plus impoſant. Nos Sylphes ou Alcyons (car je leur donnerai alternativement ces deux noms) nous propoſerent de conduire ou plutôt d'enlever, avec eux, quelques-uns de nos gens. La plupart de nos compagnons parurent interdits de cette propoſition. Ils n'oſoient riſquer leur vie dans le milieu des airs. Je me préſentai avec ardeur; Chéri ne voulut pas être ſéparé de ſon ami. Nous fûmes acceptés. Nous montâmes, avec nos Alcyons, dans la nacelle aërienne. On détacha le globe, & nous voilà dans l'air.

Je ne puis exprimer avec quel tranſport je me vis enlevé dans cet élément diaphane. Comme je me ſentis épuré, en quittant la terre! Comme je devenois, en quelque ſorte, un être céleſte, en voyageant au milieu des Cieux! Quel ſpectacle ſublime j'enviſageois! Nous montâmes infiniment plus haut que la Ville, au-deſſus des nuages. Elle nous paroiſſoit rentrer dans les eaux, & je croyois preſque appercevoir Veniſe, du haut de la tour de Saint-Marc. Enfin, nous deſcendîmes dans une Ville très-élevée, où il ſembloit que nous aurions

dû monter. Nous débarquâmes dans une très-belle place, d'où l'on voyoit toutes les portes de la Ville, auxquelles conduisoient des rues très-spacieuses. Ces rues, extrêmement larges, étoient de longs espaces bordés, à droite & à gauche, de maisons, devant lesquelles régnoit une chaussée défendue par un garde-fou; ce qui formoit comme un balcon sans fin. Au milieu s'étendoit l'air ouvert. Des ponts, de distance en distance, formoient le passage d'un côté de la rue à l'autre; ainsi toute la Ville, comme la Reine de la Mer Adriatique, étoit composée de différentes îles aëriennes, coupées par les rues ou espaces vuides, & réunies par ces ponts. Il est difficile d'exprimer ce qu'il y avoit de galant, de léger, de brillant dans tous les objets que présentoit cette Ville, & de peindre le coup-d'œil résultant de l'assemblage de tant de beautés. Quand j'aurois été conduit endormi dans ce séjour, quand je n'aurois pas vu la perspective qui m'apprenoit que j'étois dans les airs, j'aurois senti qu'on m'avoit transporté chez un peuple aërien.

Je me promenai autour de la Ville & sur les toîts, où régnoit aussi un chemin libre. Le coup-d'œil étoit admirable. J'avois le Ciel sur ma tête, l'air autour de

moi, la mer à mes pieds; j'appercevois la terre dans le lointain, avec un volcan qui vomissoit des feux. Le Soleil, couronné de lumiere, sembloit s'arrêter pour contempler cette vaste sphere qu'il éclairoit. Tous les éléments concouroient pour me former le plus brillant spectacle, & enlever mes esprits dans les Cieux, où mon corps existoit déjà. Chéri, aussi enchanté que moi, me regardoit, & sembloit jouir de ces beautés dans mes yeux, où il lisoit mon plaisir. Ce tendre jeune homme se pénétroit, par contre-coup, de la douce émotion dont j'étois agité.

On nous conduisit, pour nous rafraîchir, dans un brillant salon, décoré avec une espece de féerie. On nous présenta des glaces, de la crême fouettée. On nous fit boire des liqueurs spiritueuses, pétillantes, légere écume qui, au soleil, s'évaporoit en étincelles. Nous y puisâmes une gaîté vive, qui s'exhaloit en bons mots. La conversation des Sylphes nous parut aussi légere que tous les objets qui les environnoient. Le goûté fut terminé par une musique & des danses d'accord avec tout le reste de la fête. On ne doit pas demander si elles étoient vives & légeres.

Le Soleil étoit prêt de se coucher dans les eaux. Je me levai de table, pour jouir

de ce pompeux ſpectacle. Il étoit, en effet, magnifique. On voyoit, dans le Ciel, des nuages dorés ; la mer en répétoit l'image dans ſon onde pourprée. La terre s'offroit au fond du lointain, & le ſommet des montagnes, couvertes de neige, paroiſſoit tout en feu. Je me promenois, avec volupté, ſur les remparts de la Ville, où tout ce qu'il y avoit de plus élégant prenoit le frais à pied, tandis que d'autres perſonnes planoient, ſur nous, dans l'air, ſuſpendues à leurs ballons de diverſes couleurs.

En parcourant la Ville, j'apperçus, avec une agréable ſurpriſe, au milieu d'une place, une ſtatue de bronze, qui repréſentoit mon pere, avec les attributs différents d'Apollon & de Prométhée. Il y avoit, ſur le piedeſtal, des Inſcriptions que je ne pus comprendre; mais j'en vis une, que je lus très-bien, parce qu'elle étoit en françois. La voici : *A Grégoire Merveil, Créateur des Arts, Propagateur des lumieres.* On ſent de quelle douce joie je dus être pénétré, & quel préſage heureux j'en conçus. Je m'attendois à trouver là mon pere, ou du moins, à être reçu très-gracieuſement, comme ſon fils. Je courus, avec tranſport, embraſſer l'image de l'auteur de mes jours. On me demanda la raiſon

de cet enthousiasme. « Ah ! m'écriai-je ; » je suis le fils de ce grand homme ! » Soudain je vis plusieurs Austro-Francs, qui m'entouroient, tomber à mes genoux. « Oh ! fils du plus grand des hommes, me » dirent-ils, soyez, comme lui, notre » bienfaiteur, & notre Ange tutélaire. » — « Oui, reprenoient ceux qui avoient » vu mon pere, oui, ce sont les traits de » Grégoire Merveil. Comment n'avons-» nous pas reconnu son fils ? Il faut que » vous soyez présenté à la Reine : elle va » descendre de la promenade. »

Nous montâmes au Palais de la Souveraine, situé au centre, au point le plus élevé de la Ville, qu'il couronnoit & dominoit avec grace. L'architecture en étoit brillante ; mais elle avoit quelque chose de svelte & de galant, plutôt que de majestueux & d'imposant. Nous entrâmes dans une grande cour. La Reine revint aussi-tôt de la promenade. Nous vîmes comme une nuée immense qui descendit de très-haut, se fixa sur le palais, & s'abaissa lentement. Des nuages, formés comme ceux de l'Opéra, étoient réellement des ballons remplis d'air inflammable, qui soutenoient un Trône sur lequel étoit assise Zéphirine, la Reine des airs, accompagnée des trois Graces. Autour d'elle, on

voyoit, sur différents nuages, des Amours, des Zéphyrs, qui éventoient la Reine. Enfin tout son cortege étoit ainsi disposé sur des nuées d'où partoient des rayons, & sur lesquelles serpentoient des guirlandes de fleurs. Ce magnifique appareil descendit gravement & vint remplir toute la cour. Jamais je n'ai rien vu de si brillant à notre spectacle lyrique; mais ce qu'on y voit peut, du moins, donner une légere idée de celui que je décris.

Les regards de Zéphirine se fixerent sur moi. Je la vis siéger sur le Trône des nuées. Elle étoit d'une beauté ravissante & céleste; & je ne pouvois lui comparer, dans le monde, que mon Adélaïde. « Grande » Reine, lui dit-on, nous avons l'hon» neur de vous présenter le fils de Grégoire » Merveil. » Je posai un genou à terre. La Reine, doucement surprise, se leva, me tendit les bras. J'approchai d'elle, & je baisai respectueusement sa main royale. « O ! fils du mortel que je desire le plus de » voir dans la Nature, me dit-elle en » françois, tenez-nous lieu de votre pere. » Votre figure répond beaucoup à l'idée » que je me suis faite de ce mortel admi» rable. N'ayez pas d'autre logement que » mon Palais. » S. M. regarda aussi Chéri, avec le plus tendre intérêt; je le lui présentai

comme mon ami. Elle ordonna qu'on nous préparât le plus magnifique appartement de son Palais. « Je vous quitte maintenant, » me dit-elle, pour affaires indispensa-» bles; nous nous reverrons à souper. » Elle nous quitta avec le sourire le plus gracieux; mais je fus étonné de voir Chéri affligé de cet accueil, au lieu d'en être enchanté comme moi.

Nous nous rendîmes au souper, qui fut délicieux. Je ne parlerai point des mets qu'on nous servit; tous étoient légers, mais exquis. Je ne décrirai point, non plus, le brillant & la galanterie des appartements, des lustres, des cristaux, de l'illumination, de tout ce qui composoit enfin le coup d'œil le plus éblouissant. La Reine nous avoit placés, Chéri & moi, à ses deux côtés. Elle nous honora, tous deux, des attentions les plus flatteuses; & elle sembloit traiter mon ami, avec encore plus de tendresse que moi. J'en étois enchanté. Il sembloit que S. M. avoit rémarqué la tristesse du jeune homme, & qu'elle cherchoit à la vaincre, par ses douces prévenances. Chéri ne pouvoit résister à un traitement si flatteur; & je vis avec plaisir, s'éclaircir les nuages, qui avoient, d'abord, ombragé son front.

J'apperçus, dans la salle à manger, un grand

grand portrait en pied, qui représentoit mon pere, couvert des ornements royaux. Je regardai, avec attendrissement, ce tableau chéri. « Je n'ai pas eu l'honneur, » me dit la Reine, de voir votre auguste » pere; mais il a vécu dans cette partie » du Monde, d'abord chez un peuple » souterrein, nommé les Alfondons; en» suite sur la terre; dans un pays char» mant, qu'on appelloit la France-Aus» trale. Après avoir disparu quelque temps, » il a reparu chez un autre peuple, nommé » les Océanins, dans une Ville flottante. » Je ne savois pas cette derniere circonstance, parce que j'ignorois les aventures qui avoient diversifié la vie de mon pere, depuis que je l'avois rencontré en Italie. « Ces Peuples, reprit la Reine, ont été » ensevelis sous les eaux, au moins quant » aux deux premiers. Le troisieme sub» siste encore; mais dans un état beau» coup moins brillant, depuis la catastro» phe qui a fait disparoître les deux autres » Nations. J'ai recueilli beaucoup de ces » infortunés. Ils m'ont fait part des lu» mieres que votre pere leur avoit com» muniquées; & ont mis en grande célé» brité, dans mes Etats, le nom de ce » mortel admiré, qui, selon la croyance » vulgaire, étoit descendu du Ciel, &

» s'est trop hâté d'y revoler. J'ai cru devoir » signaler ma reconnoissance, par tous les » hommages que vous voyez rendus à sa » mémoire & à son image ; & je suis » charmée que le Ciel m'ait amené son » fils, afin que je puisse honorer ce grand » homme, dans un second lui-même. »

Rien n'étoit, assurément, plus flatteur, que de me voir traiter si favorablement, par une des plus belles personnes du monde, & par une Reine. Ma reconnoissance ne put trouver de termes pour exprimer la vivacité de mes transports ; mais la Reine en lut toute l'énergie dans mes yeux, & parut m'en savoir gré. Elle me parloit françois, & j'en étois justement surpris. « Votre langue m'a beaucoup plu, me » dit-elle ; j'en dois la connoissance aux » Austro-Francs. Je me suis hâtée de l'ap» prendre. C'est un trésor de lumiere, » par l'immense littérature qu'elle ouvre » à nos regards ; & j'en fais presque » autant d'usage que de ma langue natu» relle. Mais vous, mon cher François, » continua-t-elle, voudrez-vous bien » m'apprendre quelque chose de vos aven» tures? Racontez-m'en, d'abord, quel» ques-uns des principaux traits, qui me » mettent à même de faire, pour ainsi » dire, connoissance avec vous ; & d'ap-

» précier l'ame d'un hôte chéri, qu'un » extérieur si honnête recommande à » mon amitié. »

Je commençai le récit de mes aventures. Je ne voulois, d'abord, que raconter, en gros, les traits principaux; mais l'intérêt, que la Reine parut prendre à mon récit, m'engagea à le détailler, à le rendre digne de l'attention dont elle m'honoroit. Son ame étoit visible dans ses yeux & dans tous ses traits; & je fus singulierement flatté des impressions successives que je vis transpirer dans ses doux regards. Mon récit nous conduisit jusqu'au point du jour. Souvent il avoit été honoré des larmes de S. M.

Nous allâmes nous coucher sur l'édredon, dans une espece de hamac balancé mollement au milieu des airs. J'y dormis du sommeil le plus voluptueux. A mon réveil, je me mis à la fenêtre, sur mon balcon, pour respirer l'air. Il me sembla que le lieu où j'étois avoit changé de position; & je voyois l'Occident où je croyois que devoit être l'Orient. Je questionnai, sur ce changement, un domestique Austro-Franc, qui me dit que mon observation étoit juste; que le Palais avoit fait un demi-tour; qu'il étoit porté, tout entier, sur un pivot énorme, de même qu'un ancien

Théâtre des Romains, dont le pivot s'étant rompu, occasionna la perte de dix-huit mille personnes. « On fait tourner, ici, » tous les édifices, ajouta mon homme, » pour leur donner, à son gré, l'aspect » le plus favorable, au Nord ou au Midi, » à l'Orient ou à l'Occident, afin de jouir » de la lumiere ou de l'ombre, d'un air » échauffant ou d'un zéphir rafraîchissant. » Une immense girouette sert à cette ma- » nœuvre, qui fait tourner nos édifices. » On les fixe & on les fait pirouetter à » son gré, pour chercher la plus agréable » position; à-peu-près comme un moulin » à vent, qu'on fait tourner du côté né- » cessaire pour qu'il reçoive le vent. Toute » la Ville est ainsi bâtie, elle varie conti- » nuellement; ses maisons, même, pren- » nent, vis-à-vis l'une de l'autre, diffé- » rents aspects, d'où résultent diverses » combinaisons & différents points de » vue; & l'on peut la regarder comme » l'Empire de Prothée. Aussi ce Dieu » changeant a-t-il, chez nous, des Au- » tels. »

Je trouvai qu'il étoit naturel que les habitants de l'air tournassent au gré de l'air. Je me promenai, avec volupté, dans la Ville, jusqu'au lever de la Reine, à laquelle j'allai faire ma cour, dès qu'elle fut

visible. Après m'avoir demandé comment j'avois passé la nuit, & comment je goûtois son Empire: « Il faut, me dit-elle, » que nous allions ensemble rendre nos » devoirs à la personne la plus sacrée de » l'Etat, & qui, dans sa retraite, prétend » peut-être en être la premiere. C'est la » Grande-Prêtresse, dont je veux parler. » Nous avons ici plusieurs Dieux. Jupiter » est le Roi des Airs; Junon, son épouse, » en est la Reine. Je vous les nomme ainsi » en françois; car, dans notre langue, » tous ces noms sont différents. Eole est » le Dieu des vents; Borée, les Aquilons; » Eurus ont aussi des Autels. Zéphir est » celui qui reçoit le plus d'encens. Prothée est mobile & changeant comme » l'horizon; mais Vénus, la Reine des » cœurs, Vénus, l'ame de la Nature, est » notre principale Déesse. Son Temple » est le plus magnifique, & sa Grande-Prêtresse est le personnage de l'Etat le » plus puissant, après moi. »

Nous allâmes au Temple de Vénus. (On en verra peut-être la description, dans la collection complette de mes Œuvres.) Les chers habitants de la capitale de la France, les brillants Prothées qui composent sa cour, n'ont point d'idée de la galanterie qui enjolivoit ce riant édifice.

Sur le portail, on voyoit l'Amour, qui présentoit ses chaînes couvertes de fleurs, & son bandeau. Il portoit le globe du Monde, suspendu à un ruban. Nous n'entrâmes point, pour le moment, dans le Temple; nous tournâmes nos pas vers l'habitation des Prêtresses. Ce Palais étoit d'une galanterie analogue à celle du Temple. On nous conduisit dans un brillant parloir, où je vis, au lieu de grille, un treillage vert, fort transparent, orné de guirlandes de fleurs, derriere lequel s'étendoit une gaze couleur de-rose. Nous vîmes, à travers cette gaze, un cortége magnifique de Prêtresses parées des plus brillans ornemens, au milieu desquelles s'élevoit la Grande-Prêtresse, qui réunissoit, d'une maniere ineffable, la grace à la majesté. La Reine lui dit: « Chere Aphro» dise, Prêtresse de la Reine des cœurs, » je vous amene un jeune Etranger, fils » du fameux Grégoire Merveil, dont la » mémoire est si précieuse dans tout l'U» nivers Austral. »

La Prêtresse me fit un accueil aussi gracieux que la Reine. Autant que je la pouvois entrevoir, à travers la gaze, elle me paroissoit d'une merveilleuse beauté. Elle me parla beaucoup de mon pere, dont je vis le portrait suspendu dans le parloir.

O! comme je jouissois des honneurs rendus à la mémoire de l'auteur de mes jours, & quelle noble émulation m'imposoit un si touchant spectacle!

La Grande-Prêtresse parut goûter ma conversation. « Indépendamment, dit-» elle, du mérite de son pere, il me pa-» roît digne, par lui-même, d'être initié » dans nos mysteres. Noble Etranger, ajou-» ta-t-elle, fils du plus grand des hommes, » je me flatte que vous voudrez bien » m'accorder, tous les jours, un quart-» d'heure d'entretien; nous conférerons » ensemble sur des sujets de la plus grande » importance. » Elle prit congé de nous, avec une grace, qui égaloit celle de la Reine. Mon ami Chéri reçut un accueil aussi obligeant que moi; mais, loin de s'en montrer charmé, il me parut aussi affligé des amitiés de la Prêtresse, que de celles de la Souveraine.

En attendant l'heure de la promenade, j'allai rêver, seul, sur le pinacle du Temple. Ce toît formoit un jardin très-gracieux, plus élevé & plus merveilleux que ceux de Sémiramis. J'y rencontrai un vieillard, qui me parut avoir autant d'esprit que de sagesse & de bon sens. Il m'aborda de la maniere la plus respectueuse, &, en même-temps, la plus affectueuse. « Fils

» de Grégoire Merveil, me dit-il, per-
» mettez que je vous demande votre
» amitié & la communication de vos lu-
» mieres. » — « Sage que je révere,
» lui répondis-je, c'est aux vôtres que je
» dois recourir. Etranger dans ces lieux,
» où tout est nouveau pour moi, j'ai be-
» soin d'un guide & d'un Oracle; je suis,
» sur-tout, jaloux de connoître les ressorts
» de votre Gouvernement, & la maniere
» dont vous pourvoyez à votre subsistance.
» Le Trône est-il électif ou héréditaire? Je
» vois ici une Reine. Est-ce comme chez
» les Austro-Francs? » — « Il y a quelque
» différence, me répondit le Sage. Dans
» la France Australe, la Reine enfantoit
» celle qui devoit lui succéder. Ici, c'est
» tout le contraire: la Reine est condam-
» née au célibat perpétuel. Il n'y a, parmi
» les enfants des hommes, aucun mortel
» digne de s'unir avec elle, parce qu'elle
» est supposée du sang des Dieux. Mais
» la Grande-Prêtresse, qui est censée s'u-
» nir avec le Souverain des Immortels,
» conçoit, de cet Amant Divin, celle
» qui doit remplir le Trône. Ainsi, chez
» les Austro-Francs, c'étoit la Reine qui
» devoit enfanter celle qui devoit la rem-
» placer; chez nous, c'est la Grande-
» Prêtresse qui donne une héritiere à la

» Couronne. Sa fille aînée doit lui succéder, dans le ministere des Autels; sa
» seconde doit occuper le Trône. Vous
» me demanderez peut-être quel est ce
» Dieu, qui féconde la Grande-Prêtresse.
» C'est un mystere. Vous me direz que ce
» Dieu doit être un homme, en secret
» favorisé. Ce secret doit être difficile à
» pénétrer. En voilà, sans doute, assez,
» pour aujourd'hui, sur ce sujet. Quant à
» la maniere dont nous pourvoyons à
» notre subsistance, l'air, la terre & l'eau
» en font les frais. Nous dessalons l'eau
» de la mer pour la rendre potable;
» le feu nous sert pour cette opération;
» &, au défaut de bois, nous nous servons
» des rayons du soleil recueillis dans un
» miroir d'acier, dont le foyer est aussi
» brûlant que celui d'Archimede. Vous
» voyez, d'ici, que la terre n'est pas éloignée de douze lieues. C'est ce pays voisin
» qui nous nourrit, en partie. La facilité
» des transports est si grande, par air,
» comme par eau!.. « Mais pourquoi, me
» direz-vous, n'avoir pas bâti sur ce sol
» peu distant, & vous être nichés dans
» l'air? » C'est parce qu'on n'a pas voulu
» nous recevoir sur la terre; & que ces
» habitans, qui refusoient de partager le
» sol avec nous, en partagent volontiers

» les productions, pour avoir le débit de
» leurs denrées. Nous les achetons en
» échange de tous les ouvrages que nous
» faisons; car nous sommes industrieux,
» & nous excellons dans presque tous les
» Arts. Au reste, nous nous reverrons; je
» vous donnerai, par la suite, plus de d'é-
» tails & de lumieres, sur le pays où vous
» vous trouvez transplanté. »

Je me hâtai de demander à mon Savant, par quels moyens on faisoit monter les globes volants. « Il y a, me répondit-il, dif-
» férents procédés. On a observé que la fu-
» mée montoit naturellement. On a dit :
« si l'on enferme cette fumée dans une
» enveloppe, qui ne soit pas trop pesante,
» elle n'en montera pas moins, & pourra
» même enlever avec elle, outre le tissu
» qui la contiendra, un poids propor-
» tionné à son volume & à sa force. » En
» conséquence, on a cousu des enveloppes
» comme des especes de sacs de toile ou
» de taffetas gommés; on les a remplies
» avec de la fumée; elles se sont gonflées;
» on a suspendu, au-dessous, un réchaud
» à l'esprit-de-vin, avec de l'eau dessus;
» l'eau, en s'échauffant, a fourni assez de
» fumée, d'abord, pour enlever le sac
» fait en globe; ensuite, pour le soutenir
» dans l'air. On a, depuis, réfléchi que, si

» cette fumée s'éleve, c'est parce qu'elle
» est plus légere que l'air qu'elle déplace.
» On a dit : « Il n'y a qu'à raréfier de l'air
» par la chaleur ; cet air étant, alors, plus
» léger que l'air atmosphérique, s'éle-
» vera naturellement au-dessus ; en con-
» séquence, avec une simple lampe, on a
» échauffé l'air naturel qui remplissoit un
» ballon presqu'entierement fermé, &
» l'on a vu ce ballon s'élever & se soute-
» nir, tant que sa lampe, qu'il emportoit
» avec lui, échauffoit l'air qu'il enfer-
» moit. On s'est servi aussi d'air inflam-
» mable extrait du fer par l'esprit de
» vitriol ; mais cette matiere est sujette à
» s'enflammer, & à faire explosion dans
» le Ciel, sur-tout quand le fluide élec-
» trique y abonde, en temps d'orage.
» Enfin l'on s'est servi du vuide, & l'on
» a dit : « Puisque l'air inflammable, ou
» la fumée enlevent un globe, parce
» qu'ils sont plus légers que l'air atmo-
» sphérique, un globe parfaitement vuide
» sera encore plus léger. En conséquence,
» on a fait des globes de verre, de carton,
» d'une pâte très-légere, & d'osier recou-
» vert en toile ou taffetas gommé ; avec
» un piston on a pompé l'air contenu dans
» le ballon ; à mesure qu'on en faisoit
» sortir le fluide, on voyoit le globe

» monter ; quand on vouloit le faire def-
» cendre, on rendoit l'air. Le globe vuide
» n'étoit point écrasé par la pression de
» l'air extérieur, parce qu'étant parfaite-
» ment rond, il résistoit également de
» tous les côtés. C'est le procédé le plus
» simple ; mais il faut que cette boule soit
» grande, pour que la légéreté qu'elle ac-
» quiert par le vuide, surmonte le poids
» de sa matiere spécifique, & de celle
» qu'elle doit enlever. Et, comme un très-
» grand globe, d'une matiere si légere,
» pourroit n'avoir pas assez de consistance
» & de solidité, on en met quatre petits
» au lieu d'un grand. Quant à la direction
» de ces globes, on se sert des procédés
» indiqués par la Nature. On les arme,
» d'un côté, d'un bec tranchant ; de l'au-
» tre, d'une queue qui se dilate à volonté ;
» ces deux parties jointes avec des voiles,
» qu'on dispose comme on veut, font al-
» ler le vaisseau aërien. Au défaut du vent,
» les voiles mêmes deviennent des ailes,
» qu'on agite à son gré. Enfin l'on se fait
» traîner par des oiseaux, tels que des aigles
» & autres oiseaux de proie, qu'on fait
» dresser à ce manege, & l'on force ainsi
» ces animaux nuisibles à être utiles. Cette
» navigation aérienne n'a pas été perfec-
» tionnée dans un jour, non plus que celle

» de mer ; il a fallu, d'abord, connoître
» l'élément qu'on vouloit parcourir ; mais
» cet art a fait des progrès rapides. Il exige
» de l'apprentissage. Vous avez des cochers
» sur terre, des pilotes sur mer ; nous
» avons des Aéronautes, qui ont le talent
» de conduire nos voitures aériennes.
» D'ailleurs, vous voyez qu'il y a, ici,
» un vaste escalier, & des bascules, qui
» nous montent rapidement d'étage en
» étage. » Je remerciai mon Savant ; &
je volai chez la Reine, avec laquelle je
devois aller à la promenade.

Tout le cortége étoit prêt, quand j'arrivai ; on montoit en voiture. On étoit traîné, ce jour-là, par des oiseaux, parce qu'il n'y avoit point de vent. Je ne puis exprimer la beauté du coup-d'œil résultant des différents plumages de ces oiseaux, & des habillements des Dames, dont les couleurs étoient assorties à celles de ces plumages, de maniere à former la combinaison la plus ingénieuse & la plus agréable pour la vue. Le coloris des globes, des voiles, des ailes s'accordoit avec cette harmonie visible.

La Reine monta, dans sa nacelle, avec la Grande-Prêtresse. Elles nous firent placer, Chéri & moi, vis-à-vis d'elles. Le signal fut donné, par un coup de canon,

pour le départ. Nous nous élançons dans l'air. Le ramage de tous nos oiseaux fut aussi varié, aussi flatteur pour l'oreille, que leurs couleurs l'étoient pour la vue. Nous devions former, dans l'air, comme un nuage de fleurs. Les rayons du soleil couchant jouoient agréablement sur nos ballons argentés, dorés, étincelants. Je ne décris point les plaisirs que je goûtois dans cette élévation, ni la perspective dont je jouissois.

Nous allâmes descendre à terre, qui n'étoit éloignée que de douze ou quinze lieues. Nous nous arrêtâmes sur un Château brillant, qui appartenoit à S. M. Nous y descendîmes. La perspective étoit charmante. Meudon, Marly, Saint-Cloud, Bellevue, Lucienne, tous les Châteaux situés aux environs de Paris, sur des collines, peuvent donner une idée de celui où nous descendîmes. Quoique je n'eusse quitté la terre que depuis peu de temps, j'eus un vrai plaisir à m'y retrouver, à en respirer, de près, l'air & le parfum. On nous avoit préparé une superbe collation. Un concert enchanteur nous attendoit dans le jardin; on l'exécuta, tandis que nous nous promenions, & nous en entendions le bruit lointain, qui venoit jusqu'à nous, entre les arbres balancés par un léger zéphir. La

jeunesse des deux sexes se livra au plaisir de la danse; & la lune vermeille, en montant sur l'horizon, nous avertit qu'il falloit retourner dans la Capitale. Nous y remontâmes, après avoir goûté le plaisir d'une partie charmante.

La Grande-Prêtresse avoit toujours resté voilée d'une double gaze, à travers laquelle je la trouvois céleste; mais sans pouvoir distinguer parfaitement ses traits. Elle n'avoit point voulu manger, sans doute pour se dispenser de lever son voile; mais sa conversation m'avoit paru ravissante. Sa voix avoit un son moëlleux & touchant qui couloit jusqu'au fond de mon ame. Ses façons, d'ailleurs, à mon égard, étoient enchanteresses. Il sembloit qu'elle vouloit gagner mon cœur; & je le lui avois déjà donné, autant que je pouvois disposer de ce qui appartenoit à mon Adélaïde. Je me rappellai intérieurement tout ce que j'avois déjà entendu dire sur le compte de cette Grande-Prêtresse, & que je n'ai peut-être pas assez bien expliqué. C'étoit elle, comme on l'a vu, qui donnoit le jour à l'héritiere de la Couronne, & à celle du suprême Pontificat. Elle étoit censée s'unir avec le Souverain des Dieux; &, sans doute, elle choisissoit, en secret, l'heureux mortel, qui devoit jouer le rôle d'un Dieu. On

tâchoit qu'il ne fût point connu du public; mais, en cas qu'il le devînt, on savoit remédier à cet inconvénient. On faisoit accroire au peuple que le Maître des Dieux, ne pouvant communiquer avec une mortelle, sous sa figure céleste, empruntoit, pour s'offrir à elle, la figure de l'homme qu'elle chérissoit le plus, & auquel elle auroit volontiers accordé ses faveurs. Après cette précaution, si l'on découvroit le favori réel de la Prêtresse, eussiez-vous l'avantage de le voir de près, on vous assuroit que ce n'étoit pas lui, mais seulement sa figure. On vous juroit que le mortel, dont le Dieu empruntoit les traits, existoit transporté dans un autre endroit, où des gens vous disoient l'avoir vu, tout récemment. Selon ce systême, je désirois que ma figure plût assez à la Prêtresse, pour que le Dieu daignât la prendre dans les visites qu'il seroit supposé faire à cette belle; & en ce cas, j'assurois bien qu'il seroit difficile de me trouver ailleurs, pendant ces moments-là.

Nous prîmes congé de cette aimable compagnie, pour aller nous coucher. J'étois enchanté; mais je gémissois de voir le jeune Chéri s'affliger & tomber dans une langueur, dont je ne pouvois concevoir le principe.

Je voyois, tous les jours, la Grande-Prêtresse voilée. Nos entretiens rouloient sur des objets importans, mais scientifiques, & qui n'avoient rien de commun avec l'amour; de sorte que je n'osois y placer un mot qui annonçât le desir de lui faire ma cour. Malgré sa gaze, couleur de rose, je croyois entrevoir, dans ses yeux, qu'elle désiroit, autant que moi, quelque chose de moins sérieux; mais je n'avois pas le front de hazarder rien de trop familier. J'aimois, ainsi, une personne que je n'avois pas vue, puisqu'elle étoit toujours voilée. C'étoit, il est vrai, un amour du second ordre, subordonné à celui que j'avois pour Adélaïde; mais il n'en excitoit pas moins mes brûlants désirs.

Je cherchois à me distraire dans les airs. Un jour, j'étois monté, seul, dans la nacelle d'un ballon, que je savois déjà diriger. Je m'élevai très-haut. J'apperçus, bientôt, un autre ballon, qui me parut aller au gré du vent. Je m'en approchai, je ne vis personne dans la nacelle. J'avançai plus près, & je passai dans cette nacelle, à l'aide d'un pont mobile destiné pour cet usage. Je vis, dans le fond de cette petite barque, une jeune Beauté étendue sans mouvement, plongée dans un long évanouissement, qui ressembloit à un profond sommeil. J'avois

déjà remarqué que, quand je m'élevois trop haut, j'étois surpris d'une insurmontable envie de dormir, suivie d'une défaillance ou pâmoison, qui menaçoit de devenir complete, si je restois à cette hauteur. Alors, je faisois la manœuvre nécessaire pour descendre; &, à mesure que j'approchois de terre, le sommeil se dissipoit, & la vivacité revenoit animer tout mon être. Je jugeai que la Demoiselle étoit tombée dans cette sorte de pâmoison. Je m'applaudis de m'être trouvé là, pour lui sauver peut-être la vie. Je manœuvrai pour la descente; & je lui fis, en même-temps, respirer des sels très-forts. Elle rouvrit ses beaux yeux, & parut enchantée de se trouver dans mes bras, au milieu des airs.

Je fus enchanté, de mon côté, du double bonheur d'avoir fait une si heureuse rencontre, & d'avoir été utile à une si belle personne. Je lui demandai comment & pourquoi elle s'étoit, ainsi, trouvée seule dans l'immensité des Cieux. « C'est, me » répondit-elle, parce que je voulois aller » électriser la nue. » En effet, il y avoit, dans le Ciel, apparence d'orage, & nos Alcyons physiciens alloient, avec plus d'avantage que Franklin, ravir, dans la nue même, le feu qu'elle renfermoit. Je

fus enthousiasmé de voir une si belle personne cultiver les hautes sciences, & montrer, au-dessus des nuages, une intrépidité si singuliere. L'idée d'une conquête de cette espece, faite dans un pareil lieu, me flatta sensiblement; & je témoignai à la belle personne, par mes discours, mes regards, & de toutes mes facultés, le plaisir dont sa vue me pénétroit. Dès-lors la Grande-Prêtresse, jusqu'ici toujours présente à mon esprit, ne me causa plus une si vive impression. La derniere venue, (dois-je l'avouer?) avoit tout l'avantage; & l'image de la précédente pâlissoit & s'évaporoit à ma vue.

Nous eûmes ensemble une conversation fort tendre, la belle Physicienne & moi. Nous descendîmes à regret du séjour du tonnerre. Je la conduisis chez elle, dans un petit Hôtel charmant, qui ressembloit à ce que nos Seigneurs François appellent une petite Maison. « Quoi! me dis-je en moi-même, » cette belle fille trafiqueroit-elle de ses » appas? Une si belle personne, qui s'est » élevée si haut par la culture de son es» prit, feroit-elle capable de descendre si » bas par sa conduite? » Cependant je lui trouvois un certain air de décence & d'honnêteté, que les Laïs les plus décentes ne pourroient feindre ou copier.

La belle Sylphide m'invita à passer la soirée avec elle. Je ne fus pas assez ennemi de moi-même, pour la refuser. Nous fîmes ensemble un souper délicieux. Sa conversation me parut d'autant plus enchanteresse, qu'elle fut ornée du voile de la décence. Je ne pus me dispenser, tant par mes propos honnêtes, mais passionnés ; que par mes regards enflammés, de faire sentir, à la belle personne, l'impression qu'elle me faisoit. Les siens me témoignerent, avec un air de pudeur embarrassée, qu'elle m'en savoit gré. Je n'osai, cependant, pousser plus loin l'audace de mes entreprises. L'heure de nous séparer arriva. Le regret se peignit dans les yeux de ma compagne, comme dans les miens. Je lui donnai un baiser chaste, mais tendre. Je lui promis de la venir revoir le lendemain. Je la quittai, en soupirant, & je l'entendis aussi pousser un soupir.

Je retournai chez moi au comble de la joie, sur les ailes de l'Amour & de l'Espérance. Je trouvai mon ami Chéri plongé dans une sombre mélancolie, attaqué même d'une langueur alarmante ; mais plus intéressant & plus tendre encore dans ce touchant état. Je fus véritablement affligé de ce malheur, qui répandoit un nuage sur mes plus beaux jours. Je lui

témoignai tout l'intérêt que sa situation m'inspiroit. Il ne me répondit que par des soupirs.

J'allai, le lendemain, saluer d'abord la Reine, qui daigna me gronder obligeamment, de ce que j'avois passé un jour sans la voir; ensuite la Prêtresse, qui prit jour avec moi pour mon introduction dans le Temple; enfin ma petite Sylphide, qui me reçut comme un être céleste. Nous fîmes encore ensemble une promenade aérienne. Notre conversation fut d'abord d'une gaîté correspondante à la sérénité qui nous environnoit. Peu-à-peu elle devint tendre. Je ne puis exprimer le plaisir que je ressentois de me trouver, pour ainsi dire, en bonne fortune au milieu des airs. Nous en vînmes à nous faire la déclaration réciproque de notre amour mutuel:

Oiseaux, vous le savez, vous seuls pûtes l'entendre.

Nous nous fîmes d'innocentes caresses, & la fin du jour nous pressa de terminer nos plaisirs en retournant sur la terre.

La promenade aérienne nous étoit trop agréable, pour ne pas la continuer. Les jours suivants, nous prîmes le même plaisir, ma Sylphide & moi. Chaque jour je faisois des progrès dans son cœur; &, avec les intensions les plus honnêtes de sa part, j'obtenois

un tout bien assorti avec son image renversée, répétée dans l'acier poli sur lequel on marchoit. On avoit peint, sur la voûte azurée, des Amours voltigeants, des Zéphirs aux ailes de papillon, des oiseaux & autres figures relatives aux objets du culte de ce peuple. Le Temple étoit éclairé par une flamme perpétuelle qui brilloit sur l'Autel, & qui formoit le jour le plus tendre. On entroit par un souterrein, & l'on sortoit de terre par un escalier qui conduisoit justement au pied de l'Autel. De sorte qu'on se trouvoit tout-à-coup, admis au centre d'un globe céleste, orné de tout ce que je viens de décrire. Je fus agréablement surpris de cette vue. Celle des Prêtresses, qui entouroient l'Autel, n'étoit pas moins charmante. Toutes me paroissoient d'une beauté choisie & réguliere. Leur parure annonçoit un goût exquis. Les unes étoient vêtues de blanc, avec des rubans, des fleurs, des couronnes de roses; les autres, vêtues de couleur de rose, avec de pareils ornements, en blanc. Elles étoient placées alternativement, une rose & une blanche. Quand j'entrai, le concert le plus mélodieux, de voix & d'instruments, se fit entendre. Je fus aussi frappé de l'harmonie que du spectacle; & mon ame passa toute entiere dans mes yeux & dans mes oreilles.

On jeta, dans le feu perpétuel, des parfums, de l'encens & des fleurs. On supplia la Déesse des cœurs, l'ame du Monde, de se montrer à ses Adorateurs. Un doux frémissement, comme celui d'un tonnerre lointain, annonça l'approche de la Déesse. L'Autel s'enfonce sous la terre. Un grand bassin d'eau pure paroît à sa place; & remplit le cercle enceint par les colonnes. Un monticule humide s'éleve sur la surface de l'eau; une grande conque en sort. Des Tritons sonnent de leurs trompettes marines. Des Néréïdes sortent de l'eau jusqu'à la ceinture. On voit je ne sais quoi paroître, sur la conque, qui forme un char ou un trône. Ce je ne sais quoi se développe, se colore. On voit une figure angélique, image légere & transparente, se former sous les yeux des spectateurs, s'agrandir, offrir enfin la présence d'une Déesse majestueuse & ravissante. Les rayons de la sérénité brilloient dans ses yeux. Les couleurs de l'Aurore & du Printemps se peignoient sur ses joues & sur tous les trésors de ses beautés. Elle tenoit dans ses mains deux cœurs, qu'elle enchaînoit avec des fleurs. Elle avoit le pied sur la boule du Monde. On chanta des hymnes à sa gloire. Elle parla dans une langue que je ne pus entendre. Sa voix ressembloit à la flûte la

plus douce. Elle honora l'aſſemblée d'un ſourire céleſte. Alors des nuages s'éleverent de l'onde. Des Amours parurent avec les Graces. La conque de Vénus brilla entourée de ces nuages. Deux colombes y furent attachées, & l'on vit la Déeſſe Vénus monter ſur les nues. La voûte du Temple s'ouvrit. Tout ce cortége céleſte s'éleva & ſe perdit dans le véritable azur des Cieux, au milieu des chants & des hymnes ſacrés. La voûte ſe referma, & l'on ne vit plus que l'Autel, qui reparut avec la Grande Prêtreſſe.

Je vis enfin cette Grande-Prêtreſſe à découvert. Qui étoit-ce? Juſtes Dieux! s'y attendoit-on? C'étoit la jeune Sylphide même, que j'avois rencontrée dans les airs. Je ſavois que cette belle perſonne commençoit à porter des marques de nos doux paſſe-temps. Je voyois que la Prêtreſſe étoit dans le même état. Quand elle m'apperçut, un ſourire imperceptible tranſpira ſur ſon viſage. Elle aſpergea l'aſſemblée d'eau luſtrale; & tout le monde ſe retira. J'entendis les propos de quelques Auſtro-Francs, qui s'étoient apperçus, comme moi, de l'état de la belle Aphrodiſe. « Elle va, ſous peu, diſoient-ils, » nous donner une héritiere de l'Encen- » ſoir, & bientôt après, ſans doute, une

» autre du Sceptre. Mais de qui soupçonne-t-on que le grand Dieu prenne la » figure auprès d'elle? « Un second interlocuteur répondit : « Il pourroit bien » prendre celle du jeune Etranger, arrivé » depuis quelque temps, du fils de Grégoire Merveil. Le Dieu choisit toujours » de jolies figures; il a une attention si » naturelle, afin que la Prêtresse fasse » de beaux enfants. » Ceux qui parloient ainsi, ne me croyoient pas si près d'eux; mais ils me flattoient beaucoup. Je voyois, avec plaisir, que si mon pere avoit fécondé une Reine, j'avois rendu le même service à une Grande-Prêtresse.

Je m'en retournai, chez-moi, très-satisfait. Je n'avois pas été la dupe de tout l'appareil magique, dont on avoit cru m'éblouir dans le Temple. La Vénus étoit un ballon, dont l'enveloppe, très-bien composée, étant pleine de gaz, devoit former une très-belle statue. Elle étoit formée du tissu le plus léger. Les couleurs en étoient assorties, aussi-bien que les formes, pour représenter la plus belle femme, dont on eût l'idée. Les nuages étoient pareillement des ballons. Le tout s'étoit rempli lentement d'air inflammable, par conséquent, avoit pris forme, peu à-peu, & s'étoit élevé dans les Cieux, quand la voûte ouverte

l'avoit laissé passer. Ainsi j'avois vu la Déesse Vénus sortir du sein des eaux, & monter dans les airs. Une voix secrete avoit parlé pour elle. Il falloit que ce Peuple eût une idée de la Mythologie Païenne. De si grands rapports ne pouvoient être fortuits; mais qui avoit apporté ces idées chez les Alcyons?

Je ne manquai pas, l'après midi, d'aller voir, selon mon usage, la Grande-Prêtresse, la belle Aphrodise. Elle daigna se montrer à visage découvert. C'étoit exactement la Sylphide, ma nouvelle maîtresse. Elle commença par me mettre le doigt sur la bouche: « Silence, me dit-elle. » Je le lui jurai. Alors, elle devint la plus tendre des mortelles, comme elle en étoit la plus belle, à mes yeux. Pardonne, Adélaïde, je ne te voyois pas, dans ce moment.

Nous fîmes, ensemble, notre partie de globe. Aphrodise étoit vêtue de ses habits de citoyenne. Que notre conversation fut douce dans les Cieux! C'étoit le calme du bonheur, c'étoit cette félicité tranquille, dont on ne jouit peut-être, qu'au-dessus des nuages. J'avois laissé voir, ci-devant, à mon Amante aérienne, que je desirois de partir, pour chercher mon pere, ou m'assurer, du moins, de son existence, & pour rendre la santé au jeune Chéri, que

je voyois tomber dans la langueur. Elle me fit promettre de rester chez les Alcyons, jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde le doux fruit de notre amour. Je le lui promis, non sans conserver une juste inquiétude, relativement à mon ami.

Tandis que nous étions dans l'épanchement de la conversation la plus intime, & que nous nous faisions les plus tendres caresses, nous rencontrâmes la Reine, qui se promenoit dans l'air, avec tout son cortége. Chéri étoit assis avec elle, dans sa nacelle; nous y passâmes. La Souveraine nous accueillit comme ses plus tendres amis; mais je vis le jeune Chéri tomber dans un évanouissement, qui nous alarma tous. Je me précipitai pour secourir mon ami; mais je me reprochai de l'avoir pris, malgré sa foible constitution, pour compagnon d'un voyage, dont je ne recueillerois peut-être que l'amertume d'avoir contribué à sa mort, par mon imprudence.

Cependant, ce jeune homme devenoit toujours, de plus en plus, intéressant. Sa physionomie étoit si douce! elle paroissoit si bien l'expression de son ame pure! La Reine l'aimoit à la folie. La Prêtresse Aphrodise paroissoit plus froide à son égard; mais elle ne lui en prodiguoit pas moins ses plus tendres soins; quoique

Chéri les reçût quelquefois d'un air qui paroissoit un peu repoussant, du moins, relativement à sa douceur habituelle. On eût dit qu'il étoit jaloux de cette belle personne. Pour moi, l'amitié, que je portois à cet intéressant jeune homme, avoit autant d'ardeur que l'amour même. Je découvrois, chaque jour, en lui, de nouveaux motifs de l'aimer. Je n'épargnois aucun soin pour le soulager. Il ressembloit à mon Adélaïde, pouvois-je ne pas le chérir? Nous crûmes que l'air trop vif de la ville aérienne pouvoit être contraire à sa santé. Nous le fîmes transporter à terre, dans la Maison de campagne de la Reine, & nous allions l'y voir, chaque jour; mais il ne se rétablissoit pas.

J'attendois, avec impatience, le moment où la belle Prêtresse deviendroit mere. Ce bienheureux instant arriva. Mon Aphrodise passa nos espérances. Elle accoucha de deux jumelles, qui, dès le moment de leur naissance, promettoient une beauté accomplie. Je fus au comble de la joie. La Reine, Aphrodise, tout l'Etat furent dans le transport, excepté Chéri. On célébra de doubles réjouissances, pour la naissance d'une double héritiere de l'Autel & du Trône. Il me parut que tout le Peuple se douta que le Souverain des Dieux

avoit pris ma figure, pour cette opération. On applaudiſſoit le Seigneur Jupiter, de ſon choix. On diſoit, tout haut, que les deux Princeſſes, nouvellement nées, me reſſembloient, & l'on étaloit par-tout mon portrait, dans les réjouiſſances, auprès de celui d'Aphrodiſe.

On ſent combien je dus être flatté de tous ces honneurs, auxquels le plaiſir le plus réel avoit toujours été joint. Cependant, je brûlois de partir ; je l'ai déja dit. Je devois chercher mon pere, je devois procurer la ſanté au jeune Chéri. L'amour filial & l'amitié me forçoient de quitter le Trône des airs. L'Amour même m'appelloit en Europe ; car enfin, je ne pouvois renoncer à l'eſpoir de revoir & d'épouſer la cruelle Adélaïde. Mes raiſons étoient ſi légitimes, que je vins à bout de les faire goûter à la Reine & à la Grande-Prêtreſſe. Aphrodiſe étoit relevée de ſes couches, & jouiſſoit de toute ſa ſanté. Elle avoit même repris ſes fonctions ſacerdotales ; & elle en avoit ouvert l'entrée par un diſcours très-éloquent, qui m'avoit plu doublement, parce qu'il le méritoit, & parce que le plaiſir d'entendre une femme haranguer la multitude étoit nouveau pour moi.

Enfin, le jour de mon départ fut fixé. On m'accorda la permiſſion de partir ſous

la condition spéciale que je reviendrois ; & en effet, je me promettois, & je me promets encore d'aller faire une nouvelle visite, quand je le pourrai, à une contrée où j'ai laissé des objets si chers.

Quand on m'avoit permis de partir, on ne comptoit pas sur la peine mutuelle que devoient nous coûter nos adieux. Qu'ils furent tendres ! Qu'ils nous firent verser de larmes ! Que la Reine & la Prêtresse parurent intéressantes dans ce moment suprême ! Combien je sentis mon sein se déchirer quand je me séparai de mes deux petites filles ! O Zéphirine ! O chere Aphrodise, vos noms sacrés seront gravés, dans mon cœur, en traits ineffaçables, auprès de la Princesse Gémelli, de Scintilla, de ma chere Adélaïde ! Le Peuple même daigna me témoigner les regrets touchants de me perdre. Mon portrait & ma statue qu'on avoit fait faire pour conserver mon image, & suppléer à mon absence, furent offerts aux hommages de ce Peuple ; & l'on en fit l'inauguration solemnelle.

La Reine me donna des lettres & son portrait, avec des présents pour les premiers personnages du siecle, pour Voltaire & Jean-Jacques Rousseau, qu'on croyoit encore vivants ; & plusieurs autres de nos grands hommes, sur-tout les plus

vertueux. Elle me pria d'établir, entr'eux & elle, des correſpondances, pour qu'ils lui communiquaſſent les lumieres que l'Europe acquiert tous les jours. Aphrodiſe me dit : « Je ſais qu'il y a, en France, des » Prêtreſſes de Vénus. Ce ſont, ſans » doute, des Aſpaſies, des Léontium. » Mettez-moi, je vous prie, en correſ- » pondance avec elles ; & donnez-leur » mon portrait. » — « Ma chere Aphro- » diſe, lui répondis-je, nous avons eu, » jadis, une adoratrice de Vénus, une » charmante Ninon, toujours prête à ho- » norer de ſes faveurs les hommes qui » lui plaiſoient ; mais qui avoit d'ailleurs » toutes les vertus, au moins, d'un hon- » nête homme. Vous êtes, ici, la Prêtreſſe » d'une divinité, & le Miniſtre de ſon » culte ; votre but eſt d'inſpirer, ſous ſes » auſpices, l'amour de la vertu ; vous ne » faites rien, ici, que de conforme aux » loix ; & vous êtes reſpectable, quoique, » ſelon nos idées Européennes, ce culte » & ce miniſtere ne ſoient pas très-hon- » nêtes ; mais nos Prêtreſſes de Vénus, » ainſi nommées ſeulement par méta- » phore, ſont des malheureuſes, qui proſ- » tituent leur corps aux caprices du pu- » blic ; & qui cherchent à tirer le plus de » ſang qu'elles peuvent, des veines de

» leurs courtisans. Les unes s'abandonnent
» un peu moins indécemment, & sont
» plus cheres, les autres, à plus bas prix,
» le font sans aucune ombre de retenue
» & de pudeur; & vous n'avez rien de
» commun avec ces victimes de la lubri-
» cité publique. Dans un si grand nombre,
» parmi celles qui déguisent & voilent un
» peu leur honteuse profession, & qui
» ont, d'ailleurs, des talents, comme les
» Princesses de nos Théâtres, sur-tout,
» il peut y avoir des femmes très-aima-
» bles; mais elles ne sont pas faites pour
» avoir le moindre commerce avec une
» Prêtresse comme vous, qui, Ministre
» du Ciel, est chargée de propager l'A-
» mour de la Vertu. »

Quoi qu'il en soit, le moment de mon départ arriva. Ici, je vais précipiter mon récit; j'ai éprouvé des sensations si douloureuses, les plaies en sont encore si récentes, que je n'ose appuyer dessus. Je vais donc peindre, à la hâte, ces derniers instants de mon séjour chez les Sylphes. J'embrassai tendrement la Reine, qui pleura long-temps dans mes bras. Je pleurai avec elle. J'embrassai ma chere Aphrodise, & nos adieux pareillement furent déchirants, & mouillés de nos larmes mutuelles. Je jurai à toutes les deux, à la face du Ciel, de

venir les revoir au plutôt. Je passai un gros quart-d'heure, penché sur le berceau de mes deux cheres petites filles, les couvrant de mes baisers paternels, les inondant de mes larmes. Je me dérobai, le cœur serré, à la tendresse bruyante du Public; & je fus conduit, par les deux Beautés Royale & Pontificale, jusqu'au grand escalier. Là, après les avoir encore embrassées en silence, le cœur brisé, j'eus la force de les quitter, comblé de leurs présents, tandis qu'on les entraînoit dans leurs voitures, toutes deux les bras entrelacés. Je descendis rapidement l'escalier circulaire, avec mon ami Chéri, qui avoit aussi le cœur navré; mais qui sembloit, cependant, perdre sa langueur, & reprendre des ailes pour partir. Nous gagnâmes le port, où les Vaisseaux se trouvoient à l'abri sous la Ville. Nous montâmes sur une Frégate Angloise qui nous attendoit. Le Capitaine nous fit l'accueil le plus gracieux; &, avec des vents favorables, nous conduisit, en douze jours, auprès de Sir Hughes, Amiral Anglois, qui nous fit un accueil non moins gracieux. Il me permit de retourner, en poste, auprès d'Hyder-Aly, pour lui rendre compte de ce que j'avois vu; mais il me fit donner ma parole d'honneur que je reviendrois, sur-le-champ. Le Prince

me reçut avec transport, & fut enchanté du récit que je lui fis. Il me promit bien d'ouvrir, par la suite, des correspondances avec la Reine des Sylphes, dont je lui donnai le portrait. Il me combla de présents, & m'engagea à prendre avec moi, pour retourner en Europe, la Rose de mon pere, à présent nommée Julie. J'y consentis de tout mon cœur; & je retournai avec elle, auprès de Sir Hughes, selon la parole qu'il avoit exigée de moi.

Tandis que nous retournions, par mer, vers l'Amiral Anglois, nous fûmes attaqués par deux Corsaires au service d'Hyder-Aly. La partie n'étoit pas égale, & chacun parloit de se rendre. Il n'y avoit pas, en cela, un grand malheur pour moi; mais des fugitifs, qui vinrent, en ce moment, dans une Chaloupe, nous apprirent la nouvelle, vrai ou fausse, qu'Hyder-Aly venoit de mourir. Alors: « Que deviendrons-nous, » me dis-je en moi-même, si nous sommes faits prisonniers? Il faut se défendre. » Je fis des prodiges de valeur. C'est ainsi que tout l'Equipage qualifia mes efforts. Chéri, malgré sa langueur, fut un héros, ou plutôt, sa langueur disparut, pour ne laisser briller que son courage. Il me parut encore n'avoir pour but, que de défendre son ami, & de se couvrir de

gloire aux yeux d'un second lui-même. Le Capitaine de notre Vaisseau étant mort, tout l'Equipage se mit unanimement sous ma conduite; & nous combattîmes si vaillamment, que nous nous emparâmes des deux Corsaires. L'Amiral Sir Hughes, enchanté de la prise, & instruit de ma conduite, me dit: « Brave François, tout » l'Equipage vous a nommé son Capi» taine, & je ne puis mieux faire que de » ratifier ce choix unanime. Commandez » un Vaisseau que vous avez sauvé. » Je témoignai, à ce généreux Amiral, du scrupule de me voir exposé à combattre contre mes compatriotes. « Vous avez commen» cé, me dit-il, sans qu'il y ait de votre » faute, vous êtes autorisé à continuer. » — « Mais, lui répliquai-je, si je rencontre » des François?... » — « Vous les com» battrez, répondit-il, vous les vaincrez, » & vous les traiterez généreusement. » Il me chargea d'une commission pour la Cour de Londres. « Partez, dit-il, je vous » recommande aux Ministres, d'une ma» niere digne de vous, & qui doit vous » procurer de l'avancement. » Je le remerciai; je l'embrassai, avec attendrissement, & nous partîmes.

Je ne raconterai pas tous les détails de ce voyage. A la hauteur du Cap de

Bonne Espérance, nous rencontrâmes une Frégate Espagnole, qui, sans doute, se crut en état de soutenir le combat contre nous : il fut rude & opiniâtre ; mais nous restâmes vainqueurs, & nous passâmes sur le Vaisseau ennemi. Les Espagnols se rendirent de bonne grace & demanderent quartier. Nous les traitâmes avec humanité; mais je vis, sur le pont, un malheureux chargé de chaînes, & tout sanglant d'une blessure qu'il avoit reçue. Ce malheureux avoit un habit d'Officier-général. Je le considérai attentivement. Il me parut que je le connoissois, & il me reconnoissoit aussi, de son côté. Il se cachoit le visage, & vouloit éviter mes regards. Il ne put m'échapper. Je le distinguai trop bien. C'étoit mon ennemi mortel, le Colonel Napolitain, le noir Spinacuta, qui m'avoit fait indignement fusiller à Madrid. Tous les Espagnols le chargeoient de malédictions, & me demandoient vengeance de ce scélérat. C'est ainsi qu'ils le nommoient. J'avois, entre mes mains, le plus envenimé de mes ennemis ; on me demandoit sa mort, & il s'écrioit : « Je suis » au pouvoir de mon ennemi. Tendons » la gorge. » Il s'attendoit, en effet, à mourir ; mais il étoit couché à mes pieds, baigné dans son sang, chargé de fers ;

n'étois je pas trop vengé ? Je plaignis le monstre ; je le fis déchaîner ; j'ordonnai qu'on le soignât. J'allai même le voir sur son lit. Il étoit confondu de ma générosité. « Ah ! que vous êtes grand, me dit-il, » d'un ton qui paroissoit pénétré ; & moi, » que je suis vil ! Comme la vérité nous » éclaire, quand nous avons perdu la moi» tié de notre sang, & que nous sommes » au comble du malheur ! Près de l'Eter» nité, je suis éclairé par sa lumiere. Il y » a, sans doute, de grandes fautes à me » reprocher, sur-tout à votre égard ; mais » ô Dieu ! n'a-t-on pas trop exagéré mes » torts ? Je viens d'un Gouvernement où » l'on vous dira que j'ai exercé des vexa» tions ; mais les accusateurs ne doivent » pas être seuls entendus. Le Capitaine » de cette Frégate étoit mon ennemi mor» tel : il m'a fait charger de fers, pour me » conduire en Espagne, où, selon lui, » on devoit me faire mon procès. Quand » il a vu le Vaisseau pris, il a craint que » je n'échappasse au glaive de la Jus» tice. Il m'a percé de son épée, croyant » me donner la mort ; & il s'est brûlé la » cervelle. »

Je ne savois si je devois croire un mot de ce que me disoit Spinacuta. Le Capitaine de la Frégate étoit mort en effet ;

mais, ſelon les Eſpagnols, ce n'étoit pas de ſa main. Il avoit gagné, dans le combat, une mort glorieuſe; & c'étoit mon lâche ennemi, au contraire, ſelon leur rapport, qui s'étoit donné un coup de couteau. Quoi qu'il en ſoit, les paroles d'un homme expirant ſont toujours d'un grand poids; d'ailleurs, je voulois avoir le plaiſir de me venger à force de générosité; & de faire, d'un ſcélérat, un honnête homme. Je craignois d'être éclairé & de trouver cet homme plus noir que je ne voulois. Il eut le bonheur d'être parfaitement guéri, & il me témoigna une reconnoiſſance qui devoit être éternelle & ſans-bornes. Il paroiſſoit entierement converti. « Vous avez » ſauvé, me diſoit-il, mon ame auſſi bien » que mon corps. Je vous dois la ſanté de » l'une & de l'autre. » Telles étoient les proteſtations du malheureux. J'oſois croire à ſa reconnoiſſance, & j'y étois ſenſible.

Nous arrivâmes en Angleterre. Je rendis compte, à l'Amirauté, de la commiſſion dont j'avois été chargé, & de tout ce que j'avois fait. On me combla des plus grands éloges. On m'invita à m'attacher au ſervice de la Nation, & l'on me promit de l'avancement. On m'accorda une penſion. Le Roi daigna faire, devant toute ſa Cour, le récit & l'éloge de ce qu'il daignoit ap-

peller mes exploits. Chéri fut exactement traité comme moi; & sa valeur parut encore plus touchante, vû son âge plus tendre & sa constitution plus délicate. J'obtins la permission de partir pour la France, où je brûlois de revoir mon pere.

Le Napolitain Spinacuta, bien rétabli, fut échangé, & se disposa à partir avec moi. Rose, surnommée Julie, que j'avois amenée, comptoit en faire autant. Elle se promettoit le plus grand plaisir à revoir son cher Grégoire Merveil; mais elle rencontra, à Londres, son mari, qu'elle avoit tant cherché. Je la remis à son époux; ils se réconcilierent parfaitement, & partirent ensemble, sur un Vaisseau Napolitain, en me comblant de bénédictions.

Je me rendis, sans tarder, à Ostende, & de-là à Paris, où j'eus le bonheur de retrouver & d'embrasser mon tendre pere. Il courut me présenter à sa Julie. Je crus voir une Divinité; mais elle n'effaçoit pas Adélaïde. Je fus ravi de la vue de cette belle personne, de celle de la Reine Ninon, de toute cette société céleste. Mon pere me lut la suite de ses Mémoires, qu'il venoit d'écrire. On a dû voir, à la fin de cet Ouvrage, la peinture qu'il trace de cette société adorable. Je n'ose la décrire après lui. Tout ce qui vient de mon pere est sacré pour moi.

Je ne puis exprimer le raviſſement que j'éprouvai dans cette ſociété unique, non plus que la maniere enchantereſſe dont j'y fus reçu & conſtamment traité; & la vie fortunée, ineffable que j'y menai pendant quinze jours. Mon pere me fit raconter mes aventures, en échange des ſiennes. Il me ſourit pluſieurs fois. Il parut ſouvent s'attendrir. Il m'embraſſa mille fois. « Tu » es mon fils, me diſoit-il, je reconnois » mon ſang. » Il fut infiniment flatté de ce que je lui appris du pays aërien, & de la Reine Zéphirine, dont je lui remis la lettre & le portrait. Il regretta beaucoup de n'avoir pas vu ſon ancienne Roſe, qui lui avoit cauſé des ſenſations ſi vives au Tonquin, ſans qu'il eût le bonheur de la reconnoître.

Je ne manquai pas, dès l'inſtant de mon arrivée en Europe, d'écrire à ma chere Princeſſe Gemelli, à Naples. Je lui faiſois un récit abrégé de mes aventures, depuis que je l'avois quittée. Je la priois de me donner, en détail, de ſes nouvelles, & de celles de ma chere Adélaïde. Je me rappellois que cette raviſſante perſonne n'avoit pas prononcé des vœux, & qu'elle voudroit bien ſe laiſſer attendrir en ma faveur. Je remettois mes intérêts entre les mains de la Princeſſe. Je lui annonçois que

j'allois me rendre auprès d'elle, le plutôt qu'il me seroit possible. Je témoignois le plus ardent desir d'y trouver mon inhumaine, & de conclure, avec elle, un hymen si long-temps différé, & dont je croyois ne m'être pas rendu indigne. Chéri voulut être mon courier. Je l'embrassai de tout mon cœur. Je lui peignis mon tendre amour pour Adélaïde. Je le priai de se jeter aux genoux de cette rigoureuse Beauté, de lui faire, de ma part, les protestations les plus sacrées, les plus solemnelles, & de la fléchir en ma faveur. Chéri fut attendri jusqu'aux larmes. « Oui, oui, mon » cher ami, me dit-il, d'une voix op» pressée, soyez sûr qu'Adélaïde vous par» donnera. Soyez sûr qu'elle est à vous. » J'embrassai, de nouveau, l'intéressant Chéri. Il paroissoit si touché, si ému! Je croyois presque serrer, dans mes bras, mon Adélaïde déguisée en homme. Mon attendrissement fut au comble, & l'espoir me frappa les yeux, de son flambeau rayonnant. Je me séparai, avec un déchirement de cœur, de mon jeune ami, & je le laissai partir.

Je ne passai presque pas une minute, depuis son départ, sans le suivre en esprit. Je comptois les moments où il devoit arriver, où il devoit voir la Princesse, lui

parler de moi, voir mon Adélaïde, la toucher en ma faveur, obtenir mon pardon, où je devois enfin recevoir une réponse fortunée, signal & gage de mon bonheur. La réponse arriva. Elle étoit de la Princesse Gémelli. « Triomphe! victoire! mon cher ami, me disoit-elle; » Adélaïde cede; elle vous pardonne. » Accourez, accourez, que j'aie le plaisir » de vous unir tous deux, de vous voir » au comble du bonheur, & d'être heureuse en souriant à votre félicité. »

Tressaillant de joie, j'allai montrer cette lettre à mon pere, en lui sautant au cou. Il trépigna, comme moi, de contentement. « Il faut partir, mon fils, » me dit-il, je te donne, en pleurant de » joie, ma bénédiction paternelle.... » Je fus prêt sur-le-champ. Il étoit tard, il fallut souper avant de monter en voiture. Dieu! quel souper ravissant!...

Me voilà prêt, j'attends la voiture, elle arrive justement; je l'entends, elle s'arrête à la porte. Je vais monter en chaise.... Je vais voler au bonheur.... Dieu!...

Note de la main de Grégoire Merveil.

« La voiture que mon fils attendoit venoit, en effet, le chercher; mais c'étoit » pour le conduire à la Bastille. Dieu! quel

» coup ! Dans quelle circonstance ! N'y au» roit-il pas là quelqu'infâme tour de la » part de son ennemi, qu'il croyoit con» verti, du noir Spinacúta ? .... Mon fils » est innocent. Il n'y a rien à craindre, pour » lui, d'un Gouvernement sage, éclairé. » Ce n'est qu'un délai. Je vais remuer » Ciel & terre. Il sortira de-là. Il sera, » sans doute, heureux, & racontera la fin » de ses aventures, quand il aura obtenu » la liberté d'aller les terminer. »

Fin de la seconde Partie.

Note relative à la page 220.

L'Auteur ayant introduit, dans son Roman, des Peuples qu'il appelle Gnômes, Ondins, & Salamandres, a été conduit, par l'analogie, à y mettre aussi des Sylphes; & il avoit imaginé cette fiction, avant qu'il fût question de la découverte des ballons. Sans avoir le moindre dessein d'enseigner aux hommes à s'élever dans l'air, il avoit cherché des moyens plausibles pour faire monter & descendre les habitants de la Ville aérienne qu'il supposoit; & il lui étoit venu dans l'idée de remplir des ballons d'un air raréfié par la chaleur, &, par conséquent, plus léger que l'air atmosphérique; mais il ne savoit comment il conserveroit cette chaleur, & il n'avoit

point imaginé d'attacher un réchaud au ballon. Il ne connoiſſoit point, d'ailleurs, l'air inflammable; ainſi il ne pouvoit penſer à cet expédient. Il n'avoit pas ſongé, non plus, à faire traîner ſes ballons par des oiſeaux. Cependant, il avoit ſuppoſé dans ſon Poëme du *Nouveau Monde*, que chez le Peuple qu'il nomme *Eleuthere*, des guerriers ſe faiſoient porter par des aigles.

Maîtres des animaux, leur art & leur courage
Ont ſoumis l'aigle même au frein de l'eſclavage;
Et chacun des guerriers, d'un vol audacieux,
Sur deux de ces oiſeaux s'élance dans les Cieux.

Enfin il n'avoit pas encore aſſez mûrement réfléchi ſur cet objet. La découverte fameuſe qu'on a faite lui a donné de nouvelles idées; il ſe pourroit peut-être auſſi qu'il fût dans le cas d'en ajouter d'autres, de ſon côté, ſi les moyens de les rendre publiques ne lui étoient pas, preſque toujours, ravis. Dès qu'il fut queſtion de globes, il imagina l'expédient du vuide, dont il eſt queſtion à la fin du premier volume; on ne voulut pas publier ſes idées là-deſſus. Elles paroîtront peut-être par la ſuite. Ce qu'on voit dans ce volume-ci eſt un extrait, fort ſuperficiel, de toutes ſes réflexions ſur cet objet.

Lettre de Cataudin à Julie, sa belle-mere, épouse de Grégoire Merveil.

« Je vous envoye, ma belle maman, » les Mémoires que je vous ai promis; » vous y verrez mes aventures; puissent- » elles vous amuser autant que celles de » mon pere. J'y joindrai bientôt la traduc- » tion de celles de ma sœur Ninette Mer- » viglia, écrites par elle-même, en Italien, » & que j'ai transportées dans notre lan- » gue, avec un vrai plaisir. Je viens de lire » des Mémoires qui m'ont intéressé plus » que les miens, parce qu'ils semblent » avoir un but plus moral. Ce sont ceux » du sage Eugene Sans-pair, que nous » appellons le *Philosophe parvenu.* Ses » aventures sont décrites dans ses lettres. » Combien elles doivent faire sentir, aux » jeunes gens, la nécessité de ne pas vivre » sans état! Que cet homme est supérieur » à presque tout ce qui respire! Egal à » mon pere par la beauté, les talens, les » qualités, il l'emporte, peut-être, sur » lui, par une vertu plus rigoureuse qui ne » s'est jamais démentie. Ces deux hommes » sont le pendant l'un de l'autre. Ils ont » vu tous deux de l'extraordinaire. Si » mon pere a vécu dans la France-Aus- » trale, Eugene Sans-pair a respiré chez

» les Romains d'Afrique... Je tâcherai de » vous procurer cette lecture intéressante.

» Je viens de voir aussi des lettres d'un » jeune homme charmant, nommé César » de Perlencour. Il a eu le malheur de » tomber entre les mains des plus insignes » scélérats, qui lui ont fait faire de grandes » sotises, mais il en a été bien puni. Il » me paroît vraiment repentant. Ses lettres » feroient un recueil bien instructif pour » la jeunesse. J'intitulerois ce Recueil *le* » *Crime*, & il seroit, sans doute, suivi du » *Repentir*. Je vous entretiendrai, une » autre fois, plus au long, sur ce sujet. » Adieu ma belle maman. »

Note de l'Editeur. Les Mémoires de Ninette Merviglia viennent de paroître en 2 vol. Ceux d'Eugene Sans-pair, nommé le *Philosophe parvenu*, ont été publiés en 6 vol. *Le Crime* en 4 est sous presse, & va paroître incessamment.

Fin du Tome second.

